Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/v5revuedeparis1842brux

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1842.

TOME CINQUIÈME.

MAI.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1842

THÉRÈSE DUNOYER.

X. (1)

LA PRÉSENTATION.

M. de Montal prenait son thé, lorsque son domestique ouvrit la porte et annonça M. le marquis de Beauregard.

Le marquis avait quarante ans environ ; il était grand, admirablement bien fait; quoique l'âge eût un peu épaissi sa taille, autrefois mince et svelte, elle se déployait encore très-avantageusement sous une redingote du matin de couleur bronze, coquettement serrée au-dessus de la saillie des hanches, et dont les larges revers, doublés de velours, laissaient voir un gilet de piqué blanc et l'ample nœud d'une cravate de soie d'un bleu pâle; un pantalon gris-clair tombant sur des brodequins vernis complétait l'habillement du marquis. Ses cheveux châtains, naturellement bouclés, et çà et là mêlés de quelques mèches argentées, encadraient son front large et uni ; ses yeux noirs, grands, un peu à fleur de tête et à demi voilés par les paupières, étaient surmontés de sourcils bien accusés, bien écartés et surtout très-élevés. Ce signe caractéristique de la fierté, joint au port de tête impérieux du marquis et à la faculté qu'il possédait de sembler toujours regarder de très-haut, quelle que fût la place qu'il occupât, lui donnait l'air du

(1) Voyez tome IV, page 205.

monde le plus altier. Son nez aquilin, d'une perfection rare, caractérisait noblement sa figure; un demi-sourire errait souvent sur ses lèvres moqueuses; ses joues un peu pleines étaient encadrées de soyeux favoris châtains qui rejoignaient presque les commissures de la bouche; le menton à fossette, hardi, saillant, et d'une nuance bleuâtre, était soigneusement rasé.

L'accent du marquis était naturellement élevé, et il grassayait en vrai Parisien.

Il ne manquait à M. de Beauregard que l'habit pailleté du XVIIIe siècle pour faire revivre au moral et au physique le type des grands seigneurs de cette époque, dont M. de Lauzun représentait la parfaite élégance, et M. de Lauraguais l'esprit insolent, caustique et railleur.

Soit par suite d'une plaisanterie familière, soit par une sorte de déférence que la vieille renommée de M. de Beauregard inspirait aux hommes plus jeunes que lui, on l'appelait communément *marquis;* peut-être enfin était-il si essentiellement *marquis* dans l'acception aristocratique de ce mot, que rien ne semblait plus naturel que de lui donner son titre.

M. de Beauregard entra, selon son habitude, d'une façon bruyante. Jamais M. de Montal ne lui avait vu une physionomie plus riante et surtout plus sardonique.

— Ah çà! mon cher, — dit-il au comte, — que diable devenez-vous donc? Voilà cinq ou six jours que l'on ne vous a vu au club. Il court sur vous des bruits funestes, je vous en préviens.

— Quels bruits, marquis? Vous m'effrayez.

— On dit que vous avez subi en plein théâtre une exposition publique?

— Comment cela? où cela?

— Au Palais-Royal, quel pilori! dans une loge, avec une grosse femme, un mari et un enfant, une madame.... madame....

— Héloïse Dunoyer, marquis?

— C'est ça, une Héloïse qui n'est pas nouvelle, dit-on, au contraire. Mais pourquoi vous commettre ainsi? Ignorez-vous donc que ces espèces-là rentrent dans la catégorie des choses bizarres dont on a une fois envie par aberration de goût? Mais

alors on prévient ses amis pour qu'ils ne s'y trompent pas. Tenez, moi, il y a dix ans, quelque chose de semblable m'est arrivé. Voilà la marche que j'ai suivie.

— Je vous écoute, marquis; il y a toujours à admirer et à profiter avec vous.

— Figurez-vous qu'un matin, en m'éveillant, je ne sais quelle idée biscornue me passa par la tête, et je me dis : Tiens, je n'ai jamais eu de femme de juge pour maîtresse! ça doit être curieux, la femme d'un homme qui porte une robe; ça doit être comme qui dirait le monde à l'envers. Il faut, pardieu, que je me passe cette fantaisie-là. C'était bien aisé à dire, mais où diable aller pêcher la femme d'un juge?

— Pour vous, marquis, ça devait être, en effet, très-embarrassant, je le conçois.

— Alors je me dis : Il y a un moyen, c'est de me créer des relations judiciaires... un procès.

— Parfaitement raisonné, marquis.

— Et parfaitement agi, comme vous allez voir. J'habitais alors, rue de Grenelle; l'hôtel de Verneuil, propriété de mon grand-oncle; j'avais pour voisin un vieux fesse-mathieu, l'homme le plus farouche du monde à l'endroit de la *mitoyenneté;* je voulais un procès pour avoir un juge, un juge pour avoir sa femme : ce vieux farouche était mon procès tout trouvé. J'envoie chercher une demi-douzaine de maçons, et je commence à faire démolir le mur qui séparait mon jardin de celui de mon chatouilleux voisin.

— Mais, marquis, il y avait de quoi le rendre furieux?

— En trois heures, nos deux jardins n'en faisaient plus qu'un.

— Mais le farouche voisin, marquis?

— Le farouche voisin allait se promener tous les matins sur le boulevard des Invalides; en rentrant, il voit nos deux jardins fondus en un seul; il s'exaspère, il rugit, il s'informe, il accourt.

— Ah ça! et pour lui expliquer votre *abattis,* que diable lui dîtes-vous, marquis?

— Je dis à ce vieillard que je l'adore, qu'il m'est impossible de vivre séparé de lui, que j'allais faire pareillement abattre le mur qui séparait nos deux appartements, afin de confondre à

jamais nos deux existences... ; et mes démolisseurs d'entamer sa muraille. Le voisin me croit fou, il envoie chercher un commissaire, on verbalise, je réponds que je suis dans mon droit, ainsi que je le prouverai devant les tribunaux, mais que, par respect pour la loi, je suspends, pour le quart d'heure, la démolition du mur. De là procès, de là juge, de là visite à l'un de mes Solons, Me Joseph Renardeau.

— Il y avait donc une Mme Renardeau, marquis?

— Une énorme, mon cher, aussi énorme que votre ancienne Héloïse, et qui faisait tourner toutes les têtes du palais. Bref, mon cher, sous le prétexte de mon procès (que j'ai perdu et qui m'a coûté dans les environs de dix ou douze mille francs) je m'introduisis chez les Renardeau ; le reste alla de soi-même.

— Mais l'exposition, marquis?

— M'y voici. J'ai toujours eu, à l'Opéra, une loge d'*en cas* outre la mienne, je l'offre au ménage *Thémis*, la Renardeau se pomponne à tour de bras ; c'était une grosse petite blonde, blanche, vraiment gentille, avec de jolis yeux bleus et une taille rondelette.

— Vous n'eûtes pas alors à vous repentir de votre idée biscornue, marquis?

— Pas du tout ; et c'est ici, mon cher, que je me cite pour exemple. La veille, au club, j'avais officiellement annoncé l'exhibition publique de la Renardeau dans ma petite loge, déclarant comme quoi j'avais eu le caprice de la femme d'un juge, comme quoi je m'étais fait un procès pour en rencontrer une, etc. L'histoire se répand, et le lendemain, à l'Opéra, tout ce qui était un peu du monde attendait, la lorgnette en main, l'arrivée des Renardeau et des renardillons, car il y avait deux ou trois petits. Peu s'en fallut que toutes les loges de ma connaissance applaudissent lorsque mon homme et sa famille entrèrent dans ma loge ; ce gaillard-là, dans son meilleur réquisitoire, n'avait jamais produit un pareil effet, j'en suis sûr. J'allai alors modestement jouir de mon triomphe auprès de ma Renardeau, et voilà comment je m'affichai sans me compromettre. C'est, mon cher, avec cette franchise qu'il faut se conduire envers ses amis, lorsqu'on ne veut pas que les choses prennent une certaine apparence trop vraisemblable.

— Je profiterai de la leçon, marquis, bien que ma position

diffère un peu de la vôtre. Mais qu'advint-il de vos amours avec la femme du juge? Était-ce aussi original que vous l'espériez?

— Foi de gentilhomme, mon cher, elle était absolument comme une autre, et son mari aussi. Ah ça, mais la vôtre, cette grosse Dunoyer? cette ancienne Héloïse? La plaisanterie est stupide, mais j'y tiens.

— Vous le savez, marquis, je vous dis tout, je vous demande vos conseils, je les suis aveuglément; en un mot, si j'ai quelque mérite je vous le dois.

— Voyons, flatteur, vous avez l'air parfaitement content de vous.

— Et avec assez de raison. D'abord l'ancienne Héloïse ne m'est de rien; mais dites-moi, marquis, quelle fortune donne-t-on à Achille Dunoyer?

— Je ne sais pas ce qu'on lui donne, mais on dit que son père et lui ont pris dans les environs de trois ou quatre millions.

— C'est une belle fortune. Et le Dunoyer n'a que deux filles, marquis?

— J'y suis. Il n'y a qu'un inconvénient, mon cher, c'est qu'on ne voudra pas de vous pour gendre. On se glorifiera de votre intimité parce que, pour ces gens-là, vous êtes quelque chose; on vous portera en manière de grelot et de panache, on vous donnera à dîner, quels dîners! on vous prêtera même deux ou trois cents louis, au lieu de renouveler un attelage, parce que, pour la maison, vous ferez autant d'*effet* qu'une paire de cheveaux neufs et que vous ne coûterez pas plus cher; mais ne comptez pas qu'on vous donne une des filles en mariage.

— Il est possible qu'on ne me la donne pas, marquis; mais, si je fais ce que M. Dunoyer a fait pour sa fortune..., si je la prends?

— J'aime mieux ça, enlever mamzelle Dunoyer? C'est différent, mon cher, ça me va. La tradition des enlèvements se perd, les petites filles finiraient par croire que ça n'existe que dans les romans, et dans beaucoup d'occasions ça démoraliserait ces pauvres petits anges.

— Écoutez, marquis, et rendez-vous justice en la rendant à

celui que vous appelez quelquefois votre *élève*. Pour vous donner une marque de confiance absolue, je vous dirai d'abord, au sujet de Julie...

— Que vous avez voulu vous marier avec elle et qu'elle vous a refusé.

— Comment, vous savez?... — dit M. de Montal en pâlissant de rage.

— Il n'était bruit que de cela hier au foyer de la danse à l'Opéra. La petite Flora disait partout que la tante Sauvageot criait à tue-tête que vous aviez voulu *indignement suborner* sa nièce Julie; *suborner!* le mot a été trouvé ravissant à propos d'un légitime mariage. Vous sentez bien que je suis trop votre ami pour croire à un mot, un seul mot, de ces mauvaises plaisanteries-là. Vous étiez déjà beaucoup trop l'*amant* de Mlle Julie. Encore une fois, je ne veux pas mettre seulement en question la probabilité d'une telle ignominie. Revenons à Mlle Dunoyer, j'aime encore mieux ça.

— Vous avez raison, marquis. Eh bien! il y a trois semaines, j'allai dîner chez le banquier pour la première fois.

— Et sa fille, qu'est-ce que c'est? Quelque chose de commun? Une maritorne?

M. de Montal se leva, alla prendre une boîte à portrait dans son secrétaire, et, la montrant au marquis :

— Que pensez-vous de cette figure?

— Ravissante! quoique d'une expression un peu dure. Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

— Mon arrière-grand'mère, la vicomtesse de Montal, une des plus belles et des plus diaboliques créatures de son temps, morte à vingt-huit ans; elle a fait les beaux jours de la régence; sa vie est un roman dont le dénouement a été terrible; sa légèreté, pour ne pas dire plus, a causé d'affreux malheurs dans ma famille. Telle que vous la voyez, cette belle dame a causé la mort tragique d'un de mes grands-oncles, l'aïeul de ce cousin breton dont je vous ai parlé.

— Le baron de Ker... de Ker... il n'y a que les Bretons pour avoir de ces noms-là.

— Ewen de Ker-Ellio... qui habite son vieux manoir en vrai gentilhomme campagnard.

— C'est ça, de Ker-Ellio. Et son aïeul?

— Est mort d'une manière funeste à cause de cette belle créature dont vous voyez le portrait, marquis.

— Mais quel rapport ce portrait de votre arrière-grand'mère peut-il avoir avec la fille des Dunoyer?

— Par je ne sais quel étrange hasard, Mlle Thérèse Dunoyer ressemble à ce portrait d'une manière frappante.

— Allons donc, mon cher, illusion d'amoureux.

— Elle lui ressemble, vous dis-je, tellement qu'elle a, de même que ce portrait, un signe noir au-dessus du sourcil gauche.

Ceci devient, en effet, du dernier romanesque. Mais ce qui est non moins étrange, c'est que j'ai une idée confuse d'avoir vu..., il y a longtemps, quelqu'un de fort ressemblant à ce portrait; mais où cela? mais quand cela? je n'en sais pardieu plus rien; continuons. Les Dunoyer sont riches, leur fille est jolie, elle ressemble à votre arrière-grand'mère... et vous voulez l'enlever...

— Je ne sais pourquoi Mlle Thérèse (elle s'appelle Thérèse) n'avait pas voulu descendre dîner le jour où son père m'avait invité; force fut à M. Dunoyer d'envoyer chercher sa fille; grâce aux indiscrétions de la petite sœur, véritable *enfant terrible*, qui s'écria que sa grande sœur était triste parce qu'elle avait été mise la veille en *pénitence*, et que çà lui arrivait souvent, je devinai que la grande sœur était la souffre-douleur de la maison. Que vous dirai-je? la figure, les manières, l'accent de Thérèse, révélaient une telle pureté de race, elle avait l'air si naturellement au-dessus de tout son entourage, que je crois que l'ancienne Héloïse, comme vous dites, a fait un faux pas, il y a quelque seize ou dix-sept ans. Ce qui est curieux, c'est que justement à cette époque un de mes oncles maternels, qui ressemblait beaucoup à mon arrière-grand'mère, le marquis de Senonges, est resté quelque temps à Paris et...

— M'y voici, mon cher, m'y voici, vous me remettez maintenant sur la voie. Lorsque tout à l'heure je vous disais que le portrait me rappelait confusément quelqu'un, c'est du marquis de Senonges, votre oncle, que je voulais parler; il était charmant, en effet, et très à la mode dans un certain monde; on l'appelait le Richelieu des bourgeoises. Il avait d'ailleurs bravement servi comme colonel sous l'empire.

— C'est cela même, marquis.

— Tout ce qu'on pouvait reprocher à Senonges, c'était d'avoir un peu trop la tournure d'un officier d'Opéra-Comique; il avait trop l'air de s'appeler Saint-Léon ou Saint Ernest et d'être de naissance mauvaise tête, colonel de hussards, et bon cœur; mais ceci le rendait justement la coqueluche du quartier d'Antin, où les financières raffolaient encore de ce qu'on appelle en province *les Elleviou*. Mais que diable est devenu Senonges?

— Je ne sais, il s'est embarqué pour le Texas, nous n'en avons plus eu de nouvelles.

— Continuons. Thérèse est un peu votre cousine.... à la mode de Senonges. Elle est belle comme un ange, ou plutôt comme un diable. Revenons à ce dîner.

— Thérèse ne me regarda pas; je lui parlai, elle me répondit sèchement; il y avait là du parti pris. Après dîner, quelques personnes vinrent sans doute pour me voir; j'étais annoncé, j'étais le *lion* de cette soirée; l'ancienne Héloïse se mit au piano; je fis tout doucement causer l'enfant terrible; je ne sais pourquoi je m'étais figuré que Thérèse devait lire beaucoup de romans en cachette; c'est la ressource des jeunes filles maltraitées et qu'on appelle *mauvais sujets;* je demandai à la petite si sa sœur aimait beaucoup la lecture. En effet, Thérèse lisait beaucoup, et choisissait à son gré dans la bibliothèque de monsieur son père. Cette bibliothèque était ouverte et communiquait au salon; au bout de quelques instants, j'y entrai, les rayons étaient intacts. Je vis là Voltaire, Rousseau, Diderot, Marivaux, Byron.

—Thérèse avait dû d'abord courir là en fille bien apprise.

—Je le crois; pourtant ces ouvrages étaient complets. Enfin, à force de chercher, je m'aperçus que *René* manquait à un exemplaire de Châteaubriand. Thérèse devait être sous le charme de cette mélancolique lecture. Sans doute elle adorait Chactas ou René. Or, comme je n'avais la réputation ni d'un Chactas ni d'un René, de là sans doute l'accueil glacial, presque malveillant. Qu'en dites-vous, marquis?

—Tout ceci est sagement déduit. Poursuivez.

—Heureusement, en me mettant à table, j'avais été si préoccupé de Thérèse, de sa ressemblance avec mon aïeule, et du

projet qu'à l'instant même je venais de concevoir, que j'avais été très-peu brillant, ne me souciant pas d'ailleurs de faire de grands frais pour les Dunoyer. Je pus donc attribuer ma préoccupation à une rêverie mélancolique lorsque j'eus découvert que Thérèse était amoureuse de Chactas ou de René. En sortant de la bibliothèque, je rentrai dans le salon ; l'ancienne Héloïse avait fini d'instrumenter, elle était en nage. Après quelques banalités sur son talent, je m'approchai de sa fille. Thérèse, triste et pensive, était dans un coin du salon. Je la chambrai de façon qu'elle fut forcée de m'écouter, je fis tomber la conversation sur la littérature. Thérèse me demanda d'abord, avec un étonnement d'une adorable impertinence, *si je lisais*. — Je lis très-peu, lui dis-je, mais je relis sans cesse deux ou trois livres de prédilection : Montaigne, *la Nouvelle Héloïse* et *René*. — Vous lisez *René*, monsieur? vous! — s'écria Thérèse presque avec colère ; comme si elle me croyait capable de profaner cette poétique lecture. — Oui, je lis *René*. Cela vous étonne, mademoiselle? — La pauvre enfant est élevée si fort en sauvage, qu'elle me répondit, presque malgré elle : *Cela ne m'étonne pas, cela m'afflige*. — Pour René? — lui dis-je en souriant. Elle parut surprise de se voir devinée, rougit et baissa les yeux. Après un silence de quelques minutes, je repris : — René est moins cruel pour moi que vous ne le supposez, mademoiselle; si indigne que je sois de lui, il m'accueille avec bonté, il se laisse aimer, il ne repousse pas un malheureux condamné aux joies factices du monde.

— Pour le coup, mon cher, votre Thérèse est une sotte, si là-dessus elle ne vous a pas éclaté de rire au nez.

— C'est bien ce qu'elle a fait, marquis.

A la bonne heure; cette fille commence à m'intéresser beaucoup.

— Elle m'a donc ri au nez. Je suis resté impassible ; après quelques mots insignifiants, je suis sorti, assez satisfait du manque de *respect* de Mlle Dunoyer. De deux choses l'une, ou elle croirait m'avoir déconcerté, et une jeune fille comme elle devait être flattée de déconcerter un homme comme moi; ou elle regretterait d'avoir accueilli impertinemment l'aveu d'une sympathie qui n'avait rien de blessant pour elle, et les reproches qu'elle se ferait alors me rendraient intéressant.

— Soit, mais jusqu'à présent, mon cher, je ne trouve pas le moindre motif de vous admirer, tout ceci est correctement conduit, rien de plus.

— Attendez, marquis, attendez; j'avais été frappé de ces mots de l'ancienne Héloïse : *Dites à ma fille de descendre.* Sa fille ne logeait donc pas dans le même appartement que sa mère. Grâce à l'enfant terrible, j'appris que les deux sœurs et miss Hubert, gouvernante anglaise, occupaient seules un appartement au troisième. La maison était énorme, il devait y avoir quelque location; en sortant, je regardai les écriteaux; que vis-je? deux chambres à louer au quatrième sur le devant, c'est-à-dire dans le même corps de logis, un étage au-dessus des sœurs.

— Ceci est mieux.

— Le lendemain, mon tapissier est allé louer et meubler ce petit appartement, sous le nom d'un M. Bernard, qui habitait la campagne, et voulait avoir un pied-à-terre à Paris. Il y a aujourd'hui trois semaines, marquis, que j'ai eu avec Thérèse Dunoyer l'entrevue que je vous ai racontée. Je vous fais grâce des transitions, et j'arrive aux faits. Voici une lettre que la fille du banquier m'a remise hier soir chez sa mère.

— Ceci est très-bien, donnez....

Et M. de Montal remit au marquis la lettre suivante, lettre que celui-ci lut tout haut :

« Mon cœur bat, ma main tremble... Mon Dieu, ce que je fais est bien mal, mais je me confie à votre honneur, monsieur; je vous en conjure, ne m'écrivez plus jamais. Si adroit que soient vos moyens de me remettre vos lettres, je tremble toujours... Ah! pourquoi votre imprudence m'a-t-elle forcée de prendre votre premier billet? Pourquoi ai-je été assez faible pour le lire?... Encore une fois, je vous en conjure, ne m'écrivez plus, monsieur, et surtout ne restez plus des journées entières dans ce petit appartement au-dessus du nôtre. Mon Dieu! si l'on savait que c'est vous qui l'habitez, je serais perdue... Je vous crois, je vous crois, puisque vous vous dites malheureux à cause de moi. Vous dites que vous m'aimez : eh bien! je vous crois... Je n'ai pas besoin que vous me prouviez, par la retraite que vous vous imposez, que vous pouvez renoncer à ce monde, à ces succès qui doivent avoir tant de

charmes pour vous. Vous me dites que vous avez renoncé à cette femme de théâtre ; mon père nous l'avait dit... sans cela jamais je ne vous aurais écrit... Vous me dites encore que cette retraite vous est chère, parce qu'elle vous rapproche de moi, que ce bonheur vous suffit, que vous n'en voulez pas d'autre, et que, si je vous aimais, vous n'auriez rien à envier au monde ; et puis après cela vous ajoutez qu'il y a un secret qui vous empêche de me demander si je vous aime, moi. Alors... pourquoi me dire que vous m'aimez, moi ? »

— Pauvre petite ! elle intéresse, — dit M. de Beauregard en souriant. C'est d'un naïf superbe, continuez, marquis.

Le marquis continua.

« Un secret fatal, dites-vous ? Mon Dieu, quel est-il ce secret ? Pourquoi ne me l'avoir pas écrit dans vos longues lettres ? Un secret, et fatal encore ?

» Mon Dieu ! je n'ai pas dormi de la nuit, tant cette idée me tourmentait. Hier, chez ma mère, vous aviez l'air si triste, si triste ! il m'a fallu bien du courage pour retenir mes larmes. Mais quand je suis rentrée chez moi, oh ! comme j'ai pleuré. Miss Hubert est très-méchante, il n'y a aucune confiance à avoir en elle.

» Mon Dieu, ne me perdez pas. Mon père et ma mère sont si sévères pour moi ! Ah ! si vous saviez, ce ne sont pas des parents comme d'autres... sans cela, et encore... A quoi bon ? à quoi me servirait de leur tout dire, puisqu'un secret vous empêche de me demander si je vous aime.

» Je consentirais bien à ce que vous m'écriviez encore, mais une seule fois, oh pour la dernière fois, si vous me promettiez de me dire ce secret et de n'être plus triste comme vous l'êtes depuis plusieurs jours.

» Vous vous plaignez de ce que je ne vous regarde pas chez ma mère : c'est que je ne veux pas pleurer devant tout le monde. Il y a dans votre physionomie quelque chose de si désolé, que les larmes m'en viennent tout de suite aux yeux. Et on vous disait si moqueur, si étourdi, si gai ! moi je le croyais ; c'est pour cela que je vous en voulais d'aimer mon pauvre René. Vous m'avez pardonné cela, n'est-ce pas ?

» Oh ! oui, vous êtes digne de comprendre René ; mon Dieu ! j'aurais tant de choses à vous dire là-dessus, et vous semblez

éviter les occasions où vous pourriez me parler. Hier, ma mère nous a laissés un moment seuls ensemble, vous ne m'avez pas dit un mot, et vous m'avez regardée en silence de ce regard si tendre, si navré, qui depuis me poursuit, qui me force à vous écrire, car il me semble que vous êtes là... qui me regardez. Vous aviez l'air si malheureux. Vous n'aurez plus cet air-là, n'est-ce pas, pour ne plus m'obliger à vous écrire? C'est si mal et si dangereux !

» Voilà maintenant que je ne sais pas si j'aurai le courage d'aller glisser cette lettre sous votre porte, comme vous me l'avez dit. Si l'on me surprenait, mon Dieu! Ah! je n'oserai jamais, ah! je commets une grande faute. Ma mère, ma mère, pourquoi n'ai-je pas de confiance en vous? »

— Ici, marquis, — dit M. de Montal, — vous devez reconnaître des traces de larmes.

— Oui, mon cher, puis quelques mots illisibles à demi effacés par cette rosée céleste; puis ce naïf post-scriptum tracé à la hâte : *Brûlez cette lettre*. Ah ça, et quand Thérèse a glissé toute tremblante la lettre sous la porte du petit appartement du quatrième, est-ce que votre porte s'est brusquement ouverte?

— Ah ! marquis, je ne suis pas encore si écolier; c'était l'effaroucher au moins pour quinze jours.

— A la bonne heure. La porte est donc restée fermée.

— Très-honnêtement fermée. J'avais conseillé à Thérèse de laisser descendre sa petite sœur et miss Hubert pour dîner, et de profiter de ce moment pour monter jusqu'à ma porte.

— Pas mal. C'était à la fois songer au présent et à l'avenir, une habitude à faire prendre, habitude presque innocente d'abord, et plus tard..... Allons, allons, mon cher élève, bravo !

— En effet, dès qu'on a sonné le premier coup de cloche, qui précède d'une demi-heure le moment où l'on se met à table, j'ai couru aux aguets, la porte du troisième s'est ouverte, l'enfant terrible a descendu bruyamment avec la gouvernante; quelques minutes après j'ai entendu le pas léger et pour ainsi dire ému de Thérèse; elle montait en s'arrêtant presque à chaque marche. L'œil à la serrure, je la voyais parfaitement; elle regardait autour d'elle d'un air inquiet, effaré, puis elle avançait timidement sa jolie tête au-dessus de la rampe de

l'escalier, écoutait encore, s'éloignait et se rapprochait de ma porte, perdant ainsi mille fois plus de temps qu'il n'en fallait pour glisser sa lettre. Enfin, après avoir encore hésité, elle fit un mouvement d'une *crânerie* adorable, qui voulait à peu près dire : *le sort en est jeté ;* elle se baissa, la lettre glissa sous la porte. Lorsque Thérèse se releva, elle avait les joues enflammées, ses genoux tremblaient, elle s'appuya un moment à la rampe en mettant une main sur son sein qui battait violemment ; pendant une seconde son charmant visage exprimait ces violents ressentiments d'audace et de crainte, d'orgueil et de remords, de passion et de timidité, qui bouleversent les traits de toute jeune fille qui commet son premier acte de *mauvais sujet.* Tout à coup la voix criarde de l'enfant terrible retentit au premier. Thérèse tressaillit. Légère comme une fée, elle sembla glisser sur l'escalier; au tournant de sa spirale, comme Thérèse relevait un peu sa robe pour descendre plus rapidement, je vis tout son brodequin noir qui faisait valoir le plus joli pied du monde; un moment encore j'aperçus sa taille souple, mince, cambrée, son joli cou blanc où s'attachaient si gracieusement ses épais cheveux noirs; puis elle disparut en vraie sylphide. Alors...

M. de Montal en était là de son récit lorsque son domestique annonça M. le capitaine Des Roches.

Au nom du capitaine, une expression de haine contracta les traits du marquis; mais cette émotion fut si rapide que M. de Montal ne s'en aperçut pas, et il alla remettre dans son secrétaire le portrait de son aïeule et la lettre de Thérèse.

XI.

L'INVITATION.

Le capitaine Des Roches était un capitaine de spahis, d'une admirable figure, grand, svelte, basané, ayant trente ans à peine, et la barbe aussi noire que ses dents étaient blanches. On ne pouvait rien voir de plus éblouissant que ce jeune homme

revêtu de son costume oriental; ce jour-là, il était simplement et élégamment vêtu.

Le capitaine Des Roches était non-seulement un très-brave soldat, mais un des *sportman* les plus distingués de France. Il n'y avait guère de meilleur jockey, soit pour une course, soit pour un *steeple-chase;* du reste ouvert et gai, bon compagnon, grand chasseur, franc buveur, noble joueur, et, quant aux femmes, aussi séduisant qu'heureux, aussi recherché que discret, disait-on.

Le capitaine Des Roches, commençant à parler dès le salon qui précédait la chambre à coucher de M. de Montal, n'avait pas encore aperçu le marquis, et il s'était écrié en entrant:

— Tu sais l'affaire de Beauregard? — Puis, voyant ce dernier, il fit un mouvement d'étonnement, courut à lui, lui serra cordialement la main, et lui dit d'un air interrogatif: — Ça n'était donc pas vrai?

— Quoi donc? — demanda M. de Montal.

— Son duel de ce matin? — dit le capitaine.

— Son duel! son duel! Vous deviez vous battre ce matin, marquis? — demanda M. de Montal.

— Eh mon Dieu! mon cher, Henri IV est mort! il y a trois heures que j'ai tué le colonel Koller. — Puis, se retournant vers le capitaine Des Roches: — Comment ça va-t-il, Bédouin?

— Très-bien, — dit le capitaine. — Diable de marquis! il n'y a que lui pour faire les choses vite et bien. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas pris pour témoin?

— Et moi aussi, marquis? — s'écria Montal.

— Parce que Baudricourt et Sainte-Luce se sont trouvés hier au club lors de ma querelle avec Koller, et la partie s'est arrangée tout de suite.

— Ah marquis! marquis! vous serez toujours notre maître à tous. Quel sang-froid! — dit Montal. — Figure-toi, Des Roches, qu'il est ici depuis une heure à raconter des histoires à mourir de rire, à causer de choses et d'autres, aussi calme que s'il sortait de son lit.

— Vous êtes, pardieu, très-étonnant! — Est-ce que j'ai quinze ans? est-ce que j'en suis à mon premier duel? Que diable voulez-vous donc que ça me fasse?

— Et la cause de ce duel? — dit Montal.

— Rien. Koller se vantait toujours de ses duels, cela m'impatientait.

— C'est vrai, vous le lui aviez dit cent fois, marquis, et je suis encore à comprendre comment ce sauvage endurait si patiemment vos bourrades à ce sujet. Le pauvre diable vous estimait, — dit Des Roches.

— Bien obligé. Hier soir il a recommencé ses atroces plaisanteries à propos de son duel avec ce malheureux d'Armentières, qu'il a tué.

— Un enfant qu'il avait provoqué, — dit Montal.

— Oui. Cela m'a indigné; j'ai grièvement insulté Koller, nous nous sommes battus ce matin, je l'ai tué; parlons d'autre chose.

— Ah! marquis, marquis! ceci est bien jeune pour un homme marié, — dit M. de Montal.

— A propos d'homme marié, mon cher Bédouin, vous ne voulez donc pas décidément faire la cour à ma femme? — dit le marquis au capitaine Des Roches. — Êtes-vous singulier! je vous présente à la marquise au dernier bal costumé, dans tout l'éclat de votre splendeur orientale; il y a deux mois que vous la voyez assez intimement, et vous êtes pour elle (en ma présence du moins) d'une froideur qui va presque jusqu'à l'éloignement, tandis que, de son côté, elle vous trouve insupportable (du moins elle me le dit).

— Comment, marquis! vous ne voyez pas que Des Roches s'est occupé de Mme de Beauregard, qu'il a perdu sa peine et qu'il lui tient rancune? — dit Montal.

— Vous êtes fou, mon cher, — dit le capitaine en riant. — Tenez, marquis, s'il faut vous l'avouer, Mme de Beauregard est un peu... trop puritaine pour moi. J'ai un ton exécrable, les femmes de bonne compagnie m'imposent et me rendent stupide, je ne puis trouver un mot à leur dire; lorsque j'ai l'honneur de voir la marquise, je passe le temps à regarder tour à tour le tapis et la pendule pour voir arriver la fin de ma mortelle visite, et vous concevez que ça ne me rend pas aimable, comme vous le dit votre femme.

— N'en croyez pas un mot, mon cher Montal, — dit le marquis; — il n'y a rien de plus sournois, de plus perfide, que ces

vauriens qui affectent de n'aimer que les *impures ;* les pauvres maris croient cela et disent à leur femme : « Croiriez-vous ma chère, que Des Roches (je suppose), qui a tout ce qu'il faut pour réussir ailleurs, n'adresse ses hommages qu'à des créatures du plus bas étage ? » A quoi la femme est sur le point de répondre involontairement au mari : « Pour qui me prenez-vous donc, monsieur? vous m'insultez ! »

L'entretien fut interrompu par le domestique de M. de Montal, qui vint apporter une carte de visite à son maître.

Celui-ci lut à haute voix : *Le baron de Ker-Ellio.*

— Le chouan? le cousin breton bretonnant? — s'écria le marquis.—Le canard sauvage a donc quitté ses bruyères ?

— Priez M. de Ker-Ellio d'entrer,—dit M. de Montal.

Le domestique sortit.

— Un provincial?—dit le capitaine Des Roches.

— Oui, et qui vient pour la première fois à Paris, — dit M. de Montal en souriant.

— Eh bien ! pardieu ! il arrive bien,—s'écria le marquis ; — il dînera avec nous ce soir.

— Ce soir? — dit M. de Montal.

— Oui, sans doute, je venais vous inviter, et j'allais passer chez vous aussi, Bédouin.

— Mille grâces, marquis; mais quelle idée bizarre? Le jour même de ce duel !

— Ça vous paraît étrange, n'est-ce pas? mais j'ai une raison pour agir ainsi, et, pardieu ! vous n'êtes pas de mes amis si vous me refusez.

A ce moment, M. de Ker-Ellio entra.

Nous prions le lecteur de se souvenir qu'Ewen était un homme simple et rêveur, pieux et bon, d'un esprit inculte, d'un caractère ferme et loyal, d'une âme aimante et généreuse, d'un courage calme, mais éprouvé, un homme enfin complétement étranger à certaines mœurs, à certaines corruptions ; pour tout dire, c'était toujours le rustique élève de l'ex-dragon, l'abbé de Kerouëllan.

L'extérieur d'Ewen échappait au ridicule, car il n'annonçait aucune prétention; sa redingote bleue sévèrement boutonnée jusqu'au cou, sa cravate noire, ses cheveux courts, sa barbe brune et épaisse, lui donnaient une physionomie mâle et austère.

En se trouvant face à face avec des *élégants*, Ewen n'éprouva aucune timidité ; sans affecter de rudesse, il ne fut cependant pas gêné ; il se présenta d'une manière simple, froide et polie.

Nous avons sommairement rappelé les principaux traits du caractère d'Ewen, afin de faire partager peut-être au lecteur l'étonnement profond que ressentit le jeune gentilhomme campagnard à certains passages de l'entretien suivant.

Lorsqu'on avait nommé Ewen, M. de Montal était allé vivement à sa rencontre.

Le capitaine Des Roches s'était levé pour allumer un cigare.

Le marquis resta dans son fauteuil, considérant le Breton avec curiosité.

— Que je suis aise de vous voir, mon cher cousin ! M. l'abbé de Kerouëllan ne m'avait pas fait espérer sitôt votre arrivée, — dit M. de Montal en serrant cordialement la main d'Ewen.

— Je ne pensais pas non plus venir sitôt, mais des affaires imprévues...

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

— A mon arrivée, je me suis trouvé un peu indisposé, ce qui m'a empêché, monsieur, de venir vous voir plus tôt.

— C'est un grand vol que m'a fait cette indisposition-là, — dit M. de Montal.

Puis, s'adressant au marquis, et lui présentant Ewen, il lui dit :

— M. le baron de Ker-Ellio, mon cousin.

M. de Beauregard se leva et s'inclina.

M. de Montal termina la présentation en disant à Ewen :

— M. le capitaine Des Roches, mon ami.

Le capitaine salua.

Tous se rassirent.

Il y eut un moment de silence assez embarrassant ; le marquis le rompit le premier. Se tournant du côté d'Ewen, il lui dit avec un mélange de noblesse et de cordialité qui n'appartenait qu'à lui :

— Pardieu, monsieur, je vais vous faire une proposition

très-indiscrète, mais très-franche ; et, en votre qualité de Breton, vous m'excuserez. Votre cousin, le capitaine Des Roches et quelques autres de mes amis, me font le plaisir de dîner avec moi ; soyez des nôtres? Vous ferez ainsi tout de suite connaissance avec quelques coryphées de cette jeunesse dorée que mon âge me donne le droit de présider.

Ewen avait trop de bon goût pour refuser cette invitation par un sentiment de discrétion exagérée ; il répondit :

— J'accepte avec grand plaisir, monsieur, et je remercie mon cousin du bon accueil que vous voulez bien me faire.

— Et vous n'avez pas tort, monsieur, car il nous a dit tout ce que vous valiez.

— Et vous avez confirmé ce que j'avais dit, mon cher cousin, — reprit Montal.

— Ma foi, messieurs, — dit gaiement Ewen, — je vous préviens qu'en vrai Breton, je suis capable de croire tout ce que vous me dites.

— Nous le disons pour cela, monsieur ; et, pardieu ! votre franchise nous met si bien à l'aise, que je vous demanderai la permission de reprendre avec ces messieurs l'entretien que que nous avions commencé.

— Mais, marquis... — dit M. de Montal.

— D'honneur, mon cher, que dirions-nous à monsieur? Des banalités. Comment trouvez-vous Paris? l'aspect de Paris a-t-il répondu à votre attente? et autres sottises indignes de lui et de nous.

— Vraiment, monsieur, je suis de votre avis, et autant que vous j'ai peur de ces conversations-là, — dit Ewen en riant.

— Et vous avez raison, monsieur. Vous me permettrez donc de dire à ces messieurs avec qui je veux les faire dîner. Ce menu des convives vous intéressera peut-être, les femmes surtout, les plus fringantes *impures* de Paris.

— Ah ! ah ! il y aura des femmes, marquis? — s'écria Des Roches.

— Le capitaine affecte cet étonnement sous le prétexte que je suis marié, monsieur, — dit confidemment le marquis à Ewen. — A propos de çà, et si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous présenter à Mme de Beauregard ; elle est chez elle tous les mercredis.

— Monsieur... — dit Ewen en s'inclinant.

— Je dois vous prévenir, monsieur, que la marquise a dix-huit ans à peine, qu'elle est jolie comme un ange; mais n'allez pas en devenir amoureux, vous rendriez le capitaine jaloux comme un tigre; il ne veut pas l'avouer, mais il s'en occupe beaucoup.

— N'écoutez pas le marquis, monsieur, il se moque cruellement de moi. J'ai le malheur de n'aimer que les femmes de mauvaise compagnie. Mme la marquise de Beauregard m'impose, tranchons le mot, me fait une peur horrible avec son grand air. Je n'ai pas l'honneur de lui agréer, et le marquis me raille sans pitié.

— C'est égal, — reprit M. de Beauregard en s'adressant à Ewen, — méfiez-vous de Des Roches si vous rendez quelques soins à ma femme. Il y a bien encore un M. Labirinte qui s'occupe fort de la marquise! mais je ne sais trop s'il faut le compter comme un adversaire sérieux celui-là. Qu'est-ce que vous en pensez, Des Roches?

— Diable! marquis; mais, si j'étais assez heureux pour m'inquiéter des adorateurs de Mme de Beauregard, j'aurais grand'peur de M. Labirinte : comment donc! un jeune poëte, frais comme une rose de mai, par là-dessus député et le bras droit d'un ministre... de M. Roupi-Gobillon, l'ami intime de Montal.

— Je vous demande pardon de ce nom-là, — dit le marquis à Ewen; — en prononçant le nom de ce ministre, des Roches a l'air de dire quelque chose d'assez malpropre, mais ce drôle-là s'appelle ainsi. Et à propos de ça, ne trouvez-vous pas que, lorsqu'on a déjà l'infirmité de s'appeler *Roupi*, il est indécent d'y ajouter encore *Gobillon*?

— Il y a sans doute quelque vanité là-dessous, — dit Ewen en riant.

— Pardieu, monsieur, vous avez raison. Ce nom jumeau doit être le fruit incestueux de l'orgueil aristocratique d'un avocat démocrate, ce qui n'empêche pas M. Labirinte de dédier de petits vers à la marquise et de gouverner un peu la France. C'est là où est l'avantage du député sur vous, mon pauvre Des Roches; vous servez le pays, tandis que M. Labirinte le gouverne... et les femmes aiment toujours dominer... qui gouverne...

— Soit, marquis, — dit M. de Montal, — mais ne nous mêlons pas des affaires des autres.

— Vous avez raison, mon cher, je suis de très-mauvais goût, j'ai l'air de vouloir agacer deux rivaux l'un contre l'autre, comme si cela me regardait. Or donc, et sans transition aucune, parlons des impures de notre dîner : d'abord je vous amène Mlle Emma et sa sœur Herminie. — Puis s'adressant à Ewen, le marquis ajouta : — Mlle Emma est un sujet très-distingué du ballet de l'Opéra, et Mlle Herminie, sa sœur, est une ingénue de petit théâtre non moins distinguée. Toutes deux sont à moi. Si ça peut vous amuser, je vous mènerai là, ça vous fera tout de suite deux entrées dans le monde, Mme de Beauregard pour la bonne compagnie, mamzelle Emma et sa sœur pour la mauvaise.

— Et qui aurons-nous encore en femmes, marquis? — dit M. de Montal.

— Nous aurons la plus méchante, la plus maligne, la plus effrontée, la plus mordante, la plus infernale diablesse de notre enfer, *Serpentine !*

— Voilà un nom qui promet, — dit Ewen en souriant.

— C'est un surnom, — dit M. de Montal; — elle se nomme Adèle Clermont ; mais, comme dit le marquis, c'est bien la plus diabolique créature, un esprit de démon, ne ménageant rien, ne respectant rien, très au fait de tous les scandales du monde, car elle ne voit que des hommes de bonne compagnie, et disant tout ce qu'elle sait, quand l'envie lui en prend, sans s'inquiéter des amants ou des maris.

— Avec cela jolie comme un ange, — ajouta Des Roches, — et insolente comme Lucifer.

— Ah ! j'oubliais *Clarisse Harlowe* et la belle Grecque, — dit le marquis.

— Si le nom de *Serpentine* est significatif, — reprit Ewen, — celui de Clarisse Harlowe ne l'est pas moins; seulement, dans une telle réunion, ce nom paraît bien sentimental.

— Rassurez-vous, dit le marquis, — Clarisse Harlowe est un nom donné en manière de *contre-vérité*. Claire Duval est bien la plus folle, la plus gaie, la plus insouciante créature qui se soit jamais endormie sans savoir si elle mangerait le lendemain ; elle en est à la fin de son second million, repré-

senté par lord Fitz-Herald. Quant à la belle Grecque, c'est quelque chose de splendidement beau, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir dans un dîner... bien servi : *Serpentine* pour l'esprit, *Clarisse Harlowe* pour la folle joie, la *Grecque* pour la beauté ; un dîner n'est complet qu'avec cette trinité. Quant à mamzelle Rosa, qui m'appartient, elle est bête comme une oie, et sa sœur Herminie est de la même force, mais elles sont très-jolies, et leur stupidité si étourdissante, que je soupçonne quelquefois ces deux sœurs d'être spirituelles sans le faire exprès.

— Et en hommes, marquis ?

— En hommes ? nous aurons les tenants de ces beautés, c'est-à-dire Sainte-Luce pour Serpentine, Baudricourt pour la belle Grecque, Fitz-Herald pour Clarisse Harlowe ; puis le major Brown, le duc de Serda, le prince Castelli, voilà tout. Ah ! j'oubliais M. Florès, un Américain, un cousin de ma femme, un jeune Inca, qui fait son entrée dans le monde civilisé. Aussi, pardieu ! ce sauvage-là ouvrira, je crois, ce soir des yeux et des oreilles furieusement étonnés.

— Absolument comme moi, monsieur le marquis, dit Ewen en souriant.

— Non pas, monsieur le baron, — dit M. de Beauregard avec beaucoup de bonne grâce ; — mon jeune cousin regardera, et vous verrez; il écoutera, et vous entendrez.

Puis, se levant, le marquis dit à M. de Montal :

— Ah ça ! mon cher, c'est convenu, à sept heures et demie.

— Et où cela, marquis ?

— Pardieu, *au Rocher de Cancale ;* il le faut bien. Où voulez-vous qu'un homme marié donne un dîner de garçons... où il y a des femmes ? — Et, se retournant vers Ewen, le marquis ajouta : — Ah ! monsieur, quelle détestable idée vous allez avoir de nos plus fameux cabarets ! Je regrette de ne pouvoir faire transporter de Londres ici *Clarendon-Hotel,* avec son comfort et sa tenue de bonne maison. Hélas ! nous ne pouvons lutter contre les magnifiques tavernes de Londres qu'à force de bonne chère et de jolies femmes. En tous cas, vous nous serez indulgent, n'est-ce pas ? et vous me permettrez de prendre ma revanche *honnêtement* chez moi... lorsque j'aurai eu l'honneur de vous présenter Mme de Beauregard..... Au revoir,

Montal.... Où allez-vous, Des Roches? Voulez-vous que je vous conduise?

— J'ai une partie engagée avec Sainte-Luce au passage Cendrier, — dit Des Roches.

— Eh bien! je serai des vôtres, — dit le marquis; — je vous mène.

Puis, faisant à Ewen un salut cordial, M. de Beauregard sortit avec M. Des Roches pour aller au jeu de paume.

— Comment trouvez-vous le marquis? — dit M. de Montal à son cousin.

— J'ai fort entendu parler par mon père des grands seigneurs de l'ancien régime, de leur esprit et de la façon cavalière avec laquelle ils traitaient le mariage. Il me semble que M. de Beauregard doit leur ressembler beaucoup. Quelle gaieté! quelle bonne humeur!

— Vous ne croiriez pas que ce matin il a tué un homme en duel?

— Lui. — s'écria Ewen avec répugnance; — et ce soir ce dîner?

— Ce n'est pas correct, je le sais; mais, pour excuser le marquis, je vous dirai que l'homme qu'il a tué était une espèce de bravo, de spadassin féroce, qui ne laisse aucun regret; on saura même assez de gré à Beauregard d'en avoir débarrassé Paris. Malgré cela, ce dîner est un peu étrange le soir même de ce duel; mais le marquis nous a dit qu'il avait ses raisons pour agir ainsi, et il nous a si instamment priés d'accepter son invitation, que nous avons dû accepter, et vous nous imiterez.

— Maintenant je ne puis faire autrement, — dit Ewen assez attristé.

— Il faut que le marquis ait eu quelque lubie, — dit M. de Montal, — car sa manie de duel lui était passée depuis cinq ou six ans. Mais où logez-vous donc, mon cousin? Si vous le voulez, j'irai vous prendre pour dîner et je vous conduirai.

— J'accepte avec grand plaisir, — dit Ewen. — Je loge à l'hôtel du Croissant, rue Montmartre. Maintenant, je vais vous faire une question très-provinciale, mon cousin; je désirerais savoir comment il faut être habillé pour ce dîner de garçons.... où il y a des femmes. Vous me conduisez; je ne voudrais pas,

par une inconvenance de costume, vous faire rougir de moi, — dit Ewen en souriant.

— Mon dieu, mettez-vous le plus simplement du monde, comme vous le voudrez; seulement un habit au lieu d'une redingote. Ah ça! j'espère, mon cher cousin, que vos affaires vont s'embrouiller, afin que vous nous restiez longtemps.

— Sous ce rapport, et malheureusement pour moi, elles s'arrangent toutes seules. Lors de son voyage à Paris, le digne abbé de Kérouëllan avait à toucher pour moi une somme assez forte chez un banquier, M. Achille Dunoyer....

— M. Achille Dunoyer? — dit M. de Montal.

— Oui; vous le connaissez?

— Beaucoup; mais continuez, — s'écria M. de Montal.

— Ignorant qu'à Paris un banquier avait un comptoir où il faisait ses affaires et une maison où il les fuyait, m'a-t-on dit, l'abbé s'était rendu au domicile de M. Achille Dunoyer; là, on lui apprit que le banquier était en voyage. Le bon abbé n'en demanda pas davantage, et il vint m'apprendre que mes fonds couraient les plus grands dangers, puisque mon banquier voyageait sans songer à ma créance.

— C'est impossible, — dit M. de Montal avec une émotion involontaire; — la fortune de M. Dunoyer est très-solide; c'est une des maisons les plus sûres de Paris.

— C'est ce que tout le monde m'a dit, et dont je suis convaincu, — dit Ewen, — car ce matin même M. Dunoyer m'a non-seulement soldé, mais il m'a encore offert de me payer à l'instant le montant de trois autres obligations que j'ai sur lui.

M. de Montal sembla respirer plus librement, et répondit:

— Aussi je m'étonnais de ces bruits.

— La seule erreur du bon abbé de Kérouëllan avait causé mon inquiétude. Jusque dans l'hôtel où je suis logé, on m'a donné de si bons renseignements sur le crédit de M. Dunoyer, dont la réputation s'étend partout, comme vous voyez, que j'ai replacé chez lui la somme échue.

— Et vous avez raison; c'est un excellent placement. M. Dunoyer a des propriétés d'une grande valeur; on évalue sa fortune immobilière à près de deux millions. Sans compter son portefeuille et ce que lui rapporte sa maison de banque, son

dernier inventaire se montait à quatre millions deux cent soixante mille francs.

— Vous me paraissez si bien connaître ses affaires, — dit naïvement M. de Ker-Ellio, — que j'aurais dû m'adresser à vous pour mes renseignements.

— J'ai du moins entendu évaluer ainsi sa fortune, — dit M. de Montal en rougissant.

Ewen reprit :

— M. Dunoyer m'a paru le meilleur homme du monde; il m'a même invité à dîner chez lui dimanche prochain..

— Dimanche? Cela se trouve à merveille, — dit M. de Montal; — je dîne aussi chez lui ce jour-là.

— C'est une bonne fortune pour moi, dit Ewen; — mais je vous laisse.

— Adieu donc, mon cousin.

— A ce soir, puisque vous voulez bien vous charger de moi.

M. de Ker-Ellio sortit après avoir affectueusement serré la main de M. de Montal.

Ewen avait jusqu'alors fait bonne contenance; mais, lorsqu'il fut dehors, il lui sembla qu'il avait besoin d'air. Ce qu'il venait d'entendre lui donnait presque le vertige. Le marquis surtout, cet homme de si bonne compagnie, qui pouvait être si gai, si moqueur, si gracieux, et conserver toute la folle liberté de son esprit quelques heures après avoir tué un homme, lui semblait un phénomène.

Ce marquis parlait de sa jeune femme et de ses maîtresses avec un égal cynisme; et pourtant il employait les formules de la plus parfaite politesse, lorsqu'il proposait à Ewen de le présenter à la marquise; cet homme tour à tour impertinent et cordial, joyeux et cruel, esclave du savoir-vivre et contempteur des liens sacrés pour tous, cet homme, enfin, de si excellentes façons et de moralité si perverse, inspirait à Ewen un vague effroi. Il se sentait au contraire une secrète sympathie pour M. de Montal, qu'il trouvait affectueux et prévenant.

On doit savoir presque gré à Ewen de la simplicité digne avec laquelle il avait subi cette première épreuve du *feu parisien*. Son caractère ferme, son bon sens et son tact naturel avaient tout fait.

La raison d'Ewen, un moment ébranlée par l'abus de la solitude, avait repris son équilibre à mesure qu'il s'était éloigné de Treff-Hartlog, de ce triste théâtre de ses dangereuses rêveries.

Depuis son séjour à Paris, il avait sagement envisagé sa position, ses chimères d'idéalité s'étaient peu à peu évanouies; il en reconnaissait la fâcheuse vanité et souriait en pensant au portrait de Treff-Hartlog qui lui avait causé de si folles terreurs.

Le mystère de la présence de ce tableau, que l'abbé affirmait avoir vu brûler, semblait toujours inexplicable à Ewen, mais nullement fatal ou surnaturel. Il songea très-sérieusement aux propositions de mariage que lui avait faites le bon abbé, et se rappela que les deux protégées du recteur étaient, sinon belles, du moins avenantes et gracieuses, le souvenir de l'une surtout, brune, fraîche, riante et ingénue, prit peu à peu dans sa pensée la place si longtemps occupée par l'indécise et pâle figure de Treff-Hartlog.

Ewen écrivit dans ce sens une longue lettre à son ancien précepteur, et y ajouta quelques lignes pour Lès-en-Goch et pour Ann-Jann. A cette lecture l'abbé dut bondir de joie, et les deux vieux serviteurs pleurer d'attendrissement et de bonheur; car le *mabmeïbrin* annonçait son prochain retour.

Voulant mettre à profit son séjour à Paris pour voir ce qu'il avait à y voir, Ewen avait résolu d'y rester au plus quinze jours encore et de retourner dans sa chère Bretagne.

Ce ne fut pas sans une anxiété presque pénible que le jeune baron attendit l'heure à laquelle son cousin devait venir le chercher pour le conduire dîner au *Rocher de Cancale*. Ce dîner lui semblait quelque chose de formidable.

En effet, quitter les grèves solitaires de l'Armorique pour un dîner d'*impures* donné par un homme marié qui a deux maîtresses, qui raille les amours de sa femmme et qui, le matin même, a tué un homme en duel..., la transition était brusque pour le rustique élève de l'abbé de Kerouëllan.

D'après l'avis de son cousin, M. de Ker-Ellio s'habilla très-simplement, d'un habit bleu exactement boutonné, d'un gilet blanc et d'un pantalon noir. Il n'y avait absolument rien de

remarquable dans la mise d'Ewen ; partant, il était très-convenablement mis.

A sept heures, M. de Montal le vint prendre en voiture de remise. Les deux cousins partirent pour le *Rocher de Cancale*.

XII.

LE ROCHER DE CANCALE.

Lorsqu'Ewen et M. de Montal entrèrent dans le salon destiné aux convives du marquis, ce dernier n'était pas encore arrivé.

Le capitaine Des Roches causait avec M. Labirinte, *son rival*, comme avait dit M. de Beauregard.

M. Labirinte, le poëte-député, était un jeune doctrinaire frais, blond, d'une jolie figure, et qui rougissait comme une jeune fille au moindre propos léger; son excessive timidité l'empêchait d'aborder la tribune; mais la plume à la main et dans le mystère du cabinet, il disait aigrement et doctoralement son fait à l'opposition, par l'organe de M. Roupi-Gobillon, son ami le ministre, dont il élaborait, assurait-on, les discours.

Parmi les convives présents, il y avait encore le major Brown, officier hanovrien renommé par l'excentricité de ses paris, qu'il gagnait presque toujours; car il mettait pour enjeu une intrépidité fabuleuse. En Angleterre, on ne parlait de lui qu'avec vénération, depuis ce trait presque incroyable : le major se trouvait à bord du yacht de plaisance de lord Fitz-Herald, en pleine mer; la houle était forte; le vent emporte la casquette du major. — Votre casquette est perdue, — dit le lord en la montrant déjà loin dans le sillage du navire. — Cent louis que non! dit le major. — Cent louis que si! — dit le lord. — D'un bond le major saute à la mer; il nageait comme un dauphin, mais il était habillé et il avait à lutter contre des lames d'une hauteur énorme. Il courut le plus grand danger pour parvenir à rattraper sa casquette, dont il se coiffa bravement. Le lord, stupéfait de cette folle hardiesse, avait aussitôt

fait mettre le yacht en panne et descendre une yole à la mer; cette manœuvre, exécutée aussi rapidement que possible, avait demandé beaucoup de temps; lorsqu'à force de rames l'embarcation arriva auprès du major, ses forces étaient presque épuisées, et heureusement il put être hissé à bord.

Une foule de traits de ce genre avaient souvent mérité au major le titre de *lion* dans la véritable acception de ce mot. C'était un homme jeune encore, d'une physionomie énergique, d'une taille svelte et agile.

Bientôt après arrivèrent le prince Castelli et le duc de Serda.

Grand seigneur florentin autrefois exilé comme carbonaro, le prince Castelli semblait appartenir au temps des Médicis, par son élégance, par sa folle gaieté, par son ardent amour de la liberté; conspirateur sans haine, cent fois il avait joué sa tête avec une insouciance héroïque. En voyant ce joyeux et beau prince de la renaissance égaré dans notre triste époque, on regrettait pour lui les splendides costumes de ces seigneurs du Titien qui se promenaient si magistralement, de belles femmes au bras, dans ces grandes villas au ciel bleu, aux escaliers de marbre blanc ombragés de pins en parasol.

Le prince Castelli aurait pu se passer d'être prince; il chantait en artiste excellent de délicieuse musique qu'il composait. Lorsqu'à la fin d'un souper, les premières clartés de l'aube faisaient pâlir les bougies, et qu'on entendait cette voix toujours fraîche et sonore, on eût dit un hymne matinal saluant à son lever la vermeille aurore.

Par l'éminence de son talent, par sa charmante humeur, le prince Castelli était encore un véritable *lion;* car, excepté M. Labirinte et Ewen, presque tous les convives du marquis étaient des hommes plus ou moins remarquables.

Le duc de Serda, grand d'Espagne, marquis de Buonavista, etc., avait établi en Normandie un haras magnifique. Il y dépensait des sommes énormes. Ses *élèves* avaient déjà obtenu de brillants succès à Chantilly et au Champ-de-Mars. Le premier il avait introduit en France l'usage de faire voyager les chevaux de course en voiture. C'était encore un homme spécial, partant un *lion*.

Le duc de Serda était le spécimen de l'Espagnol, maigre et pâle, aux cheveux blonds ardents dont Velasquez a immortalisé

le type; du reste grave et silencieux, malgré sa taille chétive, le duc avait fort grand air.

M. le comte de Sainte-Luce arriva bientôt après; c'était encore un *lion* des plus à la mode.

Ce jeune pair représentait dignement, à la chambre haute, la jeunesse née sous l'empire; il était écouté toujours avec attention, souvent avec un très-vif intérêt, par cette illustre assemblée. Parole nette et incisive, jugement sain et droit, tact parfait, ironie de bon goût, patriotisme éclairé, profond dédain des lieux communs politiques, telles étaient les qualités parlementaires de M. de Sainte-Luce; ce qui le constituait véritablement *lion*, c'est que ce *législateur* était le plus gai des hommes, c'est que l'acteur des plus spirituelles folies se retrouvait plein de haute raison lorsqu'il le fallait.

Qu'un homme d'un talent sérieux, d'une position sérieuse, soit partout et toujours sérieux, c'est estimable et ennuyeux; qu'un homme frivole et gai soit partout et toujours frivole et gai, c'est à merveille; mais être aussi brillant à table qu'à la tribune, mais tenir aussi rudement tête à un ministre qu'à un buveur, mais ne jamais contaminer l'hermine de son manteau de pair au milieu des bacchanales dont on pourrait être le héros cité, mais être à la fois grave et digne avec ceux-ci, turbulent et fou avec ceux-là, mais faire tout ce qui plaît et savoir plaire à tous, cela nous semble rare et méritoire.

Et voici pourquoi M. de Sainte-Luce avait toutes sortes de titres à être *lion*.

M. de Baudricourt, autre convive, avait une spécialité moins éclatante, mais non moins célèbre. Il était *gros joueur* et de première force au whist et au piquet, mais sa valeur réelle était celle de gros joueur. On citait telle de ses parties avec M. H... ou lord G..., dans lesquelles il avait eu, avec ses paris, jusqu'à quatre à cinq mille louis engagés; ce qui éleva sa réputation à son apogée fut d'avoir un jour mis comme enjeu une inscription de deux mille livres de rentes, en substituant à cette formule surannée : *Je joue mille louis*, cette formule beaucoup plus neuve : *Je joue cent louis de rentes*.

Un étranger proposait-il quelque partie effrayante, on répondait : — Attendez Baudricourt; où est Baudricourt? Il n'y a que lui pour tenir un jeu pareil. — Pour M. de Baudricourt,

la fin de toutes choses était le jeu. Le jeu était l'indispensable complément d'un dîner, d'une course, d'une partie de chasse; après l'Opéra, le jeu; après le bal, le jeu; le matin, le jeu; toujours le jeu. M. de Baudricourt avait en horreur les jeux de hasard; il gagnait, dit-on, soixante ou quatre-vingt mille francs par année; il avait toujours au moins le double de cette somme toute prête comme enjeu.

Et voilà pourquoi M. de Baudricourt comptait aussi parmi les véritables *lions*.

Lord Fitz-Herald avait aussi un goût spécial; il aimait les fleurs à la passion; ses admirables serres de plantes équinoxiales pouvaient soutenir la comparaison avec celles de M. le duc de Devonshire; il avait des jardiniers voyageurs en Amérique, en Afrique, en Asie, et ses bateaux à vapeur organisés en serre chaude lui rapportaient des richesses *horticulturales* de toutes les parties du monde. Sa collection d'orchydées était merveilleuse; il était parvenu à force d'art à avoir une température constamment humide de trente à quarante degrés; en entrant dans la serre des orchys du Magellan, on était suffoqué; c'était l'atmosphère étouffante qui suit ou précède toujours le typhon des Indes. On avait une fois emporté lord Fitz-Herald presque asphyxié par cette zone torride artificielle.

Quant au cousin de la marquise de Beauregard, M. Alonzo Florès, c'était un jeune Américain de vingt-trois ans, à cheveux crépus et à longues dents, qui s'appelait M. Alonzo Florès.

Tels étaient les convives du marquis; les femmes se nommaient Serpentine, Clarisse Harlowe, et Cora, dite la belle Grecque.

Serpentine était maigre, svelte, brune et pâle; ses yeux noirs petillaient de malice; ses lèvres minces, ses narines serrées exprimaient l'ironie; un pli vertical, profondément creusé entre les deux sourcils, annonçait la méchanceté.

Clarisse Harlowe était blonde, blanche, un peu grasse. Sa figure ronde, rose et réjouie, ses yeux bleus riants comme l'azur, sa bouche vermeille et sensuelle, contrastaient singulièrement avec les souvenirs mélancoliques que rappelait son nom.

Pour se figurer Cora, la belle Grecque, qu'on descende la Vénus de Milo de son piédestal : même magnificence,

même impassibilité, blancheur de marbre, cheveux d'ébène.

Il est inutile de dire que les trois *impures* étaient mises avec le meilleur goût, et que les femmes du monde les plus élégantes n'auraient pas été vêtues avec une plus gracieuse simplicité.

En moins d'un quart d'heure tous les convives arrivèrent; on n'attendait plus que mesdemoiselles Herminie, Rosa et le marquis.

Ce dernier savait si parfaitement vivre, on supposait son retard si involontaire, que personne ne songeait à s'en formaliser.

La réputation sanguinaire du colonel Koller était détestable; c'était un homme tellement féroce, que la nouvelle de sa mort avait été presque reçue comme une délivrance universelle, et depuis le matin le duel du marquis était le sujet de toutes les conversations.

Les physionomies des convives de M. de Beauregard étaient gaies, ouvertes, épanouies.

Le plaisir, ou plutôt l'attente du plaisir, était pour ainsi dire dans l'air. Les hommes se connaissaient et étaient contents de se trouver réunis; les femmes savaient qu'elles seraient admirées et appréciées, celle-ci pour son esprit, celle-là pour son joyeux entrain, cette autre pour sa beauté.

Pourtant, quand nous disons que toutes les physionomies étaient ouvertes et gaies, nous nous trompons.

Ewen de Ker-Ellio était sérieux, attentif, et cette fois un peu embarrassé, quoique son cousin M. de Montal l'eût présenté à tous les hommes.

M. Labirinte, le député doctrinaire, semblait mal à son aise; il rougissait de temps à autre, quoique personne ne lui parlât; car, à l'exception de M. de Montal et du capitaine Des Roches, il connaissait à peine de vue les autres convives.

Enfin M. Alonzo Florès était, depuis son arrivé, campé debout, immobile, devant une gravure représentant l'éducation d'Achille, qu'il paraissait contempler avec une attention dévorante.

On entendit le bruit de deux voitures qui s'arrêtaient.

Il n'y eut qu'un cri :

— Le voilà! c'est le marquis!

C'étaient en effet M. de Beauregard dans sa voiture et

MM^lles Rosa et Herminie dans la leur. Malgré son affectation cynique, le marquis ne se départait jamais de certaine étiquette. Le hasard semblait l'avoir fait arriver en même temps que les deux sœurs. Il trouva plaisant de se ménager, grâce à elles, *une entrée* triomphante.

En effet, un maître d'hôtel ouvrit bruyamment les deux battants de la porte, et le marquis parut au milieu des deux sœurs, auxquelles il donnait le bras.

M. de Beauregard fut salué d'une acclamation unanime, et s'arrêta une seconde au milieu de cette large porte avec un air d'hésitation railleuse.

Qu'on nous pardonne de consacrer quelques lignes à cette apparition, qui ne manquait pas d'une certaine tournure comme *objet d'art*, comme tableau. Le groupe des deux sœurs et du marquis était charmant.

M. de Beauregard, nous l'avons dit, était grand, bien fait, et, malgré un peu d'embonpoint, sa taille avait conservé beaucoup d'élégance. Si le matin il s'habillait avec la plus extrême simplicité, le soir il se livrait à toutes les fantaisies de son imagination; ses toilettes éblouissantes n'allaient qu'à lui; elles eussent écrasé de ridicule tout autre que lui, tandis qu'elles rehaussaient au contraire *sa grande mine*, comme on disait jadis.

Le marquis portait ce soir-là un habit bleu-clair à boutons d'or ciselé d'un travail exquis; son large collet de velours noir et ses revers démesurément ouverts s'étalaient sur ses épaules; son gilet de velours brun glacé d'argent et de cramoisi, et rehaussé de boutons de rubis entourés de perles fines, s'échancrait largement sur une chemise de batiste ouvragée, véritable cuirasse de la plus admirable broderie, agrafée par trois magnifiques rubis entourés de perles fines, comme les boutons du gilet et comme ceux des poignets relevés sur les parements de l'habit; une haute cravate blanche empesée, sur laquelle se dessinait la coupe gracieuse de ses favoris, éclaircissait encore le teint du marquis. Enfin un pantalon de casimir noir presque collant, des bas de soie à jour et des souliers très-découverts, car le marquis avait un pied aristocratique, complétaient cette toilette d'une richesse extravagante, que le grand air de M. de Beauregard faisait non-seulement tolérer, mais admirer.

Maintenant, qu'on se figure le marquis au milieu de deux femmes jeunes, charmantes, tenant à la main d'énormes bouquets, coiffées en cheveux, ayant les épaules nues, des tailles de guêpe, des jupes bouffantes d'une moire blanche épaisse et scintillante; qu'on inonde ce groupe d'une nappe de lumière que projettent les bougies d'un lustre de cristal placé dans la pièce voisine en face de la porte; qu'on se rappelle enfin la physionomie vive, railleuse et hautaine du marquis, et l'on aura un *ensemble* qui, vu la laideur épouvantable de nos costumes d'hommes, ne manquera ni d'éclat, ni de magnificence, et l'on comprendra l'espèce de clameur admirative qui salua l'entrée du marquis et des deux sœurs.

Au moment où M. de Beauregard abandonna le bras de Mlle Rosa et de Mlle Herminie, un maître d'hôtel s'approcha et lui dit :

— Monsieur le marquis est servi.

Pendant tout le temps de la scène qui va suivre, c'est-à-dire pendant le dîner, le marquis, malgré son apparente gaieté, sera sous l'impression d'une sorte d'excitation fébrile, ses yeux seront plus brillants que de coutume, sa plaisanterie quelquefois amère et incisive.

Pourquoi ne pas le dire? les bruyants éclats de rire de M. de Beauregard seront plus convulsifs que gais, car ils cacheront une pensée poignante et douloureuse; la joie du marquis sera près d'être terrible.

XIII.

LE DINER.

CONVIVES.

LE MARQUIS DE BEAUREGARD.
LE BARON EWEN DE KER-ELLIO.
LE Cte ÉDOUARD DE MONTAL.
LE PRINCE CASTELLI.
LE DUC DE SERDA.
LORD FITZ-HERALD.
LE MAJOR BROWN.
LE COMTE DE SAINTE-LUCE, pair de France.
LE VICOMTE DE BAUDRICOURT, gros joueur.
MONSIEUR DIEUDONNÉ LABIRINTE.
LE CAPITAINE DES ROCHES.
MONSIEUR ALONZO FLORÈS.
MADEMOISELLE SERPENTINE.
MADEMOISELLE CLARISSE HARLOWE.
MADEMOISELLE CORA, la belle Grecque.
MADEMOISELLE ROSA, de l'Académie royale de Musique.
MADEMOISELLE HERMINIE, jeune première du théâtre du Palais-Royal.

Un grand salon; une table richement servie; les bougies des lustres et des candelabres font étinceler les cloches et les réchauds d'argent. Les facettes des carafes et des verres de cristal petillent de toutes les couleurs du prisme. Au centre du surtout est une immense corbeille de porcelaine de Saxe remplie de fleurs naturelles (envoyée par le marquis).

Le marquis est au milieu de la table; à sa droite, le prince Castelli, comme étranger; à sa gauche, Ewen de Ker-Ellio, le baron lui ayant été présenté le matin même; en face du marquis, Serpentine.

Excepté ces trois places, désignées par M. de Beauregard, les autres convives se sont placés à leur gré. Le capitaine Des Roches à droite de Serpentine; le major Brown à sa gauche. Clarisse Harlowe est placée entre M. de Baudricourt et le comte de Sainte-Luce. Rosa est à la droite d'Ewen de Ker-Ellio; Mlle Herminie, à gauche du prince de Castelli. De chaque côté de Cora, la belle Grecque, il

reste une place vide; on s'informe de M. Labirinthe, le poëte-député, et de M. Alonzo Florès.

Placés en dehors de la porte du salon, tous deux s'obstinent par savoir-vivre à ne pas passer l'un devant l'autre. A un signe du marquis, Cora se lève majestueusement, va prendre gravement M. Florès d'une main, M. Labirinthe d'une autre, leur fait ainsi traverser ensemble la formidable porte, et les prie de s'asseoir, qui à sa droite, qui à sa gauche.

M. Florès a gardé son chapeau à la main; il en est très-empêché, et se décide à le mettre entre ses genoux. Un des gens du cabaret s'en aperçoit et veut l'en débarrasser; M. Florès s'en défend modestement. L'homme s'obstine respectueusement, et délivre enfin le cousin de M. de Beauregard de cette incommodité.

M. Labirinte se trouve à côté de Mlle Herminie.

Pendant le silence que nécessite l'inglutition du potage, M. Labirinte a cru voir plusieurs fois le regard du marquis s'arrêter sur lui avec une expression étrange, puis se reporter avec une expression non moins étrange sur le capitaine Des Roches. M. Labirinte regrette beaucoup d'être venu à ce dîner. Il a appris que le matin même le marquis avait tué le colonel Koller.

Ewen attentif observe; son cœur est horriblement serré. Il s'est aperçu d'une chose singulière: son genou s'est, par hasard, un moment approché de celui du marquis, et il a senti ce dernier trembler convulsivement et comme par saccades. Pourtant la figure du marquis semble plus enjouée, plus railleuse que jamais.

Les autres convives n'offrent aucune particularité. Tous semblent animés de la plus franche gaieté, et prêts à jouir du plaisir que promet cette réunion si heureusement composée. Bientôt la conversation s'engage et se généralise, la table n'étant pas assez grande pour permettre des entretiens particuliers.

SERPENTINE.

Tu t'es fait bien attendre, marquis; est-ce que tu parlais d'amour à ta femme?

LE MARQUIS.

Ma femme? voilà deux ou trois jours que je ne l'ai vue. Savez-vous comment se porte ma femme, monsieur Labirinte?

MONSIEUR LABIRINTE, *devenant très-rouge.*

Je n'ai pas eu l'honneur de voir madame la marquise depuis.... (*Il feint de tousser pour dissimuler son embarras et sa rougeur.*) depuis plusieurs jours, je... je suis très-occupé à la chambre.

(Il tousse encore et boit un verre d'eau.)

SERPENTINE, *à Labirinte.*

Comment, c'est à monsieur Labirinte que j'ai l'honneur de parler? à M. Labirinte le député doctrinaire?

LABIRINTE, *flatté.*

A moi-même... mademoiselle... je ne sais en vérité... comment ma réputation...

SERPENTINE.

Monsieur... permettez-moi de vous contempler avec vénération... avec ébahissement... avec étourdissement.

LE MARQUIS, *riant.*

Et d'où viennent ces respects et ces ébahissements, ma fille?

SERPENTINE.

Comment, marquis... tu ne sais pas l'histoire de M. Labirinte avec Des Roches?

LE MARQUIS.

Quelle histoire?

LABIRINTE, *moins flatté et rougissant.*

Mademoiselle... je... en vérité... mademoiselle...

PLUSIEURS CONVIVES.

On demande l'histoire.

SERPENTINE.

C'est que c'est bien inconvenant.

BAUDRICOURT, *riant.*

Raison de plus.

LE MARQUIS.

Et surtout ne gaze pas, ça serait bien pis.

LABIRINTE, *troublé.*

Je sais ce que mademoiselle va dire... C'est une histoire de pure invention; n'est-ce pas, capitaine Des Roches?

DES ROCHES, *riant.*

Mais non, il y a un fonds de vérité... Voyons, Serpentine?

SERPENTINE.

Vous saurez donc, et c'est là ce qui cause ma vénération pour M. Labirinte, (*D'un ton tragique.*) vous saurez donc que, si la patrie en deuil avait, il y a deux mois, jeté quelques fleurs sur la tombe de cet intéressant doctrinaire.... (*Elle montre M. Labirinte.*)

MONTAL.

Ah! mon Dieu! quel lugubre exorde!

SERPENTINE.

...Cet intéressant doctrinaire aurait eu moralement le droit d'avoir, ô chaste symbole, son cercueil recouvert de draperies

aussi blanches que celles qui flottent sur le char funèbre d'une jeune fille.

SAINTE-LUCE.

Mais c'est tout simple, M. Labirinte est garçon.

SERPENTINE.

Je ne voulais certes pas dire autre chose. Toujours est-il que la candeur qui rayonnait au front de notre doctrinaire intéressa vivement une mystérieuse inconnue ; cette inconnue devint bientôt si naïvement passionnée que, dans sa primitive ignorance, le cœur immaculé de M. Labirinte se trouva fort embarrassé. Ce jeune député n'avait pas la plus légère notion de l'art... d'aimer, il alla trouver Des Roches, expert-juré en ces matières, et Des Roches lui donna, dit-on, d'excellents conseils.

(Tous les convives rient excepté M. Labirinte.)

LE MARQUIS, *éclatant de rire en regardant Des Roches.*

Comment! vraiment, Des Roches? C'est vous... qui... (*Il rit.*) Ah! ah! ah! c'est ravissant.

SERPENTINE.

C'est le nom de l'inconnue que je voudrais bien savoir.

DES ROCHES.

M. Labirinte est la discrétion même. A moi, son professeur, il me l'a toujours caché... (*A part.*) Pourtant, s'il n'avait pas été si niais, j'aurais eu un soupçon... Depuis quelques jours...

SAINTE-LUCE.

Il faut espérer que M. Labirinte a profité de la leçon..... et qu'il est maintenant aussi grand séducteur que fin politique.

MONTAL.

Oh! en politique M. Labirinte... n'est pas novice... Il est le bras droit de mon ami M. Roupi-Gobillon.

CLARISSE HARLOWE.

M. Roupi-Gobillon, un gros ministre laid comme une chenille?

MONTAL, *riant.*

Le fait est qu'on ne peut refuser à mon ami le ministre une physionomie aussi patibulaire que celle de tous les coquins qu'il a défendus quand il était mauvais avocat.

LE MARQUIS.

Où diable as-tu connu M. Roupi-Gobillon, Clarisse?

CLARISSE.

Ici. Il avait demandé à Dorville, un de ses amis, de lui donner à dîner avec quelques filles d'esprit, il voulait faire une petite débauche régence. Ah! le pauvre cher homme! il disait sans cesse à Dorville : Tu es bien sûr que ma femme ignore? Tu crois que ma femme ne saura pas? Dieu! si ma femme savait!

LE MAJOR.

Sa femme est donc bien imposante?

LE MARQUIS.

Pardieu! je le crois bien... un cordon bleu!

LE PRINCE CASTELLI.

Un cordon bleu! Est-ce qu'elle appartient à quelque noble chapitre étranger?

MONTAL, *riant.*

Cher prince, avant son mariage, il fallait chercher la *ministresse* au chapitre... de *la Cuisinière bourgeoise.*

LE PRINCE.

Comment cela?

LE MARQUIS, *riant.*

Elle était la cuisinière de M. Roupi-Gobillon, qui l'a épousée étant avocat. Or maintenant la plus embarrassée de ces deux personnes n'est pas celle qui tenait la queue de la poële.

MONTAL, *riant.*

Du reste, ce ministre a cela de bon que, n'ayant aucune spécialité, on peut le mettre à toute sauce.

SAINTE-LUCE.

Et lors des discussions, comme ses reparties sont salées, on le réserve pour la bonne bouche.

SERPENTINE.

Ça n'empêche pas que, s'il fait des brioches, on dira qu'il subit l'influence de sa femme.

ROSA, *d'un ton sentencieux.*

C'est tout simple : Dis-moi qui tu *gantes*, je te dirai qui tu *hais*, ou bien encore : Comme on connaît les *singes*, on les *adore*...

(Rire général.)

LE MARQUIS, *à Ewen, lui montrant Rosa.*

Eh bien! baron, avouez que Rosa est une fille d'esprit.

EWEN, *souriant.*

Elle fait rire, du moins.

LE MARQUIS.

Allons, messieurs, vous êtes de méchantes langues. L'alliance de M. Roupi-Gobillon avec sa cuisinière est un symbole, cela veut dire que sous son ministère, chaque citoyen aura la poule au pot, comme le voulait le bon Henri.

LE DUC DE SERDA.

Et ce M. Roubi-Gobillon a-t-il quelque valeur?

LE MARQUIS.

Aucune. Bel esprit de palais, encolure de cuistre de collége, c'est un de ces austères intrigants fanatiques du *courage civil,* courage qui consiste selon ces tas de poltrons hargneux, à dire et à endurer superbement les injures les plus grossières, ce qui n'est pardieu ni courageux ni civil.

LE MAJOR BROWN.

Comment cet homme-là est-il devenu ministre?

LE MARQUIS.

Demandez cela à M. Labirinte, major; en sa qualité de député, il fait et il défait des ministres; il doit savoir comment ça se machine.

MONSIEUR LABIRINTE, *rougissant et d'un air empesé.*

La majorité représentant l'opinion du pays, les chefs de cette majorité.... (*Il tousse.*) de cette majorité... (*Il boit un verre d'eau.*)

SAINTE-LUCE.

Allons donc, mon cher monsieur Labirinte, vous savez bien

qu'il a été rarement question de majorité à propos de M. Roupi-Gobillon... au contraire.

MONSIEUR LABIRINTE.

Je ferai observer à l'honorable pair....

SAINTE-LUCE.

Ici, nous sommes tous *pairs*, monsieur Labirinte, pairs devant ces bonnes filles, n'est-ce pas, Clarisse?

CLARISSE.

Comment! pairs de France?

SAINTE-LUCE.

Non, *pairs* en joie et en bonne humeur. Mais, pour en revenir à M. Roupi-Gobillon, il a été ministre par un procédé très-ingénieux; lui et une douzaine d'autres élus du peuple ont fait un jour cette judicieuse réflexion : « Les partis sont tel-» lement subdivisés, que l'appoint qui constitue une majorité » se compose au plus d'une douzaine de voix. Or, deve-» nons.... »

MONTAL.

Appoint?

SAINTE-LUCE.

Comme vous le dites, Montal, — « devenons appoint, et l'on » sera bien forcé de compter avec nous. »

BAUDRICOURT.

Ou plutôt l'on ne pourra compter sans nous.

LE MARQUIS.

Nous serons, comme on dit, une valeur de zéro bien placée.

SAINTE-LUCE.

« Alors nous, fraction imperceptible, nous constituerons la » majorité; décidant de toutes les questions, nous aurons large » curée de victuailles administratives, car, pour s'assurer no- » tre appui, on sera obligé de prendre au moins un ministre » parmi nous. Moi, je suppose, — a dit M. Roupi-Gobillon à » ses confrères ou plutôt à ses compères, — je serai votre fondé » de pouvoir, le commanditaire de l'association politique » Roupi-Gobillon et compagnie. » — Ce qui fut dit fut fait; les dix élus serrèrent leurs rangs, et voilà comment M. Roupi-Gobillon fut ministre...

LE MARQUIS.

Et voilà comment ce polisson-là, mari d'une cuisinière, a été appelé à enlaidir et à empester les conseils de la couronne. Dans quel temps vivons-nous?

SERPENTINE.

Ça doit vous faire plaisir, Montal, de voir traiter ainsi votre ami intime, lui qui vous avait offert de si belles places lors de votre ruine?

MONTAL.

J'ai tout refusé pour conserver mon indépendance et pouvoir, comme un autre, me moquer de M. Roupi-Gobillon.

SERPENTINE.

Oui, vous en moquer, seulement... en ami intime.

CLARISSE.

Dites donc, mon pauvre Montal, c'est pourtant pour singer le marquis qu'un jour vous serez peut-être réduit à demander une petite place à M. Roupi-Gobillon.

MONTAL, *piqué mais se contenant.*

En imitant le marquis j'ai au moins su choisir mon modèle, et j'ai bien fait les choses : n'est-ce pas, Beauregard ?

LE MARQUIS.

Hum ! hum ! comme ça ; je n'ai pas toujours été content de vous, mon cher ! Quand il fallait galamment jeter cent beaux louis d'or par la fenêtre pour agir en gentilhomme, vous jetiez de mauvaise grâce dix-neuf cent soixante-dix *livres* en gros sous. Aussi, grâce à cette avaricieuse prodigalité, vous vous êtes ruiné en bourgeois, au lieu de vous ruiner en grand seigneur.

MONTAL, *riant d'un air forcé.*

Vous êtes sévère, marquis.

CLARISSE HARLOWE.

C'est vrai ce que tu dis là, marquis. C'est peut-être pour cela que Julie a refusé la main de ce *feu* dépenseur de gros sous, comme dit la tante Sauvageot. (*Elle montre Montal.*)

MONTAL, *piqué.*

C'est bien vieux cette histoire-là, mon enfant.

SERPENTINE.

Dites donc, est-ce vrai, Montal, que cette bonne Julie vous donnait dix louis par mois pour vos gants?

MONTAL, *se contenant, mais irrité.*

Méchante !

CLARISSE, *riant.*

C'est une calomnie, une atroce calomnie.... Julie était trop avare pour cela.

MONTAL, *à Serpentine.*

Ah ! voyez-vous ?

SERPENTINE.

Certainement, maintenant les filles de théâtre ont Montal pour rien ! Il a baissé, il va se rabattre sur les femmes du monde.

DES ROCHES.

Si elle se met à parler des femmes du monde, marquis, elle va en dire de belles !

SERPENTINE.

Tiens, cela me fait penser à l'aventure de la duchesse de Mirepont.

BAUDRICOURT, *riant d'un air forcé.*

Serpentine, prends garde. Il s'agit de ma cousine.

SERPENTINE.

Eh non ! il s'agit de la maîtresse du petit Sainval.

BAUDRICOURT.

Ça ne l'empêcherait pas d'être ma cousine, mauvaise langue.

SERPENTINE.

Ta cousine ?... Ah ça ! voyons. Comment l'entends-tu ?

BAUDRICOURT.

Parbleu, j'entends que Mme la duchesse de Mirepont est la fille de mon oncle.

SERPENTINE.

Allons donc. Elle est la fille du général Montfort, tout Paris sait cela. (*Avec une gravité ironique.*) Mais je connais les égards qu'on doit aux familles. Ce n'est donc pas comme fille de ta tante, et pas du tout fille de ton malheureux oncle, que j'envisagerai la duchesse, mais simplement comme maîtresse du petit Sainval, c'est-à-dire ma rivale.

BAUDRICOURT.

Allons, la voilà partie. (*A part.*) Méchante vipère!...

SAINTE-LUCE.

Comment ta rivale, Serpentine? Ah ça! et moi... qui *t'aime?* qu'est-ce que je suis donc là-dedans?

SERPENTINE.

Tu es le rival... de ton rival, voilà tout.

BAUDRICOURT.

Avouons que nous sommes bien complaisants, je ne veux pas dire plus, de laisser calomnier ainsi les femmes de la société.

SERPENTINE.

Complaisants! calomnier! il est charmant! qui vient donc nous raconter toutes les médisances, tous les propos qui se tiennent sur les femmes du monde, si ce n'est vous? Comment les connaissons-nous? Par vous! Ainsi, par exemple, Baudricourt, comment aurais-je su que la baronne de Clairville te donne des rendez-vous, si tu ne me l'avais dit?

BAUDRICOURT, *furieux, mais se contenant.*

Allons donc... je me moquais de toi... ça n'est pas vrai...

SERPENTINE.

Cela est si vrai que tu m'as proposé de me prêter un de ses bonnets de nuit, m'engageant à m'en faire faire de semblables parce qu'ils étaient d'un charmant modèle... (*On rit.*) C'est tout simple. Vous aimez à faire de nous vos confidentes, moins pour nous éblouir de vos succès que parce que vous comptez sur notre indiscrétion. C'est comme Dumoncel, il m'a offert de me donner des lettres de Mme de Senanges pour se venger d'elle; il dit qu'après l'avoir à moitié ruiné, elle l'a quitté pour le beau Derfeuil.

LE MARQUIS.

Et... ces lettres, qu'en devais-tu faire?

SERPENTINE.

Les faire lithographier, et les distribuer à mes amis... Mais je n'ai pas voulu... Pauvre petite Mme de Senanges! entre bonnes camarades il ne faut pas se faire de ces traits-là.

SAINTE-LUCE.

Ce que tu dis là est absurde. La vicomtesse de Senanges n'a ruiné personne, elle a cinquante mille livres de rente sans compter la fortune de son mari. La jalousie fait divaguer Dumoncel.

CLARISSE HARLOWE.

Il m'a dit à moi qu'elle lui coûtait plus de trois cent mille francs, sa Senanges.

LE DUC DE SERDA.

On dit qu'il lui a fait remeubler son hôtel d'une manière splendide.

BAUDRICOURT.

On parle d'un service de table en vermeil de cinquante mille fr.

LE PRINCE CASTELLI.

Du moins tout le monde affirme que Dumoncel a vendu pour elle sa terre de Lorraine.

SAINTE-LUCE.

Mais, cher prince, encore une fois, tout le monde affirme une stupidité : comment dépenser cent mille écus avec une femme du monde qui vit avec son mari, et qui a eu de tout temps une excellente maison?

PLUSIEURS CONVIVES.

C'est juste, au fait... c'est juste.

LE MARQUIS, *à Ewen de Ker-Ellio.*

D'honneur, monsieur, vous allez avoir une singulière idée de notre société, vous qui arrivez de votre solitude de Bretagne.

EWEN DE KER-ELLIO, *souriant.*

Je suis assez malheureux, monsieur, pour ne juger que d'après mes impressions, et je vous avoue qu'à cette heure, malgré tout ce que je viens d'entendre, je suis encore dans une complète ignorance au sujet de la société parisienne.

SERPENTINE.

Vous croyez donc que je mens, monsieur le Breton? Vous n'êtes pas galant.

EWEN DE KER-ELLIO.

Je crois, madame, que vous êtes très-aimable.

SAINTE-LUCE.

Et vous pourriez ajouter quelquefois très-véridique, car c'est

une bizarre chose que ce monde. Protée insaisissable, aujourd'hui esclave, demain tyran; tantôt crédule comme un enfant, tantôt calomniateur effronté.

LE PRINCE CASTELLI.

Ma foi, j'ai toujours vu et trouvé le monde beaucoup meilleur qu'on ne le dit.

LE MARQUIS.

Mon cher prince, vous ne pouvez pas plus parler de la méchanceté du monde qu'Orphée de la férocité des tigres, ou que don Juan de la vertu des femmes. Mais à propos de vertu, et l'aventure de la duchesse? Serpentine... Laissez-la dire, Baudricourt, nous ne croirons pas un mot de ce qu'elle va raconter.

SERPENTINE.

Ni moi non plus, ça me gênera moins. Vous savez qu'avant le règne du petit Sainval, la duchesse s'était éprise... au *juger*, comme vous dites en terme de chasse, de ce grand et gros tambour-major de Préval... Tout le monde peut se tromper, hélas! la duchesse se trompa... Se débarrasser de Préval n'est pas facile, il est horriblement tenace, et si brutal, qu'il vous dit froidement : — Je vous battrai comme plâtre si vous me quittez.

LE MARQUIS.

Et il tient parole; il a cassé le bras d'une femme de ma connaissance qui lui avait parlé de séparation : il appelle ça demander à l'amour des liens indissolubles...

LE DUC DE SERDA.

Vraiment, marquis, un tel sauvage existe?

LE MARQUIS.

S'il existe? je le crois bien, pardieu! Il avait dit à cette

femme : Je vous aime beaucoup, je vous serai très-fidèle, mais si vous me trompez, mais si vous me quittez, je vous battrai à outrance ; car la passion ne raisonne pas. Or, comme c'est une espèce de taureau, la pauvre femme a une peur horrible, elle a hésité longtemps à le quitter, mais à la fin...

SERPENTINE.

Vous jugez, d'après ça, combien la duchesse avait hâte de se défaire d'un tel animal. Heureusement, elle se souvint de la comtesse de Surville, sa plus mortelle ennemie, avec qui elle avait conservé quelques relations amicales afin d'être toujours à portée de lui faire une noirceur, ce qu'une brouille complète n'aurait pas permis. Elle s'en rapprocha donc.

DES ROCHES.

Voilà une femme de prévision.

SERPENTINE.

Mme de Surville se tint sur ses gardes, mais la duchesse est fine. Mme de Surville avait une nièce à marier. La duchesse se mit à lui parler sans cesse de cette nièce, lui disant qu'elle avait un excellent parti pour elle... Enfin, elle lui proposa... Devinez qui?... Montal ! c'était atroce !

MONTAL.

Moi ? Quelle plaisanterie !

SERPENTINE.

Vous n'en avez rien su ; mais cela est ainsi, du moins selon le récit du petit Sainval : cherchez-lui querelle si vous voulez, je cite mes auteurs. A cette proposition de la duchesse, Mme de Surville se dit : — « Je te devine ; tu me hais, tu voudrais » faire le malheur de ma nièce en la mariant à Montal. C'était » pour cette scélératesse que tu voulais te rapprocher de moi, » je ne serai pas ta dupe. » La duchesse avait frappé juste ; en

éveillant la défiance de Mme de Surville à l'endroit de sa nièce, elle l'empêchait de songer à se garantir du Préval dont elle voulait l'empêtrer.

LE PRINCE CASTELLI.

Peste! quelle tacticienne consommée!

LE MAJOR BROWN.

Cette fausse attaque est très-habile.

SERPENTINE.

La duchesse, prenant alors son air *bonne femme*, se met peu à peu en confiance avec Mme de Surville, et finit par lui avouer sa passion pour Préval, le plus charmant, le plus délicat, le plus tendre des amants, ajoutant qu'elle serait la plus infortunée des femmes s'il l'abandonnait jamais. — « Je te tiens, pensa Mme de Surville; tu as voulu me frapper dans ma nièce, moi je te frapperai dans ton charmant Préval... » — Et, la sotte aveugle, de coquetter ouvertement avec ce Goliath!

DES ROCHES.

Ah! la malheureuse!

SERPENTINE.

Vous voyez d'ici la joie de la duchesse; de son côté, elle s'était étudiée à se rendre insupportable à Préval. Il s'agit de porter les derniers coups. Un matin, elle arrive chez Mme de Surville, fondant en larmes, lui disant qu'elle s'est aperçue de son bon vouloir pour Préval, qu'elle s'adresse à son cœur, à sa générosité, car l'infidélité de Préval la tuerait. Ceci décide Mme de Surville à tuer immédiatement la duchesse, s'il est possible; elle redouble d'agaceries envers Préval; il en profite, et un beau jour Mme de Surville se trouve bel et bien empêtrée du sauvage. S'apercevoir *de la valeur* de son choix, en enrager, reconnaître la perfidie de la duchesse et lui vouer une haine

de femme, ce fut tout un pour Mme de Surville. Aussi la duchesse disait-elle à tout le monde de son petit air candide et étonné : « Mon Dieu, je ne sais pas ce que cette pauvre Mme de Surville a contre moi, elle me lance des regards foudroyants depuis qu'elle est bien avec M. de Préval; on dirait que c'est de ma faute? »

DES ROCHES.

C'est charmant!

SERPENTINE.

Ce n'est pas tout : Mme de Surville, furieuse, a voulu rompre avec Préval; mais celui-ci, en manière d'allégorie sans doute, lui a *rompu* un doigt pour commencer. Voilà pourquoi la porte de Mme de Surville est fermée depuis trois semaines; or, comme Préval est à cette heure *parfaitement ébruité*, elle ne trouvera d'ici longtemps personne pour l'en débarrasser.

SAINTE-LUCE.

Il faudra qu'elle attende l'occasion de quelque innocente étrangère.

BAUDRICOURT, *très-piqué.*

Bah! bah! c'est un conte fait à plaisir sur ma cousine; Serpentine est si méchante.

LE MARQUIS.

Ma foi! mon cher, si cela n'est pas vrai, c'est dommage; mais tout à l'heure, quand les gens auront desservi, je vous raconterai une histoire conjugale qui vaut au moins celle de Serpentine.

SERPENTINE.

A propos de mariage, sais-tu bien, mon cher marquis, qu'il n'y a pas un homme au monde qui porte *l'hyménée* aussi bien que toi? Et pourtant tu as donné des inquiétudes, de grandes inquiétudes à tes amis.

LORD FITZ-HERALD.

Le fait est, cher marquis, que votre mariage a été pendant quinze jours le sujet de toutes les conversations. Alors j'étais à Londres; ç'a été un événement. Il y a eu chez Crockford jusqu'à trois mille guinées engagées contre ce bruit, qu'on disait faux.

LE PRINCE CASTELLI.

Moi, j'étais à Milan, l'on ne parlait que de cela. Le marquis de Beauregard se marie! disaient les femmes; puisse notre sexe être enfin vengé! Car, je ne vous le cache pas, marquis, en Italie vous avez à la fois la plus détestable et la plus admirable réputation.

SAINTE-LUCE.

Le mariage! le mariage! ah! c'est l'écueil des gens à bonne fortune. Pour eux, il n'y a pas à hésiter; il faut qu'ils trompent ou qu'ils soient trompés.

LE MARQUIS.

Que préféreriez-vous, mon cher, être trompeur ou trompé?

SAINTE-LUCE.

Ma foi, cet embarrassant, car les deux alternatives ont leurs charmes pour un homme marié...

CLARISSE.

Leurs charmes!

SAINTE-LUCE.

Sans doute, s'il est trompé, il peut être sublime de générosité; s'il trompe, rien de plus amusant que les infidélités.

LE MARQUIS.

A propos de cela, messieurs, voici une question à résoudre: Une femme a un amant...

SERPENTINE.

Oh ! que c'est commun !

LE MARQUIS.

Elle lui est infidèle.

SERPENTINE.

C'est encore plus commun.

LE MARQUIS.

Lequel de l'ancien ou du nouvel amant a la position la plus flatteuse ?

BAUDRICOURT.

Cela n'est pas discutable, le nouveau ; sans contredit le nouveau !

MONTAL.

Non, l'ancien... l'ancien !

LE MAJOR BROWN.

Comment, l'ancien ?... celui que l'on quitte ?

MONTAL.

Sans doute : le nouveau ne fait que succéder, et c'est humiliant, vu qu'il n'en est pas de l'amour d'une femme comme de la noblesse... dont l'éclat augmente à chaque nouveau quartier.

SAINTE-LUCE.

Mais on est quitté, c'est blessant.

MONTAL.

Mais on a été aimé le premier ! mais on a eu la première, la fine fleur de l'amour !

LE MARQUIS.

Comme on voit que ce diable de Montal est habitué au triomphe du délaissement ! Mais pardieu, messieurs, nous pouvons à l'heure même éclaircir cette question.

TOUS.

Comment ? comment ?

LE MARQUIS.

Deux de nous sont justement dans cette position-là ; l'un a été sacrifié à l'autre. Examinons les faits, et nous irons aux voix.

(Tous les convives se regardent d'un air étonné. M. Labirinte essuie la sueur qui lui vient au front).

SERPENTINE.

Et qui sont ces deux-là ?

LE MARQUIS, *riant.*

Des Roches... et M. Labirinte.

DES ROCHES, *surmontant une vive émotion.*

Ah ça ! et que suis-je, marquis ? trompé ou préféré ? (*A part.*) Que veut-il dire ?... Ses plaisanteries de ce matin, l'embarras de M. Labirinte...

LE MARQUIS.

Hélas ! mon pauvre Des Roches, rendez grâce à Montal d'avoir soutenu cette thèse : que l'amant trahi doit se consoler en songeant qu'après tout son successeur n'est... que son successeur... Cela vous sauve.

DES ROCHES, *avec une feinte insouciance.*

Puis-je au moins savoir auprès de qui M. Labirinte m'a supplanté ?

LE MARQUIS *tire une lettre de sa poche et la jette à Des Roches.*

Auprès de la femme à qui vous écriviez ces douceurs, mon cher!

DES ROCHES, *regardant l'écriture.* (*A part.*)

Une de mes lettres à sa femme.... Il savait tout, c'est un duel.... Il va éclater tout à l'heure... (*Haut et avec fermeté.*) Je connais cette écriture, marquis. Que dois-je faire dans cette circonstance?

(Étonnement des convives.)

LE MARQUIS.

Ma foi, mon pauvre Des Roches, moi, à votre place, je serais très-philosophe... Nous avons tous nos jours de revers et nos jours de triomphe.

SERPENTINE, *riant aux éclats.*

Dieu! que ce serait drôle si la mystérieuse inconnue de M. Labirinte était la maîtresse de Des Roches!

(Elle rit encore.)

CLARISSE.

M. Labirinte réussissant auprès de la maîtresse de Des Roches grâce aux conseils de Des Roches!

(Elle rit.)

LE MARQUIS, *riant.*

C'est très-possible.

DES ROCHES, *à part.*

Quel sang-froid! Où veut-il en venir?

SAINTE-LUCE, *bas à Baudricourt.*

Des Roches a pâli ; il y a quelque chose de grave sous cette plaisanterie.

LE MARQUIS, *à M. Labirinte.*

Et vous, mon cher monsieur Labirinte, connaissez-vous ceci ?

(Il lui jette une lettre.)

LABIRINTE, *parcourant cette lettre machinalement.* (*A part.*)

J'en étais sûr... Une de mes lettres à sa femme... Je suis perdu... Je suis entre l'enclume et le marteau ; d'un côté Des Roches, de l'autre le marquis ; et ce matin il a tué le colonel Koller !.. (*Haut, avec embarras.*) Mais je... je... ne reconnais pas absolument l'écriture...

LE MARQUIS.

Regardez donc bien, mon cher monsieur Labirinte.

SERPENTINE.

Ah ça ! voyons, marquis, parle vite. Ça promet d'être très-drôle. Dis-nous le nom de la femme. Ça doit être l'inconnue de M. Labirinte ; il faut que ça soit elle...

DES ROCHES, *vivement et avec anxiété.*

De grâce, marquis, pas un mot de plus !

LE MARQUIS, *gaiement.*

Comment ! ce jeune doctrinaire n'est-il pas votre élève en séduction ? Ses succès sont les vôtres, mon cher.

DES ROCHES, *avec fermeté.*

Je ne veux être le jouet de personne, Beauregard ; cette aven-

ture est ridicule pour moi, je vous prie de cesser cette plaisanterie.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Allons donc!... Vous la prendrez à merveille, j'en suis sûr. Messieurs, vous allez voir M. Labirinte se révéler sous un jour tout nouveau! Jusqu'à présent on ne le connaissait que comme homme d'État..., le don Juan va sortir de la petite lettre que voici...

LABIRINTE, *tâchant de rire et de reprendre son sang-froid.*

Je demande la clôture, ah, ah, ah... la clôture... et le scrutin secret... ah!.. ah!.. Je ne mets aucun amour-propre à ces fadaises... (*A part.*) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Quels regards me lance Des Roches!

LE MARQUIS.

M. Labirinte est généreux; il veut ménager ton amour-propre de professeur, mon pauvre Des Roches, mais je ne l'imiterai pas...

M. LABIRINTE, *à part.*

Cet infernal marquis veut encore irriter le capitaine contre moi. (*Haut.*) Je m'empresse de constater les brillantes qualités de M. le capitaine Des Roches. Je m'empresse de déclarer que, si je parais avoir abusé des conseils qu'il m'a donnés...

DES ROCHES, *durement.*

Épargnez-moi vos empressements et vos éloges, monsieur. (*Au marquis.*) Encore une fois, marquis (*avec intention*), puisque je ne puis que vous supplier..., je vous en supplie. Cessez cette plaisanterie.

LE MARQUIS.

Il n'y a rien de plus bourgeois que vos susceptibilités, mon

cher! Vous devenez sombre comme la nuit, parce que M. Labirinte (*d'un ton comiquement emphatique*) vous à coupé sous le pied le myrte que vous vouliez mêler à vos lauriers africains.

DES ROCHES, *avec colère.*

Marquis, encore une fois, c'est assez.

LE MARQUIS, *riant.*

Vraiment! mon cher, vous vous fâchez? c'est curieux!

(Des Roches baisse la tête sans répondre.)

DES ROCHES, *à part.*

Je l'ai outragé, je suis à sa merci.

LE MARQUIS.

Or, voici dans quels termes l'infidèle s'exprime sur notre malheureux Bédouin. (*Le marquis lisant.*) « *Je serai franche, mon Fortuné.* » Vous saurez que M. Labirinte s'appelle *Fortuné.*

SERPENTINE.

Il en a joliment l'air.

LE MARQUIS, *lisant.*

« *Oui, mon fortuné, j'ai aimé, ou plutôt j'ai cru aimer M. Des Roches.* »

DES ROCHES, *à part.*

Plus de doute, Dolorès me trompait indignement, avec ce niais.... et moi-même... j'ai... ah!... être ainsi raillé à la face de tous, c'est odieux! Quel diabolique sang-froid a Beauregard! (*Haut et tâchant de rire.*) Ma foi, vous avez raison, marquis, il faut s'exécuter de bonne grâce. Messieurs, je me

reconnais vaincu par M. Labirinte. Ce qui me console, c'est qu'il a trop bien profité de mes leçons.

LE MARQUIS.

Bravo, Des Roches! voilà comme il faut être. Je reprends : « *J'ai cru aimer M. Des Roches, je me trompais; c'était le rêve de l'amour, c'était un songe de mon cœur. Toi seul, mon Fortuné, en me donnant les prémices de ton cœur, tu devais me faire connaître la réalité de ce sentiment....* » Heim! Qui diable irait s'imaginer qu'entre M. Labirinte et Des Roches, qu'entre un capitaine de spahis et un député doctrinaire, il y a la différence du songe à la réalité? Mais attention, messieurs! c'est là où va se développer l'atroce machiavélisme de notre jeune représentant de... je ne sais pas de quel collége...

M. LABIRINTE, *tâchant de rire.*

Monsieur, l'homme politique disparaît complétement ici devant l'homme privé, ah! ah! ah! et, si vous m'en croyez, l'homme privé disparaîtra aussi complétement.

LE MARQUIS.

Nous n'acceptons pas cette distinction d'homme politique et d'homme privé, mon digne Solon! Vous êtes revêtu d'un caractère indélébile, monsieur Labirinte! vous êtes député partout, député toujours, vous représentez en tout et pour tout vos électeurs; ils agissent en votre personne; vous vous les êtes incarnés! C'est ça qui rend la position de ce pauvre Des Roches si désagréable. C'est absolument comme s'il avait été trompé... par tout un collége électoral.

SERPENTINE, *riant.*

Il n'y a que le marquis pour avoir des idées pareilles. Ainsi, à ton compte, les électeurs de M. Labirinte seraient censés avoir partagé la félicité de...

LE MARQUIS.

De leur mandataire? Certainement. Voilà ce que c'est que le gouvernement représentatif. (*A Sainte-Luce.*) N'est-ce pas, noble pair?

SAINTE-LUCE.

Ce serait une nouvelle théorie des droits de l'homme.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage... il faut jouer mon rôle jusqu'au bout. (*Haut.*) Je continue : « *O mon Fortuné ! tu devais me faire connaître la réalité de ce sentiment. Au lieu de me taire au sujet de l'erreur de mon imagination, je t'en parlerai pour m'accuser, pour me maudire moi-même, non d'avoir pu te préférer M. Des Roches, puisque je n'ai eu le bonheur de te rencontrer qu'après lui sur la terre, mais pour m'accuser de n'avoir pas deviné que tu existais, Fortuné !* » C'est juste, les plus simples lois de la nature devaient lui dire qu'il existait quelque part un M. Fortuné Labirinte.

SERPENTINE.

C'est très-gentiment écrit. Y a-t-il l'ortographe?

LE MARQUIS.

Il y a l'orthographe... du cœur. Je continue : « *Oses-tu bien être jaloux, vilain méchant? Ne vois-tu pas que, si je reçois toujours cet insupportable Des Roches comme par le passé, c'est pour ne pas éveiller les soupçons par une trop brusque rupture ? Peux-tu croire que, depuis que je t'ai vu, toi dont j'ai eu le premier amour, toi si doux et si tendre, je te compare seulement à ce fier à bras couleur de buis?* » Ceci est souligné, messieurs, « *à ce fier à bras couleur de buis qui a autant de conversation que son cheval, comme tu dis si malignement dans ta lettre...* »

DES ROCHES, *furieux mais se contenant.*

Je suis enchanté, monsieur Labirinte, de fournir quelques traits à votre verve comique! Peut-être vous donnerai-je plus tard un autre genre d'inspiration!

LABIRINTE, *très-troublé.*

Monsieur, je vous assure... une simple plaisanterie... une mauvaise plaisanterie. (*A part.*) Le marquis a juré de me faire égorger.

DES ROCHES, *à Labirinte.*

Monsieur, nous reprendrons cette conversation. (*A part.*) Me voici la fable de tout Paris.

PLUSIEURS CONVIVES.

Allons donc, Des Roches! comme vous le dit M. Labirinte, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

CLARISSE, *riant.*

Ce pauvre Des Roches qui enseigne l'art d'aimer à son rival! Ah! ah! ah!

SERPENTINE.

Supplanté... joué... par M. Labirinte!

DES ROCHES, *à part.*

Maudites vipères, elles vont répandre partout cette sotte aventure; mais, en attendant le cartel du marquis, je casserai du moins quelque membre à cet imbécile. (*Haut.*) Monsieur Labirinte, avez-vous écrit la lettre que lit M. de Beauregard?

LABIRINTE, *d'un ton parlementaire.*

Monsieur... en tous cas, cette lettre serait confidentielle... et nullement officielle, et je proteste...

DES ROCHES.

Avez-vous écrit cette lettre, oui ou non ?

TOUS LES CONVIVES.

Des Roches, laissez donc, vous êtes fou.

LE PRINCE CASTELLI.

Il n'y a pas là-dedans le moindre sérieux. Le marquis a voulu plaisanter.

DES ROCHES, *ne se possédant plus.*

Messieurs, on est soi-même le seul juge de ces questions-là : je dirai donc à monsieur Labirinte qu'officielle ou confidentielle, la lettre qu'il a écrite est celle d'un sot et d'un impertinent.

TOUS.

Des Roches ! Des Roches !

SERPENTINE, *riant aux éclats.*

Ça se colore, c'est heureux. Ça devenait horriblement terne !

DES ROCHES, *se levant.*

Monsieur Labirinte, je vous répète que vous êtes un sot et un impertinent !

LABIRINTE, *se levant, d'un ton parlementaire.*

Monsieur !.. ce que vous dites là n'est pas exact ! Je n'accepte pas, et je vous renvoie ces assertions erronées, que je m'abstiendrai de qualifier...

DES ROCHES, *se levant et le menaçant.*

Je saurai bien vous faire accepter autre chose !

PLUSIEURS CONVIVES, *s'interposant.*

Des Roches, asseyez-vous donc : cela n'a pas le sens commun !

LABIRINTE, *élevant la voix.*

Il ne faut pas croire m'intimider avec vos grands bras, monsieur !

DES ROCHES, *avec rage au marquis.*

Me mettre face à face avec un tel adversaire ! quand je l'aurai tué, je n'aurai qu'un ridicule de plus. Ah ! Beauregard, vous vous vengez cruellement !

LE MARQUIS, *à part.*

Je le sais bien.

LABIRINTE, *à part.*

Ridicule... quand il m'aura tué..... C'est un tigre que ce marquis ! (*Haut à Des Roches d'un ton majestueux et de plus en plus parlementaire.*) Monsieur, on ne tue pas un élu de la nation comme on fait une *razzia !* Un député n'est pas un Bédouin, monsieur !

DES ROCHES, *furieux.*

Mille tonnerres, vous m'avez insulté, vous vous battrez ou vous direz pourquoi ?

LABIRINTE, *redoublant de dignité.*

Eh bien ! oui, monsieur, je vous dirai pourquoi..... je ne me bats pas ! Apprenez, monsieur, que, pendant la session, je ne puis disposer de moi. J'appartiens à mes commettants, monsieur ! Je représente d'immenses intérêts agricoles, vinicoles, politiques, maritimes et commerciaux, monsieur ! Et d'ailleurs, ainsi que l'a dit à la tribune un célèbre jurisconsulte, le duel est une coutume sauvage et barbare qui...

DES ROCHES, *le menaçant.*

Nous ne sommes pas ici à la chambre, mon petit phraseur!

LABIRINTE, *avec emphase.*

Nous sommes en France, monsieur, et c'est à la France que je dois compte de mon existence politique; or, comme mon existence politique se trouve étroitement liée à mon existence proprement dite...., je dois à mes commettants de décliner votre proposition, monsieur..., et je la décline!

DES ROCHES, *exaspéré.*

Eh bien! je donnerai des coups de canne à votre existence proprement dite!

TOUS LES CONVIVES.

Des Roches, vous perdez la tête, vous êtes fou; calmez-vous.

LABIRINTE, *criant plus fort.*

Je brave votre menace, monsieur! Fidèle aux devoirs que le pays m'impose, voulant accomplir mon mandat jusqu'au bout, j'aurai le courage...

SERPENTINE, *riant aux éclats.*

D'être poltron! Bravo! Labirinte. Honneur à Labirinte! Je demande qu'on boive à Labirinte; je demande qu'on lui décerne une couronne civique... en poil de lapin!

HERMINIE.

Vu le proverbe : Poltron comme un lièvre!

(Les voisins de Des Roches tâchent de le contenir. L'agitation est à son comble; le marquis seul est riant et moqueur.)

DES ROCHES, *avec une fureur concentrée.*

Vous le voyez, Beauregard, cet homme m'a bafoué; s'il me refuse satisfaction, je reste avec mon insulte; si je le force à se battre, la belle affaire? D'une façon ou d'une autre, je suis la risée de Paris. Cette position est atroce, monsieur, et c'est vous qui me l'avez faite!

LE MARQUIS, *gaiement.*

Moi? moi? Ah ça! mon pauvre Des Roches, d'honneur vous ne m'en accusez pas sérieusement? Vous êtes de trop bon goût pour cela.

DES ROCHES, *à part.*

C'est à devenir fou! Trompé par cette femme, joué par cet imbécile, raillé par le marquis, partout du ridicule, partout; et ne pouvoir provoquer Beauregard!

SAINTE-LUCE, *sérieusement.*

Messieurs, un mot. Toute la question doit se résumer en ceci: La femme, cause de ce débat, vaut-elle, oui ou non, la peine qu'on se coupe la gorge pour elle?

TOUS.

Oui, oui, c'est cela, c'est juste.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce dernier coup me manquait... Courage.

SAINTE-LUCE.

D'après la légèreté avec laquelle le marquis a raconté cette anecdote, d'après quelques lignes de la lettre qu'il nous a lue, il est évident que la femme dont il s'agit ne mérite pas l'atta-

chement sérieux d'un galant homme. Or Des Roches et M. Labirinte n'ont pas autre chose à faire que de mépriser cette créature et de rire de leur rivalité.

MONTAL.

C'est juste; Sainte-Luce a parfaitement raison.

LE DUC DE SERDA.

Il est des femmes pour lesquelles on ne se bat pas.

LE PRINCE CASTELLI.

Ces femmes-là ne nous quittent pas, elles nous débarrassent.

LE MAJOR.

Et c'est le dernier tenant qui est dupe, comme dans l'histoire de Serpentine.

LORD FITZ-HERALD.

Or, je trouve M. Labirinte fort à plaindre.

BAUDRICOURT, *riant.*

C'est vrai. Voyons, Des Roches, vous devez des remercîments à M. Labirinte; je dirai même des excuses. Ne se dévouait-il pas pour vous en vous enlevant cette femme? Allons, mon cher, les moyens ne sont rien, il faut voir la fin.

LE MARQUIS, *à part.*

Oh! mon courage! soutiens-moi jusqu'au bout!... On dirait qu'un nuage de sang me passe devant les yeux.

TOUS.

Parlez, parlez, marquis! Le nom de la femme!

LE MARQUIS, *jouant négligemment avec son cure-dent.*

Cette femme?... Je vais bien vous étonner, ou peut-être ne pas vous étonner du tout.

TOUS.

Voyons, dites donc, marquis! Le nom! le nom!

DES ROCHES.

Il n'oserait! Il m'épouvante!

SERPENTINE.

Tu nous fais mourir d'impatience. Cette femme, c'est une des nôtres?

LE MARQUIS.

Pas encore... mais, quant à présent... c'est une très-grande dame.

SERPENTINE.

Une femme mariée? une femme du monde?

LE MARQUIS.

Pardieu! je le crois bien. Une femme mariée, une femme du meilleur monde; dix-huit ans à peine, jolie comme un ange; avec cela, audacieuse et dissimulée, fine et perfide; une perfection... diabolique.

SERPENTINE.

Et il y a un mari?

LE MARQUIS.

Certainement, il y a un mari; je le connais beaucoup, c'est un galant homme, fort au-dessus des petites misères de la vie

humaine, et qui serait, pardieu! aussi insouciant que moi des *légèretés* de sa femme. Du reste, homme d'assez de cœur pour qu'on ne le soupçonne pas de faiblesse, homme d'assez d'esprit pour parler de sa mésaventure comme d'autre chose, sans fiel ni rancune. Et au fait, à sa place, moi, je dirais : — Après tout, cette chère enfant n'est-elle pas dans l'âge des amours? moi mari, ai-je le droit de me plaindre? montre-t-elle quelque préférence pour ses amants? Non, elle leur est aussi infidèle qu'à moi. Pauvre ange, n'est-ce pas de sa part une attention délicate que de mettre ainsi mon amour-propre à couvert?

TOUS.

Mais le nom... le nom?..

SERPENTINE.

Dis donc vite, marquis, tu nous fais languir. Voyons le nom de la femme...

LE MARQUIS.

Eh bien!.. c'est Mme la marquise de Beauregard, née Dolorès Pablo, ma femme! (*La plupart des convives se lèvent avec stupeur. Le marquis, resté assis, vide lentement son verre, et s'adressant à M. Florès.*) Oui, votre cousine Dolorita; vous direz ça de ma part à l'Inca, à l'excellent beau-père Pablo. (*Regardant les convives d'un air surpris.*) Ah ça! qu'avez-vous? quelles figures renversées? Comment, vous voilà tous consternés, parce que la maîtresse... de ce pauvre Des Roches lui a fait une infidélité en faveur de M. Labirinte!

EWEN DE KER-ELLIO, *à demi-voix au marquis.*

Monsieur, je suis votre témoin, si vous voulez.

LE MARQUIS, *toujours assis.*

Mon témoin? D'abord, je vous remercie de votre offre, baron; mais pourquoi faire, mon témoin? je ne suis pour rien

là-dedans... moi? C'est, à cette heure une affaire à régler entre notre Solon et Des Roches ; ça ne me regarde plus... mes droits sont *subrogés* à Des Roches, comme disent les procureurs. Maintenant ces messieurs connaissent le nom de la femme ; c'est à eux de décider si elle vaut la peine qu'on se coupe la gorge pour elle. Quant à moi.... si j'étais à la place de Des Roches... ma foi, je me contenterais de casser quelque membre à M. Labirinte. Mais..... si nous prenions le café, et si nous parlions d'autre chose? Donne-moi à boire de ta jolie main blanche, Serpentine. J'espère que mon histoire vaut bien celle de la duchesse de Mirepont?

(En disant ces mots, le marquis a sonné ; les gens viennent pour servir le café, l'on se lève de table et l'on passe au salon. Cette scène a été tellement inattendue, elle est tellement embarrassante pour tous les spectateurs, elle est si en dehors des lieux communs et des phrases banales, que les convives, silencieux et consternés, échangent à peine quelques paroles. Le marquis est de trop bon goût, il souffre trop lui-même, malgré son apparente insouciance, pour prolonger davantage cette situation embarrassante pour tous.)

LE MARQUIS, *avec noblesse et gaieté.*

Ah ça! messieurs... il est bien entendu que cette aventure est trop originale, et que les masques en sont trop connus pour être tenue secrète ;... ça va défrayer les causeries du monde pendant au moins huit grands jours. Je vous recommande donc la plus extrême indiscrétion... Oui, sérieusement... Et je vous sais trop de mes amis pour avoir besoin de vous prier de m'avertir, dans le cas où quelqu'un se permettrait d'attaquer, sous quelque point de vue que ce soit, ou ma conduite, ou mon caractère en cette circonstance... C'est pour cela qu'encore une fois je vous recommande la plus grande indiscrétion.

(Tous sortent.)

XIV.

LA LETTRE.

En sortant du *Rocher de Cancale*, le marquis, pour jouer jusqu'au bout le rôle qu'il s'était imposé, se fit voir à l'Opéra et chez trois ou quatre personnes qui recevaient ce soir-là.

Nous le répétons, le colonel Koller avait une telle réputation de férocité, sa mort vengeait tant de funestes rencontres, le marquis était si généralement aimé, que personne n'interpréta défavorablement l'indifférence qu'il témoignait à la suite de ce malheureux duel.

M. de Beauregard ne fut ni plus ni moins gai qu'à l'ordinaire dans les réunions où il se trouva. Il importait à sa vanité de paraître complétement indifférent à la trahison de sa femme, et de faire croire que la scène du *Rocher de Cancale* avait été l'expression sincère de cette insouciance.

Vers une heure du matin, il rentra chez lui.

Pour expliquer la violence du désespoir auquel il se livra lorsqu'il fut seul, il faut dire et la véritable cause de son duel avec le colonel Koller, et comment le marquis avait surpris le secret des coupables liaisons de sa femme.

La veille, il avait reçu par la poste, et sous enveloppe, plusieurs lettres de Des Roches à Mme de Beauregard, et un billet de celle-ci adressé le jour même à M. Labirinte.

La marquise avait reproché, devant d'autres domestiques, de graves infidélités à une de ses femmes ; celle-ci s'était vengée de sa maîtresse en la trahissant, Mme de Beauregard ayant eu l'incroyable imprudence de conserver cette fille pour confidente, de la charger d'un nouveau billet pour M. Labirinte, et de lui laisser la garde du coffret qui contenait les lettres du capitaine Des Roches, coffret que la marquise avait placé pour plus de sûreté chez sa femme de chambre.

Cette découverte fut un coup de foudre pour le marquis.

Après deux heures de réflexions, son parti fut pris.

Le soir, il parut au club; il semblait encore plus gai que d'habitude. Il entra dans la salle de billard; une partie était engagée.

L'un des joueurs était le colonel Koller.

Nous l'avons dit, le marquis, aussi brave que personne au monde, avait plusieurs fois très-poliment, mais très-fermement fait sentir au colonel que ses forfanteries sanguinaires étaient de mauvais goût; par caprice ou par considération pour un homme qui avait fait vaillamment ses preuves, le colonel avait toujours patiemment enduré ces observations du marquis.

Ce soir-là, en visant une bille, le colonel dit à M. de Beauregard :

— Marquis, aussi vrai que j'ai saigné mon dernier poulet, ce petit jeune homme de dix-neuf ans que sa maman a tant pleuré, je ferai cette rouge au milieu.

— Ça n'est pas vrai, — dit M. de Beauregard, et, au moment où le colonel allait jouer, il lui poussa violemment le coude avec le bout de sa canne.

Le colonel se retourna furieux et les lèvres tremblantes de rage :

— Marquis, si vous ne me donnez pas à l'instant des explications sur votre stupide plaisanterie, vous aurez affaire à moi !

M. de Beauregard reprit avec hauteur :

— Je ne plaisante qu'avec mes amis, monsieur.

— Mais c'est donc une insulte? — s'écria le colonel.

— C'est une insulte, — dit froidement le marquis.

Le colonel resta un moment stupéfait de cette audace, ne comprenant pas qu'on osât ainsi s'attaquer à lui. Puis partant d'un éclat de rire féroce : — C'est dit, — s'écria-t-il, — je vous mettrai en terre demain matin; je suis insulté, je choisis le pistolet, et je tirerai le premier, ça me va; je n'ai jamais tué de marquis.

Il n'y avait pas d'accommodement possible entre les deux adversaires; ainsi que nous l'avons dit, les conditions et le lieu du duel furent arrêtés séance tenante : on devait se rencontrer le lendemain matin près des carrières de Charenton.

Après s'être longtemps promené dans sa chambre avec agitation, le marquis avait ouvert une cassette, il y avait pris les lettres qu'on lui avait envoyées, les avait mises sous une enveloppe, puis, s'asseyant à son secrétaire, il avait écrit en ces termes à la marquise :

« Jeudi, une heure du matin.

» *Dolorita mia*, vous m'avez trompé; les lettres que vous trouverez sous cette enveloppe, qui renferme mon testament, vous prouveront que je sais tout. Je me bats demain matin avec le colonel Koller, il tirera le premier, je l'ai provoqué pour cela. Je ne vous ai point espionnée, le hasard m'a tout appris.

» Une de vos femmes, que vous avez maltraitée sans doute, aura voulu se venger; elle m'a adressé ces lettres : je vous les renvoie.

» Vous avez dix-huit ans, à peine; vous êtes douée d'une physionomie candide, d'une dissimulation profonde, d'un caractère impénétrable; avant d'avoir lu ce que j'ai lu, je vous regardais comme la plus vertueuse des femmes. Je ne vous fais pas de reproches, j'ai mérité ce qui m'arrive.

» Voici l'heure de vous expliquer le mystère de ma conduite envers vous.

» Devant mes amis, j'affectais de vous parler de mes maîtresses, je raillais cruellement les maris assez ridicules pour être amoureux de leurs femmes; je vous reprochais gaiement d'être indifférente aux hommages dont on vous entourait.

» Seul avec vous, je changeais de langage; je me mettais à vos pieds que je baisais en esclave; seul avec vous, je poussais la tendresse, la passion jusqu'à la folie; seul avec vous, je ne trouvais pas de paroles assez amoureuses pour vous dire : Dolorita, je t'aime...

» Vous ne me demandiez aucune explication sur mes maîtresses, votre charmante ingénuité ne se démentait pas, votre caractère était d'une égalité, d'une sérénité parfaites; je vous voyais enfin si gravement heureuse de mon amour (votre figure est à la fois candide et sérieuse), que je me persuadais que vous regardiez mes affectations d'infidélité comme des plaisanteries, ou bien qu'ayant pénétré les secrets motifs de ces apparences, vous vous sentiez assez aimée pour pardonner ma lâche et mauvaise honte.

» Je me trompais.

» Peut-être n'avez-vous seulement jamais soupçonné la vio-

lence de mon amour pour vous, et mes luttes cruelles pour cacher cet amour.

» Peut-être avez-vous cru que je vous abandonnais, vous... vous, adorable enfant, pour de misérables créatures depuis longtemps flétries.

» Peut-être enfin n'avez-vous jamais soupçonné la vérité?

» Oui, vous m'aurez cru grossièrement infidèle, insolemment indifférent; les protestations passionnées du tête-à-tête n'auront pas cicatrisé les blessures douloureuses de mon dédain apparent. Cela est juste, Dolorès, je ne vous accuse pas; maintenant, apprenez la cause de ces contradictions, je ne veux pas même que vous me regrettiez.

» Je suis né bon, généreux, sensible; et, toute ma vie, j'ai tâché de paraître égoïste, insouciant et moqueur. J'ai feint le vice comme tant d'autres feignent la vertu. Je suis en cela plus misérable encore que les *hypocrites en bien;* ils recherchent les applaudissements des gens de cœur; je ne recherchai jamais que les applaudissements des gens corrompus.

» Il serait trop long de vous dire comment, élevé par un oncle, débris vivant du siècle passé, un des coryphées de l'époque la plus scandaleuse du règne de Louis XV, comment, dis-je, j'appris presque en naissant à railler les sentiments les plus purs, à ne connaître d'autres lois que celle du plaisir, à regarder comme vulgaires, bourgeois et ridicules, les devoirs les plus sacrés; comment enfin je pris la détestable habitude d'affecter et d'exagérer les vices que j'avais et surtout ceux que je n'avais pas, afin d'égaler, par mon désordre, par l'éclat de mes aventures, les héros de la régence.

» J'ai le courage brutal qui consiste à jouer sa vie pendant dix minutes, mais je suis le plus lâche des hommes lorsqu'il s'agit d'affronter les sarcasmes d'une centaine de sots débauchés; il est vrai que je suis le Lucifer de ce monde infernal; il est vrai que j'ai été plus avant que personne dans la théorie du vice, et que j'ai fait, par mes principes, pâlir les plus effrontés.

» Cela est bien beau, n'est-ce pas, mon enfant? mais ce n'est rien encore... Cent fois j'ai violenté les plus charmants, les plus doux penchants. J'étais fait pour adorer ce qui est pur et beau, pour ressentir des joies ineffables dans cette adora-

tion, et, de gaieté de cœur, et souvent avec répugnance, je me suis abandonné à ce qui était hideux et corrompu.

» Je vous l'assure, Dolorès, celui qui emploierait à se perfectionner l'énergique opiniâtreté que j'ai mise à me pervertir, deviendrait un héros. Mon cœur déjouait presque toujours les honteuses combinaisons de mon esprit. J'étais allé en Amérique avec les intentions les plus cupides, les plus égoïstes; je voulais épouser sans amour une fille douée de grands biens; qu'ai-je fait? Je me suis passionnément épris de vous, et je suis revenu moins riche qu'avant mon départ.

» Mais vous concevez... laisser deviner au monde que le marquis de Beauregard, *le marquis de Beauregard*, jugez un peu, ce grand, cet illustre roué, avait fait une telle école! c'était impossible; je redoublai donc de faste..., et l'on me crut enrichi par mon mariage..., j'affichai deux maîtresses au lieu d'une..., et l'on crut que je vous dédaignais; bien plus, en traitant ainsi la femme qui, aux yeux du monde, avait augmenté ma fortune, je faisais acte de fière indépendance; mes soins eussent été taxés de valetage intéressé.

» Et tout cela était mensonge. *Dolorita mia*, vos grâces naïves, votre touchante ingénuité, avaient fait sur moi une profonde impression; je ne savais, je ne sais encore rien de plus séduisant que vous; de ma vie je n'ai rien aimé autant que vous; vous avez été la seule femme dont j'aie été profondément, douloureusement jaloux.

» Les cyniques et atroces plaisanteries que je faisais à mes amis, en les engageant à s'occuper de vous, me brûlaient les lèvres.

« Chaque jour je sentais s'augmenter ma passion pour vous; votre conduite, en apparence, pleine de réserve, de froideur et de dignité, redoublait ma confiance et mon audace.

» Oui, je me plaisais à braver un péril que je ne redoutais pas. J'appelais insolemment des adorateurs autour de vous, parce que je vous croyais la plus vertueuse des femmes; enfin, je semblais dédaigner le précieux trésor que tous m'enviaient et dont j'étais intérieurement si fier et si jaloux.

« Ainsi ma détestable vanité de vices était satisfaite, et mon amour aveugle et confiant faisait chaque jour de nouveaux progrès.

» A cette heure, pourquoi vous mentirais-je, Dolorès? Je puis tout vous dire : écoutez donc le dernier, mais le plus beau projet que j'aie fait de ma vie.

» Vous me paraissiez si sûrement éprouvée par deux ans de sévère constance, vous me paraissiez avoir si souverainement bravé les dangers dont je vous avais entourée, qu'hier, en pensant à vous, un éclair de bon sens avait illuminé, pour moi, tout un nouvel horizon.

» Je m'étais dit que l'âge arrivait, que jusqu'alors moi si corrompu, moi si sceptique, j'avais absolument vécu pour les autres, en sacrifiant mes véritables goûts à la plus détestable des réputations; au contraire, en abandonnant ces vains plaisirs, en me retirant avec vous dans notre terre, je pouvais terminer ma vie le plus heureusement du monde. La nuance de froideur que parfois je remarquais en vous devait s'effacer, selon moi, du moment où ma vie entière vous serait consacrée. Telles étaient mes intentions, Dolorès, lorsque j'ai reçu ces lettres... ces lettres!

» Ce fut un moment terrible; je vous dis vrai. Le coup porta d'abord au cœur; ce fut un grand déchirement, ce fut une grande douleur, mais sans haine, mais sans colère contre vous; à cette souffrance il se mêlait encore je ne sais quoi de tendre, de compatissant pour vous.

» J'eusse été père, un enfant adoré eût levé la main sur moi, que je ne me serais pas courroucé, n'est-ce pas? j'aurais pleuré. Eh bien! c'est ce que j'ai fait; oui, Dolorès, j'ai pleuré.... Moi, moi!... Comme vous allez rire avec Des Roches ou Labirinte!

» Ceci a été mon premier mouvement, toujours généreux et bon. La réflexion, l'habitude perverse, sont venues souiller cette noble douleur de l'écume des plus basses colères.

« J'ai frémi de rage en songeant que moi, vieilli dans l'intrigue, moi, cité par mes succès et par mon adresse, j'étais joué par vous! par un enfant! joué partout et toujours! votre apparente naïveté avait eu raison de ma rouerie intéressée.... vous m'aviez amené à vous épouser. Pendant que je me pavanais de votre vertu, vous aviez ourdi les trahisons les plus noires, les plus hardies!

» Vous, Dolorès! vous!... Et je vous ai vue si souvent dor-

mir du sommeil paisible d'un enfant; votre respiration était douce et facile, pas un remords ne soulevait votre poitrine, pas une inquiétude n'agitait votre cœur; une vierge de quinze ans, dormant sous l'égide maternelle et rêvant du bon Dieu et des anges, n'aurait pas goûté un plus chaste repos!

» Et cette figure angélique, ce regard pur, ce front chaste, peuvent cacher de telles.....

» Mais non, non... pas de reproches, pas de reproches, Dolorès, un dernier mot; sachez pourquoi j'ai provoqué le colonel Koller.

» Un homme *comme moi* devait rire le premier de votre trahison, et échapper au ridicule en la divulguant; me battre avec l'un ou l'autre de vos amants, c'était me faire bafouer. Et pourtant, la vie m'est insupportable à cette heure... Me brûler la cervelle moi-même, cela était inouï, exorbitant; je crois, Dieu me damne, qu'on ne l'aurait pas cru, lors même que l'on m'aurait vu le pistolet au poing.

« J'ai donc voulu charger quelqu'un de ce soin : voilà pourquoi j'ai été insulter, ce soir, le colonel Koller, avec qui je me bats demain matin.

» Au point de vue de ce que j'appelle mes *principes,* cela est bizarre... je le sais; cela est stupide, je le crois; cela est de la dernière inconséquence, je l'avoue; le marquis de Beauregard se tuer ou se faire tuer, parce que sa femme l'a trompé...

» Vous êtes bien jeune, mon enfant, mais vous reconnaîtrez un jour qu'il n'y a souvent rien de plus logique que l'invraisemblance; d'ailleurs, je me serais tué *moi-même* que cela aurait peut-être mis sur la voie de la vérité, et je suis encore assez *coquet* pour craindre le ridicule *outre-tombe.*

» J'ai, de tout temps, dit très-haut que le cynisme sanguinaire du colonel me révoltait; mon duel et ma mort s'expliqueront très-naturellement ainsi.

» Adieu donc, bon cher enfant. Il me reste, je crois, cinquante mille écus chez mes gens d'affaires, mon hôtel à Paris, et ma terre, sur laquelle votre douaire est hypothéqué; cela vous fait environ soixante mille livres de rente. Croyez-moi (je ne parle pas par jalousie), restez veuve; vos dix-huit ans, votre figure virginale, votre ténébreuse audace, vous aideront à vous divertir beaucoup.

» Adieu ! et pour jamais, adieu !...

P. S. » Il est, pardieu, bizarre que je me fasse tuer *pour cela.* »

Cette lettre écrite, M. de Beauregard l'avait mise sous enveloppe avec d'autres papiers, l'avait cachetée, et écrit pour suscription : *Ceci est mon testament; il sera remis à madame de Beauregard.*

Quelques autres dispositions prises, le marquis s'était couché et endormi comme un César. — A six heures, ses témoins étaient venus l'éveiller. A huit heures, la rencontre avait eu lieu. — Par un incroyable hasard, le colonel avait manqué le marquis, et lui avait seulement enlevé une boucle de cheveux agitée par le vent.

Par quel contraste étrange M. de Beauregard, qui avait été chercher la mort, qui s'y était résolu, qui l'attendait sans pâlir, s'était-il repris avec ardeur à la vie, ce premier péril passé ?

Fut-ce instinct de conservation, réflexion tardive ou brusque consolation ? nous ne chercherons pas à expliquer ce phénomène. Toujours est-il que le marquis, après avoir essuyé le feu du colonel, n'eut pas un instant l'intention de tirer en l'air, ce qui assurait sa mort, car son adversaire n'était pas homme à le manquer deux fois.

Pourtant, lorsque M. de Beauregard tint le colonel au bout de son pistolet, il se sentit quelques scrupules, car il était l'agresseur ; mais il réfléchit très-à propos que ce féroce duelliste avait presque toujours provoqué ses victimes, que ce serait délivrer la société d'un fléau. Bref, il tira et le tua.

De même que l'amour de la vie avait succédé, chez M. de Beauregard, à la résolution de mourir, de même la manière de juger la conduite de sa femme se modifia aussi. Son ressentiment n'en fut pas moins profondément amer, mais son infernale affectation de cynisme, un moment comprimée, revint d'autant plus impérieuse qu'il n'avait plus de ménagements à garder avec une femme coupable.

Une nouvelle appréhension vint renforcer la résolution de M. de Beauregard ; les maris sont toujours les derniers instruits de leurs infortunes ; il avait peut-être été le seul à ignorer la

conduite audacieuse de la marquise? Peut-être il était, depuis longtemps, la risée du monde?

A cette pensée, le marquis bondit de rage. Il eut de sanglantes visions, mais la réflexion calma cette fureur; il s'arrêta au projet que nous lui avons vu mettre à exécution au dîner du *Rocher de Cancale*, projet qui lui semblait sauver les apparences du ridicule, et mettre les rieurs de son côté, dans le cas où la conduite scandaleuse de la marquise serait connue.

Souffrant comme il souffrait, car, la fièvre du duel passée, la préoccupation de la mort éloignée, il n'en ressentait que plus vivement cette profonde et secrète blessure; souffrant comme il souffrait, disons-nous, et dans son amour et dans sa confiance, ne lui avait-il pas fallu un terrible et malheureux courage, un puissant empire sur lui-même, pour stoïquement dissimuler sa douleur, ainsi que nous l'avons vu le faire?

Maintenant que l'on sait tout ce qu'avait coûté à M. de Beauregard son apparente indifférence, on comprendra, nous le répétons, la violence de son désespoir lorsqu'après cette terrible soirée, il se retrouva seul chez lui, en face de la réalité de sa position.

XV.

L'ENTREVUE.

On peut juger, d'après la lettre que le marquis de Beauregard avait écrite à sa femme, de la pénible contrainte qu'il s'était imposée, et de la douleur profonde que cachait son apparente insouciance.

Il faut tout dire.

Sans doute l'affectation d'indifférence de M. de Beauregard, au sujet de la trahison de la marquise, semble cynique et odieuse. Pourtant ce n'était pas absolument par forfanterie de vice, par mépris des usages, qu'il avait agi de la sorte; il savait qu'après un tel éclat sa femme serait presque dans l'impossibilité de reparaître dans le monde; et la jalousie, nous n'osons dire l'amour du marquis, s'en applaudissait.

Si coupable que fût Dolorès, M. de Beauregard l'aimait encore; il se persuadait, autant par indulgence que par orgueil que son dédain, que son mauvais exemple, avaient seuls causé les égarements de la marquise; il espérait que désormais, obligée de vivre dans la retraite, elle tâcherait, à force de dévouement et de tendresse, de faire oublier ses torts, et qu'un généreux pardon la ramènerait peut-être tout à fait au bien.

Et puis enfin, ainsi qu'il l'avait écrit à la marquise, M. de Beauregard, pour la première fois de sa vie, avait ressenti le vague besoin d'une existence calme et retirée, singulière ironie du destin, qui lui envoyait ces salutaires pensées au moment où l'indigne conduite de Mme de Beauregard rendait ces vœux presque impossibles.

Le marquis ne savait s'il devait faire lire à Dolorès la lettre qu'il lui avait écrite la veille, alors qu'il se croyait sur le point d'être tué par le colonel Koller. Peut-être, en apprenant combien elle avait été aimée, la jeune femme ressentirait-elle des remords plus douloureux, un repentir plus profond. D'un autre côté, devait-il lui laisser connaître tout l'empire qu'elle avait eu sur lui, alors qu'elle venait de se conduire si indignement?

Dans cette incertitude, le marquis aima mieux s'abstenir jusqu'à ce qu'il eût vu comment Mme de Beauregard supporterait la terrible révélation qu'il allait lui faire; car, nous l'avons dit, elle ignorait encore la trahison de sa femme de chambre.

Malgré son habitude du monde, malgré sa connaissance des femmes, M. de Beauregard ne savait à quoi attribuer les coupables faiblesses de la marquise; elle était si jeune, elle avait une physionomie si candide, elle lui avait toujours semblé si sérieuse, si chaste, qu'il ne pouvait croire que toutes ces apparences fussent absolument mensongères, et qu'à cet âge on pût être doué d'une si profonde dissimulation.

Disons aussi que (à son insu peut-être) l'orgueil du marquis se révoltait à la pensée d'être trompé comme le plus vulgaire des maris. Il cherchait des causes singulières, mystérieuses, à la conduite de sa femme, conduite qui résultait d'une dépravation naturelle. Décidé à ne prendre une résolution définitive qu'après l'explication qu'il allait avoir avec sa femme, il em-

porta les lettres du capitaine Des Roches et de M. Labirinte, et se rendit chez la marquise, au risque d'interrompre son sommeil par cette foudroyante révélation.

L'appartement du marquis était par convenance fort éloigné de celui de sa femme. Elle occupait l'aile gauche de l'hôtel dont lui occupait l'aile droite. Plusieurs grands salons séparaient ces deux corps de logis. La lune jetait une clarté brillante dans les pièces immenses que M. de Beauregard traversa pour arriver à l'appartement de sa femme. Il y entra si doucement, que Dolorès, plongée dans son premier sommeil, ne l'entendit pas; un moment il la contempla en silence à la pâle lueur d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond.

Les rideaux du lit et la tenture de cette chambre étaient de mousseline blanche doublée de soie cerise. Les meubles de citronnier, recouverts de satin blanc semé de bouquets de roses, et délicatement ornés d'ivoires sculptés du plus beau travail, étaient en harmonie avec ces draperies diaphanes couleur de neige rosée.

La marquise endormie disparaissait à demi au milieu de flots de batiste et de dentelles qui bouillonnaient autour de ses oreillers; sous un couvre-pied de soie et d'édredon, garni du plus beau point d'Angleterre, se dessinait vaguement la pose gracieuse et nonchalante de Dolorès; une de ses manches à demi relevée laissait voir un bras rond, ferme et blanc, sur lequel reposait sa jolie tête virginale; ses bandeaux de cheveux noirs apparaissaient à travers la valencienne de son ravissant petit bonnet à la baigneuse; sa bouche humide, vermeille, à demi ouverte, laissait échapper un souffle frais et léger; la douce chaleur du sommeil colorait d'un vif incarnat ses joues à fossettes.

Jamais la délicieuse fantaisie de Greuze ne créa des traits plus fins, plus charmants, une physionomie plus coquettement naïve; jamais l'ivoire, le carmin et l'outre-mer de sa divine palette ne se fondirent en un teint plus transparent, plus pur et plus délicatement nuancé de demi-teintes azurées.

La marquis s'approcha du lit à pas lents, la tête baissée sur sa poitrine; il regarda longtemps sa femme avec une expression de douleur, de colère et d'amour : un rire amer affleura ses lèvres, il dit d'une voix sourde :

— Avec une physionomie si candide, qui croirait pourtant?...

Dolorès fit un léger mouvement, déplia son bras gauche sur lequel reposait sa tête, et poussa un léger cri de surprise à la vue de son mari.

Le marquis attachait sur elle un coup d'œil fixe, presque menaçant.

— Quelle heure est-il donc? Que voulez-vous, mon ami? — dit la marquise en se mettant sur son séant.

M. de Beauregard posa son flambeau sur un guéridon, remit les lettres qu'il avait apportées à sa femme, puis il attendit en silence le premier mot, le premier geste, le premier cri de Dolorès.

La marquise, d'abord étonnée, prit les lettres, les reconnut, et parut les froisser dans ses mains cachées sous un des plis du couvre-pied.

Elle ne pâlit pas, ses traits demeurèrent impassibles.

M. de Beauregard lui dit enfin d'une voix profondément émue :

— Eh bien ! Dolorès?

La marquise resta muette, la tête toujours baissée, les mains toujours cachées.

M. de Beauregard, attribuant le silence de sa femme à la confusion, s'approcha d'elle, et reprit avec plus d'amertume et de chagrin que de colère :

— Vous me trompiez, Dolorès ! C'était bien mal.

Dolorès ne répondit rien.

Impatienté de ce silence obstiné, le marquis lui prit la main en s'écriant :

— Au moins, parlez-moi!

En attirant à lui les mains de sa femme, M. de Beauregard fit tomber sur le tapis une foule de petits morceaux de papiers.

La marquise avait d'abord songé à lacérer sournoisement les lettres qui l'accusaient.

M. de Beauregard resta confondu de cette froide audace ; il s'attendait à des pleurs, à des regrets, à des protestations de repentir. Il trouvait une femme imperturbable qui ne songeait qu'à faire disparaître les preuves de sa faute. Cet accueil si différent de celui qu'il attendait bouleversa toutes ses idées. Indigné, il s'écria :

— Voilà qui est infâme ! Oserez-vous, madame, nier ces lettres maintenant déchirées? Croyez-vous que je n'ai pas d'autres preuves de votre trahison?

Dolorès ne répondit rien.

— Mais, madame, — dit le marquis en frappant du pied avec colère, — voulez-vous donc me mettre hors de moi? Comment ! pas un mot ! pas un mot !

— Je n'ai rien à vous dire, monsieur, — reprit Dolorès d'un ton parfaitement calme.

— Et ces lettres, madame, ces lettres?

Même silence de la part de la marquise.

M. de Beauregard continua en tâchant de se contraindre :

— Tout à l'heure, madame, je pouvais attribuer votre mutisme à la honte, à l'abattement : mais, puisque vous avez conservé assez de présence d'esprit pour mettre ces lettres en morceaux, ne jouez donc plus la confusion, je ne suis pas votre dupe. Après une conduite telle que la vôtre, j'ai, je crois, madame, le droit d'attendre de vous quelques paroles de repentir.

Dolorès resta muette.

Pour la première fois de sa vie le marquis, exaspéré, fut sur le point de se livrer à un acte de brutalité envers une femme; il ferma les poings avec rage; mais, rougissant de son emportement, il s'éloigna brusquement du lit de sa femme, et se laissa tomber sur un canapé en cachant sa figure dans ses mains.

Sans que son mari s'en aperçût et avec une prestesse merveilleuse, la marquise revêtit une robe de chambre placée sur un fauteuil à côté de son lit, mit ses pied nus dans des pantoufles, approcha une chaise de la cheminée et ranima le feu.

A ce bruit, le marquis se retourna, il vit sa femme assise. Elle avait ôté son bonnet, et du plat de sa petite main blanche elle lissait les noirs bandeaux de ses cheveux, le front toujours impassible, le regard toujours impénétrable.

M. de Beauregard, vaincu, dominé par ce sang-froid diabolique, prit un fauteuil, l'approcha de la cheminée, affecta un calme qu'il était bien loin de ressentir, et dit à Dolorès :

— Pardieu, madame, je m'aperçois que vous n'aimez guère les explications conjugales. Votre silence est très-significatif.

A sotte question pas de réponse.... Je comprends ! J'ai les preuves de votre double infidélité. Je vous les montre, espérant au moins de vous quelques paroles de repentir ;... rien... Votre physionomie est restée de marbre ; vous êtes jugée. Sur cent femmes réveillées en sursaut par un mari, dans une circonstance pareille, il n'en est pas une qui n'eût au moins témoigné de l'émotion, de l'épouvante. Vous êtes restée imperturbable. Et vous n'avez pas dix-huit ans, madame ! Allons, cela promet. Mais il ne s'agit pas de reproches. Puis-je, sans trop d'indiscrétion, madame, savoir vos intentions pour l'avenir?

— Je ne vous comprends pas bien, monsieur.

— Je vous demande, madame, si vous croyez que désormais nous puissions vivre dans les mêmes rapports que par le passé?

— Jugez-en, monsieur.

— Ainsi, — s'écria le marquis avec un sourire de persiflage amer, — vous daignerez me faire la grâce de rester en bons termes avec moi?

— Si vous le désirez, monsieur.

— Et si je ne le désire pas, madame! — s'écria le marquis courroucé, — et si je chasse de ma maison une femme coupable?

— J'en sortirai, monsieur, — dit Dolorès en boutonnant tranquillement les manchettes de sa robe de chambre.

M. de Beauregard se leva brusquement ; il était hors de lui. Après avoir marché quelque temps, il vint se rasseoir.

— Et dans le cas, madame, où, poussant la générosité jusqu'à la faiblesse, je serais assez lâche pour vous pardonner, pourrais-je compter qu'à l'avenir votre conduite serait digne de ma clémence?

— Je l'ignore, monsieur.

— Comment ! madame, en admettant que j'oublie le passé, vous ne me garantissez pas même l'avenir?

— Je ne prévois pas les événements, monsieur.

— Voilà de la franchise, au moins ; je vous en rends mille grâces, madame ; je suis trop heureux que vous daigniez au moins me laisser l'incertitude. Et vous croyez que je me contenterai de cela?

— Vous seul savez cela, monsieur.

— Voilà, pardieu! madame, des réponses d'une candeur angélique; je suis seulement très-étonné que vous ne me rappeliez pas mes amours scandaleux, le cynisme avec lequel j'affichais mes maîtresses, les mauvais conseils que je vous donnais en vous encourageant à la coquetterie; ce sont pourtant de belles et foudroyantes réponses à faire à mes reproches, madame. De grâce, pourquoi ne me les adressez-vous pas? Oh! d'honneur, marquise, vous me ménagez, — ajouta M. de Beauregard avec ironie.

— Vous avez agi, monsieur, comme il vous a plu.

— Mais avouez au moins que je vous ai froissée, que je vous ai blessée, que je vous ai humiliée; ainsi, votre infidélité aura l'excuse du dépit, de la vengeance.

— Je n'ai jamais ressenti de dépit.

— Jamais, madame?

— Jamais, monsieur.

Et Dolorès boutonna son autre manchette.

Le marquis était outré.

— Ainsi, madame, ma conduite n'a en rien influencé, décidé la vôtre?

— En rien, monsieur.

— Ainsi, madame, c'est de gaieté de cœur, c'est par corruption, que vous vous êtes ainsi dégradée?

— Je n'excuserai pas mes torts par un mensonge, monsieur.

— Pardieu! madame, vous choisissez là une jolie occasion d'honorer la vérité!

— Vous m'interrogez, je vous réponds, monsieur.

— Ainsi j'aurais été pour vous en public ce que j'étais pour vous dans notre intimité, c'est-à-dire le plus empressé des amants, je n'aurais pas feint aux yeux de tous mon indifférence pour vous, que vous m'eussiez trompé de même?

— Je l'ignore, monsieur; le passé qui n'a pas été m'est aussi inconnu que l'avenir.

— Très-bien, madame; vous vous exprimez d'une façon nette et brève; avec vous on va droit au fait. Soit. Eh bien! pour parler net, je commence par vous défendre de recevoir chez vous M. Des Roches ou M. Labirinte.

— C'est votre droit, monsieur.

— Dans huit jours, vous partirez pour ma terre du Dauphiné.

La marquis attendit avec anxiété la réponse de sa femme.

— Je désire, monsieur, rester à Paris cet hiver.

— Et moi, je ne le veux pas, madame; vous m'accompagnerez en Dauphiné.

— Si j'y suis obligée, j'obéirai, monsieur.

— Et ce sera sans doute pour vous y montrer aussi avenante que vous l'êtes à cette heure?

— Oui, monsieur.

— Et vous espérez ainsi me lasser et me forcer de revenir à Paris?

— Je l'espère, monsieur.

— Et si je ne me lasse pas, madame?

— Vous vous lasserez, monsieur.

Ces derniers mots furent dits d'un ton si ferme, si dur, que le marquis tressaillit. Le flegme audacieux de cette femme le confondait. Jusqu'alors il l'avait trouvée soumise, froide, réservée, silencieuse, mais il ne l'aurait jamais supposée capable de cette résolution. Sa colère, tour à tour contenue et excitée, ne put se contraindre plus longtemps; il se leva et s'écria :

— Je suis, pardieu! bien sot de m'occuper ainsi de ce qui vous convient ou non, madame, et de vous considérer encore comme ma femme, après la façon dont je vous ai traitée ce soir. Oui, madame, ce soir, au *Rocher de Cancale*, à un dîner de garçons, j'ai mis en présence vos deux amants, j'ai fait lire à Des Roches votre dernier billet à M. Labirinte, je les ai raillés, je les ai mis aux prises, et j'ai fini par dire à mes amis, qui demain le rediront à tout Paris, que la méprisable héroïne de cette aventure était ma femme. Et voilà comme je me venge, et voilà comme des gens de ma sorte traitent les femmes qui les trompent.

— Vous avez fait cela, monsieur? dit la marquise sans lever les yeux.

— Oui, madame. Oh! je ne suis pas, moi, de ces sots maris qui s'éplorent et qui prennent au tragique de tels accidents. Vous auriez peut-être voulu me voir triste et abattu?

— Chacun fait de son honneur ce qui lui convient, monsieur.

— Et le monde, madame, comment croyez-vous qu'il vous accueille désormais?

— Le monde fera comme vous, monsieur; séparez-vous de moi, le monde se séparera de moi.

— Ainsi, vous ne m'avez jamais aimé? jamais! — s'écria douloureusement le marquis, arrivant sans transition à cette question.

Dolorès resta muette.

— Et pourquoi m'avez-vous épousé, alors, madame?

— Le désir d'aller à Paris et de vivre dans le grand monde m'a fait oublier la disproportion d'âge qui existait entre nous, monsieur.

Jamais M. de Beauregard n'avait songé qu'il avait vingt-cinq ans de plus que sa femme; l'habitude des succès, les avantages qu'il réunissait d'ailleurs, ne lui avaient, pour ainsi dire, jamais permis de s'apercevoir qu'il avançait en âge, et qu'il atteindrait la vieillesse lorsque Dolorès entrerait dans le printemps de la vie... Révélation d'autant plus terrible pour un homme du caractère de M. de Beauregard, qu'elle lui était faite par sa femme, qui venait de le blesser si cruellement dans sa jalousie, dans son amour et dans son orgueil.

Rien de plus commun chez les gens de plaisir que cet oubli de la proportion des âges. Un homme de quarante ans suppose à peine qu'une femme de vingt ans puisse le trouver plus que *mûr*. Mais qu'une circonstance imprévue, brutale, le force de compter avec lui-même, c'est avec autant d'envie que d'amertume qu'il regrette la jeunesse, la jeunesse, avantage inappréciable dont chaque jour l'éloigne de plus en plus.

Les réponses sèches et dures de Dolorès renversaient toutes les prévisions du marquis et le jetaient dans une voie inextricable.

Devait-il faire un éclat sérieux, après avoir affiché tant d'insouciance? devait-il continuer de jouer le même rôle? devait-il contraindre sa femme à abandonner le monde, dans l'espoir que la solitude et que ses soins la ramèneraient à des sentiments meilleurs? devait-il enfin se séparer complétement de la marquise et la renvoyer à ses parents?

Cette dernière résolution eût été la plus sage, la plus digne, mais elle blessait le misérable amour-propre de M. Beauregard, qui tenait à passer pour un mari peu vulgaire; d'ailleurs

il lui aurait ainsi fallu renoncer à Dolorès, qu'il aimait encore malgré lui.

Il était sous le coup de pensées trop amères et trop poignantes pour prendre en ce moment une détermination décisive.

Après un nouveau silence, il se leva et dit à la marquise :

— Demain, madame, vous saurez mes dernières intentions. Je veux croire que vous vous y conformerez.

— J'attendrai vos ordres, monsieur, — dit Dolorès.

Le marquis regagna son appartement.

XVI.

LA RESSEMBLANCE.

Ewen de Ker-Ellio avait ressenti une impression douloureuse à la suite de la scène du *Rocher de Cancale,* et sa répugnance pour la vie de Paris s'en était encore augmentée. Chaque soir, en rentrant dans son bruyant hôtel garni de la rue Montmartre, il regrettait son paisible manoir de Treff-Hartlog, qu'il aurait eu bien vite regagné, sans l'invitation à dîner de M. Achille Dunoyer et sans quelques formalités relatives au placement de ses fonds chez ce banquier.

En félicitant sincèrement Ewen de sa guérison et de ses projets de mariage avec quelque bonne héritière bretonne, le bon abbé de Kérouëllan lui annonçait qu'il avait fait quelques ouvertures aux parents de Mlle Yvonne de Kergalek; on attendait le retour du jeune baron pour donner suite à ces préliminaires.

Ewen s'ennuyait fort à Paris, mais il s'applaudissait de plus en plus d'y être venu ; grâce à ce voyage, il s'était arraché à ses folles rêveries, il était rentré dans une voie sage et raisonnable.

On n'a pas oublié que le baron devait dîner avec son cousin chez M. Achille Dunoyer, huit ou dix jours après la scène du *Rocher de Cancale*. M. de Montal ayant averti Ewen qu'il ne

pourrait aller le prendre, celui-ci se rendit seul chez le banquier.

Dans sa crainte un peu provinciale d'arriver trop tard, M. de Ker-Ellio arriva beaucoup trop tôt.

Un domestique, qui avait ôté une livrée ridiculement galonnée pour mettre le couvert plus à son aise, introduisit le baron dans le salon, en le priant d'attendre Mme Héloïse Dunoyer, et en murmurant fort impertinemment : — Que sans doute la montre de monsieur avançait, qu'il s'était levé sans doute de bon matin, qu'on n'arrivait jamais de si bonne heure, etc., etc. — Ce disant, il alla chercher un bâton armé d'une petite bougie et commença d'allumer les lustres et les candelabres.

Ewen resta seul.

Pour faire comprendre la scène qui va suivre, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la disposition de l'appartement où elle va se passer.

En face de la cheminée, surmontée d'une glace, s'ouvrait la porte de la bibliothèque de M. Dunoyer. Cette pièce, seulement éclairée par une lampe à abat-jour, était assez obscure ; le salon resplendissait de clarté.

Ewen, debout devant la cheminée, tournait le dos à la porte de la bibliothèque, et regardait machinalement dans la glace. Quelle fut sa stupeur ! Il y vit tout à coup apparaître une figure absolument semblable à celle que représentait le portrait mystérieux de Treff-Hartlog !

Comme dans ce fatal portrait, le visage, d'une blancheur de marbre, se détachait éclatant et lumineux sur un fond très-sombre.

Comme dans ce fatal portrait, la figure était d'un ovale parfait, le nez fin et droit, les yeux noirs, grands et surmontés de longs sourcils hardiment accusés.

Jamais ressemblance n'avait été plus frappante.

On comprend ce prodige.

Thérèse s'était rendue dans le salon par la bibliothèque ; l'épaisseur des tapis avait amorti le bruit de ses pas ; à l'aspect d'un étranger, elle s'était un moment arrêtée dans la pénombre formée par la baie de la porte, et l'image de la jeune fille s'était réfléchie dans la glace.

Ewen pâlit, un instant son cœur cessa de battre ; il se crut

le jouet d'une illusion ; les yeux ardemment fixés sur cette apparition, il retenait sa respiration.

Bientôt l'image devint moins distincte, s'effaça peu à peu et disparut.

Autre mystère facile à expliquer.

Thérèse, intimidée, s'était retirée à reculons sur la pointe du pied.

Ewen, songeant enfin que la personne dont il voyait la figure dans la glace devait être derrière lui, se retourna brusquement.

Thérèse n'était plus là.

Cette étrange rencontre, rapprochée de la non moins étrange existence du portrait de Treff-Hartlog, aurait vivement impressionné un homme d'un caractère moins romanesque que celui d'Ewen.

Qu'on juge de ce qu'éprouva le jeune baron !

. . . . . .

M. et Mme Dunoyer entrèrent dans le salon et s'excusèrent auprès de leur convive de l'avoir ainsi fait attendre. Ewen, dont les traits étaient visiblement altérés, leur répondit avec tant de distraction, il semblait si ému, que M. Achille et Mme Héloïse se regardèrent avec surprise.

Plusieurs personnes arrivèrent, M. de Ker-Ellio cacha plus facilement son trouble.

M. de Montal entra ; peu de temps après lui arrivèrent Thérèse, sa sœur et miss Hubert.

A la vue de Thérèse, l'étonnement de M. de Ker-Ellio redoubla ; aux grandes lumières, la ressemblance était plus extraordinaire encore ; on remarquait jusqu'au petit signe noir que la fille du banquier avait au-dessus du sourcil gauche.

Les sages résolutions d'Ewen s'évanouirent comme un songe. L'amour insensé qu'il avait si longtemps nourri se réveilla tout à coup avec une violence inouïe ; c'était Thérèse qu'il avait si ardemment aimée dans la solitude ! Il reporta sur elle la folle passion que lui avait inspirée l'être chimérique dont elle lui offrait la vivante image. Il n'en douta pas, cette jeune fille devait ressembler en tout à son idole chérie, et réunir les adorables qualités qu'il avait rêvées. La fatalité le poussait à cet amour ; trop de circonstances incroyables l'avaient rapproché

de cette femme pour qu'elle n'exerçât pas sur sa vie une immense influence, soit en mal, soit en bien.

Par quelle bizarrerie cette jeune fille offrait-elle une ressemblance si minutieuse avec une femme qui, un siècle avant, avait été le mauvais génie de la famille de Ker-Ellio? Ewen était-il menacé du même sort? Sa pensée s'égarait dans ce chaos.

. . . . . .

Ces violentes préoccupations, jointes, à la timidité naturelle d'Ewen, ne lui permirent pas de se montrer à son avantage. Lors même que Thérèse n'eût pas été plus que prévenue en faveur de M. de Montal, le pen-kan-guer eût été loin de produire sur elle une impression avantageuse.

On servit; par deux fois M. Achille Dunoyer pria M. de Ker-Ellio de donner *la main* à Mme Héloïse. En vain celle-ci fit tous les frais possibles pour le baron, il était complétement absorbé dans la contemplation du Thérèse. La jeune fille parla peu, mais elle s'exprimait avec une grâce et une modestie charmante. Ewen l'écoutait dans un muet ravissement; jamais voix plus pure, jamais accent plus enchanteur n'avaient frappé son oreille.

Deux ou trois fois M. de Montal, qui se plaisait à mettre Thérèse en valeur, engagea avec elle une conversation à voix haute. Ewen admira de nouveau l'esprit charmant, le tact parfait de la jeune fille, dont la distinction naturelle ressortait davantage encore au milieu des gens vulgaires qui l'entouraient.

Nous l'avons dit, la figure de M. de Ker-Ellio était mâle et sévère, mais sa tournure manquait d'élégance; et bientôt son étonnement, sa distraction, donnèrent à sa physionomie et à ses manières quelque chose d'embarrassé, de hagard, de brusque, qui même, en pareille compagnie, pouvait passer pour un manque absolu de savoir-vivre.

M. Dunoyer ne se méprit pas sur la véritable cause de la préoccupation d'Ewen.

Plusieurs fois le banquier surprit le regard d'admiration muette et pour ainsi dire extatique que M. de Ker-Ellio attachait sur Thérèse. Cette révélation donna fort à penser à M. Achille, qui parut bientôt enseveli dans de profondes ré-

flexions, dont il ne sortait que pour jeter tour à tour les yeux sur Ewen et sur Thérèse. . . . . .

. . . . . .

Entre les autres convives, la conversation tomba sur le fameux dîner du *Rocher de Cancale,* qui depuis huit jours était le sujet de toutes les conversations.

M. de Montal, en sa qualité d'ami du marquis, fut accablé de questions.

— Le marquis est plus riche et plus gai que jamais, — reprit-il. — Il a un bonheur insolent. Il a appris il y a quatre jours la nouvelle de la mort de son beau-père, don Pablo, qui laisse, dit-on, une fortune immense. Ainsi la marquise se trouve maintenant colossalement riche. Pour passer les premiers jours de son deuil, Beauregard est allé présider à une grande partie de chasse dans la forêt de Breteuil, où il a envoyé son équipage. Ils sont là une vingtaine de mauvais sujets. Dieu sait la vie qu'ils vont y mener pendant les quinze jours que durera ce déplacement!

— Bien sûr qu'ils ont des *demoiselles* avec eux, — dit Mme Héloïse. — Et sa petite femme, qui avait l'air si bégueule, quelle gaillarde! Est-ce vrai qu'on ne la reçoit plus dans le monde, et que depuis l'histoire du *Rocher de Cancale* il est séparé d'elle?

— Qui ça? le *Rocher de Cancale?* — dit M. Achille d'un air malicieux.

— Oh! que c'est joli, — repartit Mme Héloïse en haussant les épaules. — Dites donc, Montal, le marquis est-il réellement séparé d'avec sa femme?

— Pas du tout, madame, — dit Montal; — le marquis n'est nullement séparé, seulement on a fait justice de la conduite de Mme de Beauregard, qui a eu l'effronterie de se représenter dans le monde.

— Comment donc cela? — dit Mme Héloïse.

— Il y a quelques jours, avant le deuil de la marquise, j'étais le soir chez Mme la duchesse de Noirmont; Mme de Beauregard entra; après avoir été intrépidement saluer la duchesse, elle alla s'asseoir à côté de deux femmes qui se levèrent aussitôt d'un air indigné. La marquise changea de place, ses voisines se levèrent encore. Enfin, après vingt minutes d'un silence

général, Mme de Beauregard battit bravement en retraite sans avoir sourcillé.

—Mais c'était à mourir de honte, — dit Mme Héloïse.

— Oh ! la petite marquise a sous ce rapport la vie très-dure, — dit M. de Montal.

La conversation changea.

Malgré sa parenté, malgré l'espèce de liaison qui existait entre lui et Ewen, M. de Montal entreprit de le railler pour briller aux yeux de Thérèse sous un nouveau jour. Les projets du comte furent parfaitement servis par la distraction de M. de Ker-Ellio; celui-ci ne s'aperçut pas des sarcasmes de son cousin, et il fut, selon l'expression consacrée, complétement *noyé*.

Mme Héloïse était de ces gens qui ne manquent jamais l'occasion d'être de mauvais goût. Sans respect pour les plus simples règles du savoir-vivre, oubliant qu'elle parlait devant ses filles, elle voulut à son tour plaisanter le baron. Le supposant pieux en sa qualité de Vendéen, elle lui débita quelques sottises impies du vieux libéralisme, et lui demanda entre autres si les curés de son pays ne choisissaient pas de jolies filles pour gouvernantes, et s'ils n'abusaient pas un peu du confessionnal avec leurs pénitentes.

M. de Ker-Ellio avait des principes religieux très-arrêtés; il était habitué à considérer avec vénération une mère de famille entourée de ses enfants; tiré de sa rêverie par les impertinentes questions de Mme Heloïse, il fut doublement choqué, et répondit sèchement :

— Madame, j'ai appris de ma mère à respecter la religion et ses ministres, et ils méritent cette vénération.

Mme Héloïse ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre le sens de cette réponse, et riposta avec une crânerie voltairienne tout à fait piquante.

— Ah bien ! par exemple, nous autres Parisiennes, nous élevons au contraire nos enfants dans le mépris des tartuffes et des bigots. N'est-ce pas, Achille ?

M. Achille, autre espèce d'esprit fort, répondit avec insouciance :

— Moi je me moque des choses religieuses comme de colin-

tampon. Ce sont de ces sornettes bonnes à débattre entre les femmes et les cagots. N'est-ce pas, cher comte?

M. Achille était si triomphant de posséder à sa table un homme titré, qu'il ne manquait jamais à cette appellation nobiliaire.

M. de Montal savait déjà avec quelle dureté le banquier traitait sa fille, il crut être agréable à Thérèse en persiflant M. Achille; il reprit donc en tâchant d'imiter l'ironie hautaine de M. de Beauregard :

— Je vous dirai franchement, mon cher monsieur Dunoyer, que *nous autres* nous avons des idées particulières sur la religion; c'est affaire de caste, de parti, de bonne compagnie, si vous voulez, mais enfin, nous nous sommes toujours fait une loi de respecter les prêtres et les choses religieuses.

Ces mots *nous autres* établissaient une distinction si marquée entre M. de Montal et M. Dunoyer, que celui-ci se mordit les lèvres de dépit; Mme Héloïse rougit jusqu'au front.

Ewen, absorbé dans ses pensées, ne prenait plus aucune part à la conversation.

— Connu! — dit M. Achille; — vous voulez vous servir de la religion comme d'un moyen pour dominer! mais enfoncé le moyen! enfoncé par la révolution de 89, par le triomphe du tiers-état! Voyez-vous, le *centre* de la chambre, dont mon père faisait partie, constitue la seule et vraie noblesse de nos jours; il n'y a plus qu'une aristocratie, celle de la fortune... De notre temps, un duc ne trouverait pas quatre sous de son titre.

— Ce qui bien certainement n'arriverait pas si les titres pouvaient se vendre aux bourgeois enrichis, mon cher monsieur Dunoyer, — dit le comte en souriant.

Nous n'insisterons pas sur la suite d'une conversation dont nous venons de donner ce spécimen, et dans laquelle M. de Montal fit montre d'une impertinence assez spirituelle.

On se leva de table.

Un des convives crut être agréable à Mme Héloïse Dunoyer en priant Thérèse de chanter. La grosse femme rougit de dépit, mais elle fut forcée d'engager sa fille à se mettre au piano. Celle-ci refusa d'abord; M. de Montal insista; d'un regard furtif elle lui fit comprendre qu'elle se rendait à sa seule demande.

Thérèse chanta avec tant d'âme, tant de goût, tant de méthode; elle fut enfin si supérieure à elle-même, que sa mère, furieuse de jalousie, l'interrompit au bout d'un quart d'heure, en lui disant :

— Thérèse, cela vous fait mal à la poitrine... C'est assez, ma chère.

Ewen était dans l'extase; il avait été moins touché du véritable talent de Thérèse que de l'effet profondément sympathique que sa voix mélodieuse et vibrante lui avait fait éprouver.

Par deux fois M. de Ker-Ellio sentit couler ses larmes. Heureusement personne ne s'aperçut de cet attendrissement ridicule.

Quelques parties de whist s'engagèrent.

Ewen profita d'un moment où personne ne faisait attention à lui pour sortir de chez M. Achille Dunoyer.

Ewen de Ker-Ellio rentra chez lui dans un état voisin de la folie.

Tantôt il s'abandonnait à une joie insensée en songeant que ses rêveries, que son amour idéal n'avaient été qu'un pressentiment, et que la femme qui pouvait faire le bonheur de sa vie existait telle qu'il l'avait rêvée. Tantôt, au contraire, il restait morne, accablé de désespoir. Thérèse ne l'aimerait peut-être jamais; elle avait dû concevoir de lui une première impression défavorable.

Nous le répétons, il avait suffi à Ewen de voir Mlle Dunoyer pour être persuadé qu'elle était douée de toutes les qualité qu'il lui supposait. Il la connaissait depuis si longtemps, pour ainsi dire, que cette seule entrevue porta son amour jusqu'au délire. Le surlendemain, il fut sur le point de retourner chez le banquier, mais la timidité le retint, craignant de faire quelque éclat ridicule et de ne pouvoir dominer les émotions qui l'agitaient; il voulut attendre que l'effervescence de son esprit s'apaisât.

Il n'en fut rien. La passion d'Ewen pour Thérèse fit chaque jour de nouveaux progrès. C'était la même violence d'exaltation dont il avait été transporté dans la solitude, appliquée à une réalité saisissante.

Seul, sans conseil, sans ami, M. de Ker-Ellio passait des jours entiers dans sa sombre petite chambre de l'hôtel garni de

la rue Montmartre, au fond de ce quartier bruyant, obscur et infect, ne pouvant s'arrêter à aucun des desseins qui fermentaient dans son cerveau. Plusieurs fois il était allé chez M. de Montal, vers lequel il se sentait attiré par une vive sympathie. mais, à son grand regret, on lui avait toujours répondu que le comte était absent. Sachant l'intimité qui unissait son cousin au banquier, il comptait beaucoup, sinon sur son appui, du moins sur son avis au sujet de certaines démarches décisives qu'il avait résolu de tenter.

. . . . . .

Un jour. M. de Ker-Ellio, plus heureux que de coutume, rencontra M. de Montal.

On l'introduisit chez le comte.

Le pen-ken-guer était plus pâle, plus triste, plus abattu qu'il ne l'était lorsque l'abbé de Kérouëllan l'avait forcé de quitter Treff-Hartlog pour venir à Paris.

M. de Montal n'avait pas vu son cousin depuis le jour du dîner de M. Dunoyer, il fut frappé de l'altération de ses traits.

— Qu'avez-vous, mon cher cousin? — s'écria-t-il. — Avez-vous été sérieusement malade?

— Non, — répondit Ewen d'un air sombre, — j'ai été un peu souffrant. Je suis venu plusieurs fois pour vous voir; on m'a dit que vous étiez absent.

— En effet, — dit M. de Montal en rougissant malgré lui,— j'étais allé chasser quelques jours en Normandie. (M. de Montal mentait; il avait été pendant ce temps renfermé dans le petit appartement qu'il avait loué dans la maison de M. Dunoyer.) Mais, — reprit M. de Montal, — je regretterai beaucoup mon absence, si elle m'a fait perdre l'occasion de vous être bon à quelque chose.

— Vous pouvez, mon cousin, me rendre un grand service.

— Parlez, parlez, je vous en conjure.

Après quelques moments de silence, Ewen reprit :

— Vous m'avez offert vos services; vous êtes un loyal parent, je puis tout vous dire.

M. de Montal, étonné de l'air solonnel du baron, lui tendit la main.

— Parlez, parlez, disposez de moi, je vous en conjure.

— Ne me croyez pas fou, écoutez-moi, et vous comprendrez

peut-être ma position étrange et fatale. Après la guerre de Vendée, je revins chez moi, en Bretagne, vivre dans la maison de mon père; j'ai toujours aimé la solitude. Il y a quelques mois, à force de rêver sans but, j'évoquai un idéal; il réunissait tous les charmes que j'aurais désiré rencontrer dans ma femme. Il y avait dans ma chambre un vieux portrait de famille représentant une personne d'une beauté remarquable; à force de contempler cette figure charmante, je donnai ses traits à mon idéal, et..., faut-il vous faire cet aveu?.... je devins amoureux de cette peinture....

— Mais c'est tout un roman, mon cousin.

— Oui, un roman absurde et douloureux. Je devins donc amoureux de ce portrait..., amoureux comme un insensé. Ma monomanie prit un caractère si sérieux, que mon ancien précepteur, l'abbé de Kérouëllan, me conseilla de quitter la Bretagne. Je vins à Paris; les distractions devaient calmer ma raison. En effet, je ne considérais plus ces chimères que comme un songe, lorsque...

— Achevez; vous ne sauriez croire combien ce récit m'intéresse.

M. de Ker-Ellio passa la main sur son front brûlant, et reprit à voix basse :

— Lorsque je rencontrai Mlle Thérèse Dunoyer.

— Eh bien! mon cousin?

— Eh bien! elle ressemble d'une manière frappante au portrait dont je vous ai parlé.

Et Ewen regarda son cousin avec angoisse.

On se souvient peut-être que M. de Montal possédait aussi un portrait de son arrière-grand'mère, femme infernale qui avait, dit-on, causé de terribles malheurs dans la famille de Ker-Ellio.

Malgré ce rapprochement bizarre, malgré l'inquiétude que pouvait lui causer l'amour d'Ewen, M. de Montal ne trahit pas son émotion, il répondit en souriant :

— Je comprends, ou plutôt je devine : vous aimez Mlle Dunoyer. Et c'est seulement à cause de cette ressemblance extraordinaire, mon cher cousin, que vous tombez amoureux d'une femme que vous voyez pour la première fois?

— Je suis sûr,.. je dirais presque : je sais... que Mlle Dunoyer

a l'esprit, les qualités, les vertus, que je lui suppose. C'est mon rêve réalisé, je le sens là.

— Je le désire pour Mlle Dunoyer et pour vous; mais que puis-je à cela?

— J'ai été vingt fois sur le point d'aller trouver M. Dunoyer et de lui demander la main de sa fille.

M. de Montal resta impassible, et dit :

— Et! qui vous en a empêché, mon cousin?

— L'immense fortune de M. Dunoyer, l'excessive beauté de sa fille, — répondit Ewen avec accablement. — Jusqu'ici je n'ai pu me résoudre à une démarche qu'on attribuerait sans doute à la cupidité ou à une prétention ridicule; mais, à cette heure, cette fatale passion me domine à ce point que je veux tenter un coup désespéré, au risque de passer pour le plus stupide ou le plus présomptueux des hommes, car je n'ai à offrir à Mlle Dunoyer qu'une fortune modeste.

— Honorable, vous voulez dire, mon cher cousin; sans compter votre nom, bien connu en Bretagne.

— Je ne m'abuse pas, — dit Ewen en secouant la tête : — je n'ai aucun moyen de séduction, mais j'ai pour moi un amour sans bornes, un cœur loyal et dévoué. Espérer de plaire à Mlle Dunoyer, ce serait fou. L'intéresser, c'est peut-être possible. Voici mon projet, sauf l'avis que j'attends de vous. J'irai trouver M. Dunoyer, je lui exposerai franchement ma position : l'intérêt ne me guide pas, car je renoncerai d'avance aux avantages qu'il peut faire à sa fille ; je lui demanderai à avoir en sa présence un entretien avec elle. Alors, je raconterai tout, et mon amour idéal, et l'histoire de ce portrait de famille, et sa ressemblance si fatale avec Mlle Dunoyer, et mes vœux aussi ardents qu'insensés.

— Votre projet est bizarre.

— Je le sais; ma franchise passera peut-être pour de la folie, M. Dunoyer et sa fille me refuseront, à moins qu'ils ne devinent que, malgré ma rude écorce, je suis digne du bonheur que j'ambitionne, si ce bonheur peut se payer par un dévouement aveugle, par une tendresse sans bornes. Maintenant, mon cousin, dites-moi, vous connaissez intimement M. Dunoyer; sera-t-il touché de la franchise de mon aveu? dois-je plutôt lui demander officiellement la main de sa fille?

Dans ce cas, vous parlerez pour moi, sinon, j'écrirai ce soir à M. Dunoyer, et je tenterai moi-même cette démarche, si étrange qu'elle soit.

La manière nette, précise, dont s'exprimait Ewen ne laissait pas le moindre doute à M. de Montal sur la résolution de son cousin.

Avant toute chose, il importait au comte de gagner du temps; nous verrons plus tard le funeste progrès qu'il avait fait dans le cœur de Thérèse; l'amour de cette malheureuse jeune fille était pour lui un avenir assuré, une fortune brillante. On comprend ainsi de quelle importance étaient pour lui les confidences de M. de Ker-Ellio; elles lui montraient le péril et lui donnaient presque le temps de l'éviter. Après quelques minutes de réflexion, il répondit à son cousin, en lui témoignant l'intérêt le plus cordial et en lui serrant la main :

— Votre confiance en moi sera justifiée, mon cher Ewen.... laissez-moi dire : mon cher ami; de telles confidences appartiennent à l'amitié.

— Oh! je ne m'étais pas trompé, — dit Ewen en serrant à son tour avec effusion la main de M. de Montal.

— Vous me consultez, répondit celui-ci, — je vous parlerai franchement. Votre premier moyen, le récit de votre amour idéal, l'aventure du portrait, sembleront, je le crains, un peu insolites et romanesques à un homme aussi positif en affaires que M. Dunoyer. Un état bien en règle de votre fortune lui plairait davantage.

— Et sa fille... sa fille..., serait-elle aussi insensible que son père à cet amour, romanesque sans doute, mais auquel le romanesque n'ôte rien de son ardeur et de sa sincérité?

— Je connais assez peu Mlle Dunoyer, mon cher cousin, mais je lui crois dans l'esprit, dans le caractère, quelque chose du positif de son père.

— Elle!... avec ce regard doux et mélancolique... avec cette voix touchante... c'est impossible! — s'écria Ewen.

— Je vous répète que je connais fort peu Mlle Thérèse; il est possible que je me trompe; quant à son père, je suis sûr de ce que j'avance. Croyez-moi donc, bornez-vous à une simple demande en mariage, et je me ferai un plaisir d'être votre interprète auprès de M. Dunoyer.

— Vous êtes généreux et bon ! — dit Ewen à M. de Montal avec expansion ; — hélas! maintenant, mon sort va se décider d'une manière irrévocable. Ah ! je ne serai pas assez heureux pour réussir, ce serait trop beau ! Pourquoi aurais-je un tel bonheur?

— Mais pour en jouir, mon cher cousin. Ah ça ! sérieusement, il ne faut pas vous décourager ainsi ; je suis aussi loin de vous dire : espérez, que de vous dire : désespérez ; d'un côté votre naissance est élevée, votre fortune honorable, vous avez d'excellentes qualités ; mais d'un autre côté M. Dunoyer est fort riche, il peut avoir d'autres vues sur sa fille, et je ne crois pas Mlle Dunoyer capable d'avoir d'autres vues que celles de ses parents, — ajouta hypocritement M. de Montal. — Vous voyez donc bien que vos bonnes et mauvaises chances se compensent tellement qu'il est impossible de préjuger le bon ou le mauvais succès de votre dessein. Permettez-moi seulement de vous faire une dernière et très-importante recommandation, et cela dans votre intérêt et dans celui de Mlle Dunoyer.

— Que voulez-vous dire?

— Rien de plus délicat et de plus confidentiel que la démarche dont vous me chargerez.

— Sans doute.

— Or, dans le cas où cette affaire manquerait, il serait désagréable pour vous comme pour Mlle Dunoyer que tout s'ébruitât à l'avance ; le monde est méchant, et il ne manquerait pas de...

Ewen interrompit M. de Montal :

— Soyez tranquille, mon cousin ; personne au monde, excepté vous, ne sera instruit de la démarche que je tente ; l'abbé de Kérouëllan, mon vieil ami, serait ici, je la lui tairais, je vous en donne ma parole.

— Autre chose : M. Dunoyer est très-méticuleux en affaires, il portera le même scrupule dans l'affaire dont il s'agit, il voudra écrire en Bretagne pour avoir des renseignements sur vous, etc., etc. ; tout ceci amènera nécessairement des lenteurs.

— Cela n'est que trop vrai.

— Êtes-vous assez sûr de dominer votre impatience, pour ne pas aller auprès de M. Dunoyer terminer vous-même ce que

j'aurai commencé? Dans ce dernier cas, je préférerais ne pas m'en mêler, car vous concevez que mon rôle...

Ewen interrompit encore le comte.

— Je suis incapable d'un tel manque d'égards, d'une telle ingratitude! Je vous en ai donné ma parole : vous seul au monde serez instruit de ce vœu; de vous seul j'attendrai la réponse qui doit ruiner ou encourager mes espérances; je ne verrai pas M. Dunoyer avant qu'il ait prononcé sur mon sort; s'il refuse, je partirai sans le revoir.

— Peut-être aurez-vous raison, — dit M. de Montal; — il sera temps de songer à cela au dernier moment; mais, Dieu merci, il ne faut pas prévoir les malheurs d'aussi loin. Dès que j'aurai parlé à M. Dunoyer, j'irai vous dire comment il a reçu votre proposition, et j'espère vous donner de bonnes nouvelles.

— Mon cousin, — dit Ewen d'un ton pénétré en serrant les mains de M. de Montal dans les siennes, — de ce moment, en tout et pour tout..., je suis à vous.

— N'est-ce pas moi qui gagne à ce marché, — dit M. de Montal, — puisqu'en faisant si peu je m'acquiers un ami?

— Je sais quelle est ma reconnaissance. A bientôt donc, mon cousin.

— A bientôt : courage et espoir, — dit M. de Montal.

Ewen secoua tristement la tête, et ne chercha pas à cacher une larme qui brilla dans ses yeux; puis, serrant encore une fois la main du comte, il sortit précipitamment.

M. de Montal le regarda s'éloigner; puis, haussant les épaules avec mépris, il s'écria :

— Ah! le triple niais... c'est à moi... à moi qu'il vient confier ce qu'il appelle ses intérêts les plus chers... Allons... allons... mon étoile resplendit de plus en plus. Si je ne me trompe, cet incident habilement exploité me servira beaucoup. Le Breton, fidèle à sa promesse, ne retournera pas chez M. Dunoyer, il attendra ma réponse; je le tiendrai en suspens durant huit ou dix jours, et il ne faudra pas davantage, au point où en sont les choses avec Thérèse, pour n'avoir plus à m'inquiéter du Vendéen, dont la demande en mariage me viendra, au contraire, en aide pour tenter le grand coup... Maintenant, un mot à Thérèse... Il me faut absolument demain une entrevue

avec elle; oh! elle y viendra; je vais lui écrire quelques mots *terribles*.

— Ah! — ajouta M. de Montal en se mettant à sa table, répondons aussi à Julie; — elle se repent, elle me demande pardon; elle ne paraît pas disposée davantage à me faire l'honheur de me donner sa main, — ajouta-t-il avec ironie; — ce qui maintenant me désole, en effet, beaucoup; mais elle m'offre toujours son amour... ce qui n'est pas, après tout, absolument à dédaigner... en y mettant du mystère toutefois; car Julie peut toujours passer pour une distraction très-agréable, même pour un homme qui s'occupe de Mlle Dunoyer.

Et M. de Montal écrivit la lettre suivante à Thérèse :

« Il faut absolement que je vous parle... un épouvantable malheur menace notre amour... c'est-à-dire ma vie. Ce soir j'irai *en haut*, j'y passerai la nuit; demain je vous attendrai à ma porte... Votre sœur sort à trois heures avec miss Hubert, pour sa promenade habituelle. Prétextez une migraine pour rester chez vous... alors vous pourrez monter chez moi... il n'y aura aucun danger... Ah! Thérèse... la force me manque... quel coup affreux!... mes larmes coulent, je ne puis que me désespérer... »

Après avoir écrit ce billet, M. de Montal le relut tout haut, et dit :

— Oui, c'est cela... style coupé... menace aussi effrayante que mystérieuse... Elle viendra... La dernière fois, elle n'a pas osé s'aventurer au delà de quelques pas dans l'antichambre, et encore son émotion a été si violente en se trouvant seule avec moi, qu'elle a pâli... mais pâli à m'effrayer. Heureusement, mon respect l'a rassurée; aussi, demain elle n'hésitera pas... à s'avancer plus avant... Maintenant, à Julie : autre femme, autre style.

« Tu mériterais bien, méchant démon, que je te tinsse plus longtemps rigueur; mais je suis trop bon, je ne puis résister à tes gentilles petites excuses; oui, je te reverrai comme dans *le bon temps*, mais à condition que nous ne dirons pas un mot d'une folie que toi seule pouvais inspirer, et dont je ris maintenant comme un fou. Adieu, Julie, je t'embrasserai après-demain matin, attends-moi. »

Ces deux lettres écrites, M. de Montal envoya l'une à Julie,

et l'autre à Mlle Rosalie, femme de chambre de Thérèse, qu'il avait gagnée, et sous le couvert de laquelle il écrivait à Mlle Dunoyer.

Rien de plus simple que la manière dont M. de Montal s'introduisait dans l'immense maison occupée par M. Dunoyer, dont les portes étaient constamment ouvertes. Tantôt, après avoir fait une visite au banquier, au lieu de redescendre, il montait au quatrième; tantôt, le soir, enveloppé d'un manteau, les yeux cachés par des lunettes vertes, il passait pour le M. Bernard, le locataire supposé, gagnait le petit escalier de service, et sortait le lendemain soir à la même heure et grâce au même déguisement.

XVII.

PROPOSITION.

M. de Ker-Ellio revint chez lui plus calme. Après sa conversation avec M. de Montal, il conservait peu d'espoir, mais au moins il n'avait pas renoncé à son vœu le plus cher sans en tenter la réussite.

Au moment où le baron rentrait à son hôtel, un des garçons lui dit :

— Monsieur, il y a ici un monsieur qui vous attend; il a demandé à quelle heure vous rentriez habituellement, j'ai répondu que vous rentriez sur les cinq heures; il en était quatre et demie. Ce monsieur a voulu vous attendre. Il est là, dans le salon.

Très-étonné de cette visite, car il ne connaissait personne à Paris, excepté M. de Montal, M. de Beauregard et M. Dunoyer, Ewen se rendit au salon commun. Quelle fut sa surprise d'y trouver... le banquier!

Quoique la venue du père de Thérèse n'eût rien de bien extraordinaire pour Ewen, il ne put s'empêcher d'être frappé de la bizarrerie de cette rencontre en songeant à la démarche dont il sortait de charger M. de Montal.

— Vous m'excuserez, monsieur, d'avoir insisté pour vous attendre, — dit le banquier à Ewen; — mais, ayant quelque

chose d'assez important à vous communiquer, je n'ai pas voulu remettre à demain le plaisir de vous voir.

— Monsieur, je suis à vos ordres; je regrette seulement d'être obligé de vous faire monter bien haut et dans un bien modeste logement, — dit Ewen.

— Allons donc, monsieur, vous plaisantez : à la guerre comme à la guerre, en voyage comme en voyage.

Une fois entré et assis dans la chambre de M. de Ker-Ellio, M. Dunoyer lui dit avec autant de gaieté que de cordialité :

— Je viens, mon cher client, vous faire gagner beaucoup d'argent.

— Et comment cela, monsieur? — dit Ewen très-surpris.

— D'une manière bien simple; vous avez deux cent treize mille francs placés chez moi à cinq pour cent. Je devais vous rembourser cinquante mille francs il y a quinze jours, et le reste de la somme en trois payements égaux, de deux en deux mois.

— Oui, monsieur, mais je vous ai prié de vouloir bien garder ces fonds, étant dans l'intention de retirer la somme tout à la fois pour acheter quelques métairies à ma convenance.

— Sans doute; mais permettez-moi de vous le dire, au nom de l'intérêt que vous méritez, vous ferez là un pitoyable placement. Les terres ne rapportent pas au-delà de 2 1/2 pour 100 bien nets, tandis que je vous propose de vous associer avec moi dans une entreprise qui, en quatre ou cinq ans, doublera nos capitaux.

Ewen avait été élevé par son père dans l'horreur des spéculations, et il était resté fidèle à ces principes. Les fonds placés chez M. Dunoyer provenaient d'une très-ancienne créance dont feu M. de Ker-Ellio avait hérité.

Malgré sa défiance et son antipathie des affaires, Ewen crut faire un coup de maître en acceptant la proposition du banquier. Il répondit à M. Dunoyer :

— J'avais songé, monsieur, à un autre placement; mais j'y renonce, moins, je vous assure, par l'espérance du gain que vous m'offrez, que pour continuer et resserrer des relations que vous m'avez jusqu'ici rendues très-agréables.

M. Dunoyer s'attendait si peu à cette aveugle facilité de la part de M. de Ker-Ellio, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Comment! vous acceptez sans savoir seulement ce que je vous propose, sans me demander les garanties que je puis vous offrir?

— Vous m'avez dit, monsieur, que cela était avantageux?

— Sans doute, et je vous le prouverai...

— Puisque vous me l'affirmez, monsieur, cela m'est prouvé.

— Ma foi, monsieur, sans compliment, les gens comme vous sont rares; je n'en reviens pas... Diable! savez-vous que vous auriez tort de jouer ce jeu-là avec tout le monde? Dieu merci, ma maison est solide et connue, mais...

— Croyez-moi, monsieur, — dit Ewen en interrompant le banquier, — je n'agis pas par étourderie, par insouciance, je sais en qui je place ma confiance.

— Ah! monsieur, ce que vous me dites là me touche au-delà de toute expression, — dit le banquier avec effusion, — c'est l'occasion de répéter ce que je disais tout à l'heure : les hommes comme vous sont rares... On est maintenant si avide, si happe-chair, si rapace!

— Dans votre profession, monsieur, avec vos relations d'affaires, vous devez être mieux que personne à même de vous apercevoir chez les autres de cette cupidité?

— A qui le dites-vous, monsieur! Ma position est double à cet égard-là, et comme banquier et comme père d'une fille à marier.

Ewen tressaillit, devint pourpre, baissa les yeux, et ne répondit rien.

— M. Dunoyer s'aperçut de l'embarras d'Ewen, sourit et reprit :

— Ainsi, moi, par exemple, j'ai une fille... qui n'est pas une beauté, c'est vrai, qui est un peu sauvage, un peu originale, c'est encore vrai; mais elle a reçu la meilleure éducation du monde; elle a eu une gouvernante anglaise; elle est enfin plutôt bien que mal. J'en appelle à votre franchise bretonne, monsieur de Ker-Ellio?

Ewen avait repris son sang-froid, il répondit sincèrement et naïvement :

— Je trouve mademoiselle votre fille beaucoup plus que belle... Je n'ai jamais vu une physionomie à la fois plus touchante et plus expressive.

— Vous dites cela pour me flatter... ; mais c'est égal, en n'acceptant pour elle que la moitié de vos compliments, c'est déjà fort gentil. Eh bien ! croiriez-vous que le premier mot des jennes gens qui pensent à ma fille est toujours : *Combien a-t-elle en mariage?*

— Ah ! monsieur.

— Ça vous étonne, ça vous révolte, et c'est comme ça... On sait pourtant que je suis riche, et que, dans le cas où je ne ferais pas beaucoup de mon vivant pour Thérèse..., après ma mort, il y aura sûrement un bel inventaire..... Eh bien ! non, on veut jouir tout de suite ; on ne parle que dot, on ne pense que dot, on ne rêve que dot. Ah ! mon cher monsieur de Ker-Ellio, un père qui a une fille à marier est bien malheureux !

Et M. Achille Dunoyer poussa un soupir hypocrite en regardant sournoisement M. de Ker-Ellio pour juger de l'effet que produirait sur lui cette tirade *paternelle*.

Obtenir la main de Thérèse était pour Ewen un bonheur si improbable, il lui aurait semblé si fabuleux que M. Dunoyer vînt pour ainsi dire la lui offrir, que le baron ne saisit aucune des allusions que le banquier lui offrait si complaisamment, et il répondit simplement.

— J'aurais pourtant cru, monsieur, que, possédant une fille aussi complétement douée que Mlle Thérèse, vous n'auriez qu'à choisir parmi les plus choisis.

— Est-ce que je me serais trompé? — pensa M. Dunoyer ; — essayons encore. Ces Bretons ont la tête si dure, qu'il faut frapper à tour de bras. — Il reprit tout haut : — Sans doute, j'ai à choisir, mon cher monsieur de Ker-Ellio ; mais jusqu'à présent, dans ce beau choix-là, je n'ai rien trouvé qui vaille. Vous concevez que le bonheur d'une fille qui vous est chère..., c'est important... ; aussi je n'ai jamais voulu marier Thérèse à des freluquets, à des étourneaux, à des gens dissipés, qui la rendraient malheureuse. Ce que j'aurais voulu.., — et M. Dunoyer appuya sur les mots avec tant d'intention, que le baron fut enfin forcé de comprendre les avances du banquier, — ce que j'aurais voulu pour Thérèse, mon cher monsieur de Ker-Ellio, ç'aurait été un homme d'une naissance distinguée, sage, rangé, loyal, sérieux, maître de son bien, qui aurait, je suppose, passé sept ou huit mois de l'année dans sa terre,

et qui serait venu à Paris deux ou trois mois d'hiver tout au plus. Car Thérèse déteste le monde, Paris..., oui, ça vous paraît singulier, à son âge..., c'est pourtant comme ça...; en un mot, pour la rendre heureuse,... mais ce qui s'appelle très-heureuse,... il faudrait se résigner à passer à la campagne au moins un hiver sur deux. Mais allez donc parler de cela à un tas de farceurs qui ne connaissent que Paris, toujours Paris, rien que Paris !

— Comment ! — s'écria Ewen, — Mlle Thérèse a ces goûts simples et retirés?

— Si elle les a, monsieur ! C'est une vraie petite sauvage, et c'est encore cela qui la rend si difficile à établir, du moins de manière à ce qu'elle soit heureuse.

Ewen n'osait se livrer encore aux espérances qui venaient en foule l'assaillir; il restait muet, oppressé.

— Il ne mord pas, il ne mord pas, — pensa le banquier. — Ma foi, encore un essai, et, si celui-là manque, c'est que je me serai trompé.

Il reprit tout haut, en affectant un grand air de bonhomie :

— Tenez, mon cher monsieur de Ker-Ellio, je vais vous dire quelque chose qui va vous sembler bien saugrenu; mais, comme ça n'a rien que de flatteur pour vous, vous m'excuserez..... Eh bien ! si j'avais à m'imaginer un mari pour Thérèse, vous m'entendez bien? un mari pour Thérèse.... je n'irais pas chercher mon modèle bien loin; je voudrais tout bonnement pour elle un mari qui vous ressemblât.

— Il serait possible!.... Comment !.... Ah ! monsieur,.... je n'ose croire... je n'ose vous dire que Mlle Thérèse... a été... serait aussi à moi mon idéal !

— Allons donc ! Vraiment, cette grande fille pâle et mélancolique vous plairait, malgré sa sauvagerie?.... Et pourquoi ne me le dites-vous pas?... Ce n'est pas l'usage de faire ces demandes-là soi-même, je le sais; mais, ma foi, au diable l'usage quand il s'agit du bonheur de deux êtres faits l'un pour l'autre...

— Tenez, monsieur, — dit Ewen avec une émotion profonde, — pardonnez-moi... je crois rêver... je ne puis croire...

— C'est pourtant bien simple; si Thérèse vous convient, je

vous la donne de tout mon cœur, car vous êtes le mari que j'aurais désiré pour elle.

— Mais elle !... elle, monsieur !... Ah ! je vous l'avoue, votre consentement ne serait rien sans le sien !

— Tenez, monsieur de Ker-Ellio, — dit le banquier après un moment de silence, — avec les gens comme vous, on doit jouer cartes sur table. J'étais venu ici pour vous pressentir au sujet de ce mariage.

— Il serait vrai !

— Et vous comprenez que je n'aurais pas tenté cette démarche sans être sûr de l'agrément de Thérèse.

— Elle consent, monsieur ! elle consent !

— Je vous réponds de son consentement, et elle sera parfaitement heureuse avec vous, c'est moi qui vous le dis... Vous concevez néanmoins que, ignorant vos intentions et craignant qu'elle ne vous convînt ou pas, je n'avais pas dû d'abord vous parler plus clairement que je ne l'ai fait.

— Et vous êtes sûr, monsieur, que Mlle Thérèse consentira?

— Écoutez-moi : elle n'a toute sa vie eu qu'un rêve, qu'une pensée; c'est de vivre dans une espèce de solitude, loin du monde, avec ses livres, sa musique et son mari, si elle en trouvait un qui pût s'arranger de ces goûts-là. Elle est romanesque en diable, je vais même vous dire quelque chose de bien plus fort; elle a une passion, mais une folle passion, pour la Bretagne.

— Il serait vrai !

— Romanesque comme elle est, c'est tout simple. Enfin, l'automne dernier, elle rabâchait toujours du bord de la mer, des bruyères, des rochers, etc. Vous comprenez que ça me rendait très-inquiet, car parler des bruyères et de rochers à nos dandys, à nos lions.....

— Monsieur, — dit Ewen en interrompant le banquier, — si Mlle Thérèse consent à me donner sa main...

— Je vous dis que c'est tout consenti.

— Je vous devrai... je lui devrai plus que la vie... Lorsque vous saurez les circonstances mystérieuses qui se rattachent à ce mariage, auquel je n'ose encore croire..., vous verrez, monsieur, qu'il y a là quelque chose de providentiel pour mon bonheur, et, j'ose le dire, pour celui de Mlle Thérèse.

— Comment! quelles circonstances?

— Permettez-moi de vous les taire jusqu'au moment où vous me présenterez à Mlle votre fille; là, devant vous, je lui dirai tout, et, je l'espère, elle jugera de ma reconnaissance passionnée par le bonheur que je lui devrai. Ce qui vous prouvera encore, monsieur, combien j'ai le droit d'être à la fois heureux et surpris de ce bonheur inattendu, c'est que tout à l'heure j'avais prié M. de Montal, mon cousin, de vous demander Mlle Thérèse en mariage; il devait demain tenter auprès de vous cette démarche.

— Voyez un peu, mon cher monsieur, comme ça se rencontre... J'étais allé hier chez Montal pour le prier d'être mon intermédiaire auprès de vous, mais il était à la campagne. Ne sachant pas qu'il dût revenir si tôt, et préférant, après tout, m'en rapporter à moi-même, trouvant un prétexte tout naturel dans l'affaire dont j'avais à vous entretenir, je me suis adressé directement à vous, et, ma foi, je m'en loue fort.

— Maintenant, monsieur, un mot, un seul mot, si désagréable qu'il soit, sur les affaires d'intérêt, pour n'y plus revenir. La seule, mais l'inexorable condition que je mets à mon mariage, est de ne rien accepter de vous. Mes terres me rapportent quinze mille francs environ; joignez à cela les fonds que j'ai chez vous, soixante mille francs, je crois, d'économies chez mon notaire de Rennes, et qui serviront à remeubler ma vieille maison d'une manière digne de Mlle Thérèse. Telle est ma fortune, bien modeste sans doute, mais, je le vois avec un plaisir indicible, suffisante pour satisfaire aux goûts de Mlle Thérèse.

— Avec des gens délicats comme vous, l'on s'entend toujours parfaitement, mon cher monsieur de Ker-Ellio..... Voulez-vous me laisser dire : mon cher gendre?

— Tenez, monsieur, — dit Ewen presque avec effroi, — cela est trop beau.... trop heureux;.... je ne puis croire,.... non, je ne puis croire que cela soit.

— Mais qu'y a-t-il donc de si étonnant? Vous êtes un excellent parti pour Thérèse; elle vous plaît, vous me convenez...

— Oui, oui; mais quand vous saurez combien mon bonheur doit me paraître extraordinaire...

— Eh bien! ma foi, ce sera tant mieux. Après ça, je m'étais

bien aperçu que *vous en teniez* la première fois que vous avez vu Thérèse... à dîner... oui... Oh ! moi, je suis un finaud ;... mais j'étais loin de penser que ça tournerait en *passion*... Ah ça ! après-demain soir, à neuf heures, je vous présenterai à ma famille comme mon gendre futur ; d'ici-là, je vais faire dresser un projet de contrat et régler quelques autres formalités sur lesquelles nous nous entendrons facilement, je n'en doute pas... Adieu donc, mon cher monsieur de Ker-Ellio.... Ma foi, en entrant dans cette maison, j'avais un espoir... bien vague,... et je ne croyais pas qu'il dût se réaliser si promptement.

— Ainsi, monsieur, vous croyez que Mlle Thérèse...

— Vous m'en feriez trop dire... pour la modestie de cette pauvre fille, séducteur que vous êtes ! — dit M. Dunoyer en souriant. — Ainsi donc, à après-demain neuf heures.

Et il sortit.

Nous renonçons à peindre la joie, la stupeur de M. de Ker-Ellio.

Quoiqu'il ne crût pas avoir manqué à la parole donnée à M. de Montal, il courut chez lui pour le prévenir qu'un incident aussi heureux qu'inattendu rendait son intervention inutile. Il ne rencontra pas le comte ; on lui dit même qu'on ne savait pas s'il rentrerait coucher.

Ewen lui écrivit ce qu'il voulait lui dire.

. . . . . .

Maintenant quelques mots expliqueront la brusque proposition de mariage que le banquier avait faite à Ewen.

Malgré sa fortune, M. Dunoyer était quelquefois gêné, ses immenses spéculations absorbaient tous ses capitaux disponibles, et le remboursement considérable qu'il devait faire à Ewen, dans un espace de temps rapproché, l'embarrassait un peu, quoiqu'il eût mis la totalité de la somme à sa disposition au terme de leurs échéances.

Nous l'avons dit, M. Achille Dunoyer avait deviné l'impression profonde que Thérèse avait faite sur M. de Ker-Ellio. Un projet qui lui avait paru fou d'abord, mais bientôt très-exécutable, était subitement venu à la pensée du banquier.

Il s'agissait de marier Ewen à Thérèse.

Cette union présentait plusieurs avantages à M. Achille Du-

noyer : — marier Thérèse sans dot, — le débarrasser de cette jeune fille dont la vue lui rappelait souvent d'odieux souvenirs, — avoir le libre maniement des fonds du baron au lieu de les lui rembourser très-prochainement.

M. Achille Dunoyer appartenait à une famille où l'on s'était livré à des *spéculations* si diverses, qu'il avait eu très-jeune, et par tradition, une sorte de connaissance des hommes qui se bornait à les ranger en deux classes : — dupes et fripons. — Du premier coup d'œil il avait rangé M. de Ker-Ellio dans la catégorie des dupes.

Or, selon M. Achille, en supposant qu'en effet le baron eût été vivement frappé de la beauté de Thérèse, il devait être enchanté de l'épouser et se montrer très-accommodant sur les questions d'intérêt; quant aux renseignements sur la moralité d'Ewen, ça avait été la dernière préoccupation de M. Dunoyer. D'ailleurs les gens qui appartenaient à la classe où il plaçait le pen-kan-guer étaient toujours *plus qu'honnêtes,* comme disait feu le père Dunoyer.

On voit que les prévisions de M. Dunoyer ne le trompèrent en rien, et que M. de Ker-Ellio alla au-devant de ses vœux les plus chers.

Malheureusement les projets du banquier devaient rencontrer de grands obstacles. Thérèse Dunoyer aimait passionnément M. de Montal; elle était en correspondance avec lui ; sa perte, son déshonneur, ne dépendaient plus que d'une occasion et de l'audace de l'homme dont Mlle Julie n'avait pas voulu pour mari.

Nous croyons avoir suffisamment exposé le caractère romanesque de la fille du banquier, sa funeste éducation, l'injuste dureté de ses parents à son égard pour expliquer, sinon pour excuser sa conduite coupable. Lors de sa première entrevue avec elle, M. de Montal n'avait pas justifié par ses manières cavalières la réputation de *don Juan* que M. Achille Dunoyer lui avait faite. Ce fut un adroit calcul de la part du comte; il eût sans cela excité l'antipathie de Thérèse, qui, nous l'avons dit, éprouvait alors pour *René* un naïf et chaste amour et qui eût quitté avec délices la bruyante vie parisienne pour les austères solitudes de la Bretagne.

Nous avons encore dit comment M. de Montal, surprenant

le secret des lectures de Thérèse, avait pris une physionomie pensive, mélancolique, dont la pauvre enfant fut d'autant plus touchée que M. Dunoyer lui avait fait un tout autre portrait de son nouvel ami.

M. de Montal ne manquait ni de finesse ni de pénétration; il devina bientôt que Thérèse avait plutôt des instincts nobles et généreux que des principes arrêtés; que son esprit était exalté par de dangereuses lectures, son âme aigrie par les mauvais traitements; qu'elle ne pouvait avoir enfin ni confiance ni vénération pour son père ou pour sa mère : le comte vit d'un coup d'œil toute l'influence qu'il pouvait prendre sur cette jeune fille absolument livrée à elle-même et que rien ne défendait contre les piéges qu'il lui tendait.

Il voulut plaire, séduire; il plut, il séduisit. Jamais, dans la société de sa mère, Thérèse n'avait rencontré un homme qui pût être comparé à M. de Montal, et puis il la regardait d'un air si doux et si triste, il comprenait, il s'assimilait si bien les poétiques inspirations de René, la vie mondaine lui était devenue tout à coup si à charge : n'avait-il pas abandonné une jeune femme dont les hommes les plus à la mode se disputaient la conquête, pour venir passer des journées entières dans le petit appartement qu'il avait loué dans la maison de M. Dunoyer? Cet homme si recherché ne délaissait-il pas le monde pour venir goûter le souverain bonheur de demeurer sous le même toit que Thérèse? Enfin son amour n'était-il pas aussi ardent qu'honnête? S'il n'avait pas d'abord fait sa demande au banquier, c'est qu'avant tout il avait voulu s'assurer de l'agrément de Thérèse, car il ne comprenait qu'un mariage d'amour,... d'amour aussi passionné que partagé.

Il est inutile de dire que l'homme que nous avons vu si bas, si insinuant, si souple, si rampant auprès de Mlle Julie, et qui était parvenu à tromper cette fille à force de flatteries et de feintes tendresses, que l'homme qui n'avait pas reculé devant l'indigne prostitution du souvenir sacré de sa mère; que M. de Montal, en un mot, rompu à toutes les dissimulations, à toutes les ruses, à toutes les perfidies, devait facilement s'emparer d'un cœur jeune, ardent, sincère, qui, comprimé, blessé depuis tant d'années, croirait aux premières assurances de tendresse qui lui seraient faites, et serait aussi reconnaissant

de l'amour qu'il éprouverait que de celui qu'il inspirerait.

Bien peu de jeunes filles, hélas ! dans la position de Thérèse, auraient résisté à cette séduction, séduction d'autant plus dangereuse qu'elle semblait avoir le but le plus honorable.

Pour s'expliquer les succès de M. de Montal et de ses pareils, succès qui étonnent toujours profondément quand on songe aux misérables qualités des hommes qui les obtiennent, il faut chercher des comparaisons ou des analogies dans les classes les plus infimes, les plus honteuses de la société.

On verra que presque toujours ces hommes doivent leurs succès à une hypocrisie aussi odieuse qu'adroite, qui consiste soit à invoquer comme appui, comme soutiens, des personnes faibles et confiantes, soit à valeter bassement autour des êtres flétris.

Ces ignobles femmes, honte et rebut de leur sexe, qui expient leur corruption par les mépris qu'elles souffrent, ne sont pas les plus hideuses créatures de la fange où elles s'agitent ; il y a encore un degré au-dessous de cette infamie... Oui, il est des hommes qui sont pour ces espèces ce que M. de Montal était pour Mlle Julie.

Tour à tour esclaves abjects ou tyrans impitoyables de ces créatures, ces hommes les flattent et les volent, les servent et les battent, les craignent et les dominent, les consolent surtout de leur dégradation en leur prouvant qu'il est des êtres plus dégradés qu'elles, puisqu'ils recherchent leur horrible amour et qu'ils donnent à ces malheureuses l'occasion d'exercer la *charité*... La charité, admirable vertu qu'on retrouve toujours au moins à l'état d'instinct dans le cœur des femmes les plus perdues.

M. de Montal n'était pas autre chose qu'un de ces types repoussants, mais dégrossi, mais poli, mais façonné aux usages du monde ; du reste même servilité, même égoïsme, même flatterie basse et intéressée quand il espérait assouvir sa cupidité ; même insolence brutale lorsqu'il éprouvait une déception ou un refus ; enfin même habitude de jouer le *bon pauvre* en s'adressant toujours à la *charité*, à la *pitié* des femmes, en exploitant habilement ses malheurs, malheurs sans noblesse et sans dignité, infortune méritée par le désordre le plus égoïste ; chez M. de Montal enfin comme chez les hommes dont nous

parlons, même profanation des sentiments les plus saints, des paroles les plus sacrées, en les parodiant dans leurs cupides et immondes tendresses.

Si méprisables que soient ces hommes, à quelque classe qu'ils appartiennent, il résulte même de leurs détestables mœurs une habitude de dissimulation dangereuse, quelque chose d'humble, de plaintif, de doucereux, d'insinuant, de servilement dévoué, qui plaît aux femmes de l'espèce de Mlle Julie, parce qu'elles utilisent les Montal,.. ou qui trompe des enfants comme Thérèse, parce que les âmes bonnes et sincères s'intéressent toujours à ce qui semble souffrir.

On verra tout à l'heure que c'était surtout en s'adressant à la pitié, à la charité de Thérèse, que M. de Montal avait fait dans son cœur les progrès les plus décisifs.

M. de Beauregard avait justement prédit au comte l'issue de ses rapports avec le banquier. M. Achille et Mme Héloïse se glorifièrent pendant quelque temps de recevoir dans leur intimité un homme d'un certain monde. M. Dunoyer prêta même environ deux cents louis à M. de Montal, qui trouva charmant de subvenir avec cet argent aux dépenses qu'il avait faites pour mettre en œuvre son plan de séduction à l'égard de Thérèse; mais, ne retirant pas de la connaissance du comte les avantages qu'il en avait espérés pour s'introduire au sein de la *jeunesse dorée,* le banquier se lassa d'être ce qu'il appelait dans son langage une *vache à lait,* et il témoigna peu à peu beaucoup de refroidissement à M. de Montal.

Si indifférent que fût M. Dunoyer pour Thérèse, il ne l'eût jamais mariée à M. de Montal, qu'il savait ruiné complétement; le banquier, d'accord avec Mme Héloïse, qui cachait de moins en moins son aversion pour sa fille, ne voulait lui donner qu'une dot des plus minimes; or, un gendre pauvre lui eût été à charge.

Le comte fut satisfait des obstacles qu'il prévoyait, ils devaient irriter encore la passion de Thérèse et la pousser à sa perte. Bien certain de l'amour profond qu'il inspirait, il dévoila un jour à Thérèse le prétendu secret qu'il lui avait caché jusque-là.

Fondant en larmes, le comte avoua à la jeune fille qu'il était pauvre, qu'il touchait à la misère. Longtemps il avait,

disait-il, compté sur le gain d'un procès, mais il lui fallait renoncer à tout espoir, le procès était perdu. C'était non la misère, l'affreuse misère à laquelle il allait être réduit qu'il craignait; non, le suicide le mettrait à l'abri de ces souffrances; mais ce qu'il déplorait, c'était la nécessité de renoncer à la main de Thérèse. Elle était trop riche... pour que lui, maintenant si pauvre, pût songer à l'épouser, sa délicatesse s'opposait à un tel mariage.

Ces scrupules venaient sans doute un peu tard, mais Mlle Dunoyer était incapable de faire cette réflexion. Au contraire, sa généreuse fierté s'indigna de ce que M. de Montal osât faire un pareil calcul. Elle lui reprocha amèrement de songer à d'autres intérêts qu'à ceux de leur amour. Était-ce sa faute, à lui, si elle était riche?

M. de Montal fut inflexible.

La scène dont nous venons de parler s'était passée dans le jardin de Monceau. Miss Hubert étant malade, Mlle Dunoyer sortait depuis quelques jours avec une femme de chambre et sa jeune sœur. M. de Montal, nous l'avons dit, avait gagné la femme de chambre ; celle-ci emmenait Clémentine et ménageait les tête-à-tête de Thérèse.

M. de Montal laissa la malheureuse jeune fille désolée, épouvantée, maudissant les scrupules du comte. Elle passa une nuit déplorable ; elle reconnut toute la violence de son amour pour M. de Montal, en songeant qu'elle pouvait le perdre par une mort affreuse.

Nous ne savons rien de plus touchant, de plus sacré, que la pauvreté lorsqu'elle est fière et silencieuse avec les indifférents, ou qu'elle entretient l'amitié de ses privations courageusement ou même douloureusement souffertes ; mais faire ce que faisait M. de Montal, mais forcer l'intérêt et l'amour d'une jeune fille riche, en offrant incessamment à ses yeux les tableaux les plus sinistres, mais lui parler du froid et de la faim qu'on endurera un jour, des haillons dont on se vêtira, et enfin du suicide qui mettra seul un terme à cette horrible vie, cela est ignoble, cela est le dernier terme de la plus infâme jonglerie.

Le lendemain de l'entrevue du jardin de Monceau, Thérèse,

entendant M. de Montal marcher dans son petit appartement, écrivit ces mots à la hâte :

« Il faut que je vous parle ; attendez-moi chez vous. Ma sœur sort à trois heures. »

Puis elle monta et glissa ce billet sous la porte.

Malgré l'effrayante gravité de cette démarche, à trois heures Thérèse entrait chez M. de Montal pour la première fois, pâle, désespérée, suppliante ; elle le conjura de ne pas la rendre à tout jamais malheureuse, et d'aller demander sa main à M. Dunoyer, qui ne pourrait la lui refuser.

M. de Montal se garda bien d'abuser cette fois de l'aveugle confiance de Thérèse ; il la calma, il la rassura, il lui reprocha même l'imprudence de sa visite, la supplia de redescendre en hâte, et lui promit de réfléchir à ce qu'elle venait de lui dire.

Ce fut deux jours après le rendez-vous que M. de Ker-Ellio vint confier à M. de Montal son amour pour Mlle Dunoyer, et qu'en rentrant chez lui, Ewen trouva le banquier qui lui accorda positivement la main de Thérèse.

On a vu qu'après son entretien avec son cousin, M. de Montal avait écrit deux lettres, l'une à Mlle Julie, l'autre à Thérèse. Cette dernière lettre était mystérieuse, menaçante, et, dans les circonstances que nous avons exposées, Thérèse ne pouvait manquer d'accourir à l'entrevue que lui demandait le comte.

Le lendemain, à trois heures, Mlle Dunoyer était chez lui.

L'appartement que M. de Montal occupait dans la maison du banquier se composait de trois petites pièces, une antichambre en entrant, à gauche un cabinet non meublé, à droite la chambre à coucher, où le comte conduisit Thérèse.

Après avoir fermé la porte, le comte tomba à genoux devant la jeune fille sans prononcer une parole, cachant sa figure dans ses deux mains.

Thérèse, pâle, épouvantée, se soutenant à peine, s'appuyait au marbre de la cheminée : ses grands yeux noirs étaient voilés de larmes, ses lèvres tremblaient convulsivement, son sein battait avec violence.

Après quelques minutes de silence, M. de Montal releva son visage inondé de pleurs (cet homme savait pleurer), et,

joignant les mains, il s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— C'en est fait ! adieu, Thérèse ! et pour toujours adieu !

Les traits de M. de Montal étaient jolis, réguliers ; sa douleur factice artistement ménagée, sa pâleur délicate, donnaient à sa figure une expression touchante. Lorsqu'il répéta d'une voix douloureusement émue : c'en est fait, adieu, et pour toujours adieu !... — Thérèse se sentit bouleversée jusqu'au fond de l'âme, son désespoir, sa pitié, son amour, s'exaltèrent à ce point, qu'oubliant son effroi, elle s'écria avec une incroyable résolution :

— Non, non, jamais ! Je ne sais ce que vous allez encore m'apprendre, je ne sais ce qui nous menace ; mais rien, entendez-vous, rien au monde ne me séparera de vous !

— Mais, Thérèse, je suis pauvre ! mais, après quelques faibles ressources bientôt épuisées, je n'aurai plus d'autre perspective que la misère, que la misère la plus affreuse !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! — dit Thérèse en éclatant en sanglots.

— Je n'aurai pas seulement de quoi manger du pain ; car, malheureusement, je n'ai aucune ressource en moi-même... je ne suis bon à rien. Élevé dans le luxe, je n'ai jamais songé à un pareil avenir. Ma santé s'oppose à ce que je gagne ma vie par un travail manuel.

— Lui, lui, réduit là, grand Dieu !

— Je l'avoue, c'est faible, c'est lâche, mais je n'aurai jamais la force de supporter la pauvreté. Songez donc, Thérèse ! avoir froid, avoir faim, ne savoir où reposer sa tête, et cela, pendant une longue vie, peut-être. Oh la mort ! mille fois plutôt la mort que cette horrible existence.

— Mais, moi, moi, que deviendrai-je, si vous vous tuez ! Mais c'est d'un affreux égoïsme, ce que vous dites là. Comment, parce que le hasard me donne quelque bien, et que le hasard vous ruine, il vous faut renoncer à mon amour, à la vie...

— Thérèse, il serait infâme à moi de vous associer à mon sort misérable. La fatalité a pesé sur ma vie tout entière ; et c'est au moment où j'entrevoyais le bonheur, le seul vrai bonheur, qu'il faut y renoncer. Ah ! c'est horrible !

Et. M. de Montal répandit des larmes hypocrites.

— Tenez, voyez-vous, Édouard, vous me rendrez folle, — s'écria Thérèse presque avec égarement; — votre cruelle délicatesse me poussera à quelque excès.

— Thérèse, calmez-vous, au nom du ciel, calmez-vous !

— Ce soir, je dirai tout à mon père, — reprit Thérèse avec un ton de résolution calme et forte qui effraya le comte. C'était parler trop tôt pour ses projets.

— Thérèse, gardez-vous en bien !

— Soyez tranquille, Édouard, je ménagerai votre délicatesse. Vous l'avez dit vous-même, jamais vous n'avez été plus heureux que dans ce modeste réduit. Que faut-il pour vivre à la campagne, dans quelque coin ignoré? bien peu de chose. Eh bien! je ne demanderai à mon père que ce qui est strictement nécessaire pour vivre ainsi. Est-ce encore trop? — s'écria Mlle Dunoyer à un mouvement de secret effroi de M. de Montal, qu'elle interpréta comme l'expression d'un implacable désintéressement.—Eh bien! je ne lui demanderai rien..., rien, Édouard.... Je travaillerai; je sais coudre, broder; notre éducation, à nous autres femmes, toute futile qu'elle semble, nous crée des ressources pour les jours mauvais. De votre côté, Édouard, vous vous ingénierez, vous trouverez le moyen d'augmenter notre bien-être; sinon, je travaillerai pour deux. Ne craignez rien, l'amour me donnera du courage, de la force; nous n'aurons d'obligation à personne, nous ferons comme tant de pauvres ménages qui vivent heureux et contents.

— Moi, vous condamner à une condition si cruelle! vous, habituée au luxe! oh! jamais! — s'écria M. deMontal, effrayé du désintéressement de la jeune fille.—Mais, lors même que je m'y résignerais, que j'accepterais votre offre si généreuse, il est trop tard.

— Comment?

— Ce billet que je vous ai écrit....

— Eh bien! il annonçait un nouveau malheur, c'est vrai.... mon Dieu! Et ce malheur, quel est-il? quel est-il?

— Je vous en conjure, Thérèse, tranquillisez-vous, sinon je ne dis plus rien.

— Allons, je suis calme, je suis calme; parlez, je vous écoute.

— Vous avez vu ici M. de Ker-Ellio....

— Ce Breton dont vous vous êtes tant moqué ?

— Comment le trouvez-vous ?

— Moi ?

— Oui ; que pensez-vous de lui ?

— Mon Dieu ! je n'en pense rien. Vous l'avez ridiculisé ; cela m'a fâchée pour cette sauvage Bretagne, que j'ai toujours aimée d'instinct.

— Et sa figure ?

— Quelles questions vous me faites ? Je ne l'ai pas remarquée ; il m'a semblé très-insignifiant. Mais à quoi bon tout cela ?

— Vous allez le savoir : M. le baron de Ker-Ellio, mon cousin, a au moins vingt mille livres de rente en propriétés en Bretagne, et une somme assez considérable placée chez votre père.

— Ensuite, ensuite.

— M. de Ker-Ellio demande votre main.

— Ma main !

— Hier, il m'a chargé d'être son interprète auprès de votre père. Comprenez-vous maintenant ? Vous le voyez, tout est perdu, je ne puis plus même accepter votre offre généreuse ?

— Parce que M. de Ker-Ellio demande ma main ?... mais vous êtes fou !

— Que dites-vous ?..

— C'est là le malheur qui nous menace ?

— N'est-ce donc rien ?

— Rien... si vous m'aimez comme je vous aime.

— Thérèse, ce langage...

— Je dois le tenir, puisque vous ne le tenez pas... Qu'avez-vous répondu à M. de Ker-Ellio ?

— Que je ferais sa demande à votre père.

— Vous avez promis cela...

— Je l'ai promis... je ne pouvais le lui refuser sans éveiller ses soupçons.

— Vous avez eu tort, il fallait lui dire : Thérèse m'aime, je l'aime... sa main est à moi.

— Thérèse, je vous dis que votre exaltation m'épouvante... vous affectez un calme que vous ne ressentez pas.

— Ferez-vous cette demande à mon père ?

— J'ai donné ma parole à mon cousin... je ne pouvais faire autrement... sans risquer de nuire à votre réputation.

— Ah ! vous ne m'aimez pas autant que je vous aime ! Je ne craindrais pas de la risquer pour vous, moi, cette réputation... Mais, si vous avez promis, il faut tenir cette promesse... Demandez ma main à mon père pour ce monsieur dont l'amour est venu si vite.

— On sait votre père si riche, Thérèse.

— C'est la fille du riche banquier que ce Breton veut épouser, je n'en doute pas.

— Ainsi je demande votre main à votre père pour mon cousin.

— Mon père m'en parle... je refuse, et je lui dis que jamais je n'aurai d'autre époux que vous.

— Hélas ! Thérèse, votre père voyant d'un côté un homme riche, sage, rangé, habile dans la gestion de ses intérêts, et de l'autre un homme bientôt réduit à la misère...

— Mon père préférera votre cousin à vous, c'est clair.

— Hélas ! sans doute.

— Mais moi, je vous préférerai à votre cousin, et comme ma main m'appartient, j'aurai raison.

— Votre père insistera.

— Je serai inébranlable.

— Il vous maltraitera.

— J'y suis faite.

— Il me fermera sa porte.

— Je viendrai ici, et je vous dirai : Édouard, je suis à vous, je suis votre femme, disposez de moi... vous êtes loyal et généreux, partons....

— Et si je refuse de vous associer à mon misérable sort...

— Si vous refusez...

— Oui...

— Si vous refusez... ce ne sera pas pour vivre misérable, n'est-ce pas ? ce sera pour vous tuer...

M. de Montal baissa la tête d'un air sombre, et ne répondit rien.

— Je comprends... vous vous tuerez... plutôt que d'accepter le dévouement d'une femme qui vous demande de partager avec vous son bien si vous y consentez, votre pauvreté si vous préférez être pauvre...

— Thérèse... vous êtes sans pitié.

— Et vous donc... Eh bien, si vous faites cela,... comme maintenant mon cœur est en vous, ma vie est en vous, le seul bonheur que je puisse prétendre est en vous... Si vous vous tuez... je me tuerai

— Thérèse !

— Ceci n'est pas un vain mot..: vous me connaissez... vous savez la résolution de mon caractère. A cette heure, je suis chez vous; pour y venir, pour en sortir, je brave la honte, ma perte; jugez, d'après cela, ce qu'il me resterait à faire, et ce que je ferais, si l'homme pour lequel je sacrifie autant se tuait lâchement!

— Lâchement, Thérèse !

— Lâchement..., vous auriez peur de mon amour !

Il est impossible de rendre la sublime énergie de l'accent de Thérèse en prononçant ces derniers mots.

M. de Montal parut dominé, vaincu par cette résolution, et il s'écria dans un transport d'amour merveilleusement feint :

— Eh bien ! oui, oui, Thérèse, je serai digne de ton admirable dévouement, je serai digne de toi, je m'élèverai à ta hauteur, fille adorable ! j'abjurerai mes scrupules... je n'aurai qu'un vœu, qu'un but, celui de t'appartenir par des nœuds indissolubles. Oui, Thérèse, je te le jure par un serment que je n'ai jamais invoqué en vain, — reprit M. de Montal d'une voix solennelle, — je vous le jure par le souvenir de ma pauvre mère... Quoi qu'il arrive, je suis à vous, et pour toujours à vous.

— Et moi ! — s'écria Thérèse avec exaltation, — et moi, qui n'ai au monde rien de plus saint et de plus sacré que mon amour, au nom de cet amour, je vous jure, Édouard, quoi qu'il arrive, de n'être jamais qu'à vous, oui, pour jamais je suis à vous !

Et la jeune fille, le regard brillant, le front radieux, tendit ses deux mains à M. de Montal.

Celui-ci leva les yeux au ciel, et eut l'exécrable impudence de prononcer ces paroles sacriléges d'une voix qu'il sut rendre touchante :

— Ma mère, du haut du ciel, bénis nos fiançailles.

Puis il poussa cette odieuse comédie jusqu'à passer à l'un

des doigts de Thérèse un anneau (celui qu'il avait déjà donné à Mlle Julie), en lui disant, d'un ton ému et en versant quelques larmes :

— Thérèse, dans ma pauvreté... j'ai encore un trésor inappréciable... C'est l'anneau que ma pauvre mère mourante m'a donné en me bénissant. Que cet anneau sacré... soit le gage de nos promesses!

— Ah! vous m'aimez comme je vous aime... puisque vous me faites un tel sacrifice. J'en serai digne, et je l'accepte, — s'écria Thérèse avec ivresse en baisant l'anneau avec autant de respect que de reconnaissance; et, fondant en larmes, elle ajouta : — Devant Dieu, devant votre mère, Édouard, je suis votre femme.

A ce moment le roulement d'une voiture retentit sous la voûte de la porte cochère.

— Mon père, — s'écria Thérèse avec effroi, — il peut m'envoyer chercher.

— Vite, vite, descendez, — s'écria M. de Montal, — que décidons-nous?

— Que je suis à vous.

— A toi, Thérèse, oh! oui, à toi, à toi; seulement laisse-moi réfléchir quelques jours à ce que nous devons faire; ne parle pas encore à ton père.

— Ne dois-je pas vous obéir en tout maintenant, Édouard?

— Demain, si tu peux, ici, à trois heures, ma Thérèse bien-aimée, je te dirai ce que j'aurai résolu. Viendras-tu, dis, mon ange?

— Si je viendrai, Édouard? Oh, oui, oui, maintenant je viendrai sans remords et sans crainte, — dit la jeune fille en montrant à M. de Montal l'anneau de sa mère qu'il lui avait donné et en baisant encore cette bague avec vénération.

— Ange, ange adoré, — s'écria M. de Montal en tombant à genoux et en couvrant les mains de Thérèse de baisers passionnés.

La jeune fille, par un mouvement d'une grâce charmante, se baissa, et, effleurant chastement de ses lèvres le front de M. de Montal, elle dit à voix basse :

— Mon Édouard, ce premier baiser au nom de votre mère.

Puis, ouvrant vivement la porte, Thérèse disparut.

XVIII.

LE MARIAGE.

Le lendemain du jour où Thérèse avait juré à M. de Montal de ne jamais appartenir qu'à lui, la jeune fille, mandée par son père vers les deux heures après midi, descendait chez sa mère, accompagnée de miss Hubert.

Contre son habitude, Mme Héloïse se trouvait dans le cabinet de son mari.

M. Achille ayant dit à la gouvernante qu'il avait à parler à Thérèse, celle-ci resta seule avec sa mère et son père, assez intimidée de la manière solennelle, presque sévère, avec laquelle on l'accueillait.

— M. Dunoyer, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre, ferma la porte de son cabinet, revint auprès de Thérèse, et lui dit d'un air grave et sentencieux :

— Quoique vous n'ayez pas toujours mérité ce que, moi et votre mère, nous avons fait pour vous, nous allons vous donner une nouvelle marque de notre intérêt.

— Et Dieu veuille que mademoiselle ne soit pas ingrate pour cela comme pour le reste ! — dit aigrement Mme Héloïse.

Certains incidents de la conférence qui allait avoir lieu pouvant éveiller de fâcheux souvenirs dans l'esprit du banquier, au sujet de la naissance de Thérèse, Mme Héloïse voulait apaiser les ressentiments de M. Achille en se montrant très-dure envers sa fille.

Thérèse était habituée depuis trop longtemps aux brutalités de sa mère pour s'en affecter ou même s'en étonner ; selon son habitude, elle baissa la tête et garda le silence.

— Quand je vous le disais ! — s'écria Mme Héloïse; — elle reste muette comme une tanche ! C'est ainsi qu'elle est sensible aux bontés qu'on a pour elle.

— Le fait est, Thérèse, que vous avez la détestable habitude de ne jamais répondre aux reproches qu'on vous fait; il n'y a rien de plus impertinent que cela.

— Entendez-vous ce qu'on vous dit? — s'écria Mme Héloïse; — voyez, la sournoise, si elle lèvera seulement le nez de dessus ses genoux?

Thérèse redressa la tête et regarda tristement sa mère.

— Hum! — dit celle-ci avec ironie, — quand il s'agit de prendre une mine hypocrite. vous êtes bonne là, c'est sûr.

— Vous êtes bien sévère pour moi, ma mère, — dit Thérèse d'une voix émue.

— Pourquoi pas injuste, tout de suite?

— Calme-toi, Héloïse, calme-toi, — dit M. Achille; — si elle avait eu l'intention de te manquer, elle le regretterait tout à l'heure, en apprenant comme nous sommes bons pour elle.

Il est une espèce de gens (M. et Mme Dunoyer étaient de ce nombre) qui font le bien avec tant de mauvaise grâce qu'ils semblent le faire à regret; la suite de cet entretien prouvera que, malgré l'amertume de ces premières paroles, le banquier et sa femme croyaient annoncer à leur fille une chose qui lui serait agréable. Peut-être même faudrait-il attribuer l'aigreur de Mme Héloïse à l'envie que lui inspirait le sort futur de sa fille, quoiqu'elle vît cependant arriver avec satisfaction le moment de se séparer de Thérèse, et d'être ainsi délivrée d'une comparaison peu flatteuse.

M. Dunoyer continua, en redoublant de solennité :

— Vous allez bientôt avoir dix-huit ans, Thérèse; vous êtes en âge d'être mariée.

La jeune fille sentit son cœur se serrer; elle rassembla toutes ses forces, afin de pouvoir lutter contre l'orage qu'elle prévoyait. Un pressentiment l'avertissait qu'il ne s'agissait pas de M. de Montal.

M. Achille Dunoyer reprit :

— Vous êtes en âge d'être mariée, et, par le plus grand hasard, nous avons réussi à trouver pour vous un parti....., mais un parti inespéré.

— Pour ça, oui, bien inespéré, — répéta Mme Héloïse, ne pouvant cacher sa jalousie.

— Le temps de publier vos bans, — reprit M. Dunoyer, — et vous serez mariée. J'espère que vous êtes satisfaite?

M. et Mme Dunoyer s'attendaient à une explosion de recon-

naissance de la part de Thérèse; ils furent d'abord surpris, puis irrités de son silence.

— Eh bien! tu vois, Achille, voilà la reconnaissance de cette demoiselle! Par un mot, par un signe... Quand je te le disais, Achille, qu'elle était indigne d'un pareil bonheur!... Mais bah! bah! tout cela ce sont des *frimes*. Elle grille d'être mariée; mais mademoiselle veut faire la duchesse; elle croit sans doute que ce serait mauvais genre de paraître heureuse d'attraper un mari.

— Avant de me trouver heureuse, ma mère, il faut au moins que je sache à qui vous prétendez me marier, — dit Thérèse en regardant fixement Mme Héloïse.

— Je prétends! — s'écria Mme Héloïse indignée, — je prétends! l'entends-tu, Achille, je prétends?

— Il me semble en effet, Thérèse, — dit le banquier, qui affectait de garder beaucoup de sang-froid, — que vous vous servez d'expressions fort inconvenantes. Nous ne *prétendons* pas,... nous entendons, nous voulons vous marier, parce que ce mariage nous arrange et qu'il n'y a pas une seule objection à y faire.

—Mais au moins faudrait-il que je connusse la personne dont il s'agit, et que cette personne me convînt, — dit Thérèse d'une voix ferme.

M. et Mme Dunoyer se regardèrent en haussant les épaules.

— Si ça ne fait pas pitié! — s'écria Mme Héloïse en éclatant de rire; — mademoiselle voudrait sans doute faire un mariage d'amour?

— Ne lui réponds pas, Héloïse... Vous saurez, Thérèse, que la personne dont il est question vous convient parfaitement. Il s'agit d'un jeune homme, riche et noble.

— Baron, rien que ça! — s'écria Mme Héloïse, — baron! Et cette demoiselle qui fait des façons pour être baronne, encore.

— En un mot, il s'agit de M. le baron de Ker-Ellio, qui a dîné ici il y a plusieurs jours, — dit M. Achille. — Maintenant j'espère que vous allez enfin nous remercier. La fortune territoriale de M. de Ker-Ellio est fort belle; il a plus de deux cent mille francs placés chez moi, et au moins quinze mille livres de rente en terres en Bretagne, ce qui est superbe. Après-demain

soir, je vous présenterai formellement votre futur, et dans un mois vous serez mariée.

— Mais M. de Ker-Ellio ne me connaît pas plus que je ne le connais, — dit Thérèse, qui hésitait et sentait les larmes lui venir aux yeux. — Je ne nie pas ses qualités, seulement je n'ai pu les apprécier; de son côté..., il ignore mon caractère... Comment a-t-il pu...

— Est-ce que, par hasard, vous auriez l'audace de songer à me désobéir? — s'écria M. Dunoyer d'une voix sourde en s'approchant de sa fille.

— Achille, tu le vois, elle est capable de tout, — dit Mme Héloïse. — Elle nous fera mourir de chagrin.

— Il s'agit du sort de ma vie entière, et je suis décidée à ne consulter que mon cœur pour m'engager éternellement, — répondit bravement Thérèse.

— L'entends-tu, Achille, l'effrontée? — s'écria Mme Héloïse.

— Ah ça! Thérèse, décidément êtes-vous folle? Croyez-vous que, pour vos beaux yeux, je manquerai l'occasion de vous établir à ma convenance, et mieux que je n'aurais jamais pu l'espérer?

— Mais cela fait pitié! cela fait mal! — s'écria Mme Héloise. — Refuser d'être baronne avec plus de vingt-cinq mille livres de rente! Qu'espérez-vous donc trouver pour époux? un prince? Ne dirait-on pas, en vérité, que vous êtes sortie de la cuisse de Jupiter!

Cette délicate allusion à la naissance de Thérèse ne fut pas heureuse. M. Achille fronça les sourcils.

Mme Héloïse comme toujours regretta, mais trop tard, ses maladroites paroles; heureusement pour elle, M. Achille, lui sachant gré sans doute de sa dureté envers Thérèse, fit retomber toute sa colère sur celle-ci. Il s'écria, les narines gonflées de colère et l'écume aux lèvres :

— Ah! c'est une lutte que vous voulez engager avec moi, mademoiselle! Eh bien! soit, nous lutterons. Ah! vous ne savez pas encore à qui vous avez affaire? vous ne savez pas que d'un mot je puis vous faire rentrer à cent pieds sous terre? Vous ne m'avez jamais donc vu en colère, hein? mais regardez-moi donc, à la fin, — s'écria M. Achille en prenant brutalement les

deux mains de Thérèse dans les siennes et en la forçant à le regarder en face.

Dans le paroxisme de sa colère, cet homme était hideux.

Mme Héloïse, ravie de voir le courroux de son mari détourné sur Thérèse, se joignit à lui pour accabler sa fille, et s'écria :

— Sois tranquille, Achille, nous en viendrons à bout ; il faudra bien qu'elle cède ou qu'elle dise pourquoi. Refuser un tel parti ! Mais nous verrons ! nous verrons ! Pour commencer, elle va remonter dans sa chambre, d'où elle ne sortira que pour venir ici recevoir M. de Ker-Ellio ; et malheur à elle si elle ne l'accueille pas comme il a le droit de s'y attendre d'après ce que nous avons répondu !

—Mais non, — reprit M. Achille en se calmant, — je ne puis croire qu'elle pousse la folie jusqu'à oser se mettre en révolte ouverte contre nous; comme tu le dis, Héloïse, elle veut se faire prier, sans doute... Répondez donc ! — s'écria-t-il durement en s'adressant à Thérèse, — osez me dire encore en face que vous aurez le front de résister à ma volonté?

— Je dis, — répéta Thérèse avec fermeté, — je dis que je ne puis me décider en un moment à vous promettre d'épouser quelqu'un que je ne connais pas ; je dis que les mauvais traitements, au lieu de changer ma résolution, la rendront plus inébranlable.

— Ah ! vraiment ! Et vous croyez que je n'ai pas une tête aussi, moi? — s'écria M. Dunoyer exaspéré par la résistance de Thérèse. — Ah ! vous croyez que, lorsque je trouve l'occasion de me débarrasser de vous, je la laisserai échapper ?

Malgré sa grossièreté naturelle, M. Achille regretta ces paroles en voyant la douloureuse expression qui se peignit sur les traits de Thérèse.

Mme Héloïse, qui avait, s'il est possible, l'âme encore plus haineuse et plus basse que son mari, n'eut pas le même scrupule que lui, et s'écria :

— Oui, nous débarrasser de vous, c'est le mot ! Achille a bien raison; oui, ce sera pour nous un bonheur que d'être délivré d'un aussi mauvais sujet que vous !

Cette brutalité blessa cruellement Thérèse, mais elle lui fit envisager sa position sous un jour tout nouveau ; malgré la promesse qu'elle avait faite à M. de Montal, au risque d'é-

veiller les soupçons du banquier, elle s'écria douloureusement :

— Mon Dieu ! si vous ne voulez que vous débarrasser de moi, que vous importe que je me marie avec M. de Ker-Ellio ou avec tout autre ?

— Cela m'importe beaucoup, — s'écria le banquier ; — et puisqu'il faut tout vous dire, s'il s'agit pour vous d'un mariage, il s'agit pour moi d'une affaire. M. de Ker-Ellio a des fonds placés chez moi, et il entre dans mes arrangements (arrangements qu'il approuve en devenant votre mari) de garder ces fonds ou de les faire valoir comme bon me semblera ; est-ce clair ?

— Mais tu es mille fois trop bon d'entrer dans de pareils détails, — s'écria Mme Héloïse en interrompant son mari. — Est-ce que nous avons des raisons à lui donner ?

— Non, certes ; mais je veux la convaincre que ce mariage doit avoir lieu, et qu'il aura lieu non-seulement parce qu'il est convenable pour cette ingrate, mais parce qu'il est convenable pour moi. Qu'elle comprenne bien surtout que, si j'étais capable de faiblir pour ce qui la regarde, elle doit bien savoir que je n'aurais pas la même faiblesse pour ce qui m'est personnel.

— Ainsi, vous me vendez, mon père ! ainsi, vous me sacrifiez à je ne sais quelle combinaison d'argent ! — s'écria Thérèse avec indignation ; — et vous croyez que je pourrai jamais, non pas aimer, mais seulement estimer l'homme capable de recourir à de tels moyens pour obtenir ma main ?

— Sortez d'ici, malheureuse ! — s'écria M. Dunoyer en fureur ; — sortez d'ici ! remontez chez vous ! Après-demain soir, M. de Ker-Ellio viendra ici ; c'est moi qui irai vous chercher, et, morbleu ! nous verrons qui cédera ou de vous ou de moi !

Thérèse étendit les mains vers son père et sa mère d'un air suppliant, les yeux baignés de larmes ; elle allait les implorer, mais elle vit sur ces deux physionomies tant de lâche méchanceté qu'elle eut honte de s'abaisser jusqu'à la prière : elle se leva droite, le front haut, le regard altier et dédaigeux, et dit :

— C'est une lutte, eh bien ! soit ! Dieu ne saurait être pour ceux qui sacrifient leurs enfants !

— Quelle audace ! quelle insolence ! — se dit tout bas Mme Héloïse ; — je ne lui avais jamais vu ce regard impérieux.

Ah ! il ne me rappelle que trop le regard du plus exécrable des hommes !

— Ah ! vous voulez une lutte! — s'écria le banquier avec rage. — Prenez garde, vous pourriez bien y être brisée !

— Vous pourrez me briser, oui ! mais me faire ployer, jamais ! — s'écria Thérèse en se dirigant vers la porte.

— Malheureuse ! — reprit le banquier pâle de rage ; — toi qui oses me parler de la sorte , sais-tu bien ce que tu es ici? sais-tu bien que je n'ai qu'un mot à dire...

— Achille ! oh ! Achille ! pour moi du moins , — s'écria Mme Héloïse avec effroi en voyant son mari prêt à laisser échapper le funeste secret de la naissance de Thérèse.

Mais celle-ci, dans sa douleur et dans son désespoir , n'avait pas remarqué la retenue de M. Dunoyer ; elle sortit violemment de l'appartement et monta chez elle pour se livrer sans témoin à sa douleur et instruire M. de Montal de ces nouveaux événements.

XIX.

L'AVEU.

Nous conduirons le lecteur dans la modeste chambre occupée par M. de Ker-Ellio , le jour où il devait être officiellement présenté à Mlle Dunoyer. La veille avait eu lieu , ainsi que nous venons de le rapporter , le pénible entretien de Thérèse et de M. et de Mme Dunoyer.

Les grandes joies comme les grands chagrins causent une sorte d'inquiétude fiévreuse, d'agitation incessante.

Ewen ne devait voir Thérèse que le soir à huit heures. Plusieurs fois il était sorti sans but et rentré sans raisons ; ses traits, quoique altérés par de si violentes émotions , exprimaient une sorte de radieuse extase. Tantôt il marchait à grands pas , tantôt il s'arrêtait brusquement.

— Oh ! que le temps me dure ! Seulement quatre heures , — disait Ewen. — Oh ! l'attente du bonheur est pesante ! C'est presqu'une douleur ; oui , les heures du chagrin sont plus ra-

pides. Thérèse m'a remarqué; elle agrée ma demande! sans doute mon émotion l'a touchée. Son père consent à tout; elle sera ma femme! ma femme! Oh! maintenant, le bon abbé de Kérouëllan ne me reprochera plus la stérilité de mes rêveries. Si je n'avais pas rêvé, si je n'avais pas évoqué ce charmant fantôme, je me serais contenté d'un mariage vulgaire, tandis que c'est elle... elle que je vais épouser, elle si belle, elle si rarement douée! En vérité, cela tient du prodige. Ne dirait-on pas qu'une fée bienfaisante prend plaisir à réaliser un de ces vœux d'une ambition insensée que font tous les hommes?

Thérèse sera ma femme! Je l'emmènerai dans la maison de mon père; avec Thérèse, je parcourrai nos grèves, nos landes nos rochers, nos grands bois. Oh! m'asseoir avec elle là où j'ai si souvent pleuré seul, là où je l'ai si souvent invoquée, alors que je l'aimais si ardemment sans la connaître! Elle, mon *beau rêve vrai!* Comme elle comprendra les bizarreries de cette passion, lorsque je lui montrerai ce portrait mystérieux qui m'inspirait autant d'effroi que d'amour, et quand je lui présenterai mes pauvres vieux serviteurs, qui pleureront de joie en lui baisant la main? Quel bonheur! quelle ivresse!

Oh! oui, je savais bien que Thérèse serait comme moi sensible aux beautés de la nature, son père me l'a dit, mes pressentiments ne m'ont trompé en rien, en rien. Oh! quel bonheur! l'hiver, au coin de notre foyer, pendant que le vent sifflera dans la bruyère, pendant que la tempête rugira sur la côte, entendre sa voix, sa voix mélodieuse, qui, depuis que je l'ai écoutée, résonne encore dans mon cœur. Oh! oui, elle aimera cette vie heureuse et solitaire!

Je ne sais pourquoi il me semble que ces goûts paisibles et un peu sauvages se lisent sur sa figure mélancolique. Et penser que comme moi elle est née pour aimer la retraite doucement occupée! Elle fera tant de bien! comme nos pêcheurs, comme nos métayers la béniront! Cela est singulier: il me semble que, la première fois que je me trouverai seul avec elle, je ne serai pas embarrassé, et qu'en causant avec elle, je reprendrai un entretien commencé la veille. Je n'ai pas voulu dire à son père toutes les circonstances romanesques qui ont amené cet amour, il ne les aurait pas comprises; mais elle, elle, comme elle sera étonnée! comme alors elle s'expliquera l'impression que je lui

ai causée ! Quelquefois, il me semble qu'elle doit avoir entendu ici des choses que je disais en Bretagne. Allons, je suis fou, — reprit Ewen en souriant et en levant les épaules, — je suis fou. Ah ! enfin, la nuit vient.

Oh ! les heures ! les heures ! Si je sortais? A quoi bon? je voudrais rentrer... Ce qui m'arrive est bien étrange ; le doigt de Dieu est là ; bonté infinie ! vues impénétrables ! œuvre mystérieusement accomplie ! D'abord mes idées flottent, vagues, incertaines, à la recherche d'un idéal ; puis elles se fixent, se dessinent, prennent un corps, grâce à ce portrait que la fatalité me fait rencontrer ; puis enfin je trouve cette jeune fille, qui offre une ressemblance si frappante avec ce portrait ; puis enfin j'épouse cet ange... Quel enchaînement de faits providentiels ! Une femme ayant les traits de Thérèse a causé des maux affreux dans ma famille il y a un siècle ; Thérèse, au contraire, va sécher autant de larmes que la femme à qui elle ressemble a fait jadis couleur de pleurs. Peut-être les malheurs de mon aïeul étaient-ils une expiation d'un crime de notre race... Peut-être le bonheur qui m'attend est-il la récompense de quelque action généreuse enfouie dans l'oubli des âges.... Cela doit être, cela doit être, car, moi, je n'ai pas mérité tant de félicité....

La nuit était tout à fait venue.

On frappa à la porte d'Ewen.

Un des garçons de l'hôtel parut avec une lumière, et dit à M. de Ker-Ellio :

— Monsieur, il y a une femme qui demande à vous parler.

— A moi? — dit Ewen avec surprise.

— Oui, monsieur ; elle demande monsieur le baron de Ker-Ellio : c'est bien vous ?

— Sans doute... Faites entrer.

Une femme portant un chapeau noir et un manteau s'approcha d'Ewen en faisant la révérence ; sa figure était vulgaire et insignifiante.

Le garçon de l'hôtel se retira discrètement.

— Que voulez-vous, madame ?

— Il s'agit, monsieur, d'une affaire très-grave.

La femme remit à Ewen un billet conçu en ces termes :

« Au nom de votre honneur et de votre loyauté, auxquels je

me fie, monsieur, veuillez suivre la personne qui vous remettra ce billet, ne lui faire aucune question, et aller où elle vous conduira.

« THÉRÈSE DUNOYER. »

Le baron regarda la femme avec stupeur, puis il dit vivement :

— Madame, je vous suis.

Il sortit avec sa mystérieuse conductrice, qui n'était autre que Mlle Rosalie, femme de chambre de Thérèse.

Nous avons dit que M. de Montal avait gagné cette fille.

Un fiacre attendait à la porte de l'hôtel.

Ewen y monta avec Mlle Rosalie. Confondu de cette démarche extraordinaire, assailli des plus noirs pressentiments, le baron éprouva une angoisse mortelle.

La voiture s'arrêta ; Ewen reconnut la maison de M. Dunoyer. La nuit était profonde ; Mlle Rosalie dit à M. de Ker-Ellio :

— Ne montez pas par le grand escalier ; venez avec moi, monsieur.

Le concierge, à la vue de la femme de chambre de Mlle Dunoyer, ne fit aucune attention à Ewen.

Celui-ci suivit cette fille et arriva avec elle, par un escalier de service, jusqu'au palier de l'appartement loué par M. de Montal.

Il était six heures environ. Mlle Rosalie ouvrit doucement une porte, et dit au baron :

— Monsieur, mademoiselle est là-dedans.

Puis Mlle Rosalie referma la porte et disparut.

M. de Ker-Ellio se trouva dans une pièce obscure; la chambre voisine était éclairée ; il y entra et y trouva Mlle Dunoyer.

Thérèse, pâle, les yeux brillants d'un éclat fébrile, était debout près de la cheminée; l'expression de sa physionomie glaça Ewen.

Lors de sa première entrevue avec la jeune fille, en la comparant au mystérieux tableau de Treff-Hartlog, le pen-kan-guer avait été plutôt frappé de la ressemblance matérielle de

Mlle Dunoyer avec le portrait, que de sa ressemblance morale, si cela se peut dire, tant la physionomie de Thérèse lui avait paru douce et mélancolique; mais, en la voyant cette fois, l'air impérieux, altier, méprisant, il crut que le portrait menaçant de Treff-Hartlog lui apparaissait avec son regard noir, dur et méchant; ses craintes superstitieuses revinrent, et, se mêlant à ses autres émotions, paralysèrent son esprit. Il regardait la jeune fille d'un air hagard, effrayé.

Après quelques moments de silence, Thérèse lui dit d'une voix irritée:

— Savez-vous où vous êtes, monsieur?

— Je suis dans l'appartement que vous occupez, je crois? mademoiselle, avec votre sœur.

Thérèse sourit avec amertume.

— Vous êtes chez M. de Montal, monsieur...

— Chez M. de Montal, mademoiselle?... Je ne comprends pas!

— Je vous dis à vous, monsieur, qui voulez m'acheter à mon père..., que je suis ici chez M. de Montal.

— Mademoiselle...

— Vous voyez bien, monsieur, que votre marché ne peut pas avoir lieu. M. de Montal était ici avec moi.... il y a une heure....

— Mais M. de Montal ne demeure pas ici! — s'écria Ewen.

— Vous avez l'entendement difficile, monsieur.... M. de Montal a loué depuis longtemps ces trois chambres, il y passe des journées entières, et, quand je puis échapper à la surveillance de ma famille, je viens partager sa solitude. En un mot, M. de Montal... est mon amant... Voulez-vous encore m'épouser, monsieur?

Ewen poussa un long gémissement et cacha sa figure dans ses mains.

— Maintenant, monsieur, — reprit Thérèse avec mépris, — vous possédez mon secret..; dans une heure, mon père et ma mère seront rentrés...; allez-leur dire ce que vous savez, monsieur....

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — murmura Ewen avec accablement.

— Pour vous forcer de renoncer à ma main, je ne puis, je le sais, m'adresser à la générosité de votre caractère, — reprit

Thérèse. — Je vous dirai seulement que, si, malgré cet aveu, vous me persécutez encore de vos poursuites..., je le jure devant Dieu, je mourrai plutôt mille fois que d'y consentir; vous devez voir, d'après la résolution de mon caractère, que ce que je dis.... je le fais.

— Et vous m'avez écrit ?...

— Je vous ai écrit pour vous dire que je ne serai jamais à un autre que M. de Montal; je crains que cela ne suffise pas pour vous faire renoncer à ma main ; mon père est si riche !

— Être ainsi jugé, mon Dieu ! — dit Ewen avec un sombre désespoir.

— Être ainsi jugé ! — s'écria Thérèse indignée. — Avez-vous donc agi en homme honnête et loyal, monsieur ? Insouciant de mon consentement, sans me connaître, sans m'aimer, car vous m'avez vue deux heures à peine, vous intéressez la cupidité de mon père pour le forcer à ce mariage, car ce n'est pas une demande qu'on m'a faite en votre nom, c'est un ordre irrévocable que l'on m'a brutalement signifié, monsieur, en m'accablant d'injures et de menaces. Vous êtes l'auteur ou le complice des mauvais traitements que j'ai subis et que je subirai encore, monsieur : voilà pourquoi je vous hais.

— Comme on l'a trompée, mon Dieu ! — dit Ewen ; — comme on l'a trompée !

— Mon refus vous étonne, monsieur ? Ne devais-je pas être trop heureuse de partager vos biens, ou plutôt de vous apporter ceux que vous me supposez ? Car c'est la fille de l'opulent banquier que vous vouliez épouser, monsieur, et, en laissant une partie de votre fortune entre les mains de mon père, vous espériez bien qu'elle fructifierait.

— Malheur ! malheur !... la fatalité me poursuit..., — dit Ewen à voix basse avec égarement. — La Providence n'est pas satisfaite ; ma destinée s'accomplira.

— Vous êtes attéré d'être si bien deviné, monsieur ? Ce n'est pas tout. Honte et mépris sur vous ! Lâche envers une femme, parjure envers un homme, vous avez manqué à la fois jurée ; oui, malgré votre parole d'attendre l'issue des démarches de M. de Montal auprès de mon père, vous êtes allé traîtreusement trafiquer de ma main en cachette de l'homme à qui vous aviez promis de n'en rien faire.

— Moi?... moi? — s'écria Ewen étourdi de cette nouvelle accusation.

— Et savez-vous ce que c'est que M. de Montal? — s'écria Thérèse avec exaltation. — Savez-vous jusqu'où peut aller sa probité chevaleresque? Il m'aime, il se sait aimé, et pourtant, quoi qu'il lui en coûtât pour ne pas trahir votre confiance, il allait loyalement faire votre demande à mon père au moment où vous parjuriez votre parole. Et vous osez prétendre à un cœur qui appartient à un tel homme? Vous êtes bien vain ou bien insensé, monsieur.

On excusera peut-être l'irritation, l'emportement de Thérèse; hélas! elle croyait aux menaces de suicide que lui avait faites M. de Montal, elle entrevoyait d'affreux chagrins, son amour était menacé; enfin, son père et M. de Montal lui avaient, chacun dans un intérêt différent, présenté le caractère de M. de Ker-Ellio sous un jour égoïste ou odieux.

Le baron courbait la tête en silence, il était anéanti.

Il est des justifications impossibles à entreprendre devant certaines préventions.

Ewen tombait de si haut, il était si meurtri, si brisé du choc, qu'il n'eut pas la force de se défendre; les sarcasmes amers de Thérèse ne l'atteignaient pas. Enseveli sous les ruines de ses espérances, entendant, voyant à peine ce qui se passait autour de lui, il n'avait conscience que de l'horrible déception dont il était victime. La seule idée qui se présenta nette et lucide à son esprit affaibli, fut celle d'obéir à Thérèse, et de rompre avec M. Dunoyer.

Dans son accablemement, Ewen s'était assis, il appuyait son front sur son bras droit étendu le long du dossier de sa chaise, il ne prononçait pas une parole; sa main gauche pendante se crispait de temps à autre par un léger tressaillement convulsif.

Thérèse le regardait avec un mélange de mépris et d'inquiétude. Elle attribuait au remords ou à la honte la stupeur du baron.

Néanmoins la jeune fille sentait faillir peu à peu la terrible énergie qu'il lui avait fallu pour se glorifier si audacieusement de son déshonneur en face d'un homme qu'elle ne connaissait

pas; une sorte de torpeur succéda à cette surexcitation fébrile et passagère.

Le silence prolongé d'Ewen commençait à effrayer Thérèse. Elle se trouvait seule avec un homme qu'elle venait de traiter si cruellement, elle eut peur.

Le pen-kan-guer releva la tête, sa figure mâle et caractérisée avait une expression déchirante, sa barbe et ses cheveux noirs faisaient ressortir encore sa pâleur; les yeux pleins de larmes, il se leva et s'approcha lentement de Thérèse; il lui prit doucement la main et contempla un moment la jeune fille avec une attention profonde en se disant à voix basse :

— Oui, c'est cela, maintenant, c'est bien le même regard dur, le même sourire méprisant; Mor-Nader avait raison, la fleur des tombeaux fleurit au mois noir. C'est dans le mois noir que je l'ai vue... Fatalité! fatalité! Ma destinée s'accomplira, et la vôtre aussi, pauvre jeune fille... Mais triste, triste, oh! bien triste!

A ces mots prononcés par Ewen avec une douceur et une désolation indicibles, Thérèse sentit son mépris et son courroux faire place à un ressentiment étrange. Par un phénomène psychologique inexplicable, pendant une seconde elle eut la conscience parfaite que l'homme qui était là, qui lui tenait la main, qui la regardait d'un air si doux, était l'être idéal qu'elle aimait et dont M. de Montal n'était que le fantôme.

Une lueur céleste, éclairant un moment la pensée de Thérèse, lui permit de connaître *la vérité*.

Durant cette vision éblouissante, rapide comme l'éclair, il lui semblait apercevoir son image et celle d'Ewen rayonnantes de bonheur et de sérénité; elle tenait la main d'Ewen, elle la sentit frémir dans la sienne et la serra involontairement.

Aussitôt tout redevint ténèbres et ignorance.

Thérèse crut sortir d'un songe.

Elle ne vit plus devant elle qu'un homme grossier qui, intimidé par la résolution qu'elle avait montrée, balbutiait de misérables excuses.

Que penser de la bizarre et fugitive impression de Thérèse?

N'était-ce pas une de ces révélations instinctives qui jaillissent parfois du rapprochement des sympathies qui s'ignorent;

lueurs divines qui illuminent un moment les ténèbres où sont cachés l'un à l'autre deux cœurs pareils et faits pour s'adorer; cri suprême et déchirant de l'âme à la vue du *vrai* bonheur qui ne lui apparaît un moment que pour disparaître à jamais emporté dans la marche inexorable de la fatalité?

Chose singulière, Thérèse ne conserva pour ainsi dire aucun souvenir de cette illumination rapide presque surnaturelle. Elle rougit de colère en sentant la main d'Ewen dans la sienne, et le repoussa brusquement.

Mais la physionomie de Thérèse avait trahi ce qui se passait en elle pendant ce moment si fugitif; son regard attendri, radieux, s'était attaché sur celui d'Ewen avec une indéfinissable expression de bonheur et d'amour, sa main avait un instant pressé la sienne...

Le pen-kan-guer semblait fasciné. Ses yeux ne quittaient pas les yeux de Thérèse, lui aussi eut une sorte d'intuition rapide, non-seulement de la félicité qui l'eût attendu auprès de Thérèse, mais de tout ce qu'il était pour elle en ce moment.

Et puis tout passa.

Ewen aussi se réveilla comme d'un songe au brusque mouvement de Thérèse, qui repoussait sa main.

Revenu à lui, envisageant sa cruelle position, il eut hâte de terminer cette pénible scène.

Il dit d'une voix douce et calme à Mlle Dunoyer :

— Trouverai-je à cette heure monsieur votre père chez lui?

— Non, monsieur, — dit-elle durement, — il ne reviendra qu'à six heures et demie avec ma mère. Vous voulez sans doute aller lui apprendre que j'aime M. de Montal, et que je suis à lui. Vous le pouvez, monsieur. Je m'attends à tout, je vous ai fait cet aveu pour que vous en abusiez.

L'indignation et le mépris de Thérèse semblaient renaître plus violents encore depuis qu'elle avait cédé à un attendrissement involontaire.

— Allez... allez... monsieur, reprit-elle, je ne crains rien... Aucun malheur ne peut m'atteindre. Je suis aimée de M. de Montal, nulle puissance humaine ne me forcera de vous épouser... vous, l'auteur, le seul auteur de mes chagrins. Sans votre demande, sans l'odieux marché que vous avez proposé à mon

père, il n'aurait pas refusé ma main au seul homme que j'épouserai jamais... Malheur... malheur à vous, qui par cupidité avez causé tant de maux.

M. de Ker-Ellio trouvait une sorte de volupté amère à se voir si outrageusement méconnu ; la douleur arrive souvent à une telle intensité, qu'on ne tente pas même de lui échapper.

Vingt fois M. de Ker-Ellio eut une question sur les lèvres, il voulait demander à Thérèse si M. de Montal lui avait parlé du portrait mystérieux et des circonstances de son amour romanesque; il se tut devant l'exaltation de la jeune fille. A quoi bon l'informer de cela? La passion de Mlle Dunoyer aurait pris ces aveux en mépris et en pitié ; lors même qu'elle n'aurait pas ri de ces romanesques incidents, ils n'eussent en rien diminué son amour pour M. de Montal.

Ewen était trop fier pour épancher son cœur dans une pareille occurence. Ses forces étaient à bout.

Il sortit se soutenant à peine, éperdu, hagard, silencieux, et laissant Thérèse dans une extrême perplexité.

Il rentra chez lui à pas lents, avec un calme effrayant.

Il écrivit à M. Dunoyer que des événements imprévus et importants l'obligeaient de partir et de renoncer à la main de Mlle Thérèse.

Cette lettre envoyée, M. de Ker-Ellio envisagea froidement l'avenir et résuma sa position avec une épouvantable lucidité de désespoir.

Il se dit :

— J'ai manqué de devenir fou en aimant un être idéal ; maintenant je sais que cette idéalité existe; non-seulement elle existe, mais elle a failli m'appartenir, et elle appartient à un autre... Oui, Thérèse a pour lui tant d'amour et pour moi tant de dédain qu'elle a mis de la joie, de l'orgeuil à m'avouer qu'elle s'était perdue par cet homme ! Jamais la haine et le mépris ont-ils été plus loin? Et pourtant je l'aime toujours! et demain elle serait morte que je l'aimerais aussi follement que je l'aimais avant de la connaître. Je vais retourner dans la solitude et me faire cette solitude, s'il est possible, plus profonde et plus morne encore... Les idées, les terreurs superstitieuses, se joindront à mes regrets désespérés. Je ne me trompe pas, au mois noir prochain, ou je serai fou, ou je

me serai tué, pour ne pas faire mentir Mor-Nader et la fatalité du portrait.

Le lendemain, Ewen de Ker-Ellio était parti pour Treff-Hartlog.

XX.

VENGEANCE.

Lorsque Thérèse avait pris le parti désespéré d'écrire à M. de Ker-Ellio et de lui avouer si audacieusement son amour pour M. de Montal, la malheureuse fille était perdue.

La veille, après son entretien avec son père, elle était allée se renfermer chez elle. Le soir, M. et Mme Dunoyer, pour la punir, avaient arrangé une partie de spectacle avec Clémentine et miss Hubert. Thérèse profita de cette sorte de liberté pour monter chez le comte, qui l'attendait.

Abusant de la confiance, des craintes, de l'exaltation, du désespoir et de l'amour aveugle de la malheureuse fille, M. de Montal la déshonora.

Si la conduite de cet homme n'avait pas été dictée par la plus basse cupidité, par le plus ignoble calcul, on aurait pu peut-être l'excuser, en songeant qu'il était fermement décidé à épouser Thérèse; mais cette résolution même prenait sa source dans un sentiment si misérable, qu'elle n'atténuait en rien le crime du comte.

Le lendemain du départ de M. de Ker-Ellio, départ dont M. Dunoyer n'était pas encore instruit, ayant attendu le baron la veille toute la soirée et n'ayant pas encore reçu sa lettre; le lendemain du départ de M. de Ker-Ellio, disons-nous, Thérèse, laissant sortir seule Clémentine et miss Hubert, se rendit chez M. de Montal à trois heures, ainsi qu'elle en était convenue avec lui.

Le comte la reçut à genoux, avec les protestations d'une fidélité éternelle, de la tendresse la plus vive, de l'amour le plus ardent.

— Nous sommes sauvés, Édouard. Cela m'a bien coûté, mais

maintenant mon père ne s'opposera plus à notre mariage, — s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de M. de Montal en fondant en larmes.

— Que dis-tu, ma Thérèse ?

— Hier, après vous avoir quitté, j'ai écrit à M. de Ker-Ellio de venir me trouver. Rosalie lui a porté ma lettre, et elle l'a emmené ici.

— Ici, Thérèse ? Que dis-tu, comment, ici ?

— Oui... ici... chez vous.

— Et pourquoi ?

— Pour dire à cet homme que j'étais à vous; maintenant croyez-vous que M. de Ker-Ellio veuille encore m'épouser ?

— Tu as fait cela, noble et courageuse femme ! — s'écria M. de Montal en se mettant de nouveau aux genoux de Thérèse; — et qu'a-t-il répondu?

— Il a pu à peine balbutier quelques paroles, il était attéré. Je lui ai reproché son manque de parole et de foi envers vous et ses basses menées pour forcer mon père à lui donner ma main.

— Tu as fait cela, ma Thérèse ? Je n'en reviens pas.

— Mon père, ayant un intérêt à m'obliger d'épouser M. de Ker-Ellio, pouvait être intraitable pour notre mariage; mais, si M. de Ker-Ellio refuse, pour quel motif mon père nous refuserait-il son consentement, puisqu'il ne demande qu'à se débarrasser de moi? Ce sont ses mots, Édouard... Mais il n'importe, je préfère n'avoir jusqu'ici été aimée de personne, j'en suis plus heureuse, plus reconnaissante encore de votre amour.

— Ange de toute ma vie... Oh! tu verras que je te rendrai tout le bonheur dont tu as été privée depuis ton enfance. Comme toi, je ne doute pas que ton courageux aveu ne rende désormais les prétentions de M. de Ker-Ellio impossibles... Il s'est conduit déloyalement en agissant auprès de ton père malgré sa parole. C'est une juste punition. Aussi, mon adorée, sitôt que nous serons sûrs du désistement de mon cousin, nous aborderons franchement la question avec ton père... Maintenant tu es à moi..., tu es ma femme, et il faudra bien...

A ce moment, on frappa violemment à la porte du palier.

— Je suis perdue! s'écria Thérèse avec effroi.

— Diable, c'est plus tôt que je ne le pensais! — se dit M. de

Montal ; — mais, au fait, sa présence ici suffira. — Puis, prenant un air effrayé, il s'écria :

— Grand Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

— Ah ! je me sens mourir, — dit Thérèse en se serrant contre M. de Montal. — Hier, j'ai bravé la honte, parce que cela nous sauvait ; mais, aujourd'hui... oh ! ce serait la honte pour la honte...

— C'est la voix de ton père, — dit tout à coup M. de Montal en écoutant...

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, il va me tuer, — murmura Thérèse.

Le comte ouvrit la porte de la chambre à coucher.

On entendit alors distinctement une sorte de tumulte sur l'escalier, et M. Achille Dunoyer qui criait, en ébranlant la porte :

— Ouvrez, monsieur de Montal, ouvrez ! sinon je fais sauter la porte.

— Et aucune issue... aucune ! — disait le comte en feignant le désespoir.

— Édouard, sauvez-moi, sauvez-moi ! — s'écria la malheureuse fille en se traînant à genoux.

— Messieurs, je vous prends tous à témoin que M. de Montal est enfermé avec Mlle Thérèse, qu'il refuse de m'ouvrir, et qu'il me force d'enfoncer la porte... Joseph... enfoncez...

— Oui... oui... enfoncez la porte, Joseph ! — répétèrent en chœur des voix grossières mêlées de rires, de huées et de sifflets.

Un violent coup de masse ébranla la porte.

Thérèse, éperdue, en songeant à l'horrible publicité de sa honte, aima mieux mourir.

D'un bond elle courut à une croisée, l'ouvrit, et il fallut tous les efforts de M. de Montal pour maintenir sa violente résistance et l'empêcher de se précipiter par la fenêtre.

A ce moment la porte tombait avec fracas.

On put voir sur le palier et sur les marches de l'escalier un grand nombre de voisins et de domestiques attirés par le bruit de cette scène, que M. Achille voulait rendre la plus scandaleuse possible.

— Messieurs, — s'écria-t-il, triomphant d'une affreuse joie,

en se retournant devant les gens qui l'accompagnaient, et en montrant Thérèse, pâle, défaillante, presque évanouie dans les bras de M. de Montal; — messieurs, vous êtes témoins que Mlle Thérèse était renfermée ici avec son amant... comme je vous l'avais dit... mais vous verrez tout à l'heure autre chose... Ce sera le départ de cette misérable que je vais mettre à la porte de chez moi.... Si vous êtes curieux, attendez... un moment... j'ai à dire deux mots à M. le comte de Montal, à cet habile séducteur.

De nouveaux cris, de nouvelles huées poussées par la valetaille qui se pressait sur l'escalier, accueillirent ces mots de M. Achille.

Le comte s'était hâté de transporter Thérèse dans sa chambre à coucher.

Le banquier ferma la seconde porte de l'antichambre pour arrêter les curieux, et entra dans la pièce où se trouvaient Thérèse et M. de Montal.

Pendant un moment, ces trois personnages gardèrent le silence.

M. Achille Dunoyer, contemplant Thérèse avec une satisfaction cruelle, se frottait les mains en jetant à M. de Montal un regard ironique.

Thérèse, pâle comme une morte, les cheveux en désordre, assise dans un fauteuil, serrait convulsivement dans ses deux mains une des mains de M. de Montal, qui se tenait debout près d'elle; la malheureuse lui disait d'une voix entrecoupée : — Ne me quittez pas..., ne me quittez pas.

Le comte possédait seul son sang-froid : il tenait le fil de cette scène qu'il avait ménagée.

Oui, un billet anonyme, écrit par lui, et remis le matin même au banquier, l'avertissait que sa fille avait presque chaque jour des rendez-vous avec M. de Montal, dans un petit appartement du quatrième étage; la moindre surveillance permettait de s'assurer de la vérité du fait.

M. Dunoyer, à trois heures, vit sortir miss Hubert et Clémentine; la gouvernante lui dit que Mlle Thérèse, étant un peu indisposée, avait préféré rester chez elle.

Le banquier s'embusqua sur le palier du deuxième étage, entendit Thérèse ouvrir sa porte, et la vit monter chez le

comte. Aussitôt il appela ses gens pour enfoncer la porte.

Le but de cette nouvelle infamie de M. de Montal était fort simple; il voulait se faire surprendre avec Thérèse pour forcer la famille de sa victime à la lui donner en mariage.

La haine de M. Dunoyer pour cette jeune fille servit le comte au-delà de ses souhaits.

— Monsieur, — dit-il au banquier d'un ton à la fois confiant et repentant, — je suis coupable ; je sens combien votre indignation est légitime; mais, par pitié pour votre fille...

M. Achille Dunoyer parti d'un éclat de rire ironique.

— Coupable ! allons donc, vous n'êtes pas plus coupable que je ne suis indigné. Coupable?... mais au contraire, mon cher monsieur, vous avez bien fait, je vous en sais gré; oui, je suis ravi.... mais ravi de ce qui arrive.

M. de Montal regardait le banquier avec une surprise croissante; il s'attendait à des reproches, à des emportements ; il n'en était rien.

Thérèse contemplait et écoutait son père avec non moins d'étonnement.

— Ainsi, monsieur, vous nous pardonnez...?

— Comment donc, mais je suis à mille lieues de vous accuser, mon cher monsieur, — reprit M. Dunoyer ; — vous avez séduit mademoiselle, c'est très-bien... tout le monde le sait, c'est encore mieux... Oui, c'est tellement public, qu'on m'a écrit une lettre anonyme ce matin pour m'apprendre les rendez-vous de mademoiselle. Sans doute ces jolis bruits sont parvenus jusqu'à votre cousin, M. de Ker-Ellio, car il vient de m'écrire à l'instant même que des affaires importantes le rappelaient en Bretagne, et qu'il renonçait à l'espoir d'épouser mademoiselle. Il a été trop poli pour me dire le fin mot...., en d'autres termes, que le déshonneur de mademoiselle courait les rues.

— J'ai commis une grande faute, je le sais, mon père, — dit Thérèse, — je mérite vos reproches. Hélas ! pourquoi m'avez-vous si durement traitée pour me forcer à épouser M. de Ker-Ellio ?

— Pourquoi?.... pourquoi?.... Parce que j'avais un intérêt à voir conclure ce mariage.... mais.... peste.... j'aime mille fois mieux ce qui arrive à cette heure ; j'y gagne cent pour

cent, — dit M. Achille Dunoyer en continuant de se frotter les mains.

— Monsieur, — dit M. de Montal d'un ton solennel, — je suis disposé à vous offrir, ainsi qu'à mademoiselle votre fille, toutes les réparations que vous pouvez désirer. Je suis homme d'honneur et de cœur ; devant vous je répéterai à... Thérèse... Permettez-moi de lui donner ce nom.

— Donnez, donnez... à votre aise, ne vous gênez pas.

— Je répéterai donc à Thérèse, et je lui jurerai de nouveau devant vous de n'avoir jamais d'autre femme qu'elle.

— Et moi, mon père, — s'écria Thérèse, — je jure que je n'aurai jamais d'autre époux que lui.

M. Dunoyer les regarda tous deux. Son ironie disparut ; il sembla ému, touché, et dit d'un ton sérieux et attendri :

— Vraiment, ça me désarme. Ces pauvres enfants ! après tout, ils sont charmants ! Eh bien ! voyons, mariez-vous, mauvaises têtes, puisque vous en avez tant d'envie ; le plus tôt sera le mieux.

— Ah ! mon père, que de bonté ! c'est maintenant que je sens l'étendue de ma faute, — dit Thérèse en fondant en larmes et en tombant aux genoux du banquier.

—Ah ! oui, maintenant nous sommes vos enfants, — s'écria M. de Montal en mettant sa main sur ses yeux ; après un léger effort, quelques larmes tombèrent. Pour que cet *effet de pleurs* ne fût pas perdu, il se jeta dans les bras de M. Dunoyer en répétant :

— Oui, maintenant nous sommes vos enfants.

Le banquier avait voulu se jouer de M. de Montal et de Thérèse en simulant un attendrissement qu'il n'éprouvait pas. A la brusque accolade du comte, il partit d'un nouvel éclat de rire, et, en pressant d'une manière grotesque M. de Montal sur sa poitrine, il s'écria :

— Comme c'est touchant et dramatique ! Ah ça, Montal, est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons l'air de jouer une scène de *Robert Macaire ;* j'ai joliment l'air Wormspire, hein ? Et vous, donc, mon cher, comme vous avez bien dit : *Oh oui, maintenant nous sommes vos enfants!...* Farceur de Montal !

Pour Thérèse, les paroles de M. Dunoyer étaient incompré-

hensibles ; la seule chose qui la frappa, ce fut l'ironie insultante du banquier qui succédait au moment d'attendrissement simulé dont elle avait été dupe ; elle pressentit quelque dénoûment horrible à cette scène, se releva, et alla s'asseoir en silence.

M. de Montal commença à s'effrayer des railleries de M. Achille Dunoyer ; il le regardait avec inquiétude.

Tout à coup on entendit frapper à la porte de l'antichambre, une voix s'écria :

— Hé ! ça sera-t-il encore long, monsieur Dunoyer? Nous attendons.

Et puis ce furent des huées et des éclats de rire sans fin.

— C'est la valetaille de la maison qui s'impatiente, — dit froidement le banquier.

— Oh ! que de honte ! que de honte ! — dit Thérèse en cachant sa tête dans ses mains.

— Il me semble, monsieur, — dit M. de Montal, — que vous auriez pu venir seul, quand ça n'aurait été que par égard pour mademoiselle votre fille?

— Nous y voilà ! nous y voilà enfin ! — s'écria. M. Dunoyer avec une explosion de joie sardonique ; puis, montrant Thérèse d'un geste dédaigneux : — Ça, ma fille !... laissez donc ; il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que ça n'est pas ma fille.

— La faute de Thérèse... notre faute, dois-je dire, est grande, sans doute, — reprit le comte ; — mais elle ne peut faire que votre fille ne soit plus votre fille.

— Ne confondons point, s'il vous plaît ; je n'ai pas dit *plus*, j'ai dit *pas*.

— En vérité, monsieur, je saisis à peine la différence qui existe entre ces mots.

— Vraiment, vous êtes si fin? Eh bien ! je vais parler plus clairement, — reprit le banquier cette fois sérieusement et les traits contractés par les détestables joies de la haine et de la vengeance satisfaites ; — apprenez-le donc : cette fille ne m'appartient pas ; elle ne m'est rien, c'est le fruit de l'adultère... Oui, et comme il est prouvé qu'elle est née trois mois après mon retour d'un voyage d'un an, ce que j'ai fait jusqu'ici pour elle n'a été que de la charité ; je vais faire, dès aujourd'hui, légalement constater son incapacité à jamais posséder un liard

de mes biens, je vais préalablement mettre cette donzelle à la porte, pour qu'elle ne corrompe pas Clémentine ma fille, ma vraie fille, ma seule fille..... Maintenant, mon cher monsieur, épousez ou n'épousez pas Mlle Thérèse, je m'en lave absolument les mains. Si vous l'épousez, elle sera la plus malheureuse des créatures; si vous ne l'épousez pas, elle mourra de chagrin et de misère, à moins qu'elle ne fasse comme tant d'autres jolies filles, ce qui ne lui constituera pas un avenir beaucoup plus flatteur.

— Mais, monsieur, c'est horrible ce que vous dites là! — s'écria M. de Montal en balbutiant de surprise.

— Vraiment! — reprit le banquier avec une rage concentrée, — c'est horrible? Et n'a-t-il pas été horrible pour moi d'avoir dans ma maison, continuellement sous mes yeux, un enfant qui ne m'appartenait pas, un témoignage vivant de mon outrage? Ah! vous croyez, monsieur, que je n'ai pas souffert aussi, moi?

— Mais j'étais innocente de ma naissance, — dit douloureusement Thérèse.

— Eh! qu'est-ce que cela me fait, à moi? Vous n'en étiez pas moins née, je n'en étais pas moins obligé à des ménagements, à cacher l'aversion que vous m'inspiriez.

— Ah! monsieur, ne valait-il pas mieux m'abandonner? — dit Thérèse en fondant en larmes.

— Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'avais des raisons pour cela; mais, Dieu merci, aujourd'hui le scandale de votre infâme conduite est flagrant, on ne me jettera pas la pierre en me voyant chasser de chez moi une misérable dont les débordements autorisent ma sévérité. Enfin, moi et votre mère, nous allons être, une fois pour toutes, débarrassés de vous. Pour faire constater votre position, ce sera un peu de vieille honte à remuer pour Héloïse; ma foi, tant pis, elle y est décidée; elle dit que ce sera l'expiation de sa faute.

— Ma mère! ma mère aussi! — dit Thérèse avec accablement.

— Ah parbleu! — dit M. Achille, — vous étiez donc aveugle! Vous pesiez à votre mère presque autant qu'à moi.

A ce dernier coup, Thérèse se leva résignée, résolue. Elle tendit la main à M. de Montal et lui dit :

— Édouard, partons.

Ces deux mots résumaient toute la position de cette malheureuse fille : elle n'avait plus au monde que M. de Montal.

— Je l'entends bien ainsi, — dit le banquier. — Vous allez sortir de chez moi sur-le-champ ; je ne vous aurais pas permis d'y passer la nuit. On vous enverra demain vos effets. Où cela ? Chez monsieur, sans doute ?

— Oui, monsieur, chez moi, — dit M. de Montal, aussi effrayé du renversement de ses espérances que de la cruauté du banquier.

— Soit, — dit M. Achille, — on adressera les effets de mademoiselle chez vous ; ça commencera votre petit ménage, mon jeune marié.

Le comte était si cupide, si lâche, si égoïste, qu'il ne put, même à ce moment, dissimuler son odieux désappointement.

Sur son front livide et abattu, M. Dunoyer lut cette pensée :

— Me voici aussi pauvre qu'auparavant, avec une femme sur les bras.

M. Achille lisait vrai.

Rien d'étonnant à cela ; ces deux hommes devaient se comprendre et se deviner.

Heureusement Thérèse, encore sous le coup de la révélation que venait de lui faire le banquier, n'eut pas le moindre soupçon de ce qui se passait dans le cœur de M. de Montal.

M. Dunoyer s'alarma de la quiétude de Thérèse ; sa vengeance n'était pas complète ; il lui fallait jeter au cœur de sa victime un soupçon atroce.

Il dit au comte :

— Vous voilà tout désorienté : Ah dam ! que voulez-vous ? espérer et tenir sont deux ; mais voilà toujours ce qui arrive. On remarque des facilités pour séduire la fille, ou plutôt celle qu'on croit la fille d'un riche banquier ; on se dit : Bast ! une fois séduite, le premier courroux passé, il faudra bien que les parents me la donnent. Elles sont deux sœurs, la fortune du père est de trois ou quatre millions, c'est donc un jour quatre-vingt ou cent mille livres de rente qui me reviendront ; en attendant on ne pourra pas me donner moins de deux ou trois cent mille francs, avec la niche et la pâtée. C'est gentil, quand on est au moment de mourir de faim.

— Monsieur, monsieur, — s'écria M. de Montal, furieux d'être si bien deviné, — je suis ici chez moi. — Vous n'êtes pas le père de Thérèse, — je ne souffrirai pas un moment de plus vos impertinences.

— D'abord, pour me parler sur ce ton-là, mon cher monsieur, il faudrait commencer par me rendre les deux cents louis que je vous ai prêtés.

M. de Montal baissa la tête.

— Et puis ensuite, — reprit M. Dunoyer, je — ne vous dis pas d'impertinences. Je dis que des gens intéressés auraient fait ce calcul-là; mais cela ne s'adresse pas à vous, au contraire, puisque mademoiselle n'a que ses beaux yeux pour tout potage, et que, ruiné comme vous l'êtes, elle va vous être horriblement à charge, au lieu de vous être une ressource, comme vous pouviez l'espérer.

— Venez, Édouard, venez, — dit Thérèse en souriant de dédain; — ne pensez pas qu'un seul de ces mots puisse vous atteindre et me faire un instant douter de votre cœur. Dieu merci! ma foi en vous fait ma force, mon courage et mon espoir. C'est mon seul bien maintenant, et ce bien, on nous l'envie... Venez, Édouard... Le bonheur qui nous attend, malgré notre pauvreté, est donc certain, puisque les méchants tâchent de l'empoisonner par la méfiance.

— Monsieur, sortez d'ici, — s'écria M. de Montal, en montrant la porte à M. Achille d'un air menaçant. — Thérèse n'est pas votre fille, vous n'avez aucun droit sur elle; si vous m'exaspérez, je vous mettrai hors de chez moi.

— Tout beau, monsieur le comte; je ne prétends pas violer votre domicile. Un dernier mot, je vous prie.

M. de Montal sortit de la chambre où était Thérèse, et accompagna le banquier dans l'antichambre.

Après avoir gardé un moment le silence, M. Achille dit au comte :

— Je veux vous prouver que je n'ai pas de rancune contre vous... en vous donnant un bon conseil. Avez-vous des nouvelles de M. de Beauregard, depuis deux ou trois jours?

— Non, monsieur; mais à quoi bon?

— Eh bien! moi, j'ai reçu ce matin une lettre de M. de

Sainte-Luce, dont je suis le banquier, et qui est de la partie de chasse de la forêt de Breteuil.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, que me fait cela ?

— Attendez donc, étourdi... Avant-hier soir, le marquis a été tué à la chasse par accident... Il venait d'hériter de son beau-père d'une fortune énorme. La marquise de Beauregard devient ainsi un parti superbe quoiqu'un peu véreux... Vous ne connaissez guère la honte, vous êtes fin et roué; ma foi, moi, à votre place..., je ne me presserais pas du tout d'épouser Thérèse.

Et M. Achille Dunoyer sortit.

XXI.

LA MANSARDE.

Un an s'est écoulé depuis le jour où Thérèse a été chassée de la maison du banquier.

Nous conduirons le lecteur dans une petite ruelle appelée l'impasse *Fournier*, située près de la barrière de Vaugirard.

Le pavé fangeux, la couleur sordide des maisons délabrées, les longues perches chargées de linge troué qui s'arc-boutent aux fenêtres, tout annonce la pauvreté des demeures qui bordent cette impasse.

On était à la fin du mois de novembre, il faisait un froid humide et pénétrant; le temps, chargé d'un brouillard glacé, était obscur.

La maison qui terminait la ruelle était la plus misérable de toutes ces habitations : elle avait deux croisées de front, trois étages et des mansardes. Le premier et le second étaient occupés par un marchand de chiffons en gros auquel les chiffonniers apportaient leur récolte de la nuit. Ces amas de guenilles entassées répandaient une odeur infecte non-seulement dans la maison, mais dans l'impasse tout entière.

Un ferblantier en chambre occupait les deux pièces du troisième étage.

Honnête et jeune ouvrier chargé de famille, laborieux, actif, Pierre Feraud, malgré un travail incessant et forcé, gagnait à peine de quoi empêcher ses cinq enfants et sa femme de mourir de faim.

Il était deux heures, une croisée dont la plupart des carreaux étaient remplacés par des morceaux de papier laissait à peine arriver un jour sombre dans la chambre où Pierre Feraud façonnait le fer-blanc et la tôle à grands coups de maillet.

Un petit poêle de fonte à marmite, alors froid (on ne l'allumait que pour préparer les repas), était placé près de la cheminée, où était empilé un petit tas de bois; au fond de la pièce, il y avait une misérable couchette garnie d'une paillasse, d'un drap ployé en deux et d'une mince couverture; un petit lit où dormaient deux enfants, un berceau où en dormait un autre, étaient un peu plus loin; enfin, du côté opposé à l'établi de Pierre Feraud, on voyait un fourneau portatif et une commode de bois peint.

Une femme de trente ans, vêtue pauvrement, travaillait à l'aiguille; deux petites filles, de six à sept ans, assises à ses pieds, se pressaient contre ses genoux en frissonnant de temps à autre.

— Vous avez froid, pauvres petites? — dit Augustine, femme de Pierre Feraud.

— Oui, maman.

— Quand Louise et Justine seront réveillées, je vous coucherai à leur place et à votre tour, mes enfants. Le fait est qu'il fait bien froid; j'ai les doigts tout roides, je ne puis plus tenir mon aiguille.

Pierre, s'étourdissant lui-même de son bruyant travail, n'entendit pas cet entretien.

— Je vais marcher un peu, — dit sa femme, — ça me réchauffera.

Elle s'approcha de son mari et lui mit la main sur l'épaule.

Pierre suspendit un moment son travail.

— Quel vilain froid noir, Pierre..., et le jour si bas! si bas! il va falloir bientôt allumer la chandelle... ah! c'est cher, l'hiver.

— C'est vrai, ça n'est pas la saison des malheureux. Mais tu as les mains gelées. Fais donc un peu de feu, Augustine.

— As-tu froid, Pierre?

— Moi, non, Dieu merci; le maillet réchauffe.

— Eh bien! ménageons notre bois... Tu sais bien qu'il faut que la falourde nous fasse la semaine, et nous ne sommes qu'à mercredi.

— Mais les enfants....

— Je vas les coucher, les autres vont se réveiller.

— Mais toi, Augustine?

— Oh! moi, cinq ou six tours de chambre, et je serai dégelée.

— Bonne femme, va!

— Et toi, est-ce que tu n'es pas bon homme?

— Le fait est qu'il y en a de plus malheureux que nous.

— Et cela sans aller les chercher bien loin, — dit Augustine en levant la tête vers le plafond.

— Est-ce que cette dame t'a parlé depuis l'autre jour où elle t'a demandé un peu de braise allumée?

— Non, elle m'a remerciée bien poliment, et elle a remonté tout de suite vite dans sa mansarde, parce qu'elle entendait crier son enfant.

— Il fallait lui demander si elle n'avait pas besoin d'autre chose.

— Dam! je n'ai pas osé; à son parler on voit bien que c'est une bourgeoise.

— Qu'est-ce que ça fait qu'elle soit bourgeoise, si elle est dans la peine?

— Pour heureuse, elle ne l'est pas. La femme du chiffonnier, qui est toujours à espionner, dit qu'un pain de deux livres et un litron de pommes de terre lui font ses trois jours, avec deux sous de lait tous les matins. Pauvre chère dame, et être nourrice... par là-dessus.

— Elle n'a peut-être pas de bois!

— C'est bien possible. Qu'est-ce tu veux que nous y fassions? Si nous en avions seulement un peu plus qu'il ne nous en faut! mais, dam! c'est juste... juste! Il faut liarder. Nous avons encore à retirer ta redingote du Mont-de-Piété.

— C'est vrai! Bienheureux sont les riches! ils peuvent n'y pas regarder de si près. Et tu es sûre que c'est une bourgeoise?

— Rien qu'à ses belles petites mains blanches, à sa manière de parler, ça se voit de reste.

— Et son mari?

— Il faut qu'il voyage ou qu'il soit un fameux sans-cœur de laisser ainsi sa femme dans la misère.

— Après cela, elle n'est peut-être pas mariée. C'est peut-être une pauvre jeunesse abandonnée par un homme, comme ça arrive si souvent.

— Ça est vrai, — dit Augustine; — voilà comme ils sont, ces hommes : deux ou trois mois de plaisir, et puis, un beau jour, bonsoir! Malheureuse, tire-toi de là comme tu pourras, vas à la *Bourbe*, noie-toi, ou meurs de faim avec ton enfant! T'as de quoi choisir.

— C'est pourtant vrai que ça arrive quelquefois comme ça, Augustine! Non de nom! abandonner son enfant! Je n'ai jamais, Dieu merci! fait de cet ouvrage-là. Et cette pauvre dame, est-ce qu'elle travaille?

— La femme d'en bas dit que, depuis un mois qu'elle est ici, elle a vu deux fois venir comme une maîtresse ouvrière qui lui a demandé si Mme Thérèse, brodeuse, demeurait ici.

— Brodeuse? c'est ça, va Augustine; c'est une jeunesse bourgeoise; autrefois elle aura brodé pour son plaisir, aujourd'hui elle brode pour manger du pain.

— T'as raison, tiens, Pierre; ça me met tout sens dessus dessous. Si elle n'avait pas de bois, pourtant!

— Justement voilà qu'il commence à neiger, et, dans ces mansardes, on a le froid du toit, comme les morts ont le froid de la terre.

— Ce n'est pas pour mépriser personne, mais j'aimerais mieux je ne sais quoi que de loger dans une mansarde, à cause de mes enfants; j'aimerais mieux me priver sur autre chose.

— Pauvre femme! et si elle n'a pas de quoi se priver sur autre chose? Dis donc, Augustine, pas de bois et dans une mansarde?

— Tais-toi donc, tu me fends le cœur.

— Est-ce que tu tiens beaucoup à retirer ma redingote cet hiver, Augustine?

— Moi, Pierre? C'est pour toi que je veux la retirer, afin

que tu aies un vêtement propre à mettre le dimanche si tu vas faire un tour après ton travail.

— Bah ! l'hiver, c'est pas bien amusant de se promener. Combien as-tu de côté pour la retirer ?

— Mais il y a déjà onze francs sept sols. Dam ! c'est pas beaucoup, mais nous pourrons toujours partager notre bois avec la dame d'en haut, si elle en manque. Nous en rachèterons avec les onze francs sept sols.

— Ma foi, tant pis ; tu as raison, le bon Dieu nous rendra ça.

— Viens que je t'embrasse, Augustine.

— Oui, mais, un instant, comment faire pour proposer ça à la dame ? Moi, je n'oserai jamais. Ce n'est pas qu'elle ait l'air fier ; au contraire, elle est bien polie, bien douce, bien honnête ; mais, c'est égal, elle a quelque chose de... enfin je n'oserais pas.

— Augustine, une idée ! elle est venue l'autre jour t'emprunter de la braise ; va lui en emprunter à ton tour ; tu verras bien si elle a du feu ; si elle n'en a pas...

— Eh bien !

— Eh bien ! tu lui diras ce que tu voudras, comme ça te viendra. Bah ! bah ! tu trouveras.

— T'as raison, Pierre, je prends ma pelle et je monte. C'est drôle, comme le cœur me bat, — dit Augustine.

— Es-tu poule mouillée, va. Ne dirait-on pas que tu vas faire un mauvais coup ?

— Allons, allons, je me rassure ; garde les mioches, car ils vont vouloir venir avec moi.

— Ici, mes enfants, — dit le ferblantier, — le jour est fini ; en attendant la chandelle, je vas vous faire faire une course à cheval pour vous réchauffer et moi aussi. Allons, houp, ici, les blondinettes !

Et Pierre prit une de ses petites filles de chaque main, mit chacune d'elles sur un de ses genoux et commença de les faire vigoureusement sauter, à la grande joie des deux enfants.

Augustine était montée à la mansarde par une sorte d'échelle de meunier qui y conduisait.

La porte disjointe fermait à peine, la brise du nord l'agitait de temps en temps.

Augustine frappa d'abord légèrement, puis plus fort, puis,

voyant qu'on ne lui répondait pas, elle se hasarda d'entrer doucement.

Triste ! oh ! triste spectacle !

Cette mansarde, aux deux tiers lambrissée, était éclairée par une petite fenêtre garnie de deux de ces carreaux verdâtres qui ressemblent à des fonds de bouteilles; à différents endroits de la toiture, les tuiles brisées laissaient pénétrer le jour et déjà quelques flocons de neige.

Les murs, peints à la chaux, ruisselaient d'humidité. Un poêle de fayence, une malle, une chaise, un petit buffet, une table de bois blanc sur laquelle étaient des bandes de feston commencées : tels étaient les seuls meubles de cette pièce nue et glacée, mais d'une extrême propreté.

Enfin, sur un lit aussi misérable que celui du ferblantier était couchée et évanouie Thérèse Dunoyer, d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes, serrant convulsivement son enfant sur son sein que la malheureuse petite créature pressait vainement.

— Bonne sainte Vierge ! je suis arrivée bien à temps, — s'écria Augustine. — La pauvre chère dame s'est trouvée mal de besoin, de froid peut-être, ses mains sont gèlées. Quel lit ! mon Dieu ! une paillasse ! et pour couverture un vieux châle ! Quelle misère ! ah ! quelle misère ! Vite, appelons Pierre.

Pierre appelé, Augustine retira la petite fille, qui avait trois mois à peine, des bras de la mère et la posa sur le lit.

— Qu'est-ce que tu veux? — dit Pierre en paraissant à la porte.

— Vite, mon homme, du vinaigre, du bois et de l'amadou; la chère dame s'est trouvée mal; va vite.

Pierre sortit.

— Quel bon miracle que j'aie monté ! elle serait peut-être morte, et son enfant aussi, — reprit Augustine. Pauvre petit dauphin ! il ne crie pas seulement !... A-t-il de beaux yeux noirs ! et ce petit signe au coin du sourcil.... Pauvre enfant, comme elle est maigre ! comme on voit qu'elle pâtit !.... Et sa mère... toujours glacée !... Ah ! que Pierre est long à venir !... Enfin le voilà.

Pierre entrait en effet, accompagné des deux petites filles,

dont l'une portait une bouteille de vinaigre ; il déposa une brassée de bois, alluma le poêle.

— Eh bien ! revient-elle ! — dit-il à sa femme.

— Ça commence... Mais descends faire notre feu à nous, et mets tout de suite de l'eau bouillir ; je t'appellerai si j'ai besoin.

Pierre descendit.

Le poêle commença à bruire malgré quelques bouffées de fumée.

Augustine avait assis Thérèse sur le lit, et la soutenait dans ses bras. Mlle Dunoyer revint à elle, son premier cri fut :

— Ma fille ! où est ma fille ?

— Là, madame, au pied du lit.

Thérèse se pencha sur son enfant et le couvrit de baisers.

— Pauvre petit chérubin ! faut-il qu'il soit bon ! il ne fait qu'ouvrir ses grands yeux sans pousser un cri. Comment vous trouvez-vous madame? Tenez, respirez encore un peu de vinaigre.

— Cela va mieux... Oui, oui, oh ! merci de vos soins, madame... Mais comment êtes-vous ici ?

— Je vas vous dire, madame. J'étais... j'étais montée pour vous demander un peu de braise... à charge de revanche ; j'ai frappé, vous n'avez pas répondu, et heureusement j'ai entré.

— Oh ! merci pour ma fille. J'étais si fatiguée !... Mais ce feu ? — dit Thérèse en voyant sur le carreau la réverbération du brasier du poêle, car la nuit était presque venue.

— Pardon, madame, — dit Augustine avec embarras ; — mais, ne sachant pas où vous mettiez votre bois... et craignant que ce pauvre petit enfant n'ait trop froid...

— Excellente femme ! Ah ! vous êtes mère, j'en suis sûre.... vous avez eu pitié...

— Puis Thérèse, éclatant en sanglots, s'écria :

— Je suis exténuée !... je ne puis plus nourrir mon enfant !... Il va mourir !

— Allons donc, madame, mourir !... Est-ce que nous ne sommes pas là ?... De pauvres ouvriers, c'est vrai ;... mais, dam !... on s'entr'aide comme on peut. Nous connaissons la peine, allez ; j'ai bien élevé mes cinq marmots malgré la misère et une maladie qu'a faite mon homme, qui n'a pas mis les

pieds à l'hospice, Dieu merci !.... Eh bien ! pourquoi donc n'élèveriez-vous pas ce dauphin-là, qui ne demande qu'à vivre ?

— Que vous êtes bonne ! mon Dieu, que vous êtes bonne ! comment ai-je mérité ce que vous faites pour moi ?

— C'est tout simple ça, madame. Vous êtes bourgeoise, c'est vrai ; mais on est voisins, c'est pour s'obliger. On voit bien que vous n'êtes pas faite, comme nous, à la pauvreté ; nous vous donnerons un coup de main pour aider ce chérubin à vivre, et voilà tout.

Tout à coup, un bruit bien inaccoutumé dans l'impasse Fournier ébranla les vitres de la maison.

C'était le roulement d'une voiture de poste.

Thérèse écouta avec anxiété ; un tremblement nerveux la saisit, un éclair d'espoir illumina son regard.

Des pas bruyants se firent entendre dans l'escalier, ainsi que la voix de Pierre, qui semblait guider quelqu'un en disant :

— Oui, monsieur, oui, par ici, par ici.

Thérèse tremblait si fort, qu'Augustine s'écria :

— Mon Dieu, mon Dieu, madame ! qu'avez-vous donc ?

La porte s'ouvrit brusquement.

A la clarté de la lumière que portait Pierre, un homme parut au seuil de la porte.

Thérèse le regarda, poussa un cri, et cacha sa tête dans ses mains en disant :

— Ce n'est pas lui ! Que vois-je ? monsieur de Ker-Ellio !

XXII.

L'ENTREVUE.

Après avoir regardé fixement Thérèse Dunoyer et jeté un douloureux coup d'œil dans la misérable mansarde qu'occupait la fille du banquier, M. de Ker-Ellio dit quelques mots à voix basse à Pierre Feraud, qui était resté debout derrière lui, sa chandelle à la main.

L'ouvrier disparut, après avoir remis le flambeau à Ewen. Celui-ci s'avança lentement, et posa la lumière sur la table.

En songeant avec quelle méprisante dureté elle avait autrefois traité le baron, Thérèse crut un moment qu'il venait insulter à son malheur; elle rougit de confusion.

Ewen s'approcha d'elle sans dire un mot.

La jeune femme s'apercut alors avec surprise que la figure de M. de Ker-Ellio, profondément creusée par le chagrin, était baignée de larmes.

— Le petit chérubin est endormi, — dit tout bas Augustine à Thérèse en se levant. — Madame, si vous le couchiez?

En disant ces mots, la femme de l'ouvrier apporta près de la misérable couchette un joli berceau, orné de deux petits rideaux de soie verte, garni de deux coussins, d'une couverture ouatée et de draps très-fins.

La recherche, nous dirions presque le luxe de ce lit enfantin, contrastait singulièrement avec la désolante pauvreté du reste de la mansarde.

Thérèse coucha son enfant avec autant de sollicitude que si M. de Ker-Ellio n'eût pas été là.

Ewen la suivait du regard, effrayé de l'altération qu'il remarquait sur les traits de cette malheureuse jeune femme.

Après le départ d'Augustine, l'embarras de Thérèse augmenta. Elle n'avait pas revu M. de Ker-Ellio depuis le jour où elle lui avait si cruellement avoué son amour pour M. de Montal; elle ignorait la cause du retour d'Ewen; mais, en voyant les larmes qu'il versait, elle ne douta plus de l'intérêt qu'il lui portait.

Thérèse était si abandonnée, elle avait de telles craintes pour la vie de sa fille, elle avait été si longtemps sans rencontrer la moindre marque de sympathie, qu'elle remercia le ciel de la venue de M. de Ker-Ellio.

Le pen-kan-guer semblait vieilli de dix ans. Sa taille était voûtée, ses yeux caves brillaient d'un feu sombre; vêtu d'une sorte de costume de marin qu'il portait ordinairement à Treff-Hartlog, on voyait qu'il s'était mis en route sans se donner le temps de changer de vêtements.

— Il y a trois jours, j'ai tout appris.... Vous deviez être morte ou la plus infortunée des femmes.... Je suis venu, — dit

Ewen; — mais je ne m'attendais pas à voir ce que je vois; non..... oh non ! je ne m'y attendais pas...

Et ses larmes coulèrent de nouveau.

Thérèse le regardait avec surprise.

— Mais, monsieur, — dit-elle en tremblant, — qu'avez-vous appris il y a trois jours?

M. de Ker-Ellio se recula brusquement.

— Comment ! — s'écria-t-il, — vous ignorez?

— Quoi donc, monsieur?

— Montal !

— Je l'attends.

— Vous l'attendez?

— Que voulez-vous dire?

— Vous l'attendez ?

— Mon Dieu ! vous m'effrayez.

— Lui !

— Il est mort ! — s'écria Thérèse avec épouvante, en étendant les mains vers M. de Ker-Ellio.

— Il n'est pas mort ;... il ne court, il n'a couru aucun danger.....

— Mais alors, monsieur, qu'avez-vous appris? Pourquoi avez-vous cru que je devais être morte ou la plus malheureuse des femmes? Parlez, au nom du ciel, parlez!

— N'attendez plus M. de Montal.

— Pourquoi?

— Vous ne devez plus le revoir.

— Ne plus le revoir?

— Jamais.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé? où est-il? Depuis six mois, je n'ai pas reçu de ses nouvelles... j'attendais toujours... j'attends encore.

— Lui porter ce dernier coup ! — se dit M. de Ker-Ellio ; — faible, souffrante comme elle est,... c'est la tuer!

— Je vous en conjure, monsieur, dites, que savez-vous?... Parlez franchement! Maintenant, rien ne peut plus m'atteindre que dans mon enfant. Mon sort à moi ne saurait être plus affreux. Si je conserve une lueur d'espérance de revoir M. de Montal, c'est que, tant qu'il leur reste un souffle de vie, les malheureux espèrent.

— Il faut renoncer à cet espoir, y renoncer à tout jamais, je vous l'ai dit.

— Il est mort !... Vous voulez me le cacher... Ah ! vos ménagements sont bien cruels.

— Il n'est pas mort, je vous le jure, mais il est perdu pour vous.

— Perdu pour moi?

— Oui... maintenant il ne peut plus vous épouser...

— Il ne peut plus m'épouser? -- répéta machinalement Thérèse.

M. de Ker-Ellio voyait avec épouvante combien elle s'attendait peu au coup qui allait la frapper. Il avait en vain employé toutes les transitions, toutes les allusions possibles pour l'y préparer : Thérèse ne comprenait pas, car on dirait qu'un secret instinct prolonge l'ignorance des malheurs que l'on redoute le plus.

Ewen, voulant terminer cette scène cruelle, dit d'une voix émue, en songeant au désespoir qu'il allait causer :

— Non, M. de Montal ne peut plus vous épouser.. ; oubliant les engagements sacrés qui le liaient à vous, oubliant les plus saintes promesses.., entraîné par la cupidité...

— Achevez...

— Ayant rencontré une femme méprisable, mais riche...

— Il est marié !

On ne peut rendre l'expression déchirante avec laquelle Thérèse prononça ces paroles. La figure bouleversée, les mains jointes avec force, elle levait les yeux au ciel dans un muet désespoir.

Puis, tout à coup, plutôt que de croire à cette atroce déception, elle fut un moment assez aveugle pour accuser la bonne foi de M. Ker-Ellio, et s'écria presque en délire :

— Cela n'est pas vrai !

— Hélas ! vous ne pouvez croire à tant d'infamie... je le conçois.

— Non, cela n'est pas vrai... vous voulez me tromper...

— Et dans quel but, pauvre femme?

— Pour vous venger de M. de Montal... de moi, peut-être, oui de moi, qui, autrefois, vous ai accablé de mépris. Marié... non, je ne vous crois pas... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de

moi. Et ma fille, elle serait, comme moi, bâtarde... bâtarde... Comme moi sans famille et sans appui !...

Cette idée étant plus affreuse encore à Thérèse pour sa fille que pour elle, elle reprit avec une nouvelle violence :

— Non, je vous dis que ça n'est pas vrai... M. de Montal n'est pas marié !

Ewen contemplait douloureusement Thérèse; est-il besoin de dire qu'il ne ressentit pas un moment ces accusations, ces démentis, dont elle l'accablait dans l'exaspération de la douleur; cette explosion déchirante ne le surprenait pas; il reprit d'une voix douce mais ferme, et avec un tel accent de conviction, que Thérèse n'osa plus douter cette fois :

— Sur l'honneur et sur Dieu, madame, je vous jure que M. de Montal est marié.

Thérèse, accablée, poussa un gémissement douloureux, cacha son visage dans ses mains, et resta quelques moments dans un morne silence, puis elle releva la tête.

De pâle elle était livide; elle dit d'une voix fébrile et saccadée :

— Pardon, monsieur, d'avoir douté... maintenant, je vous crois... je vous crois. Parlez, monsieur... J'aurai du courage.

— Oui, je parlerai, oui, vous aurez du courage, oui, vous oublierez un infâme, vous rassemblerez tout ce qui vous reste de force et de vie pour ne songer qu'à votre enfant.

— Marié... marié, — répéta machinalement Thérèse, — et avec qui?

— Avec la marquise de Beauregard... à Naples... il y a deux mois.

— Cette femme que le monde avait repoussée?... Ah! je devais m'y attendre! Aveugle insensée que j'étais! tout m'est expliqué maintenant : c'est pour aller l'épouser qu'il m'a quittée.

— Cet indigne choix doit vous consoler. Ce mariage est un ignoble trafic; c'est de l'or que cet homme a voulu.

— Mais cette femme est belle et jeune — s'écria violemment Thérèse.

— Mais elle est déshonorée, madame; mais le monde l'a écrasée de ses dédains et de ses outrages.

— C'est vrai, — dit Thérèse avec abattement, — c'est vrai.

Pardonnez-moi ce dernier éclair de jalousie, j'aurai du courage. Mais vous comprenez, n'est-ce pas? le premier choc est toujours bien douloureux. Mais après on se résigne, parce qu'enfin..... n'est-ce pas... mieux vaut la mort que l'agonie.

Et Thérèse essuya de nouveau ses larmes.

— Oui, — reprit Ewen, — mieux vaut l'oubli que l'inquiétude. Vous méprisez déjà, plus tard l'oubli viendra.

— Mais comment avez-vous appris le mariage de M. de Montal?

— Il y trois jours, l'abbé de Kérouëllan est venu me voir; il tenait un journal à la main; il m'a dit : *Votre cousin, M. de Montal, est donc marié avec la veuve de M. de Beauregard?* Je prends le journal; en effet, cette nouvelle était officiellement annoncée de Naples, le mariage avait eu lieu dans la chapelle de l'ambassade française. Si étranger que je sois dans ma solitude à ce qui se passe à Paris, j'avais su, il y a un an, que vous aviez quitté la maison de votre père pour suivre M. de Montal. Je n'avais pas un instant douté que vous fussiez mariée avec lui. Il épousait Mme de Beauregard, vous deviez donc être morte ou indignement abandonnée. Je partis, et j'arrivai, il y a une heure, chez votre père.

— Vous l'avez vu?

— Je l'ai vu. « Monsieur, lui dis-je, votre fille est donc morte, que M. de Montal se remarie? — Ma fille? — me dit cet homme; — je n'ai qu'une fille, et Dieu merci elle se porte à ravir; quant à M. de Montal, il est en effet marié à Naples, avec Mme de Beauregard; mes correspondants me l'ont appris, et j'en suis bien aise, car le comte est un charmant garçon, et il fait là un mariage magnifique. »

— Je reconnais là M. Dunoyer, — dit amèrement Thérèse.

— Attendez, — reprit Ewen, — attendez; M. Dunoyer ajouta : « — M. de Montal a autrefois, il y a un an environ, enlevé de chez moi une demoiselle Thérèse que je laissais appeler ma fille, car je l'avais élevée par charité. Le comte, après avoir vécu quelques mois avec cette créature, l'a, je crois, plantée là. Si vous êtes curieux de la voir, voici justement son adresse : impasse Fournier, n° 17, barrière Vaugirard. Avant-hier, cette fille a écrit à ma femme pour avoir des secours, étant, disait-elle, dans la plus profonde misère, elle et son enfant. C'était la

première fois qu'elle s'adressait à nous, c'est vrai; mais nous n'avons pu rien faire, que voulez-vous? *nous avons nos pauvres.* »

A ces atroces paroles du banquier rapportées par Ewen, Thérèse leva les yeux au ciel et s'écria :

— Ma mère! oh! ma mère! me refuser du pain! Hélas! si je m'adressais à elle, c'est que mon enfant allait mourir de faim.

— J'ai arraché votre adresse des mains de M. Dunoyer, — reprit Ewen, — et je suis accouru ici. A l'aspect de cette misère... Mais ne parlons plus de cela, n'en parlons plus. Écoutez, vous le voyez, vous n'avez plus personne, ni amant, ni père, ni mère; vous êtes seule, abandonnée de tous, sur le point de mourir de besoin à côté de votre enfant; vous ne pouvez nier cela, n'est-ce pas? vous ne le pouvez pas? vous faites pitié même aux malheureux artisans qui logent ici. L'homme qui m'a éclairé m'a dit : — « Madame Thérèse? c'est ici, monsieur; si c'est du secours, il arrive bien à point. Tout à l'heure ma femme est montée chez cette pauvre dame et l'a trouvée mourant de froid et de faim avec son petit enfant. » — Vous ne pouvez pas nier cela? votre position est horrible!...

— Horrible. C'est pour mon enfant qu'elle m'épouvante.

— Et c'est en effet pour lui qu'elle est épouvantable.

— Hélas! monsieur, pourquoi vous apesantir ainsi sur ce sinistre tableau? cela est-il généreux? Autrefois j'ai été bien cruelle pour vous, je le sens... mais...

— Aussi je viens me venger.

Ewen prononça ces mots avec un élan si généreux, si passionné, que Thérèse comprit l'ineffable bonté de cet homme, et s'écria :

— Oh! pardonnez-moi, le malheur rend si défiant! — Puis, revenant à l'idée qui la dominait, elle reprit avec abattement : — Marié! marié!

— Que vous importe un homme assez lâche pour vous abandonner?

— Et ma fille, monsieur? si je ne résiste pas à tant de secousses, moi? si... — Puis, s'interrompant, Thérèse baissa la tête avec accablement en disant d'une voix étouffée : — Ah! c'est affreux; mais Dieu n'abandonnera peut-être pas cette

innocente créature. N'a-t-il pas envoyé ces braves gens à mon secours ?

— Et moi ? pourquoi suis-je ici ?

— En effet, je cherche...

— Et vous ne trouvez pas ?

— L'intérêt qu'inspire le malheur.....

— Oui, c'est cela, l'intérêt qu'inspire le malheur... une banale pitié... rien de plus, — s'écria M. de Ker-Ellio en souriant avec amertume.—Mais, autrefois, M. de Montal ne vous avait-il pas parlé d'un certain portrait ?

— D'un portrait ? non ; mais que signifie...

— Rien... rien... Un jour je vous dirai cela. Songeons à l'avenir. Quelles sont vos ressources ? qu'espérez-vous ? comment avez-vous fait jusqu'ici ?

— J'ai travaillé ; je travaillerai.

— Travailler... vous... Pauvre femme ! ah ! je le vois, nous avons tous deux bien souffert pendant cette année.

— *Nous*, dites-vous, monsieur?

— Oui, moi aussi, j'ai souffert... beaucoup souffert... autant que vous, peut-être.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? vous me demandez pourquoi ? et, à la première nouvelle de vos malheurs, j'accours ici ? Mais c'est juste, je n'ai rien fait encore pour changer la funeste opinion que vous avez de moi; autrefois vous m'avez cru capable de demander votre main par cupidité, n'est-ce pas ?

— Je ne vous connaissais pas alors...

— Ce n'est pas un reproche, vous deviez penser ainsi ; j'étais indignement calomnié, et puis je n'osai pas entreprendre de me disculper... Mais aujourd'hui, à cette heure, c'est différent, oh ! il faut que vous me connaissiez tel que je suis, il faut que vous ayez en moi une confiance entière, il faut que vous disiez : c'est un loyal et noble cœur, un homme droit et sincère; sans cela, voyez-vous, — reprit Ewen en souriant avec une adorable douceur, — je ne puis rien faire de bon.

— Monsieur... — dit Thérèse étonnée.

— Et je ne serai pas seul à vous prouver que je vaux quelque chose, je vous en préviens, le digne abbé de Kérouëllan sera ma caution, il renforcera ces bons témoignages que je vous

donne sur moi-même ; et s'il le faut, pour vous convaincre, mes vieux serviteurs viendront aussi, mes fermiers aussi, mes anciens soldats aussi... Oh ! il faudra bien que vous vous rendiez à toutes ces voix naïves et vraies qui vous diront : « Ewen de Ker-Ellio est un honnête homme ; il a beaucoup souffert depuis un an, tant souffert qu'il nous faisait pitié, à nous, pauvre gens ; mais, dans sa douleur, il n'a rudoyé personne, et il a continué à faire le bien que son père lui avait appris à faire. » Voilà ce qu'on vous dira, madame, — reprit Ewen, — voilà ce qu'il faut que vous croyiez.

— Grand Dieu ! monsieur, ce chagrin, serait-ce moi ?...

— Oui, c'est vous ; il faut à la fin que vous sachiez ce que j'ai enduré pour vous... Au moins, de la sorte..., vous vous croirez peut-être obligée à la réparation que j'espère.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand vous saurez que ce Montal me calomniait d'une manière infâme, quand vous saurez que je vous aimais depuis des années, oui, depuis des années, quand vous saurez que, malgré votre cruel traitement, mon respect, mon adoration pour vous n'ont pas faibli, quand vous saurez enfin que toutes les larmes que j'ai versées, que toutes les douleurs que j'ai supportées, c'est vous... vous seule qui les avez causées ?

— Ah ! que dites-vous !

— Alors vous regretterez le mal que vous m'avez fait. Alors, comme vous êtes généreuse et bonne, en compensation de tant de douleurs, vous m'accorderez votre main, n'est-ce pas ? Oui, votre main... Vous me regardez d'un air stupéfait, presque blessé, je m'attendais à cela.

— Monsieur, en vérité, il faut toute la générosité de cette offre...

— Pour en faire passer l'étrangeté ?

— Excusez-moi, mais vous êtes fait pour comprendre qu'il peut y avoir un juste sentiment de dignité dans la position la plus malheureuse ?

— Oh ! vous allez me dire que je profite de votre malheur pour obtenir à tout prix un bien que je désire, que je suis sans âme en recherchant votre main après ce qui s'est passé.

— Si vous êtes assez généreux pour oublier ce passé, moi, je dois m'en souvenir. Envers vous j'ai été cruelle, injuste, je

le reconnais maintenant, mais hélas ! je craignais pour la vie de l'homme que j'aimais, je croyais à son amour, je croyais.... mais à quoi bon maintenant ces vains reproches? Il y a autant de courage que de noblesse dans votre offre, monsieur, et pourtant...

Ewen interrompit Thérèse :

— Regardez-moi, madame; j'ai vingt-cinq ans à peine, mon front est ridé, le chagrin m'a courbé avant l'âge. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire aux yeux; au cœur, c'est différent, vous le reconnaîtrez un jour! peut-être!... S'il était possible de braver les convenances, je vous dirais : Ma sœur..., venez dans nos solitudes.., votre enfant sera le mien.

— Ah ! monsieur, je vous connais enfin.... hélas ! trop tard, trop tard....

— S'il était trop tard, je ne serais pas ici. Je pourrais donc vous dire : — Ma sœur, venez partager ma solitude ; — mais le monde, que penserait-il? Quand je dis le monde, je parle de mes voisins, gens simples et honnêtes; je parle de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs femmes, qui vous accuseraient, qui m'accuseraient, parce qu'elles en auraient le droit, parce qu'aucune femme, si ce n'est la mienne, ne doit habiter avec moi la maison où mon père et ma mère sont morts.

— Bon et généreux cœur !

— Ainsi, quand je vous offre ma main, je... Mais non, — reprit-il en s'interrompant, — non, je ne puis pas dire cela.

— Je vous en conjure, parlez sans réticence ; ces touchantes preuves de bonté me font du bien ! Oh ! parlez, parlez.

— Vous avez raison. Eh bien ! quand je vous supplie d'accepter ma main, c'est pour que vous puissez être *ma sœur*... sans qu'on en médise... Comprenez-vous? Soyez tranquille, si vous avez votre fierté, j'ai ma délicatesse; si vous êtes de ces femmes qui n'ont qu'un seul amour, moi, je suis de ces hommes qui n'ont aussi qu'un seul amour... et qui pour rien au monde ne le voudraient profaner... En restant pour vous un frère, je pourrai continuer de vous aimer sans honte, vous pourrez accepter mon offre sans rougir...

— Mais, mon Dieu, qui peut vous inspirer un pareil dévouement ?

— Je vous dirai cela plus tard... quand vous aurez accepté.

D'ailleurs, vos malheurs ne suffisent-ils pas pour attendrir le cœur le plus dur? et cet enfant qui tout à l'heure a failli mourir à vos côtés....

— Oh! ne dites pas cela, ne dites pas cela.

— Si, madame, je le dirai; si, madame, je vous répéterai que refuser mon offre c'est agir en mauvaise mère... oui, madame, en mauvaise mère. Eh! de quel droit priver ce malheureux enfant de l'appui que je vous offre pour lui? Et si vous mourez demain, madame..., et si je meurs, que deviendra votre fille?

— Par pitié, ne parlez pas ainsi.

— C'est au nom de la pitié que je parle, madame; c'est au nom de la pitié que vous devez avoir pour votre fille que je vous dis qu'il serait mal à vous de la priver de l'avenir que la destinée lui offre. Soyez d'abord ma femme, laissez-moi reconnaître votre fille, lui donner un nom honorable, assurer son sort..... Après cela vous pourrez pleurer sans remords votre amour méconnu, maudire la fatalité qui a jeté sur votre route le fou stupide et féroce auquel vous avez en vain prodigué les trésors de votre cœur. Je pleurerai avec vous cette fatalité, car beaucoup de douleurs nous sont communes. Mais avant de savourer à loisir l'amère volupté d'un désespoir incurable, vous devez soustraire votre enfant au sort affreux qui a été le vôtre.

— Non, non, c'est impossible..., il y aurait à moi de la lâcheté, de l'égoïsme, de l'ingratitude, oui, de l'ingratitude, à accepter ce que vous m'offrez.

— Et si vous refusez, que ferez-vous alors? Vous travaillerez, n'est-ce pas? Mais avec l'âge les besoins de votre enfant augmenteront, et sa vie pendant bien longtemps encore dépendra de la vôtre. Et ensuite, lorsqu'il faudra la marier, à qui la donnerez-vous? Elle sera pauvre et sans nom...; quelle garantie de bonheur pourrez-vous exiger pour elle?

— Oh mon Dieu! mon Dieu! — dit Thérèse en levant les yeux au ciel, car elle était frappée de la triste vérité du raisonnement d'Ewen.

Celui-ci s'applaudit de l'effet salutaire qu'il avait produit.

— Vous le voyez bien, — dit-il, — vous êtes forcée de vous rendre à l'évidence.

Mais Thérèse n'était pas encore vaincue dans cette lutte de la plus sublime générosité contre une délicatesse obstinée ; elle reprit en essuyant ses larmes :

— Dieu ne m'abandonnera pas, il aura pitié de moi ; il me donnera de longues années, de la force, et j'élèverai mon enfant.

— Malheureuse femme! de la force.... Mais vous êtes brisée par la souffrance, mais votre existence ne tient qu'à un souffle.... Et je vous dis cela sans crainte, parce que je sais bien que la vie vous est odieuse, et que sans votre fille...

— Oh! il y a longtemps...., — dit Thérèse en jetant un regard sinistre à Ewen : elle l'avait compris.

— Vous le voyez donc bien : il y aurait de la folie, de l'inhumanité de votre part à faire dépendre la vie, l'avenir de votre enfant, d'une existence aussi précaire que la vôtre. Vous êtes jeune et belle, je le sais; l'offre que je vous fais, d'autres vous la feront, mais à quelles conditions! Il vous faudra lutter entre l'aversion que vous causera un second mariage et l'intérêt de votre enfant. Comme vous serez aussi vaillante mère que vous aurez été femme courageuse, tôt ou tard vous vous résignerez ; mais celui que vous me préférerez n'aura pas les mêmes raisons que moi d'aimer votre enfant et de vous laisser à vos regrets éternels. Quant à la sincérité de ma résolution, vous aurez deux garanties, votre délicatesse.... et la parole d'un homme qui, je le dis sans humilité comme sans orgueil, se conduit comme je me conduis.

A ce moment, Pierre frappa légèrement à la porte, et parut ployant sous le faix de matelas, de rideaux, et suivi de plusieurs commissionnaires également chargés.

— Ma pauvre sœur, — dit tout haut Ewen, — j'avais prié ce brave homme d'aller chez le premier tapissier venu chercher ce qui pourrait rendre supportable pour deux ou trois jours ce misérable réduit. Veuillez descendre un moment avec moi chez vos bons voisins, pendant qu'on mettra un peu d'ordre ici.

Thérèse regarda Ewen d'un air triste, comme pour lui reprocher son mensonge ; elle prit son enfant endormi dans ses bras, et descendit avec M. de Ker-Ellio chez Pierre Feraud.

Un repas apporté de chez un traiteur voisin était fort propre-

ment servi dans la première pièce, que le ferblantier n'occupait pas; un bon feu flambait dans l'âtre.

Hélas! faut-il le dire, à la vue de ces mets simples et salubres, Thérèse tressaillit et serra joyeusement son enfant contre son sein... La malheureuse mère avait faim....

Depuis la veille... elle n'avait rien mangé.

XXIII.

LE RÉCIT.

Grâce à l'intelligence et à l'activité des ouvriers que M. de Ker-Ellio alla plusieurs fois surveiller, en deux ou trois heures la mansarde de Thérèse fut rendue habitable. On recouvrit les lambris du toit et les murailles d'une étoffe simple, mais épaisse; on garnit de rideaux les fenêtres, on monta un excellent lit; enfin on cacha l'humide carrelage de cette pièce sous un moelleux tapis.

Sans doute il eût été plus simple de conduire Thérèse dans un hôtel garni; mais, craignant les refus ou la fière susceptibilité de la jeune femme, M. de Ker-Ellio avait d'abord voulu la mettre dans l'impossibilité de s'opposer à son projet. D'ailleurs Thérèse ne pouvait pas refuser les preuves de la sollicitude d'Ewen, grâce au titre de frère qu'il avait pris.

Après cette journée d'aventures si cruelles et si imprévues, Thérèse avait besoin de repos. Ewen prit congé d'elle; elle lui tendit affectueusement la main et lui dit :

— A demain donc. Vous êtes si bon que je serais bien coupable de ne pas avoir en vous une confiance aveugle. Je vous raconterai ma vie depuis que j'ai quitté la maison de M. Dunoyer. Je vous dirai ce que j'ai souffert, je vous dirai ce que j'éprouve maintenant. Alors, seulement alors, vous jugerez si je dois accepter et si vous pouvez me faire votre offre généreuse.

Le lendemain, Ewen trouva Thérèse plus abattue que la veille; elle avait beaucoup pleuré; seule, elle avait doulou-

reusement ressenti le contre-coup de l'infâme abandon de M. de Montal.

M. de Ker-Ellio secoua la tête.

— Vous n'avez pas été raisonnable, — lui dit-il.

— C'est vrai ; sans la pensée de ma fille, je ne sais pas jusqu'où serait allé mon désespoir.

— Vous aimez encore cet homme, — dit tristement Ewen.

— Hélas !

— Je ne vous fais pas de reproche... Si cruel, si fatal que soit cet amour, il est votre excuse.

— Non, je n'aime plus cet homme, ou plutôt... mais laissez-moi vous faire le récit que je vous ai promis, peut-être alors pourrez-vous comprendre les malheureuses contradictions de mon cœur.

— Je vous écoute, j'aurai envers vous la même franchise, en peu de mots je vous dirai ce qui m'est arrivé depuis que je vous ai quittée, puis nous envisagerons l'avenir ; nous prendrons une résolution digne, sage, et nous songerons surtout à votre pauvre petit ange, n'est-ce pas, ma sœur?

Ewen dit ces deux mots, *ma sœur,* avec une expression à la fois si tendre, si respectueuse, si résignée, que Thérèse, touchée jusqu'aux larmes, lui répondit :

— Oui, mon frère. Écoutez donc cette longue et pénible confession.

Avant de sortir de la maison de M. Dunoyer, je fis demander la permission d'embrasser ma mère et ma sœur une dernière fois, cela me fut refusé. Je suivis M. de Montal chez lui, où pouvais-je aller ! Parmi le peu de parents que j'avais, et qui tous étaient liés avec M. et Mme Dunoyer, aucun n'aurait voulu me donner asile. J'accompagnai donc l'homme que je regardais comme mon mari...

Dans le premier moment, je l'avoue, je fus assez égoïste pour ne pas songer que j'allais lui être à charge, à lui déjà si pauvre ; mais je ne songeais qu'au bonheur de ne plus le quitter désormais. La dureté de M. Dunoyer, l'insensibilité de ma mère m'exemptaient de tout remords. Jeune, aimante, courageuse, l'avenir ne m'effrayait pas. Je n'avais plus que M. de Montal à aimer sur la terre... J'étais heureuse... Lui, au contraire, était sombre, accablé ; mon sort l'inquiétait vivement, me disait-il.

En arrivant chez lui je fus à la fois saisie d'une joie d'enfant et d'un attendrissement involontaire ; tout ce qui l'intéressait, tout ce qui me retraçait ses habitudes, me semblait précieux ; le mélange de luxe et de misère que je trouvai chez lui me toucha profondément. Cette affectation d'élégance, pour ainsi dire désespérée, me parut de la dignité personnelle.

M. de Montal se jeta dans un fauteuil en cachant son visage dans ses mains avec tous les symptômes de l'abattement. J'attribuai son air désolé à ses regrets de m'avoir mise dans une position si difficile. Si j'avais alors cru lui être à charge et qu'il s'apitoyât sur son sort, une heure après j'aurais cessé d'exister ; mais je me croyais tendrement aimée, je me croyais surtout nécessaire au bonheur, à la vie de M. de Montal.

— Une fois mariés, lui disais-je, et lorsqu'on saura la conduite de ma famille à notre égard, nous inspirerons de l'intérêt. Connaissant votre capacité et nos malheurs, vos amis puissants viendront à votre aide. Que nous faut-il pour vire? La place la plus modeste jointe à mon travail. Nous nous retirerons dans quelque quartier éloigné, et, vous le verrez, Édouard, je vous ferai dans cette humble condition des jours plus heureux que les plus beaux jours de votre opulence.

— A cela que répondait-il?

— Qu'il n'était pas fait pour exercer un emploi subalterne ; qu'il lui restait quelque argent ; que sa position n'était pas encore désespérée. Par ses relations, il pourrait obtenir un consulat dans quelque pays éloigné, position à la fois lucrative et honorable. Seulement, pour que sa conduite privée ne nuisît pas à ses sollicitations, il jugeait convenable, disait-il, de ne pas habiter avec moi jusqu'au jour de notre mariage. Il me louerait un petit logement dans un quartier retiré ; il y viendrait passer le temps que ses démarches lui laisseraient ; les convenances seraient ainsi ménagées. Cette séparation pénible me parut raisonnable, prudente ; je m'y résignai. La première journée que je passai ainsi avec lui fut triste et douce. Nous fîmes beaucoup de projets. J'insistai encore auprès de M. de Montal pour qu'il bornât ses prétentions à une place obscure, qu'il obtiendrait certainement. Je lui rappelais nos rêves de médiocrité cachée. Redoutait-il les railleries du monde? Mais les gens de cœur pourraient-ils jamais railler un

homme qui, après avoir follement dissipé son patrimoine, se vouerait à une existence laborieuse et honorable? Il fut inflexible; il ne voulait pas me réduire à un sort si infime. Telle était toujours la suprême raison derrière laquelle il se retranchait.

Le lendemain matin, il sortit de très-bonne heure pour s'occuper de mon appartement, me recommandant de ne pas répondre si l'on sonnait. Je restai seule. M. de Montal était parti depuis quelque temps, lorsque j'entendis ouvrir la porte du salon qui précédait la chambre à coucher. Je crus que c'était lui... Ah! monsieur, cette première trahison aurait dû m'éclairer; mais non, non, j'étais trop aveuglée....

— Eh bien! qu'était-ce?

— Une femme, jeune, jolie, que je ne connaissais pas, quoique je me rappelasse confusément ses traits.

— Une femme! Et que venait-elle faire? et comment était-elle entrée?

— Avec une clef qu'elle possédait. M. de Montal n'avait pas eu le temps de la prévenir de mon arrivée chez lui.

— Et cette femme?

— Était Mlle Julie, une actrice. Je ne vous dirai rien de ma honte, de ma douleur, de l'insolence de cette fille, me prenant pour une de ses pareilles; elle me reprocha grossièrement de chercher à lui enlever son amant; mais ce serait en vain, disait-elle; elle était sûre de l'amour de M. de Montal, il l'aimait passionnément, il avait voulu l'épouser; mais elle avait refusé cette offre, sachant son inconduite.

— Mon Dieu! que vous avez dû souffrir!

— Non, j'étais indignée, voilà tout. Ce que me disait Mlle Julie me semblait une calomnie par trop absurde, je n'y crus pas. Enfin, cette femme me déclara qu'elle attendrait M. de Montal, et qu'à son retour je verrais qui, d'elle ou de moi, sortirait de chez lui. Ce sera moi, et à l'instant, lui dis-je; et j'allai attendre M. de Montal dans la rue. Du plus loin que je l'aperçus, je courus à lui, je lui dis tout; il me rassura.

— Il vous rassura?

— Oui. Mlle Julie le persécutait depuis qu'il l'avait quittée pour être tout à notre amour. Il lui avait autrefois donné une clef de son appartement; il n'avait pas songé à la lui retirer.

Tel était le mystère de son apparition chez lui; je le crus; j'avais tant besoin de le croire ! Il me dit qu'il venait de trouver, rue de l'Ouest, près du Luxembourg, deux chambres dans une maison tranquille et retirée; qu'on s'occupait d'y transporter les meubles nécessaires; le soir même je pourrais m'y établir. Pour rien au monde, je n'aurais voulu retourner chez M. de Montal.

Rien de plus modeste que le petit logement que je devais occuper en attendant notre mariage; la maison était tranquille, les fenêtres s'ouvraient sur de grands jardins, la rue était presque déserte; le silence de cette retraite me plaisait. Nous étions trop pauvres pour que je prisse une femme de chambre. La portière de la maison se chargea de mon ménage.

Je fus un peu effrayée pendant les premières nuits de me trouver seule dans cet appartement; mais peu à peu je m'y habituai. Notre mariage devait avoit lieu dès que les formalités nécessaires seraient accomplies. M. de Montal attendait, disait-il, avec autant d'impatience que moi la fin de cette séparation.

Alors commença pour moi une vie paisible et heureuse, oh ! bien heureuse ! trop heureuse ! car ce souvenir me poursuivra toujours. Je ne voyais personne. J'avais à cœur de ne pas être à charge à M. de Montal; je m'étais mise à broder, la femme qui me servait me procura quelque clientelle, je pus suffire à mes besoins journaliers. M. de Montal venait me voir presque chaque jour, il était triste ou gai, selon qu'il espérait ou qu'il désespérait des promesses qu'on lui faisait au sujet du consulat. Ce n'était pas tout : l'illégitimité de ma naissance, me disait-il, compliquait beaucoup les formalités de notre mariage, et en reculait malheureusement le terme. Je le croyais, je le consolais, car, pour certaines choses, j'avais plus de courage que lui. Sans doute, il m'était cruel de vivre ainsi séparée de l'homme qui était tout pour moi; mais je me résignais en songeant à l'avenir et en jouissant de la félicité présente.

Mes jours mauvais étaient ceux où je ne voyais pas M. de Montal. Loin de l'accuser, je le plaignais : il devait souffrir autant que moi. Ces jours-là, je travaillais avec moins d'énergie, j'éprouvais de vagues tristesses; mais aussi, le lendemain, quelle joie ! comme je guettais de loin son arrivée !

Un mois se passa ainsi, pendant lequel il manqua rarement de venir; le mois suivant, il fut quelquefois deux et trois jours sans paraître. Mais je ne pouvais lui faire des reproches : ses démarches pour son consulat, les préparatifs de notre union, absorbaient tout son temps. Et puis, ce qui m'ôtait la force de me plaindre, c'est que je le trouvais moins soucieux et plus gai que par le passé. Il attribuait ces heureux changements dans son caractère à ses espérances presque réalisées, à notre réunion prochaine, à l'espoir de me voir enfin dans une position brillante et digne de moi. Néanmoins, en attendant cette fortune inespérée, je redoublais de zèle, de travail, ne voulant pas abandonner notre avenir à la merci d'une incertaine protection.

Un libraire retiré occupait avec sa femme un des appartements de la maison où je logeais ; c'étaient d'excellentes gens. Sachant que je ne sortais jamais, ils mirent leur bibliothèque à ma disposition. Voyant, par le choix de quelques ouvrages, que je savais l'anglais, le libraire me demanda si je pourrais me charger de quelques traductions. Vous jugez de ma joie, et avec quelle reconnaissance j'acceptai.

Je me levais avec le jour. D'abord je m'occupais de ma broderie, qui était d'un revenu modique, mais assuré; je préférais m'en occuper le jour parce que, le soir, ma vue se fatiguait. M. de Montal venait généralement à deux heures, quand il venait. Mon luxe et mon plaisir étaient de faire, pour le recevoir, une toilette bien simple, mais d'une élégante simplicité, d'être coiffée comme il l'aimait. Après son départ, je me remettais à ma broderie jusqu'à la nuit. Alors j'allumais ma lampe, et, après un modeste dîner que m'apportait ma femme de ménage, je m'occupais de mes traductions jusqu'à onze heures ou minuit...

Oh! si vous saviez que de longues soirées d'hiver j'ai ainsi passées seule... mais occupée; mélancolique..... mais non triste.

— Et il ne venait jamais passer la soirée avec vous?

— Bien rarement, peut-être une fois ou deux par mois.

— Et c'est à ces gens-là que de tels bonheurs sont réservés! — dit M. de Ker-Ellio en soupirant.

— M. de Montal, — reprit Thérèse, — était obligé, et bien

malgré lui, me disait-il, d'aller chaque soir dans le monde pour y rencontrer les gens influents dont il avait besoin. On est si vite oublié quand on n'est pas incessant, ajoutait-il; et comme toujours je le croyais et je me résignais. Cette séparation n'aurait d'ailleurs qu'un temps. Quelquefois, lorsque M. de Montal me quittait, je l'accompagnais, nous faisions une longue promenade sur le boulevard du Mont-Parnasse. C'étaient mes jours de fête. Il me ramenait à ma porte, et je remontais chez moi avec une provision de bonheur.

Les soirées qui suivaient ces promenades faites avec lui étaient bien douces; alors mon travail me semblait plus facile, quelquefois je restais à écrire jusqu'à deux heures du matin. Mes traductions et ma broderie me rapportaient dix à douze francs chaque journée. De l'une de mes deux pièces j'avais fait un petit cabinet d'étude où j'avais toujours quelques fleurs. M. de Montal les aimait; j'allais les acheter moi-même chez les jardiniers fleuristes si nombreux dans ce quartier. C'était à la fois un plaisir et une distraction; malgré ces folies, — dit Thérèse en souriant tristement, — au bout de deux mois j'avais amassé plus de deux cents francs. Avec quel triomphe je les donnai à M. de Montal, en lui disant que c'était le commencement *de ma dot !* Il fut émerveillé.

— Ah ! si vous vouliez, lui dis-je, vous occuper aussi, renoncer à votre projet d'ambition, nous serions si heureux; vous le voyez, la place la plus modeste, avec ce que je puis gagner, nous permettrait de vivre presque dans l'aisance; nous avons si peu de besoins. Mais, hélas! il ne voulait pas, disait-il, me voir ainsi travailler toujours, cela lui était pénible, il y consentait parce que lui-même vivait avec la plus sévère économie en attendant cette place si désirée. Je n'osais lui répondre que ses dépenses pour l'obtenir nous auraient fait vivre pendant des années, peut-être; mais enfin, j'étais radieuse de songer que je pourrais, moi seule, suffire à nos besoins. Cette pensée me donnait de nouvelles forces.

— Et vous n'aviez aucune nouvelle de votre famille?

— Aucune. On m'avait envoyé, chez M. de Montal, mes robes, mon linge, quelques objets qui m'avaient été donnés en cadeaux; rien de plus.

— Les infâmes!

— M. de Montal voulait me faire poursuivre M. Dunoyer pour en obtenir une pension alimentaire. Jamais je n'y voulus consentir.

— Oui, — dit Ewen après quelques moments de réflexion, — vous deviez être bien heureuse, de cette vie d'amour et de travail; je comprends que le souvenir de ce temps vous soit à la fois cher et douloureux.

— Cela est inexplicable, mais cela est. J'aurais été riche, je n'aurais souffert aucune privation, que mon bonheur eût été peut-être moins vif. Mon amour avait encore grandi dans cette solitude et dans cette lutte contre l'infortune; il était devenu à la fois sérieux comme le dévouement, saint comme le devoir. Il me semblait que j'expiais en partie ma faute en me résignant à vivre si longtemps séparée de M. de Montal. Mon vieux libraire était si content de mon travail qu'il augmenta mon salaire; le troisième mois je pus donner encore deux cents francs à M. de Montal.

— Et il prenait cet argent?

— Pourquoi l'aurais-je gardé? Il en avait plus besoin que moi. Pouvais-je prévoir qu'un jour je regretterais amèrement ces modestes sommes, hélas! pour mon enfant.... Mais, plus tard, vous saurez tout... Mon Dieu! je vous attriste, je vous blesse en vous parlant ainsi des seuls jours heureux que j'aie connus.

— Non, non, vous le savez, ma sœur, il faut que je sache tout, entendez-vous, tout, pour que nous puissions, comme vous me l'avez dit, envisager sûrement l'avenir. Et puis la seule consolation du malheur n'est-elle pas de parler du bonheur qui n'est plus?

— Oh! oui, ces souvenirs m'ont bien souvent aidée à vivre; mais je touche au moment le plus funeste et à la fois le plus beau de ma vie; ce trop grand bonheur aurait dû me faire pressentir qu'il cachait quelque horrible raillerie de la destinée.

C'était le vingt-cinq mars, un mercredi, je me le rappelle. Depuis huit jours je n'avais pas vu M. de Montal; pour la première fois son absence s'était ainsi prolongée; il entra chez moi, je me jetai dans ses bras en fondant en larmes. — Tu pleures, ma Thérèse, s'écria-t-il, c'est de joie qu'il faut pleurer.

J'ai le consulat de Lisbonne, 20,000 francs d'appointement, et nos bans sont publiés depuis ce matin : voilà l'excuse et le motif de cette longue absence qui m'a autant affligé que toi. — Rien ne s'oublie plus vite que le chagrin lorsqu'un grand bonheur lui succède. Je ne pouvais d'abord croire à ce que me disait M. de Montal, mais sa joie était si vive, sa physionomie si rayonnante, que je me rendis à cette évidence, et pourtant...

— Comment, ce consulat? vos bans publiés?

— Mensonge, mensonge. Sa joie, savez-vous ce qui la causait? je l'ai appris depuis, c'était la certitude d'être aimé de Mme de Beauregard.

— Comment, à cette époque, il la voyait?

— Tous les jours. Mais ces révélations ne viendront que trop tôt. Puisque vous êtes assez généreux pour m'entendre, laissez-moi m'appesantir sur le dernier bon souvenir qui me reste.

Ce jour-là donc, M. de Montal me dit : — Thérèse, il faut que nous fêtions cette bonne chance qui assure à jamais notre avenir. Voici mes projets : le temps est charmant, nous allons faire une longue promenade, puis nous irons comme deux amants dîner au cabaret, et ensuite au spectacle en petite loge grillée.

Pardonnez-moi de vous entretenir de ces puérilités, — dit Thérèse à Ewen, — et ne vous étonnez pas si la proposition de M. de Montal me fit un plaisir extrême. Tout semblait d'accord pour rendre cette journée ravissante, il faisait un soleil de printemps, les prés commençaient à verdir. Quoique les environs de Paris soient peu pittoresques, le temps était si doux, si pur, j'étais si contente, que jamais la vue des plus beaux sites ne m'aurait causé une impression plus charmante. J'avais retrouvé la pétulante gaieté de mes quinze ans. Édouard fut aussi d'une joie folle. Enfin, bien lassés, nous revînmes à Paris; je fis ma plus belle toilette pendant que M. de Montal rentrait chez lui; il revint me prendre; notre dîner fut très-gai. Ensuite nous allâmes au théâtre; jamais spectacle ne m'intéressa davantage. J'étais seule avec M. de Montal; malgré moi je partageais ses ambitieuses espérances. Le consulat de Lisbonne n'était qu'un premier pas vers une fortune plus haute.

Que vous dirai-je? cette journée enchanteresse passa comme le plus riant des songes. Le soir, en me ramenant chez moi, M. de Montal me dit une chose qui la veille m'eût fait bien pleurer, mais qui alors me fut presque indifférente.

Pour se mettre au fait des affaires de son consulat, il devait aller passer huit ou dix jours chez un ancien consul de cette résidence qui habitait Melun; il m'écrirait souvent pour me rendre moins pénible cette petite séparation indispensable. J'étais dans un tel enivrement, et ce grossier mensonge me semblait d'ailleurs si naturel, que je pris mon parti résolument. Qu'était-ce que dix jours! Nous devions nous marier le 17 avril. Telle était l'époque qu'il avait fixée. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre? Je ne sais. C'était pour donner, sans doute, une apparence de réalité à ses tromperies. Il partit.

— Mais ce consulat? ce voyage à Melun pour se mettre au fait?

— Mensonge, vous dis-je, mensonge. Au bout de quatre jours je reçus de lui une lettre très-tendre; seulement, soit par oubli, soit à dessein, M. de Montal ne me donnait pas son adresse; je ne pus lui répondre. Quelques jours après, nouvelle lettre aussi tendre que la première, mais elle m'annonçait que les travaux de M. de Montal sur son consulat futur lui prendraient encore quelque temps. J'attendis encore.

— Quelle effronterie! Quelle cruauté! savez-vous où il était alors?

— A Melun, en effet; mais Mme de Beauregard avait une propriété à un quart de lieue de cette ville, et il y passait des journées entières.

— Oh! c'est horrible! mais pourquoi ces odieux mensonges?

— Il importait à ses projets que je n'eusse pas de soupçons; il voulait à tout prix me rassurer et donner un prétexte à ses absences; il craignait sans doute que je fisse un éclat qui l'eût compromis auprès de Mme de Beauregard. Enfin ce voyage finit. Lorsque je revis M. de Montal, quinze jours après cette journée où j'avais été si heureuse, ce fut moi qui, cette fois, radieuse, fière, enivrée, me jetai dans ses bras... J'étais mère!...

— Et cela... cela ne toucha pas le cœur de cet homme?

— Il partagea mon bonheur, du moins il parut le partager;

mais il m'annonça une triste nouvelle : le ministère était chancelant, et le ministre son ami, pour s'assurer d'un opposant très-influent, avait disposé du consulat. Hélas ! je l'avoue, en songeant à l'avenir de notre enfant, moi, jusqu'alors si indifférente, pour ne pas dire si contraire aux projets ambitieux de M. de Montal, je regrettais cette place qui nous eût mis à l'abri des privations que je ne redoutais pas pour moi, mon Dieu !

De ce jour datent mes malheurs. M. de Montal resta une semaine entière sans me voir. Je lui écrivis deux fois, je ne reçus pas de réponse ; enfin il vint, mais sa froideur, sa brusquerie me frappèrent. L'époque fixée pour notre mariage était dépassée depuis longtemps ; je le lui rappelai. Il me demanda durement si je me fiais ou non à lui. — Mais nos bans sont publiés? lui dis-je. — Cela ne prouve rien, — me dit-il, — l'inconvénient de votre naissance cause à chaque instant de nouvelles difficultés ; j'ai l'ennui de les lever, épargnez-moi donc la fatigue de vous entendre faire toujours la même demande.

Ce reproche sur ma naissance me fit mal. Je pensai à mon enfant ; un moment j'eus un horrible pressentiment : Si M. de Montal me trompait, un jour on lui reprocherait peut-être aussi sa naissance... Mais je me rassurai bientôt en songeant à la loyauté d'Édouard. Deux semaines se passèrent encore sans que je le visse ; alors mille inquiétudes m'assaillirent. Ce ne fut pas tout. Ces chagrins, joints aux préoccupations de mon nouvel état, ne me laissaient aucune liberté d'esprit ; et pourtant, depuis la ruine des espérances de M. de Montal, je sentais plus que jamais la nécessité du travail.

Mais hélas ! pour la première fois, je me trouvai presque incapable de rien faire, tant j'étais cruellement absorbée. Si machinale que soit une œuvre de traduction, il m'était impossible de m'y livrer au milieu des inquiétudes, des angoisses dont j'étais assaillie. Je luttai énergiquement contre ce découragement ; ce fut en vain. Les reproches bienveillants du libraire m'apprirent que mon travail perdait de jour en jour de sa valeur ; j'avais beau m'appliquer de tout mon pouvoir, ma pensée était ailleurs ; je voulus vaincre ma préoccupation, mes efforts même tournèrent contre moi ; si je parvenais quel-

quefois à éloigner pendant une heure les pénibles idées qui m'assiégeaient, elles revenaient bientôt avec une nouvelle violence.

Alors la plume me tombait des mains, je fondais en larmes, je me désespérais, je me jetais à genoux pour invoquer la Providence; mais hélas! le temps s'écoulait. Chaque heure perdue dans le désespoir était aussi une heure perdue pour mes ressources.... A cette pensée désolante, je séchais mes larmes, je reprenais ma tâche en maudissant ma faiblesse, en me disant que mon enfant ressentirait peut-être la réaction de mes chagrins; je me reprochais jusqu'à ma douleur... elle pouvait atteindre ce pauvre petit être. Mais bientôt mes idées s'obscurcissaient davantage, le chagrin m'hébêtait; le libraire, mécontent, cessa peu à peu de m'employer. Privée de cette précieuse ressource, je me bornai à la broderie; quoique mon agitation fébrile fît parfois trembler convulsivement ma main, au moins je n'étais pas absolument incapable de cette occupation. Mais quelle différence! En brodant douze a quinze heures par jour, je ne gagnais pas le quart de ce que je gagnais avec mes traductions...; et puis ma vue s'affaiblit peu à peu. Oh! ce fut un jour terrible que celui où mes yeux fatigués se refusèrent à ce travail, ma seule, ma dernière ressource.

— Mais ce que vous avez souffert est horrible, pauvre infortunée! Moi qui parlais de mes douleurs, grand Dieu! avais-je seulement le droit de me plaindre? Mais cet homme? cet homme?

— Après la scène dont je vous ai parlé et dans laquelle il s'était montré si dur, je restai quinze jours sans le voir; je lui avais écrit sans recevoir de réponse, il m'avait toujours défendu d'aller chez lui; effrayée de cette absence prolongée, je ne tins pas compte de cet ordre, j'y allai. Son domestique me dit qu'il était sorti, qu'il s'habillait au club où il dinaît, et qu'il ne rentrerait peut-être que bien avant dans la nuit.

— Comment! M. de Montal vivait encore avec un certain luxe pendant que vous vous épuisiez à travailler!... Il vous prenait le peu d'argent que vous gagniez si péniblement? mais c'est infâme!

— Il avait des habitudes de dépenses auxquelles il ne pouvait pas renoncer; il l'avouait. Le peu d'argent que je lui remettais

de temps en temps était alors presque du superflu pour moi. J'attendis M. de Montal dans la rue, à sa porte, depuis deux heures jusqu'à minuit. A cette heure, je me lassai, je mourais de fatigue et d'inquiétude; je rentrai chez moi. C'était encore une journée perdue pour le travail.

Le lendemain, au point du jour, je retournai chez lui. Son domestique me dit qu'il avait ordre de n'éveiller son maître qu'à midi : j'attendis jusqu'à midi. Je ne puis vous dire avec quelle colère, avec quelle brutalité, il me reçut, avec quelle amertume il me reprocha de l'accabler de lettres, de le poursuivre de ma présence... Le poursuivre de ma présence! — reprit Thérèse avec amertume ; — je ne l'avais pas vu depuis quinze jours... L'accabler de mes lettres! étais-je donc coupable de lui écrire, lorsque j'étais dévorée d'inquiétudes? Il finit par me déclarer que, si je continuais de l'obséder ainsi, il ne tiendrait aucune de ses promesses.

— Cela devait être... cela devait être; seulement cet homme a bien tardé.

— S'il a tardé, c'est qu'il craignait un éclat... Vous saurez cela plus tard... Enfin, pour la première fois, il me dit...

— Vous hésitez! Thérèse... cela est donc bien horrible?

— Oui, mais je ne veux rien vous cacher, je ne suis plus tenue à aucun ménagement. Eh bien! pour la première fois il me dit qu'en me promettant de m'épouser il s'était adressé à une jeune personne qu'il croyait la fille légitime de M. Dunoyer, et non pas à une fille naturelle repoussée, reniée par sa famille.

— Continuez, continuez, rien ne m'étonnera plus.

— Cette duplicité m'indigna. Mais que pouvais-je faire? mon sort, ou plutôt celui de mon enfant, n'était-il pas entre ses mains? Je fus lâche, je pleurai, je suppliai; M. de Montal se radoucit et me dit qu'il ne se refusait pas à notre mariage, mais qu'il se réservait d'en fixer l'époque, et qu'il dépendrait de ma soumission à ses volontés d'en reculer ou d'en rapprocher le terme. J'étais à sa merci, je me résignai; je lui demandai en pleurant quand je le reverrais; il s'emporta de nouveau. — J'allais recommencer à l'obséder, s'écria-t-il; il me verrait quand cela lui conviendrait, je n'avais qu'à l'attendre, il viendrait me voir au premier jour. — Je le quittai.

— Et il ne s'informa pas de vos besoins?

— Je ne l'y avais pas habitué; mon travail m'avait d'abord suffi et au-delà.

— Mais, ruiné comme il l'était, de quelle manière pouvait-il suffire à ses dépenses assez considérables?

— Lorsque je quittai la maison de M. Dunoyer, M. de Montal avait encore à lui et pour toute fortune, m'avait-il dit, cinq à six mille francs. Mais M. Dunoyer lui avait reproché devant moi de lui devoir deux cents louis. Bien souvent j'avais conjuré M. de Montal d'éteindre cette dette; je ne sais s'il le fit.

Pardonnez-moi maintenant si j'entre dans quelques détails qui vous paraîtront puérils; mais ils sont nécessaires. Trois semaines se passèrent sans que j'entendisse de nouveau parler de M. de Montal. Je n'oubliais pas ses menaces et sa défense de retourner chez lui; je n'osai pas le braver, je me contentai de lui écrire, sans me plaindre, que j'étais souffrante, abattue, désolée, que je n'exigeais rien, mais que je serais bien heureuse de le revoir, ne fût-ce qu'une heure; que cela remonterait mon courage, que l'état dans lequel je me trouvais méritait peut-être cette preuve de son attachement; et cela, je vous l'assure, — ajouta Thérèse en essuyant ses larmes, — était dit bien tristement, mais sans aigreur, sans l'ombre d'un reproche.

— Un tigre eût été attendri; lui ne répondit rien... n'est-ce pas?

— Rien... D'après mes dernières lettres, je l'avoue, j'avais compté sur sa présence... j'attendis un jour... deux jours... trois jours... il ne vint pas. Je perdis tout espoir, mes forces étaient à bout, j'avais dépensé une petite somme que j'avais conservée... ma vue devenait de plus en plus faible, ma broderie me donnait à peine de quoi vivre; je tombai malade. Je n'osai pas prier M. de Montal de venir avant d'être sûre que j'étais réellement bien malade; au bout de quelques jours, quand mon visage porta des marques visibles de souffrances, je lui demandai à le voir.

— Il ne vint pas? il ne répondit pas?

— Si... il me répondit... qu'il n'était pas dupe de mes mensonges et de mes ruses.

— L'infâme! l'infâme!

— Ma maladie dura près d'un mois ; pour subvenir aux dépenses qu'elle me causa, je vendis plusieurs de mes vêtements, et quelques petits objets de luxe dont on m'avait fait présent chez ma mère et qu'on m'avait renvoyés lorsque j'avais quitté la maison de M. Dunoyer. J'attendais avec anxiété la fin de ma convalescence, ou plutôt le moment où je pourrais me lever, j'avais mon projet.

Enfin j'eus la force de me soutenir. La première fois que je me regardai dans un miroir, je fus d'abord effrayée, puis satisfaite du changement de mes traits : M. de Montal verrait bien que ma maladie n'était ni une ruse ni un mensonge, il aurait alors pour moi, sans doute, quelques paroles d'intérêt. Je me rendis chez lui ; il y a maintenant six mois de cela. Lorsque je me trouvai devant sa porte, je faillis m'évanouir, tant j'étais faible encore. Enfin, je repris courage, il était impossible qu'à mon aspect M. de Montal ne fût pas saisi de pitié. Je montai, on parlait très-haut chez lui ; sa porte était entr'ouverte. Tout à coup, je vis sortir de l'appartement cette femme dont je vous ai déjà parlé...

— Mlle Julie?

— Elle-même ; elle paraissait exaspérée. Le portier la suivait en tâchant de la calmer. En me voyant, elle poussa un cri de surprise. — Vous ici, madame? Vous n'êtes donc pas accouchée? — Je la regardai sans lui répondre ; sa fureur m'effrayait. Après m'avoir un instant examinée attentivement, elle s'écria : — Oh ! le monstre ! c'était un mensonge... j'ai été sa dupe encore cette fois. — Puis, me prenant par le bras avec violence, elle m'attira dans l'appartement, qui était complétement démeublé, elle en referma la porte, et nous nous trouvâmes seules. Je ne cherchai pas à sortir, j'étais anéantie, les plus funestes pressentiments me brisaient le cœur. — Madame, me dit cette femme presque avec intérêt, — pardonnez-moi de vous avoir injuriée la première fois que je vous ai rencontrée ici, je ne savais pas qui vous étiez... malheureusement pour vous, car il était peut-être encore temps de vous désabuser sur le compte du misérable qui nous trompait si indignement toutes deux... Maintenant, apprenez l'infamie de sa conduite ; depuis six mois, il vous est infidèle pour moi, et moi, il me trompe à mon tour, savez-vous pour qui? Pour une veuve, la

marquise de Beauregard, à laquelle il fait la cour, qu'il veut épouser, et qu'il épousera sans doute, il est si roué; j'ai appris tout cela hier; et j'avais été jusqu'ici assez sotte pour ne me douter de rien. Ce n'est pas tout, il est parti cette nuit, on ne sait pas pour où, mais sans doute pour aller rejoindre sa marquise.

Je n'ai pas besoin de vous dire, — reprit Thérèse, — l'horrible révolution que me causa cette nouvelle. Pourtant, jusqu'à cette heure, et quoi que m'eût dit Mlle Julie, jamais je n'avais cru M. de Montal capable de me sacrifier si indignement et d'épouser Mme de Beauregard. Ma confiance était folle, mon illusion stupide, mais je la bénis, car elle m'a épargné un crime peut-être.

— Quel aveuglement! Jamais l'idée de ce mariage?...

— Jamais. J'avais cru à une liaison de galanterie entre eux, rien de plus. Cette femme était perdue dans l'opinion publique.

— Mais elle était puissamment riche.

— C'est vrai; mais je ne pouvais croire à tant de bassesse. Enfin, Mlle Julie m'apprit que M. de Montal lui avait cyniquement avoué qu'il ne m'avait enlevée que dans l'espoir d'une riche dot et d'hériter un jour d'une partie de la fortune de M. Dunoyer; mais qu'après la répudiation de M. Dunoyer il ne pensait plus à m'épouser, et qu'il n'avait pour moi que les égards commandés par ma triste position. Ce n'est pas tout... Comment oserai-je encore?

— Courage... courage!

— C'est qu'il me semble que la honte de M. de Montal rejaillit sur moi... J'ai aimé un tel homme... hélas! et, méprisez-moi, souvent j'ai regretté le temps où je croyais à son amour... Enfin ce sera une expiation de plus.

— Eh bien?

— Cette femme, Mlle Julie, m'apprit, au milieu d'un redoublement de colère et d'indignation, que trois jours auparavant M. de Montal était venu à elle tout éploré.... oui, lui dire en sanglotant que je venais d'accoucher.., qu'il avait épuisé ses dernières ressources pour moi, et qu'il venait s'adresser à la générosité de Mlle Julie, pour qu'elle lui prêtât mille écus, destinés à me mettre, pendant quelque temps, moi et mon enfant, à l'abri de la misère!

— Mais cet homme a des raffinements d'ignominie révoltants ! — s'écria M. de Ker-Ellio au comble du dégoût et de l'indignation, — c'est l'hypocrisie dans la plus infâme dégradation.

— Enfin, les larmes de M. de Montal furent tellement hypocrites, il peignit ma triste position avec tant d'éloquence, qu'il sut intéresser à mon sort cette femme dont j'avais été la rivale, et qu'elle fit malgré son avarice (elle me l'avoua) ce prêt à M. de Montal, qui l'avait, me dit-elle, ensorcelée en lui peignant mes malheurs pendant ma grossesse.

— Oh ! que de honte ! cela est-il possible, mon Dieu ? cela est-il possible ? Heureusement ce hideux récit touche à son terme.

— L'argent que M. de Montal avait emprunté soi-disant pour moi, était destiné à un voyage qu'il devait faire pour aller rejoindre Mme de Beauregard, partie depuis quelques jours. Du moins telle fut l'explication que me donna Mlle Julie ; le démeublement de l'appartement de M. de Montal justifiait ses craintes, malheureusement trop fondées.

Mlle Julie avait appris la veille, et je l'appris d'elle, que, depuis quatre ou cinq mois, M. de Montal faisait une cour assidue à Mme de Beauregard ; le monde, malgré sa complaisance habituelle, avait durement repoussé cette femme ; personne ne la recevait plus depuis le scandaleux éclat de ses aventures. Deux fois, M. de Montal l'avait suivie à la campagne. Tel avait été le prétexte de sa première absence à Melun. Que vous dirai-je de plus ? J'étais si écrasée par cette nouvelle, que Mlle Julie elle-même eut pitié de moi ; elle voulait se venger de M. de Montal, découvrir ses traces, aller le rejoindre et le démasquer aux yeux de Mme de Beauregard ; elle m'offrit ses services.

— Toutes les douleurs, toutes les humiliations ! vous n'aurez échappé à aucune !

— Je refusai, je revins chez moi... Ce qui me reste à vous dire est si douloureux que j'abrégerai. Peu après, la misère vint m'accabler ; par suite de ma maladie j'avais presque perdu la vue ; mon travail me rapportait si peu que je fus hors d'état de payer le loyer de mes deux chambres. Je vendis le peu de meubles que je possédais, j'allai me loger dans un cabinet garni.

— Vous! vous! mon Dieu! élevée dans le luxe!

— Le terme de ma grossesse approchait, je surmontai une horrible répugnance; je ne voulais pas que mon enfant fût victime de mon orgueil; j'allai accoucher à l'hospice; là au moins nous reçûmes tous deux des soins auxquels ma pauvreté ne m'eût pas permis de prétendre.

M. de Ker-Ellio cacha sa tête dans ses mains en poussant un douloureux gémissement.

Thérèse continua, en essuyant ses larmes :

— Au bout de quinze jours, selon l'usage, on me renvoya de cet asile avec mon enfant, qui fut alors ma joie et ma douleur. En entrant à l'hospice, je possédais quatre francs environ; j'augmentai quelque peu cette somme du fruit de mon travail pendant que je séjournai là. En sortant, je pus acheter ce joli berceau pour mon enfant, — dit Thérèse en montrant à Ewen ce petit meuble somptueux; — ce fut ma dernière folie. Je garnis cette misérable mansarde de ce qui m'était indispensable, il ne me resta rien. Malgré un travail opiniâtre, les soins que réclamait ma fille absorbaient beaucoup de mon temps; je gagnais à peine de quoi vivre; je n'avais pas de bois. Le froid devint si rigoureux que, tremblant pour la santé, pour la vie de cet enfant, je me résignai pour la première fois à une démarche que pour moi seule je n'aurais jamais tentée.... J'écrivis à ma mère.... Vous savez sa réponse. Lorsque cette excellente femme, ma voisine, est entrée ici, elle m'a trouvée expirant de froid et de besoin...

Vous savez tout jusqu'à ce jour. Malgré moi j'avais vaguement espéré le retour de M. de Montal. Si incertain que fût cet espoir, il m'avait toujours soutenue.

Maintenant ai-je besoin de vous dire que mon cœur est brisé, flétri, mort pour tout autre sentiment que l'amour maternel? A force d'avoir souffert par l'amour, ce mot seul m'est odieux.

Vous dirai-je enfin que malgré l'horrible ingratitude de M. de Montal, que malgré ses bassesses, que malgré son parjure et sa trahison, je regretterai toujours comme le plus beau, comme le plus heureux moment de ma vie, le temps où je le voyais chez ma mère, et le temps plus cher encore à mon

cœur où, dans ma retraite de la rue de l'Ouest, je passais la moitié de mes journées à l'attendre en travaillant, et le reste des heures à me rappeler sa venue avec délices?

Cela est lâche et honteux, je le sais; son abominable conduite devrait ternir jusqu'à ces souvenirs chéris, mais cela n'est pas, non, cela n'est pas. Il n'est point de souvenir, voyez-vous, plus puissant, plus opiniâtre, que celui de l'amour heureux dans le travail et dans la pauvreté; aucun plaisir fastueux, aucune obligation mondaine ne vous en distrait. C'est à lui, à lui seul que vous demandez toutes vos joies, toutes vos félicités.

Je vous le répète, mon cœur s'est usé à la fois et dans le bonheur et dans la douleur. Tout ce qui me reste de sensibilité est concentré sur mon enfant... Oui, mon cœur est mort; s'il bat encore quelquefois et bien rarement, c'est à la pensée des jours passés, c'est à la pensée d'un bonheur qu'il ne m'est plus, hélas! donné de ressentir.

A cette heure, vous savez tout, — dit Thérèse en terminant; — comprenez-vous enfin pourquoi je refuse votre offre, si noble, si généreuse? Que serai-je pour vous? A peine une amie froide et triste. Pourquoi vouloir enchaîner votre vie à une vie désormais muette et glacée comme la tombe? Ah! croyez-moi, un cœur comme le vôtre est digne de rencontrer un cœur qui lui réponde. Craignez de céder à un mouvement de pitié exaltée; un jour vous ressentiriez des regrets cruels, et vous ne seriez pas seul à gémir d'avoir poussé la grandeur d'âme jusqu'à la folie. . . . . .

Ewen de Ker-Ellio avait écouté Thérèse avec un mélange indicible d'admiration, de douleur et de pitié; il la trouvait si courageuse, si résignée, que son amour pour elle avait encore augmenté.

Toute âme humaine a son côté faible. En parlant du sentiment absolument fraternel qu'il avait voué à Thérèse, Ewen mentait peut-être à son insu; non qu'il eût jamais songé à abuser des droits que pourrait lui donner son mariage avec Thérèse, mais sa tendresse, ses soins, chasseraient peut-être avec le temps l'indigne souvenir de M. de Montal du cœur de la jeune femme; un jour enfin, appréciant l'amour de M. de Ker-Ellio, elle le récompenserait peut-être en le partageant.

Connaissant la fière susceptibilité de Thérèse, sachant combien une première douleur est ombrageuse et défiante, M. de Ker-Ellio avait cru sage de ne pas d'abord se montrer aux yeux de Thérèse comme amant, mais comme frère; bien résolu d'ailleurs, en homme de cœur et d'honneur, à rester à tout jamais son frère s'il ne parvenait pas à se faire aimer plus tendrement.

Ewen aimait passionnément, il avait confiance dans son dévouement, il était soutenu par le ferme espoir d'obtenir un jour l'amour de Thérèse.

N'excusera-t-on pas l'espèce de duplicité qu'il mettait peut-être dans sa conduite, en songeant qu'il tendait d'ailleurs à un but noble et généreux, celui d'arracher avant tout Thérèse et son enfant à la plus affreuse misère?

Quant à Mlle Dunoyer, elle était de bonne foi, elle disait vrai en déclarant à Ewen qu'elle avait le cœur mort à tout jamais, excepté à l'endroit de l'amour maternel, et qu'elle ne pourrait ressentir pour lui, homme si généreux, qu'une amitié sincère.

Cette conviction profonde de son impuissance à aimer désormais lui était révélée par une espèce de seconde vue du cœur que les femmes seules possèdent, car elles seules peut-être sont capables de n'aimer qu'une fois et de nourrir des regrets éternels.

Après les grands chagrins, l'espérance se retire à jamais de certaines âmes, auxquelles l'expérience de la douleur donne d'inexorables certitudes.

Ce n'est pas la volonté, c'est le pouvoir d'aimer qui leur manque.

Elles ont senti, on oserait presque dire elles se sont *vu* arracher la corde la plus sensible de leur être.

Seulement, ainsi qu'un mutilé croit quelquefois, par une étrange illusion, sentir le bras qu'il a perdu, de même ces âmes mutilées éprouvent quelquefois des velléités d'affection, fantômes trompeurs qui s'évanouissent dès que la raison s'éveille.

Thérèse était donc véritablement désespérée, tandis qu'Ewen nourrissait encore les plus douces illusions, se disant avec la résignation d'une belle âme :

— Au pis aller, j'aurais toujours donné mon nom et un avenir à Thérèse et à son enfant.

Ewen possédait toutes les nobles ruses de la générosité. Il savait bien la portée de ces paroles, qu'il répétait sans cesse à Thérèse :

— Et votre fille? Et si elle vous perd, que deviendra-t-elle? Songez à tout ce que vous avez souffert. Irez-vous l'exposer aux mêmes douleurs? Avez-vous le droit de refuser la fortune qui s'offre à elle? Et une fille encore! une fille! un être plus faible, plus exposé qu'un autre ; un être qui a de doubles chances de honte, de dégradation et de malheur; un être qui peut, comme vous, trouver sa perte dans un sentiment d'abord chaste et pur, tandis qu'un homme, en aimant, ne risque rien... rien que le bonheur, que l'honneur, que le repos de celle qu'il veut séduire!.. Et vous vous exposerez à abandonner votre enfant à tous les orages de la vie, lorsqu'un homme loyal lui offre, ainsi qu'à vous, un abri sûr et paisible?

Thérèse pouvait difficilement répondre à ces objections.

La loyauté chevaleresque d'Ewen rayonnait dans toutes ses paroles, il inspirait une sécurité profonde à Mlle Dunoyer; elle ne doutait pas un seul moment (et elle avait raison) de la réalité des promesses et des offres de M. de Ker-Ellio.

S'il lui disait : — Soyez ma sœur, — c'est qu'il était résolu d'être un frère pour elle, et de ne jamais lui faire sentir qu'il regrettait l'absence d'un sentiment plus vif.

Pourtant, par délicatesse, elle hésitait à consentir à ce mariage. Il lui semblait faire une bassesse en acceptant une proposition dont elle seule retirait de grands avantages.

En vain M. de Ker-Ellio lui prouvait qu'il serait mille fois plus malheureux encore sans elle, tandis qu'il serait le plus heureux des hommes de lui consacrer sa vie. Il fit plus : il lui proposa d'assurer à sa fille une existence indépendante, et de lui prêter à elle, Thérèse, une somme assez considérable pour vivre; mais Thérèse ne pourrait jamais s'acquitter : elle refusa donc.

Que dire de plus? Après les insistances les plus pressantes, les plus opiniâtres, Thérèse céda.

M. de Ker-Ellio, la considérant comme sa femme, la retira de sa mansarde et l'établit dans un hôtel garni.

Les formalités nécessaires accomplies, il l'épousa, reconnut sa fille, et, plein d'espoir, partit pour Treff-Hartlog avec sa femme et son enfant.

EUGÈNE SUE.

(*La fin à un prochain numéro.*)

LE SPÉRONARE.

VII (1).

GELSOMINA.

Il signor Mercurio était né au village de Carini, et il espérait bien qu'en commémoration de l'honneur qui revenait à ce village d'avoir donné naissance à un homme tel que lui, il lui serait érigé après sa mort, sur la montagne qui domine Carini, une statue de la taille de celle de saint Charles Borromée, à Arona.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, quoiqu'à ses cheveux grisonnants et à sa barbe parsemée de poils argentés, on pût lui en donner hardiment quarante-cinq à cinquante; mais, comme il le disait lui-même, ces marques de vieillesse prématurée tenaient beaucoup moins à l'âge qu'à la fatigue de l'esprit et au travail de l'imagination. C'était, en effet, un rude métier et demandant une éternelle tension de la pensée que celui qu'il faisait depuis sa jeunesse; nous disons depuis sa jeunesse, car l'état qu'il avait embrassé était le résultat, non pas d'une suggestion étrangère, mais d'une vocation personnelle.

A vingt-cinq ans, il signor Mercurio était un beau garçon, jouissant déjà d'une réputation méritée par toute la Sicile,

(1) Voyez tome IV, page 145.

quoiqu'il se nommât encore tout simplement Gabriello, du nom de l'ange Gabriel, auquel sa mère avait eu une dévotion toute particulière pendant sa grossesse; aussi prétendait-il que plus d'une grande dame avait regretté parfois qu'il ne lui présentât point pour son propre compte les déclarations qu'il faisait pour le compte d'autrui.

Un jour, c'était le lendemain des fêtes de sainte Rosalie, le prince de G*** le fit demander. Comme le prince de G*** était une des meilleures pratiques de Gabriello, celui-ci se hâta de se rendre au palais; à peine arrivé, il fut introduit.

— Gabriello, dit le prince mettant de côté toute circonlocution inutile et entrant de plein saut en matière, il y avait hier sur le char de sainte Rosalie une jeune fille de seize ans à peu près, belle comme un ange, avec des yeux superbes et des cheveux magnifiques. Ne pourrais-tu pas lui dire deux mots de ma part?

— Quatre, Excellence, répondit Gabriello; mais dépeignez-moi un peu la personne à laquelle il faut que je m'adresse. Où était-elle placée? était-ce parmi les anges qui portent des guirlandes au premier étage, ou parmi ceux qui jouent de la trompette au second?

— Mon cher, il n'y a pas à s'y tromper; c'était celle qui représentait la Sagesse, qui tenait une lance à la main droite, un bouclier à la main gauche, et qui était debout derrière le cardinal.

— Diamine! Excellence, vous n'avez pas mauvais goût.

— Tu la connais?

— Est-ce que je ne connais pas toutes les femmes de Palerme?

— Qui est-elle?

— C'est la fille unique du vieux Mario Cappelli.

— Et comment l'appelle-t-on?

— On l'appelle Gelsomina.

— Eh bien! Gabriello, je veux Gelsomina.

— Ce sera long, Excellence! ce sera cher!

— Combien de jours?

— Huit jours.

— Combien d'onces?

— Cinquante onces.

— Va pour huit jours et pour cinquante onces. Nous sommes aujourd'hui le 19 juillet, je t'attends le 27.

Et le prince, qui savait qu'on pouvait se reposer sur l'exactitude de Gabriello, attendit tranquillement le moment fixé.

Le même jour, Gabriello se mit à l'œuvre : sa première visite fut pour le capucin qui confessait Gelsomina, et qui se nommait Fra Leonardo.

C'était un vieillard de soixante-quinze ans, à la barbe blanche et au visage sévère ; aussi Gabriello vit-il, avant d'ouvrir la bouche, que la négociation entreprise serait plus difficile à mener à fin qu'il n'avait cru. Il lui dit qu'il venait au nom d'un oncle de la jeune fille, qui, ayant du bien, voulait l'avantager, si ce que l'on disait de sa sagesse était la vérité. Le résultat des renseignements donnés par le capucin fut que Gelsomina était un ange.

Au reste, comme c'est toujours par là que débutent les confesseurs, Gabriello ne s'inquiéta pas trop des mauvais renseignements que celui de Gelsomina venait de lui donner. Il se déguisa en juif, prit les plus beaux bijoux qu'il put se procurer, s'en forma une espèce d'écrin, et, au moment où le vieux Mario était dehors, il entra chez la jeune fille pour lui offrir sa marchandise. Quand Gelsomina sut que c'étaient des pierreries qu'on allait lui montrer, elle refusa même de les voir, en disant qu'elle n'était pas assez riche pour désirer de pareilles choses. Gabriello lui dit alors que, quand on avait seize ans et qu'on était belle comme elle l'était, on pouvait tout désirer et tout avoir ; à ces mots, il ouvrit l'écrin et lui mit sous les yeux assez de diamants pour tourner la tête à une sainte ; mais Gelsomina jeta à peine un coup d'œil sur l'écrin, et comme Gabriello insistait, elle entra dans la chambre voisine, en sortit un instant après avec une couronne de jasmin et de daphnés, et se mirant avec coquetterie dans une glace : — Tenez, lui dit-elle, voilà mes diamants, à moi ; Gaëtano dit que je suis belle comme cela, et, tant qu'il me trouvera belle ainsi, je ne désirerai pas autre chose. Maintenant mon père va rentrer, il trouverait peut-être mauvais que je vous eusse reçu en son absence ; ainsi, croyez-moi, retirez-vous.

Gabriello n'insista pas ; pour la première visite, il ne voulait pas l'effaroucher. D'ailleurs il savait ce qu'il voulait savoir :

Gelsomina n'était pas coquette, et elle aimait un jeune homme nommé Gaëtano.

Il retourna chez le prince de G....

— Excellence, lui dit-il, je viens de voir Gelsomina : c'est plus difficile et plus cher que je ne croyais; il me faut quinze jours et cent onces.

— Prends le temps et l'argent que tu voudras, mais réussis, voilà tout ce que je te demande.

— Je réussirai, Excellence.

— Je puis donc y compter?

— C'est comme si vous l'aviez, monseigneur.

Gabriello connaissait assez son monde pour comprendre qu'il n'y avait rien à faire du côté de la jeune fille. Il se retourna donc de l'autre côté.

Il s'agissait de découvrir M. Gaëtano. La chose n'était pas difficile : Gabriello loua une petite chambre au premier, dans la maison située en face de celle qu'habitait Gelsomina, et le soir même il se mit en sentinelle derrière la jalousie.

A mesure que l'heure s'avançait, la rue devint de plus en plus déserte. A minuit, elle était complétement solitaire ; à minuit et demi, un grand garçon passa et repassa plusieurs fois ; enfin, voyant que tout était tranquille, il s'arrêta, tira une petite mandoline de dessous son manteau et se mit à chanter la chanson de Meli :

Occhiuzzi neri.

A la fin du couplet, la jalousie du premier se souleva doucement, et Gabriello en vit sortir la jolie tête de Gelsomina avec sa couronne de jasmin et de daphnés. Le jeune homme monta aussitôt sur une borne, et lui prit la main qu'il baisa ; mais tout se borna là. Après deux heures des protestations de l'amour le plus chaste et le plus pur, la jalousie retomba. Le jeune homme resta encore un instant à prier; mais la petite main repassa seule à travers les planchettes, puis, après avoir été baisée et rebaisée vingt fois, elle se retira à son tour. Ce fut vainement alors que Gaëtano pria et implora. Gabriello entendit le bruit de la fenêtre qui se refermait. Le jeune homme,

au lieu d'être reconnaissant de ce qu'on avait fait pour lui, sauta à terre avec un mouvement de dépit. Gabriello pensa qu'il allait se retirer ; il descendit vivement. En effet, au moment où il ouvrait la porte, le jeune homme tournait le coin de la rue. Gabriello marcha derrière lui.

Il prit la rue de Tolède, qu'il suivit jusqu'à la place de la Marine, puis il longea le quai et entra dans une petite maison située au bord de la mer. Gabriello fit, pour la reconnaître, une croix sur la maison avec de la craie rouge, et il rentra tranquillement chez lui.

Le lendemain, il connaissait Gaëtano comme il connaissait Gelsomina. C'était un beau garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, pêcheur de son état, d'un caractère froid et retiré en lui-même, et si préoccupé d'assortir sa toilette à sa figure, que ses camarades ne l'appelaient que le glorieux.

De ce moment, le plan de Gabriello fut arrêté.

Il alla trouver la plus adroite et la plus jolie fille qu'il pût rencontrer à Palerme : c'était une Catanaise qu'un marquis syracusain avait séduite, puis abandonnée après avoir vécu près d'un an avec elle. Pendant cette année elle avait pris certaines façons de grande dame; c'était tout ce qu'il fallait à Gabriello.

Il prit un appartement petit, mais élégant, dans un des plus beaux quartiers de la ville. Il loua pour un mois les plus jolis meubles qu'il put trouver ; il alla chercher sa Catanaise, la conduisit dans l'appartement, lui donna pour femme de chambre une fille qui était sa maîtresse ; puis, une fois installée, il lui fit sa leçon. Tout cela lui prit huit jours.

Le neuvième était un dimanche ; ce dimanche amenait la fête d'un village voisin de Palerme nommé Belmonte; Gelsomina vint à cette fête avec trois ou quatre de ses jeunes amies. Gaëtano n'était point encore arrivé, mais, en cherchant de tous côtés celui pour qui elle était venue, les yeux de Gelsomina s'arrêtèrent sur une petite barque tout enrubanée, et à la poupe de laquelle flottait un pavillon de soie; c'était la barque de Gaëtano qui traversait le golfe et qui venait de Castellamare à la Bagherie. Arrivé à la côte, Gaëtano amarra sa barque et sauta sur le rivage : il avait un simple habit de pêcheur, mais son bonnet phrygien était du pourpre le plus vif; sa veste de

velours était brodée comme un caftan arabe ; sa ceinture aux mille couleurs était de la plus belle soie de Tunis ; enfin, son pantalon plissé était de la plus fine toile de Catane. Toutes les jeunes filles, en apercevant le beau pêcheur, poussèrent un cri d'admiration ; Gelsomina seule resta muette, mais elle rougit d'orgueil et de plaisir.

Gaëtano fut tout à Gelsomina ; et cependant, quoiqu'il parût fier d'elle comme elle était fière de lui, les regards du beau jeune homme ne laissaient pas de s'égarer de la modeste jeune fille aux nobles dames qui étaient venues, des villas voisines, voir cette fête populaire à laquelle elles dédaignaient de prendre part. Plusieurs d'entre elles remarquèrent même Gaëtano, et se le montrèrent du doigt avec cette naïveté des femmes italiennes, qui s'arrêtent devant un beau garçon et qui le regardent comme elles regarderaient un beau chien ou un beau cheval. Gaëtano répondit à leurs regards par un regard de dédain ; mais, dans ce regard de Gaëtano, il y avait pour le moins autant d'envie que d'orgueil, et l'on comprenait facilement qu'il donnerait bien des choses pour être l'amant d'une de ces fières beautés qu'en apparence il semblait haïr.

Gelsomina ne voyait qu'une chose : c'est que son Gaëtano était le roi de la fête, c'est qu'on l'enviait d'être aimée par le beau pêcheur ; et, jugeant le cœur de son amant par le sien, elle était heureuse.

Gaëtano proposa à Gelsomina et à ses amies de les ramener dans sa barque. Les jeunes filles acceptèrent, et tandis qu'un jeune frère de Gaëtano, enfant de douze ans, tenait le gouvernail, le beau pêcheur s'assit à la proue, prit sa mandoline, et, au milieu de cette belle nuit, sous ce ciel magnifique, sur cette mer d'azur, il se mit à chanter les plus douces chansons de Meli, l'Anacréon sicilien.

On aborda ainsi près de la cabane de Gaëtano ; puis il amarra sa barque. Les jeunes filles descendirent. Le beau pêcheur conduisit Gelsomina et deux de ses compagnes qui demeuraient dans le même quartier qu'elle jusqu'au coin de la rue qu'elle habitait ; puis, arrivé là, il les quitta, et Gelsomina rentra avec une de ses amies, qui, un instant après, sortit, accompagnée à son tour de la vieille Assunta, la nourrice de Gelsomina.

Gabriello s'était remis à son poste à la même heure que la veille; à la même heure que la veille, il vit Gaëtano passer, repasser, s'arrêter et faire le signal. Comme la veille, la jalousie se leva; comme la veille, les deux amants causèrent jusqu'à deux heures du matin; mais, comme la veille encore, leur entretien demeura chaste et pur, et leurs caresses se bornèrent à quelques baisers déposés sur la main de Gelsomina.

Gaëtano ne douta plus qu'ils ne se vissent ainsi chaque nuit; mais il ne douta pas non plus que, malgré ces entretiens, Gelsomina ne fût digne en tout point de représenter la déesse de la sagesse, sur le char de sainte Rosalie.

Le lendemain, comme Gaëtano venait à son rendez-vous habituel, une femme, couverte d'un long voile noir, l'accosta et lui glissa un petit billet dans la main. Gaëtano voulut l'interroger, mais la femme voilée appuya par-dessus son voile son doigt sur sa bouche en signe de silence, et Gaëtano étonné la laissa se retirer sans faire un seul mouvement pour la retenir.

Gaëtano resta un instant immobile à la place où il était, reportant ses yeux du billet à la femme voilée et de la femme voilée au billet; puis, s'approchant vivement d'une madone devant laquelle brûlait une lampe, il lut ou plutôt il dévora les quelques lignes que le papier contenait. C'était une déclaration d'amour, qui n'avait pour signature que ces mots, dont l'effet, au reste, fut magique sur Gaëtano : *Une des plus grandes dames de la Sicile.*

On lui disait en outre que, s'il était disposé à répondre à cet amour, il retrouverait le lendemain, à la même heure et à la même place, la même femme voilée, qui le conduirait près de l'inconnue que la violence de sa passion forçait à faire près de lui cette étrange démarche.

A cette lecture, le visage de Gaëtano s'éclaira d'une orgueilleuse joie. Il releva le front, secoua la tête, et respira comme un homme qui arrive tout à coup, et au moment où il s'en doutait le moins, à un but longtemps poursuivi; puis, quoiqu'il fût minuit passé, il resta encore un instant pensif, debout et les bras croisés, devant la madone, relut une seconde fois le billet, le glissa dans la poche de côté de sa veste, et prit la rue qui conduisait à la maison de Gelsomina.

Quoique aucun signal n'eût été fait, la pauvre enfant était déjà à sa fenêtre; c'était la première fois depuis que Gaëtano lui avait dit qu'il l'aimait que Gaëtano se faisait attendre.

Enfin il parut, non point tendre et empressé comme d'habitude, mais contraint, gêné, inquiet. Dix fois Gelsomina, s'apercevant de sa préoccupation, lui demanda quelle pensée le tourmentait. Gaëtano dit qu'il était indisposé, souffrant, et que, si le lendemain il ne se sentait pas mieux, il était possible qu'il ne vînt même pas.

En face de cette crainte, Gelsomina oublia tout autre chose; il fallait en effet que Gaëtano fût bien malade pour n'avoir point la force de venir voir sa Gelsomina, que depuis un an il venait voir chaque nuit; elle s'inquiéta si fort, que ce fut à Gaëtano à la rassurer en lui disant lui-même que peut-être l'habitude qu'il avait d'une inaltérable santé faisait qu'il s'exagérait les douleurs qu'il éprouvait, et qu'en tout cas il ferait tout au monde pour venir à l'heure ordinaire.

Les jeunes gens se séparèrent; pour la première fois, Gelsomina referma sa fenêtre avec un serrement de cœur inconnu pour elle jusque-là. Gaëtano, au contraire, à mesure qu'il s'éloignait de Gelsomina, se sentait soulagé et respirait plus librement. Mal accoutumé encore à feindre, sa dissimulation l'étouffait.

Le lendemain, à la même heure et à la même place, Gaëtano rencontra la même femme; en l'apercevant, tout son sang reflua vers son cœur, et il crut qu'il allait étouffer. La femme s'approcha de lui.

— Eh bien! lui dit-elle, es-tu décidé?

— Ta maîtresse est-elle jeune? demanda Gaëtano.

— Vingt-deux ans.

— Ta maîtresse est-elle belle?

— Comme un ange.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le bon et le mauvais génie de Gaëtano se livrèrent en lui un combat terrible; enfin le mauvais génie l'emporta.

— Je te suis, dit Gaëtano.

Aussitôt la femme voilée marcha la première, et Gaëtano la suivit.

Le guide de Gaëtano prit la rue Magueda, qu'il parcourut

aux trois quarts de sa longueur; puis il s'arrêta devant un délicieux palazzino, tira une clef de sa poche, ouvrit une porte donnant sur un escalier, dont on avait éteint avec soin toutes les lumières, dit à Gaëtano de le suivre en tenant le bout de son voile, monta avec lui une vingtaine de marches, l'introduisit dans une antichambre faiblement éclairée, traversa un riche salon; puis, ouvrant une porte qui laissa arriver jusqu'au beau pêcheur cet air tiède et parfumé qui s'échappe du boudoir d'une jolie femme :

— Madame, dit-elle, c'est lui.

— Oh mon Dieu ! Teresita, répondit une douce voix avec un accent plein de crainte, je n'oserai jamais le voir.

— Et pourquoi cela, madame? dit Teresita entrant et laissant la porte ouverte pour que Gaëtano pût voir sa maîtresse à demi couchée sur une chaise longue, et dans le plus délicieux déshabillé qu'il se pût voir; pourquoi cela?

— Il n'aurait qu'à ne pas m'aimer !

— Ne pas vous aimer, madame! s'écria Gaëtano en se précipitant dans la chambre; ne pas vous aimer ! Le croyez-vous vous-même, et n'est-ce pas impossible quand on vous a vue? Oh! ne craignez rien, ne craignez rien, madame! je suis tout à vous.

Et Gaëtano tomba aux pieds de la jeune femme, qui cacha sa tête dans ses mains comme par un dernier mouvement de pudeur.

Teresita sortit et les laissa ensemble.

Gelsomina attendit jusqu'à quatre heures du matin, mais inutilement, Gaëtano ne vint pas.

La journée du lendemain fut une triste journée pour la pauvre enfant; c'était sa première douleur d'amour. Il lui sembla que le soleil ne se coucherait jamais; enfin, le soir arriva, la nuit vint, les heures passèrent, lourdes et éternelles, mais elles passèrent. Minuit sonna.

La pauvre enfant n'osait ouvrir sa fenêtre ; enfin le signal se fit entendre, elle s'élança contre sa jalousie et y passa à la fois les deux mains pour chercher celles de Gaëtano. Gaëtano était à son poste, mais froid et contraint. Il sentit lui-même qu'il se trahissait, il voulut lui reparler ce même langage d'amour auquel il l'avait habituée, mais il manquait à sa voix cet accent

de conviction qui subjugue, il manquait à ses paroles cette chaleur de l'âme qui entraîne; Gelsomina sentit instinctivement que quelque grand malheur la menaçait, et ne répondit qu'en pleurant. A la vue de ces larmes qui roulaient du visage de Gelsomina sur le sien, Gaëtano retrouva un instant son ancien amour. Gelsomina trompée s'y laissa reprendre. Ce fut elle alors qui demanda pardon à Gaëtano, qui s'accusa d'être inquiète, exigeante, jalouse. Gaëtano tressaillit à ce dernier mot prononcé pour la première fois entre eux; car il sentit qu'il ne pourrait tromper longtemps Gelsomina, habituée qu'elle était à le voir chaque nuit.

Alors il lui chercha une querelle.

— Vous vous plaignez de moi, lui dit-il, Gelsomina, quand ce serait à moi à me plaindre de vous.

— A vous... à vous plaindre de moi! s'écria la jeune fille; mais que vous ai-je donc fait?

— Vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas! vous dites que je ne vous aime pas, moi! Il dit que je ne l'aime pas, mon Dieu!

Et la jeune fille leva ses beaux yeux tout humides de pleurs vers le ciel, comme pour le prendre à témoin que, si jamais accusation avait été injuste, c'était celle-là.

— Du moins, reprit Gaëtano, embarrassé de soutenir lui-même une assertion dont, au fond de son cœur, il reconnaissait la fausseté, du moins, vous ne m'aimez pas comme je voudrais que vous m'aimassiez.

— Et comment pourrais-je vous aimer plus que je ne le fais? demanda la jeune fille.

— Est-ce aimer véritablement, dit Gaëtano, que de refuser quelque chose à l'homme qu'on aime?

— Que vous ai-je jamais refusé? demanda naïvement Gelsomina.

— Tout, dit Gaëtano; c'est tout refuser que de n'accorder qu'à demi.

Gelsomina rougit, car elle comprit ce que lui demandait son amant.

Puis, après un moment de silence réfléchi de la part de la jeune fille, impatient de la part du jeune homme :

— Écoutez, Gaëtano, lui dit-elle, vous savez ce qui a été

convenu entre mon père et vous. Il me donne mille ducats en mariage, et il a exigé de vous que vous apportassiez une pareille somme; vous lui avez dit que deux ans vous suffiraient pour l'amasser, et vous avez accepté la condition qu'il vous a faite d'attendre deux ans. Moi, de mon côté, vous le voyez, Gaëtano, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous rendre l'attente moins longue. Voilà un an que nous nous aimons, et, pour moi du moins, cette année a passé comme un jour. Eh bien! si vous craignez la lenteur de l'année qui nous reste à attendre, si, comme vous le dites, vous croyez, lorsqu'une jeune fille a donné son cœur, qu'il lui reste encore quelque chose à accorder, eh bien! prévenez le prêtre de Sainte-Rosalie, venez me prendre demain à dix heures du soir, au lieu de minuit, munissez-vous d'une échelle pour que je puisse descendre de cette fenêtre, et alors je me rends avec vous à l'église de la sainte, le prêtre nous unit secrètement (1), et alors... la femme n'aura plus rien à refuser à son mari.

Gaëtano avait écouté cette proposition en silence et en pâlissant; enfin, voyant que Gelsomina attendait avec anxiété sa réponse :

— Demain! dit-il, demain? je ne puis pas demain, c'est impossible.

— Impossible! et pourquoi?

— J'ai fait marché avec deux Anglais pour les conduire aux Iles : c'est cela qui me rendait triste. Je suis forcé de te quitter pour sept ou huit jours, Gelsomina.

— Toi, me quitter pour sept ou huit jours! s'écria Gelsomina en lui saisissant la main comme pour le retenir.

— Ils m'ont offert quarante ducats pour cette course, et j'avais une telle hâte de compléter la somme qu'exige ton père, que j'ai accepté.

— Ce que tu me dis là est-il bien vrai? demanda la jeune fille doutant pour la première fois des paroles de son amant.

— Je te le jure, Gelsomina; et, à mon retour, et bien! nous verrons à faire ce que tu me demandes.

(1) En Sicile, et même dans tout le reste de l'Italie où il n'y a pas d'actes de l'état civil, les mariages faits ainsi, même sans le consentement des parents, sont parfaitement valides.

— Ce que je te demande ! s'écria la jeune fille étonnée ; grand Dieu ! mais est-ce moi qui te prie ? est-ce moi qui te presse ? Tu dis que je demande, quand je croyais accorder... Mais nous ne nous comprenons donc plus, Gaëtano ?

— Si fait, Gelsomina ; seulement tu te défies de ma parole, et tu ne veux rien accorder qu'à ton mari. Eh bien ! soit ; à mon retour je ferai ce que tu exiges.

— Ce que j'exige ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Gelsomina ; que s'est-il donc passé entre nos deux cœurs ?

Puis, comme deux heures sonnaient, elle tendit la main à Gaëtano, espérant qu'il la retiendrait encore. Mais Gaëtano, coupable envers Gelsomina, se trouvait mal à l'aise en face d'elle ; et, baisant la main de la jeune fille, il sauta à terre en lui disant : — A huit jours, Gelsomina.

— A huit jours, murmura la jeune fille en laissant retomber la jalousie avec un profond soupir, et en regardant Gaëtano s'éloigner.

Deux fois Gaëtano, sans doute repentant au fond du cœur, s'arrêta pour revenir dire un adieu plus tendre à Gelsomina ; deux fois la jeune fille, dans cette espérance, porta vivement la main à la jalousie, toute prête qu'elle était pour le pardon. Mais, cette fois comme la première, le mauvais génie de Gaëtano l'emporta, et, continuant de s'éloigner de Gelsomina, il disparut enfin à l'angle de la rue.

La jeune fille resta debout et immobile derrière la jalousie, jusqu'à ce qu'elle vît paraître le jour ; alors seulement elle se jeta tout habillée sur son lit.

Vers les trois heures de l'après-midi, au moment où le vieux Mario venait de sortir, le juif qui était déjà venu offrir des diamants à Gelsomina entra avec un autre écrin. La jeune fille était assise, les mains sur les genoux, la tête inclinée sur la poitrine, en proie à une si profonde rêverie, qu'elle ne le vit point entrer, et qu'elle ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il fut tout près d'elle. Elle le regarda, le reconnut, et tressaillit comme si elle eût touché un serpent.

— Que demandez-vous ? s'écria-t-elle.

— Je demande, dit le juif, si votre couronne de jasmin et de daphnés suffit toujours à Gaëtano ?

— Que voulez-vous dire ? s'écria la jeune fille.

— Je dis que c'est un garçon plein d'ambition et d'orgueil ; il se pourrait qu'il se lassât de cette simple parure, et qu'il se mît quelque beau matin en quête d'une couronne plus précieuse.

— Gaëtano m'aime, dit la jeune fille en pâlissant, et je suis sûre de lui comme il est sûr de moi. D'ailleurs, il ne voudrait pas me tromper, il a le cœur trop grand pour cela.

— Si grand, dit le juif en riant, qu'il y a dans ce cœur de la place pour deux amours.

— Vous mentez, dit la jeune fille en essayant de donner à sa voix une assurance qu'elle n'avait pas ; vous mentez, laissez-moi.

— Je mens ! dit le juif, et si au contraire je te donnais la preuve que je dis la vérité ?

Gelsomina le regarda avec des yeux où se peignaient toutes les angoisses de la jalousie ; puis, secouant la tête comme pour donner un démenti à la voix de son propre cœur : — Impossible, dit-elle, impossible.

— Et cependant, dit le juif, il ne vient pas ce soir ; il ne viendra pas demain, il ne viendra pas après-demain.

— Il part aujourd'hui pour les Iles.

— Il te l'a dit ?

— N'était-ce point la vérité, mon Dieu ! s'écria la jeune fille avec l'expression de la plus profonde douleur.

— Gaëtano n'a point quitté Palerme, dit le juif.

— Mais il part ce soir ? demanda avec anxiété Gelsomina.

— Il ne part ni ce soir, ni demain, ni après-demain : il reste.

— Il reste ! Et pourquoi faire reste-t-il ?

— Pourquoi faire ? Je vais vous le dire. Pour faire l'amour avec une belle marquise.

— Quelle est cette femme ! où est cette femme ! Je veux la voir ! je veux lui parler !

— Qu'as-tu à faire à cette femme ? C'est Gaëtano qui te trahit, c'est de Gaëtano qu'il faut te venger.

— Me venger ! Et comment ?

— En lui rendant infidélité pour infidélité, trahison pour trahison.

— Sortez ! s'écria Gelsomina, vous êtes un infâme !

— Vous me chassez, dit le juif. Je m'en vais, mais vous me rappellerez.

— Jamais !

— Je me nomme Isaac; je demeure Salita Sant' Antonio, nº 27. J'attendrai vos ordres pour revenir.

Et il sortit, laissant Gelsomina écrasée sous la nouvelle qu'elle venait d'apprendre.

Toute la journée, toute la nuit, se passèrent dans une lutte incessante. Ce que Gelsomina souffrit pendant cette nuit et pendant cette journée ne peut se décrire. Vingt fois elle prit la plume, vingt fois elle la rejeta. Enfin, le lendemain à trois heures, on frappa à la porte du juif; il alla ouvrir. Une femme couverte d'une voile noir entra; puis, aussitôt que la porte se fut refermée derrière elle, cette femme leva son voile : c'était Gelsomina.

— Me voilà, dit-elle.

— Vous avez fait plus que je n'espérais, dit le juif. Je comptais que c'était moi que vous feriez venir, et c'est vous qui êtes venue.

— Il était inutile de mettre quelqu'un dans la confidence, dit Gelsomina.

— En effet, c'est plus prudent, répondit le juif. Que voulez-vous de moi?

— Savoir la vérité.

— Je vous l'ai dite.

— La preuve?

— Vous pourrez l'avoir quand vous voudrez.

— Comment?

— En vous cachant rue Magueda, en face du nº 140. Il y a là un palais avec des colonnes, qui semble fait exprès pour cela.

— Eh bien! après?

— Après? A minuit, vous verrez Gaëtano entrer; à deux heures, vous le verrez sortir.

— A minuit, rue Magueda, en face du nº 140?

— Parfaitement.

— Et la nuit prochaine ira-t-il?

— Il y va toutes les nuits.

— Tout service mérite récompense, reprit en souriant avec

amertume Gelsomina. Vous venez de me rendre un service, à combien l'estimez-vous?

Le juif ouvrit son écrin, et le présenta à Gelsomina.

— Choisissez celui de tous ces diamants qui vous conviendra le mieux, dit-il, et je serai payé.

— Taisez-vous, dit la jeune fille.

Et, jetant sur une chaise une bourse dans laquelle il y avait cinq ou six onces et autant de piastres :

— Tenez, lui dit-elle, voilà tout ce que j'ai; prenez-le. Je vous remercie.

Et elle sortit sans vouloir rien écouter de ce que lui disait le juif.

Le soir, à dix heures, elle alla embrasser comme d'habitude le Vieux Mario dans son lit, rentra chez elle, s'enveloppa d'un grand voile noir; puis, à onze heures, elle se glissa doucement dans le corridor, regarda à travers le trou de la serrure de la chambre de son père, et s'assura que la lampe était éteinte. Pensant que cette obscurité était une preuve que le vieillard était endormi, elle ouvrit alors doucement la porte de la rue, prit la clef pour pouvoir rentrer quand elle voudrait, et sortit.

Dix minutes après, elle était dans la rue de Magueda, cachée derrière une colonne du palais Giardinelli, en face du n° 140.

A minuit moins quelques minutes, elle vit s'avancer un homme enveloppé d'un manteau. Au premier coup d'œil, elle le reconnut : c'était Gaëtano. Elle s'appuya contre la colonne pour ne pas tomber.

Gaëtano passa et repassa, comme il avait l'habitude de le faire pour elle. Bientôt, à ce même signal qui avait tant de fois fait battre son propre cœur, Gelsomina vit la porte s'ouvrir, et Gaëtano disparut.

Gelsomina crut qu'elle allait mourir; mais la jalousie lui rendit les forces que la jalousie lui avait ôtées. Elle s'assit sur les marches du palais, et, cachée dans l'ombre projetée par les colonnes, elle attendit.

Les heures passèrent; elle les compta les unes après les autres. Comme trois heures venaient de sonner, la porte se rouvrit; Gaëtano reparut; une femme vêtue d'un peignoir de mous-

seline blanche l'accompagnait. Il n'y avait plus de doute : Gelsomina était trahie.

D'ailleurs, comme si Dieu eût voulu d'un seul coup lui ôter toute espérance, les deux amants lui donnèrent le temps de s'assurer de son malheur. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se quitter. Leur adieu dura près d'une demi-heure.

Enfin Gaëtano s'éloigna; la porte se referma derrière lui. Gelsomina, debout sur les degrés du palais, semblait une statue de marbre. Enfin, comme si elle s'arrachait de sa base, elle fit quelques pas en avant, mais ses genoux se dérobèrent sous elle; elle voulut crier, mais la voix lui manqua, et, jetant un cri étouffé, qui ne parvint pas même jusqu'à Gaëtano, elle tomba de toute sa hauteur sur le pavé.

Quand elle revint à elle, elle se retrouva assise sur les marches du palais Giardinelli. Un homme lui faisait respirer des sels: cet homme, c'était le juif.

Gelsomina regarda cet homme avec terreur : il semblait un démon acharné à sa perte. Elle fouilla dans ses poches pour voir si elle avait quelque argent pour lui payer ses soins; puis, sa recherche ayant été inutile :

— Je n'ai rien sur moi, lui dit-elle. Je vous ferai récompenser.

— J'irai demain chercher ma récompense moi-même, dit le juif.

— Ne venez pas! s'écria Gelsomina en se reculant de lui, vous me faites horreur!

Le juif, jugeant que le moment serait mal choisi pour renouveler ses propositions, se mit à rire, et laissa Gelsomina maîtresse de se retirer.

Gelsomina profita de la liberté que lui donnait le juif, et s'éloigna d'un pas rapide. Bientôt elle se retrouva à la porte de sa maison. Elle était arrivée là sans retourner la tête en arrière, sans regarder ni à droite ni à gauche. Toutes les hallucinations de la fièvre passaient devant ses yeux, toutes les rumeurs du délire bruissaient à ses oreilles. Elle voulut ouvrir la porte, mais elle ne put jamais retrouver la serrure; elle crut qu'elle allait devenir folle, et se coucha, en criant miséricorde à Dieu, sur le banc de pierre qui était sous sa fenêtre.

A cinq heures du matin, en sortant pour ouvrir les volets, son père la retrouva là.

Elle n'était pas évanouie; mais elle avait les yeux fixes, les mains crispées, et ses dents claquaient l'une contre l'autre comme si elle sortait de l'eau glacée.

Son père voulut l'interroger, mais elle ne répondit point. Comme il faisait jour à peine, personne encore ne l'avait vue. Il la prit dans ses bras, l'emporta comme un enfant, et la remit à la vieille Assunta, qui lui ôta ses habits et la coucha sans qu'elle fît la moindre résistance, sans qu'elle prononçât un seul mot.

A peine couchée, la fièvre la prit; Mario voulait envoyer chercher un médecin, mais Gelsomina dit qu'elle ne voulait voir que son confesseur Fra Leonardo.

Fra Leonardo vint, et s'entretint plus d'une heure avec la jeune fille. Lorsqu'il sortit de la chambre de Gelsomina, son vieux père l'attendait pour l'interroger; mais le confesseur ne pouvait rien dire, il secoua la tête tristement, et, à toutes les questions que lui fit le vieillard, il se contenta de répondre que Gelsomina était une sainte.

Derrière le confesseur arriva le juif; il dit à Mario qu'il avait appris que sa fille était malade, et que, comme il avait une foule de secrets pharmaceutiques, il se faisait fort de la guérir si on voulait l'introduire auprès d'elle.

Le vieillard fit demander à Gelsomina si elle voulait recevoir un juif qui se disait médecin; Gelsomina se fit faire son portrait par la vieille Assunta, et, ayant reconnu son persécuteur : — Nourrice, répondit-elle, va dire à cet homme qu'il repasse demain à la même heure.

Le lendemain, le juif n'eut garde de manquer au rendez-vous; mais, lorsqu'il demanda au vieux Mario où était sa fille, celui-ci lui répondit en pleurant que, le matin même, Gelsomina était entrée comme novice au couvent de Notre-Dame-du-Calvaire.

Gabriello avait compté sur le désespoir pour perdre Gelsomina; mais, comme Gelsomina avait un cœur religieux, le désespoir au contraire l'avait sauvée.

Il essaya alors de pénétrer dans le couvent; ce n'était pas la première fois qu'il profanait la maison du Seigneur, mais,

en cette occasion, prières, menaces, argent, tout fut inutile; il avait affaire à une tourière incorruptible.

Cinq jours s'écoulèrent sans rien amener de nouveau. Le terme demandé par Gabriello au prince de G*** arriva; il se présenta chez lui tout confus. C'était la première fois qu'il échouait aussi complétement.

— Eh bien! dit le prince de G***, où est cette jeune fille?

— Ma foi, monseigneur, dit Gabriello, voici douze jours que Dieu et le diable la jouent aux dés; mais cette fois Dieu a été le plus fin, et il a gagné.

— Ainsi, tu y renonces?

— Elle s'est réfugiée dans le couvent de Notre-Dame-du-Calvaire, et, à moins que nous ne l'en enlevions de force, je ne vois pas trop moyen de l'en faire sortir.

— Merci du conseil, mais je ne veux pas me brouiller avec l'archevêque; d'ailleurs c'était ton affaire et non la mienne. Tu t'étais chargé de m'amener cette jeune fille ici; tu as échoué, c'est sur toi que la honte en retombera.

— J'espère que monseigneur me gardera le secret, dit Gabriello profondément humilié.

— Le secret! s'écria le prince; ah bien oui, le secret! Je dirai partout au contraire que je voulais une jeune fille de rien, une grisette, une petite ouvrière, que je t'ai laissé carte blanche pour le temps, carte blanche pour l'argent, et que, malgré tout cela, tu as échoué.

— Mais monseigneur veut donc me perdre! s'écria Gabriello désespéré.

— Non, mais je veux qu'on sache le fonds qu'on peut faire sur ta parole; c'est un petit dédommagement que je me réserve.

— Votre Excellence est décidée à me faire cet affront?

— Parfaitement décidée.

— Mais si je n'avais pas perdu tout espoir?

— Alors, c'est autre chose.

— Si je demandais trois mois à votre Excellence pour tenter un nouveau moyen?

— Je t'en donne six.

— Et pendant ces six mois votre Excellence gardera le secret sur ce premier échec?

— Je serai muet ; tu vois que je te fais beau jeu.

— Oui, Excellence ; aussi, maintenant, ce n'est plus une affaire d'argent, c'est une question d'honneur ; j'y réussirai ou j'y perdrai mon nom.

— Ainsi donc, dans six mois?

— Peut-être avant, mais pas plus tard.

— Adieu, seigneur Gabriello.

— Au revoir, Excellence.

Gabriello rentra chez lui ; il lui était venu, tout en causant avec le prince de G..., une idée lumineuse qu'il avait besoin de mûrir. Toute la journée et toute la nuit, il la tourna et retourna dans sa tête ; le lendemain, il commença de la mettre à exécution.

Dès le matin, il alla trouver Fra Leonardo dans sa cellule, se jeta à ses pieds en lui disant qu'il était un grand pécheur, mais que la grâce de Dieu l'avait touché et qu'il s'adressait à lui pour qu'il le soutînt dans la bonne voie, hors de laquelle il avait si longtemps marché.

Il lui confessa ensuite l'infâme métier qu'il exerçait, se frappant la poitrine avec tant de componction et de remords à chaque nouvel aveu qui sortait de sa bouche, que Fra Leonardo, voyant dans cet homme un miracle de conversion, ne put s'empêcher de lui demander comment le repentir lui était venu.

Alors Gabriello lui raconta qu'il avait été chargé par un grand seigneur de perdre Gelsomina, mais qu'à peine l'avait-il vue qu'il était devenu amoureux d'elle, et n'avait pas même osé lui parler. Longtemps il avait combattu cet amour, sachant bien qu'il était indigne d'une si chaste jeune fille ; mais enfin il avait pensé qu'il n'y a pas de crime si grand que le repentir n'efface, pas de conduite si souillée que l'absolution ne lave. Il avait donc pris la résolution d'aller se jeter aux genoux du père Gelsomina, et de lui tout dire, lorsqu'il avait appris que celle qu'il aimait venait d'entrer dans un couvent. Alors, dans son désespoir, il était venu à Fra Leonardo pour lui dire que son parti était pris, et que, si Gelsomina se faisait religieuse, lui, de son côté, était décidé à entrer en religion, en abandonnant la moitié de ce bien si mal acquis aux pauvres, et en faisant de l'autre moitié un fonds pour marier quelque

fille pauvre et sage qui aurait refusé de s'enrichir aux dépens de son honneur.

Une pareille détermination toucha le bon capucin jusqu'aux larmes ; il dit à son pénitent que tout n'était pas encore perdu, et que Gelsomina ne persisterait peut-être point dans une résolution prise en un moment d'exaltation, et qui mettait son vieux père au désespoir. En outre il promit d'user de toute son influence sur elle pour la déterminer à ne point prendre pour une vocation sérieuse ce vertige religieux qui l'avait saisie lorsqu'elle avait regardé le monde du haut de sa douleur. Gabriello se jeta aux pieds du moine, et lui baisa les genoux en lui demandant la permission de revenir tous les jours.

Fra Leonardo raconta tout au père de Gelsomina ; le pauvre vieillard, compatissant à une douleur qu'il partageait, demanda à voir ce pauvre jeune homme afin de pleurer avec lui. Le moine promit de le lui amener le lendemain.

Le lendemain, à l'heure convenue, le père de Gelsomina vit arriver Fra Leonardo et son pénitent. Les deux affligés se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; Gelsomina était le lien qui les unissait : aussi ne parlèrent-ils que d'elle ; c'étaient les premiers moments de consolation que le vieux Mario eût goûtés depuis que sa fille était au couvent. Aussi, lorsque Gabriello le quitta, fit-il promettre au jeune homme qu'il reviendrait le voir le lendemain.

Non-seulement Gabriello n'avait garde de manquer à un pareil rendez-vous, mais encore il y vint longtemps avant l'heure indiquée. Le vieillard lui sut gré d'être plus qu'exact, et ils passèrent une partie de la journée ensemble.

Quant à Gaëtano, on n'en entendait pas même parler ; il avait la tête plus que jamais affolée de sa prétendue marquise.

Fra Leonardo voyait Gelsomina tous les jours. Il lui raconta d'abord, sans qu'elle y fît grande attention, la conversion miraculeuse qu'elle avait faite ; puis il lui peignit le désespoir de Gabriello en la perdant. Gelsomina savait ce que c'étaient que les douleurs de l'amour, elle plaignit du fond du cœur le pauvre jeune homme qui les éprouvait.

Quelques jours après, Gelsomina consentit à voir son père, mais à la condition qu'il n'essaierait pas de la dissuader de sa

résolution de se faire religieuse ; le vieux Mario promit tout ce que l'on voulut, et ne lui parla tout le temps que de Gabriello, qui avait pour lui tous les soins qu'un fils aurait pour son père. Gelsomina remercia Dieu de ce qu'il rendait au vieillard l'enfant qu'il avait perdu.

Quelque temps après, comme Fra Leonardo vit Gelsomina plus tranquille, il commença à l'entretenir des véritables devoirs d'une chrétienne. Le premier de ces devoirs, selon lui, était d'honorer ses parents et de leur obéir en tous points, un père et une mère étant en ce monde la divinité visible pour leurs enfants.

Vers la même époque, le vieux Mario se hasarda à reparler à sa fille de ses anciens rêves paternels, comment il avait songé parfois au bonheur qu'il éprouverait à mourir entre les bras de ses petits-fils ; puis il demanda à Gelsomina, les larmes aux yeux, s'il lui fallait renoncer pour toujours à cet espoir. Gelsomina pleura, mais ne répondit rien.

Une fois, Gelsomina hasarda de demander à Fra Leonardo ce qu'était devenu Gaëtano. Fra Leonardo répondit qu'il était toujours le même, mais qu'il devenait de plus en plus orgueilleux, et qu'on le voyait à toutes les fêtes avec des rubans à son chapeau, des bagues à ses doigts, et des ceintures magnifiques autour du corps. Gelsomina soupira du plus profond de son cœur ; il était évident qu'elle était complétement oubliée.

Comme Fra Leonardo sortait de la cellule de la novice, le vieux Mario y entrait. Chaque jour il était plus reconnaissant à Gabriello de ses soins pour lui, soins d'autant plus désintéressés qu'une seule récompense était digne d'eux, et que cette récompense, la résolution de Gelsomina la rendait impossible.

Quatre mois s'écoulèrent ; ces quatre mois avaient amené une grande amélioration dans l'état des choses. Gelsomina sentait qu'elle ne serait jamais heureuse elle-même, mais elle comprenait qu'elle pouvait beaucoup pour le bonheur des autres : or, pour un cœur comme celui de Gelsomina, c'était presque être heureuse elle-même que de rendre les autres heureux.

Aussi, la première fois qu'elle vit son père pleurer en songeant que l'époque où elle devait prendre le voile arrivait, ce

fut elle qui le consola en lui disant de prendre courage, qu'elle commençait à sentir que Dieu lui donnerait la force de surmonter son amour, et que, comme la seule crainte de revoir Gaëtano l'avait déterminée à fuir le monde, peut-être rentrerait-elle dans le monde du moment où elle pourrait le revoir sans crainte. A cette seule espérance, le vieillard éprouva une si grande joie, que Gelsomina eut presque des remords d'avoir causé à son père une si grande douleur.

Quelques jours après, Fra Leonardo se hasarda à parler à la novice de Gabriello et de l'amour profond qu'il conservait pour elle. Gelsomina ne put s'empêcher de comparer cet amour sans espérance à celui de Gaëtano, qui pouvait tout espérer, et elle plaignit le pauvre garçon plus tendrement qu'elle ne l'avait encore fait.

Cela rendit quelque courage au pauvre père : à la première entrevue qu'il eut avec sa fille, il lui ouvrit son cœur tout entier ; il ne manquait à Gabriello que d'être l'époux de Gelsomina pour que Mario vît en lui un véritable enfant ; le lien social seul manquait, car Gabriello avait depuis cinq mois, pour le vieillard, les soins, l'amour et le respect que le fils le plus tendre pourrait avoir pour son père.

Gelsomina tendit la main au vieillard, et lui demanda huit jours pour interroger son cœur.

Ces huit jours, Gelsomina les passa dans la prière et dans la solitude; elle aimait toujours Gaëtano, mais d'un amour qui n'avait plus rien de terrestre, et à la manière dont les enfants du ciel aiment les fils de la terre. Elle sentait en elle, sinon le désir, du moins la force d'appartenir à un autre et d'être une digne femme et une digne mère, comme elle avait été une sainte jeune fille.

Lorsque son père revint au jour indiqué, elle lui dit donc que, si son bonheur dépendait de son consentement, elle donnait ce consentement, sinon avec joie, du moins avec résignation. Le vieux Mario tomba presqu'aux genoux de sa fille, mais elle le prit dans ses bras et sourit à le voir si heureux.

Alors il demanda la permission de lui amener Gabriello le lendemain, mais elle lui répondit qu'elle n'avait pas besoin de le voir, qu'elle recevrait un mari des mains de son père, et que ce mari, quel qu'il fut, avait droit à son estime et à son

dévouement ; que ces deux sentiments étaient les seuls que l'on pouvait exiger d'elle, et que ce serait au temps d'en faire naître un autre.

Le mariage fut fixé à quinze jours ; ces quinze jours, Gelsomina les passa en prières et en exercices religieux ; puis, le matin du quinzième, elle quitta le couvent pour aller à l'église, où l'attendait son fiancé. Ce fut au pied de l'autel seulement qu'elle rencontra Gabriello, et, comme elle ne l'avait vu que déguisé en juif, avec une barbe et une perruque, elle ne le reconnut pas.

Au retour, chacun félicita Gabriello sur son bonheur, chacun lui dit qu'il avait épousé une véritable sainte.

Mais lui se déroba à toutes ces félicitations ; il avait une visite à faire.

On annonça au prince de G..... que Gabriello l'attendait dans son antichambre.

— Faites entrer, dit le prince.

Gabriello entra.

— Eh bien ! demanda le prince, où en sommes-nous ? C'est demain que le terme expire.

— Et c'est ce soir que je vous livre Gelsomina, dit Gabriello.

— Et comment as-tu fait cela, démon ? s'écria le prince.

— Monseigneur, c'est tout simple ; voyant quelle était incorruptible, je l'ai épousée.

— Et ?

— Et ce soir vous prendrez ma place, — voilà tout. — Un honnête homme n'a que sa parole ; j'avais engagé la mienne à Votre Excellence, et je la tiens.

Le soir il fut fait ainsi qu'il avait été dit.

Gelsomina ignora toujours cet infâme traité ; ce qui ne l'empêcha pas de mourir au bout de trois ans de mariage, en laissant à Gabriello une fille qui a maintenant douze ans, et qu'il est prêt à vendre comme il a vendu sa mère.

On voit que l'honnête homme n'a pas volé son surnom d'*il Signor Mercurio,* dont il est si fier qu'il a complétement abandonné son nom de baptême et son nom de famille.

Quant à Gaëtano, lorsqu'il sut qu'il avait été trompé, et qu'en prenant une courtisane pour une marquise, il avait perdu ce trésor d'amour qu'on appelait Gelsomina, il entra dans une

telle colère, qu'il donna à la Catanaise un coup de couteau dont elle faillit mourir.

Il en résulta pour lui une condamnation de vingt ans aux galères.

Nous le retrouvâmes un mois après à Vulcano, où, comme on dit en style de bagne, il faisait son temps.

VIII.

SAINTE ROSALIE.

Comme il signor Mercurio achevait son récit, Jadin, le baron S.... et le vicomte de R..... entrèrent; le garçon de l'hôtel leur avait procuré une fenêtre dans la rue del Cassero, et ils venaient me chercher pour l'occuper avec eux.

Ils sourirent en me voyant en tête à tête avec le signor Mercurio, qui, de son côté, à leur aspect, se retira le plus discrètement du monde, emportant les deux piastres dont j'avais payé son abominable histoire.

De mon côté, comme j'avais le sourire de ces messieurs sur le cœur, et que j'éprouvais pour cet homme un dégoût qu'ils ne pouvaient comprendre, puisqu'ils n'en connaissaient pas la cause, j'appelai le garçon, et je lui déclarai que, si le signor Mercurio rentrait dans ma chambre, je quitterais à l'instant l'hôtel.

Cet ordre a porté ses fruits, et je suis certain qu'encore aujourd'hui je passe à Palerme pour un puritain de première classe.

Je ne demandai à ces messieurs que le temps de m'habiller. Comme la maison dans laquelle nous avions loué une fenêtre était à cinq cents pas à peine, nous ne jugeâmes pas à propos de faire atteler pour cela, et nous nous y rendîmes à pied.

La ville avait le même air de fête que la veille; les rues étaient encombrées de monde, il nous fallut près d'une heure pour faire ces cinq cents pas.

Enfin, nous atteignîmes la maison, nous montâmes au second

étage, nous entrâmes en possession de notre fenêtre. Il y en avait deux dans la chambre, mais l'autre était occupée par une famille anglaise ; le locataire, auquel nous avions sous-loué, se tenait debout et prêt à en faire les honneurs.

La première chose qui me frappa en jetant les yeux sur la rue fut, au troisième étage de la maison en face de nous, un énorme balcon, en manière de cage, tenant toute la largeur de la maison ; sa forme était bombée comme celle d'un vieux secrétaire, et les grilles qui le composaient étaient assez serrées pour qu'on ne pût voir que fort confusément au travers.

Je demandai au maître de la maison l'explication de cette singulière machine, que j'avais déjà au reste remarquée à plusieurs autres maisons : c'était un balcon de religieuses.

Il y a aux environs de Palerme et à Palerme même une vingtaine de couvents de filles nobles : en Sicile, comme partout ailleurs, les religieuses sont censées n'avoir plus aucun commerce avec le monde ; mais en Sicile, pays indulgent par excellence, on leur permet de regarder le fruit défendu auquel elles ne doivent pas toucher. Elles peuvent donc, les jours de fête, venir prendre place, je ne dirai pas à ces balcons, mais dans ces balcons, où elles se rendent de leur couvent, si éloigné qu'il soit, par des passages souterrains et par des escaliers dérobés. On m'a assuré que, lors de la révolution de 1820, quelques religieuses, plus patriotes que les autres, avaient, emportées par leur enthousiasme national, versé du haut de ce fort imprenable de l'eau bouillante sur les soldats napolitains.

A peine cette explication nous était elle donnée, que la volière se remplit de ses oiseaux invisibles, qui se mirent aussitôt à caqueter à qui mieux mieux. Autant que j'en pus juger par le bruit et par le mouvement, le balcon devait bien contenir une cinquantaine de religieuses.

L'aspect qu'offrait Palerme était si vivant et si varié, que, quoique nous fussions venus au moins deux heures trop tôt, ces deux heures s'écoulèrent sans un seul moment d'ennui ; enfin, au bruit d'une salve d'artillerie qui se fit entendre, à la rumeur qui courut par la ville, au mouvement qui se fit parmi les assistants, nous jugeâmes que le char se mettait en route.

Effectivement, nous commençâmes bientôt à l'apercevoir à l'extrémité de la rue del Cassero, au tiers de laquelle à peu près nous nous trouvions; il s'avançait lentement et majestueusement, traîné par cinquante bœufs blancs aux cornes dorées; sa hauteur atteignait celles des maisons les plus élevées, et, outre les figures peintes ou modelées en carton et en cire, dont il était couvert, il pouvait contenir sur ses deux différents étages, et sur une espèce de proue qui s'élançait en avant, pareille à celle d'un vaisseau, de cent quarante à cent cinquante personnes, les unes jouant de toutes sortes d'instruments, les autres chantant, les autres enfin jetant des fleurs.

Quoique cette énorme masse ne fût composée en grande partie que d'oripeaux et de clinquant, elle ne laissait point que d'être imposante. Notre hôte s'aperçut de l'effet favorable produit sur nous par la gigantesque machine; mais, secouant la tête avec douleur, au lieu de nous maintenir dans notre admiration, il se plaignit amèrement de la foi décroissante et de la lésinerie croissante de ses compatriotes. En effet, le char, qui aujourd'hui égale à peine en hauteur les toits des palais, dépassait autrefois les clochers des églises; il était si lourd, qu'il fallait cent bœufs au lieu de cinquante pour le traîner; il était si large et si chargé d'ornements, qu'il défonçait toujours une vingtaine de fenêtres. Enfin, il s'avançait au milieu d'une telle foule, qu'il était bien rare qu'en arrivant à la place de la Marine, il n'y eût pas un certain nombre de personnes écrasées. Tout cela, on le comprend, donnait aux fêtes de Sainte-Rosalie une réputation bien supérieure à celle dont elles jouissent aujourd'hui, et flattait fort l'amour-propre des anciens Palermitains.

En effet, lorsque le char passa devant nous, nous nous aperçûmes que les autorités municipales ou ecclésiastiques de Palerme, je ne saurai trop dire lesquelles, avaient fort tiré à l'économie : ce que nous avions pris de loin pour de la soie était du simple calicot, les gazes des draperies étaient singulièrement fanées, et les ailes des anges avaient grand besoin d'êtres remplumées, vers leurs extrémités surtout, qui avaient fort souffert des ravages du temps et du frottement de la machine.

Immédiatement après le char venaient les reliques de sainte

Rosalie, enfermées dans une châsse d'argent et posées sur une espèce de catafalque porté par une douzaine de personnes qui se relayent et qui affectent de marcher cahin caha, à la manière des oies. Je demandai la cause de cette singulière façon de procéder, et l'on me répondit que cela tenait à ce que sainte Rosalie avait un léger défaut dans la tournure.

Derrière cette châsse un spectacle bien plus étrange et bien plus inexplicable encore nous attendait : c'étaient les reliques de saint Jacques et de saint Philippe, je crois, portées par une quarantaine d'hommes, qui vont sans cesse courant à perdre haleine et s'arrêtant court. Ce temps d'arrêt leur sert à laisser former un intervalle d'une centaine de pas entre eux et les reliques de sainte Rosalie ; aussitôt cet intervalle formé, ils se remettent à courir de nouveau, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ne peuvent aller plus loin ; alors ils s'arrêtent encore pour repartir un instant après, et ce transport des reliques des deux saints s'exécute ainsi, par courses et par haltes, depuis le moment du départ jusqu'au moment de l'arrivée. Cette espèce de mythe gymnastique fait allusion à un fait tout en l'honneur des deux élus : un jour qu'on transportait leur châsse, je ne sais pour quelle cause, d'un lieu à un autre, elle passa par hasard dans une rue que dévorait un incendie ; les porteurs s'aperçurent qu'à mesure qu'ils s'avançaient, le feu s'éteignait ; afin que le feu fît le moins de dégât possible, ils se mirent alors à courir ; cette ingénieuse idée fut couronnée du plus entier succès. Partout où ce n'était qu'un incendie ordinaire, la flamme disparut aussitôt ; seulement, là où l'incendie était plus acharné, il fallut s'arrêter une ou deux minutes. — De là les courses, de là les haltes. — Comme on le comprend bien, cette aptitude des deux saints à combattre les incendies rend inutile à Palerme le corps royal des sapeurs pompiers.

Après les reliques de saint Jacques et de saint Philippe venaient celles de saint Nicolas, portées par une dizaine d'hommes dansant et valsant. Cette façon de rendre hommage à la mémoire d'un saint nous ayant aussi paru assez étrange, nous en demandâmes l'explication : ce à quoi on nous répondit que, saint Nicolas étant de son vivant d'un naturel fort jovial, on n'avait rien trouvé de mieux que cette marche chorégraphique, qui rappelait parfaitement la gaieté de son caractère.

Derrière saint Nicolas ne venait rien autre chose que le peuple; lequel marchait comme il l'entendait.

Cette marche triomphale, qui avait commencé vers midi, ne fut guère achevée que sur les cinq heures. Alors les voitures circulèrent de nouveau dans les rues; la promenade de la Marine commençait.

La soirée offrit les mêmes délices que la veille. En général les plaisirs italiens ne sont point variés : on fait aujourd'hui ce qu'on a fait hier, et l'on fera demain ce qu'on a fait aujourd'hui. Nous eûmes donc feu d'artifice, danses à la Flora, corso à minuit, et illumination jusqu'à deux heures.

Tout en assistant aux honneurs rendus à sainte Rosalie à Palerme, nous avions lié, pour le lendemain, la partie d'aller faire un pèlerinage à sa chapelle, située au sommet du mont Pellegrino. En conséquence nous avions commandé à la fois une voiture et des ânes; une voiture, pour aller tant que la route serait carrossable, et les ânes pour faire le reste du chemin.

Le mont Pellegrino n'est, à vrai dire, qu'un squelette de montagne; toute la terre végétale qui le couvrait autrefois a été successivement emportée dans la plaine par le vent ou par la pluie. Une route magnifique, posée sur des arcades et digne des anciens Romains, conduit à la moitié de sa hauteur, à peu près. Là nous trouvâmes, comme nous l'avions ordonné d'avance, un relai de ces magnifiques ânes de Sicile qui, s'ils étaient transportés chez nous, feraient honte, non-seulement à leurs confrères, mais encore à beaucoup de chevaux : c'est cette supériorité dans l'espèce, qui leur vaut sans doute l'honneur de servir de montures aux dandies et aux lions de Palerme, quand ils vont faire leurs visites du matin.

Après une heure de montée, nous arrivâmes à la chapelle de Sainte-Rosalie, qui n'est rien autre chose que la grotte dans laquelle la sainte retirée du monde a vécu loin de ses séductions. Au-dessus de l'entrée de la grotte est son arbre généalogique parfaitement en règle, depuis Charlemagne jusqu'à Sinibaldo, père de la sainte.

Sainte Rosalie était fiancée au roi Roger, lorsqu'au lieu d'attendre tranquillement, dans la maison paternelle, son royal

époux, elle s'enfuit un matin, et disparut pour ne plus revenir. Elle avait alors quatorze ans.

Sainte Rosalie se réfugia dans la caverne du mont Pellegrino, où elle vécut solitaire et mourut ignorée, se livrant à la méditation et conversant avec les anges. Au mois de juillet 1624, au milieu d'une peste terrible qui dévastait la ville de Palerme, un homme du peuple eut une vision. Il lui sembla qu'il se promenait hors des portes de Palerme, lorsqu'une colombe, descendant du ciel, se posa à quelques pas de lui : il alla à la colombe, mais la colombe reprit son vol et alla se poser à quelques pas encore ; il la suivit de nouveau, et de vols en vols la colombe finit par entrer sous la grotte de sainte Rosalie, où elle disparut : alors le songeur se réveilla. Comme on le pense bien, il comprit qu'un pareil rêve n'était autre chose qu'une révélation. A peine fit-il jour, qu'il se leva, sortit de Palerme, et aperçut la colombe conductrice. Alors se renouvela en réalité la vision de la nuit. Le brave homme suivit la colombe sans la perdre de vue, et entra un instant après elle dans la grotte. La colombe avait disparu, mais il y trouva le corps de la sainte.

Ce corps était parfaitement conservé, et il semblait, quoique cinq siècles se fussent écoulés depuis le moment de sa mort, que l'élue du Seigneur vînt d'expirer à l'instant même : elle avait dû mourir à l'âge de vingt-huit ou trente ans.

L'homme à la colombe accourut en grande hâte à Palerme, et fit part à l'archevêque du songe qu'il avait fait, et de la précieuse trouvaille qui en avait été la suite. L'archevêque assembla aussitôt tout le clergé ; puis, croix et bannières en tête, on alla chercher le corps de sainte Rosalie à la caverne qui lui avait servi de tombeau ; et, après l'avoir posé sur un catafalque, on l'amena à Palerme, où on le fit promener par les rues, porté sur les épaules de douze jeunes filles, vêtues de blanc, couronnées de fleurs, et tenant des palmes à la main. Le même jour la peste cessa : c'était le 15 juillet 1624.

Dès lors il devint impossible de douter que la fille de Sinibaldo ne fût une sainte, et, comme cette sainte avait sauvé la ville, on mit la ville sous sa protection. Depuis ce temps, son culte s'est maintenu avec une fleur de jeunesse et de poésie qui est le partage de bien peu d'élues.

L'entrée de la grotte est demeurée dans sa simplicité primi-

tive : c'est une espèce de vestibule, taillé en plein roc et décoré de médaillons de Charles III, de Ferdinand Ier et de Marie-Caroline. Ce vestibule est séparé du sanctuaire par une ouverture qui va de la voûte au sommet de la montagne, et par laquelle pénètre le jour; des plantes et des fleurs grimpantes ont poussé dans cette gerçure, et retombent en guirlande dans l'intérieur de la caverne; à un certain moment de la journée, les rayons du soleil pénètrent par cette ouverture, et séparent le vestibule de la chapelle par un ardent rayon de lumière.

Le sanctuaire renferme deux autels.

Le premier à gauche est dédié à sainte Rosalie. Il s'élève à l'endroit même où fut retrouvé le corps de la sainte. Une statue de marbre, ouvrage de Caggini, a remplacé les reliques, qu'on a enfermées dans une châsse. Cette statue représente une belle vierge couchée dans l'attitude d'une jeune fille qui dort; elle a la tête appuyée sur une de ses mains, et de l'autre tient un crucifix. La robe dont elle est enveloppée, et qui est un don du roi Charles III, a coûté 5,000 piastres; elle porte, de plus, un collier de diamants au cou, des bagues à tous les doigts, et sur la poitrine, pendues à un ruban noir et à un ruban bleu, les croix de Malte et de Marie-Thérèse. Près de la sainte sont une tête de mort, une écuelle, un bourdon, un livre et une discipline d'or massif; comme la robe, ces différents objets sont un don du roi Charles III.

Le second autel, situé au fond de la grotte, et en face de son ouverture, est placé sous l'invocation de la Vierge; mais, il faut le dire à la gloire de sainte Rosalie, tout dédié qu'il est à la mère du Christ, il est infiniment moins riche, infiniment moins beau, et surtout infiniment moins fréquenté que le premier. Derrière cet autel se trouve la source où buvait la sainte.

La chapelle de Sainte-Rosalie est, comme nous l'avons dit, le refuge des amours persécutés. Si les amants qu'on veut séparer parviennent un beau matin à se réunir, et qu'on ne les rattrape pas dans le trajet qui sépare Palerme de la montagne, ils sont sauvés : une fois entrés dans la caverne, les droits des parents cessent, et ceux de la sainte commencent. Le prêtre leur demande s'ils veulent être unis, et sur leur réponse affir-

mative leur dit une messe : la messe finie, ils sont mariés ; ils peuvent revenir au grand jour, et bras dessus, bras dessous, à Palerme. Les parents n'ont plus rien à dire.

Au moment où nous arrivions dans la chapelle, le prêtre accomplissait, selon toute probabilité, une union de ce genre : un jeune homme et une jeune fille étaient agenouillés devant l'autel, sans autre témoin de leur union que le sacristain qui servait la messe. Notre arrivée parut d'abord leur causer quelqu'inquiétude, mais, nous ayant reconnus pour étrangers, ils ne firent plus attention à nous. Nous nous agenouillâmes à quelques pas d'eux, en attendant que la messe fût dite.

La messe achevée, ils se levèrent, remercièrent le prêtre, sortirent de la grotte, montèrent sur leurs ânes et disparurent. Ils étaient mariés.

Nous interrogeâmes le prêtre, qui nous dit qu'il ne se passait guère de semaines sans qu'une cérémonie pareille s'accomplît.

En rentrant chez nous, nous trouvâmes pour le lendemain une invitation à dîner de la part du vice-roi, le prince de Campo-Franco ; nous lui avions fait remettre la veille nos lettres de recommandation, et, avec cette politesse parfaite qu'on ne rencontre guère que chez les grands seigneurs italiens, il leur faisait honneur à l'instant-même.

Le prince de Campo-Franco a quatre fils ; c'est le second de ses fils, le comte de Lucchesi-Palli, qui a épousé Mme la duchesse de Berry : il était momentanément en Sicile pour y amener dans le caveau de sa famille le corps de la petite fille née pendant la captivité de Blaye, et qui venait de mourir.

Comme cette invitation à dîner était pour la maison de campagne du prince, située, comme presque toutes les villas des riches Palermitains, à la Bagherie, nous partîmes deux ou trois heures plus tôt qu'il n'était nécessaire, afin d'avoir le temps de visiter le fameux palais du prince de Palagonia, modèle de grotesque et miracle de folie.

La route que l'on prend pour se rendre à la Bagherie est la même que nous avions déjà suivie pour venir à Palerme. A un quart de lieue de la ville, on passa l'Orèthe, l'ancien Eleuthère de Ptolémée, et aujourd'hui le *fiume del Amiraglio*. Ce filet d'eau, majestueusement décoré du nom de fleuve, traversait

autrefois la ville et se jetait dans le port ; mais il a été détourné de son ancien lit, sur l'emplacement duquel on a bâti la rue de Tolède.

C'est aux environs de la Bagherie que Roger, comte de Sicile et de Calabre, remporta sur les Sarrasins, vers 1072, la grande bataille qui lui livra Palerme.

Notre voiture s'arrêta en face du palais du prince de Palagonia, que nous reconnûmes aussitôt aux monstres sans nombre qui garnissent les murailles, qui surmontent les portes, qui rampent dans le jardin ; ce sont des bergers avec des têtes d'âne, de jeunes filles avec des têtes de cheval, des chats avec des figures de capucin, des enfants bicéphales, des hommes à quatre jambes, des solipèdes à quatre bras, une ménagerie d'êtres impossibles, auxquels le prince, à chaque grossesse de sa femme, priait Dieu de donner une réalité, en permettant que la princesse accouchât de quelque animal pareil à ceux qu'il avait soin de lui mettre sous les yeux pour amener cet heureux événement. Malheureusement pour le prince, Dieu eut le bon esprit de ne pas écouter sa prière, et la princesse accoucha tout bonnement d'enfants pareils à tous les autres enfants, si ce n'est qu'ils se trouvèrent ruinés un beau jour par la singulière folie de leur père.

Un autre caprice du prince était de se procurer toutes les cornes qu'il pouvait trouver : bois de cerf, bois de daim, cornes de bœuf, cornes de chèvre, défenses d'éléphant même, tout ce qui avait forme recourbée et pointue était bien venu au château, et acheté par le prince presque sans marchander. Aussi, depuis l'antichambre jusqu'au boudoir, depuis la cave jusqu'au grenier, le palais était hérissé de cornes : les cornes avaient remplacé les patères, les porte-manteaux, les pitons ; les lustres pendaient à des cornes, les rideaux s'accrochaient à des cornes ; les buffets, les ciels de lit, les bibliothèques étaient surmontés de cornes. On aurait donné vingt-cinq louis d'une corne, que dans tout Palerme on ne l'aurait pas trouvée.

L'art n'a rien à faire dans une pareille débauche d'imagination ; palais, cours, jardin, tout cela est d'un goût détestable, et ressemble à une maison bâtie par une colonie de fous. Jadin ne voulut pas même compromettre son crayon jusqu'à en faire un croquis.

Pendant que nous visitions le palais Palagonia, nous fûmes joints par le comte Alexandre, troisième fils du prince de Campo-Franco; il avait appris notre arrivée, et venait au-devant de nous, afin que nous eussions quelqu'un pour nous présenter à son père et à ses frères aînés que nous n'avions point encore vus.

La villa du prince de Campo-Franco est sans contredit, pour la situation surtout, une des plus délicieuses qui se puissent voir : les quatre fenêtres de la salle à manger s'ouvrent sur quatre points de vue différents, un de mer, un de montagne, un de plaine, et un de forêt.

Le dîner fut magnifique, mais tout sicilien, c'est-à-dire qu'il y eut force glace et quantité de fruits, mais fort peu de poisson et de viande. Nous dûmes paraître des ichtyophages et des carnivores de première force, car nous fûmes, Jadin et moi, à peu près les seuls qui mangèrent sérieusement.

Après le dîner on nous servit le café sur une terrasse couverte de fleurs; de cette terrasse, on apercevait tout le golfe, une partie de Palerme, le Monte-Pellegrino, et enfin au milieu de la mer, au large, comme un brouillard flottant à l'horizon, l'île d'Alciuri. L'heure que nous passâmes sur cette terrasse, et pendant laquelle nous vîmes le soleil se coucher et le paysage traverser toutes les dégradations de lumière, depuis l'or vif jusqu'au bleu sombre, est une de ces heures indescriptibles qu'on retrouve dans sa mémoire en fermant les yeux, mais qu'on ne peut ni faire comprendre avec la plume, ni peindre avec le crayon.

A neuf heures du soir, par une nuit délicieuse, nous quittâmes la Bagherie, et nous revînmes à Palerme.

IX.

LE COUVENT DES CAPUCINS.

La journée du lendemain était consacrée à des courses par la ville : un jeune homme, Arami, camarade de collége du marquis de Gargallo, et pour lequel ce dernier m'avait remis une

lettre, devait nous accompagner, dîner avec nous, et de là nous conduire au théâtre, où il y avait opéra.

Nous commençâmes par les églises, le Dôme avait droit à notre première visite; nous l'avions déjà parcouru le jour de notre arrivée; mais, préoccupés de la scène qui s'y passait, nous n'avions pu en examiner les détails. Ces détails sont au reste peu importants et peu curieux, l'intérieur de la cathédrale ayant été remis à neuf : nous en revînmes donc bientôt aux sépulcres royaux qu'elle renferme.

Le premier est celui de Roger II, fils du grand comte Roger, et qui fut lui-même comte de Sicile et de Calabre en 1101, duc de Pouille et prince de Salerne en 1127, roi de Sicile en 1130; qui mourut enfin en 1154, après avoir conquis Corinthe et Athènes.

Le second est celui de Constance à la fois impératrice et reine : reine de Sicile par son père, Roger; impératrice d'Allemagne par son mari, Henri VI, roi de Sicile lui-même en 1194, et mort en 1197.

Le troisième est celui de Frédéric II, père de Manfred, et grand-père de Conradin, qui succéda à Henri VI et mourut en 1250.

Enfin, les quatrième et cinquième sont ceux de Constance, fille de Manfred, et de Pierre, roi d'Aragon.

En sortant du Dôme, nous traversâmes la place, et nous nous trouvâmes en face du palais Royal.

Le palais Royal est bâti sur les fondements de l'ancien *Al Cassar* sarrasin. Robert Guiscard et le grand comte Roger entourèrent de murailles la forteresse arabe, et s'en contentèrent momentanément; Roger son fils, deuxième du nom, y éleva une église à Saint-Pierre et fit construire deux tours, nommées l'une, la Pisana, et l'autre, la Greca. La première de ces deux tours renfermait les diamants et le trésor de la couronne; la seconde servait de prison d'État. Guillaume Ier trouva la demeure incommode et commença le Palazzo-Nuovo, qui fut achevé par son fils vers l'an 1170.

Nous venions voir principalement deux choses au Palazzo-Nuovo : les fameux béliers syracusains, qui y ont été transportés, et la chapelle de Saint-Pierre, qui, malgré ses sept

cents ans d'existence, semble sortir de la main des mosaïstes grecs.

Nous cherchions de tous côtés les béliers, lorsqu'on nous les montra coquettement badigeonnés en bleu de ciel : nous demandâmes quel était l'ingénieux artiste qui avait eu l'idée de les peindre de cette agréable couleur; on nous répondit que c'était le marquis de Forcella. Nous demandâmes où il demeurait, pour lui envoyer nos cartes.

Il n'en est point ainsi de l'église de Saint-Pierre; elle est restée à la fois un miracle d'architecture et d'ornementation. Sans doute, le respect qu'on a eu pour elle tient à la tradition, tradition respectée et transmise par les Sarrasins eux-mêmes, et qui veut que saint Pierre, en se rendant de Jérusalem à Rome, ait consacré lui-même une petite chapelle souterraine, qui sert aujourd'hui de caveau mortuaire à l'église.

C'est dans cette chapelle que Marie-Amélie de Sicile épousa Lous-Philippe d'Orléans. C'est encore dans cette chapelle que fut baptisé le premier-né de leurs fils, le duc d'Orléans actuel. En versant l'eau sainte sur le front de l'enfant, l'archevêque dit tout haut :

— Peut-être qu'en ce moment je baptise un futur roi de France.

— Ainsi soit-il! répondit le marquis de Gargallo, qui tenait, au nom de la ville de Palerme, l'enfant royal sur les fonts baptismaux.

Le roi Louis-Philippe n'a point oublié, sur le trône de France, la petite chapelle de Saint-Pierre, et, lors de son voyage en Sicile, le prince de Joinville lui fit don, au nom de son père, d'un magnifique ostensoir de vermeil, incrusté de topazes.

De cette chapelle presque souterraine on nous fit monter sur l'observatoire; c'est du haut de cette terrasse que, grâce à l'instrument de Ramsden, Piazzi découvrit pour la pemière fois, le 1er janvier 1801, la planète de Cérès. Comme nous y allions dans un dessein beaucoup moins ambitieux, nous nous contentâmes, à l'orient, de voir les îles Lipari, pareilles à des taches noires et vaporeuses flottant à la surface de la mer, et, à l'occident, le village de Montreal, surmonté de son gigantesque monastère que nous devions visiter le lendemain.

Près du palais est la porte Neuve, arc de triomphe élevé à Charles V, à l'occasion de ses victoires en Afrique.

Pour en finir avec les monuments, nous ordonnâmes à notre cocher de nous conduire aux deux châteaux sarrasins de Ziza et de Cuba : ces deux noms, à ce que nous assura notre cocher, habitué à conduire les voyageurs aux différentes curiosités de la ville, et par conséquent tout disposé à trancher du cicerone, étaient ceuxdes fils du dernier émir; mais Arami, auquel nous avions une confiance infiniment plus grande, nous dit qu'aucune tradition importante ne se rapportait à ces deux monuments.

Le palais Ziza est le mieux conservé des deux; on y voit encore une grande salle mauresque, à plafond en ogive, décorée d'arabesques et de mosaïques. Une fontaine qui jaillit dans deux bassins octogones continue de rafraîchir cette salle, aujourd'hui solitaire et abandonnée. Dans les autres pièces, l'ornementation arabe a disparu sous de mauvaises fresques. — Quant au château de Cuba, c'est aujourd'hui la caserne de Borgognoni.

Près des deux châteaux moresques s'est élevé un monastère chrétien en grande réputation non-seulement à Palerme, mais par toute la Sicile; c'est le couvent des capucins. Ce qui lui a valu cette renommée, c'est surtout la singulière propriété qu'ont ses caveaux de *momifier* les cadavres, et de les conserver ainsi exempts de corruption jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière.

Aussi, dès que nous arrivâmes au couvent, le père gardien, habitué aux visites quotidiennes qu'il reçoit des étrangers, nous conduisit-il à ses catacombes; nous descendîmes trente marches, et nous nous trouvâmes dans un immense caveau souterrain, taillé en croix, éclairé par des ouvertures pratiquées dans la voûte, et où nous attendait un spectacle dont rien ne peut donner une idée.

Qu'on se figure douze ou quinze cents cadavres réduits à l'état de momies, grimaçant à qui mieux mieux, les uns semblant rire, les autres paraissant pleurer, ceux-ci ouvrant la bouche démesurément, pour tirer une langue noire entre deux mâchoires édentées, ceux-là serrant les lèvres convulsivement, allongés, rabougris, tordus, luxés, caricatures humaines,

cauchemars palpables, spectres mille fois plus hideux que les squelettes pendus dans un cabinet d'anatomie, tous revêtus de robes de capucins, que trouent leurs membres disloqués, et portant aux mains une étiquette sur laquelle on lit leur nom, la date de leur naissance et celle de leur mort. Parmi tous ces cadavres est celui d'un Français nommé Jean d'Esachard, mort le 4 novembre 1831, à l'âge de cent deux ans.

Le cadavre le plus rapproché de la porte, et qui de son vivant s'appelait Francesco Tollari, porte à la main un bâton. Nous demandâmes au gardien de nous expliquer ce symbole; il nous répondit que, comme le susdit Francesco Tollari était le plus près de la porte, on l'avait élevé à la dignité de concierge, et qu'on lui avait mis un bâton à la main pour qu'il empêchât les autres de sortir.

Cette explication nous mit fort à notre aise; elle nous indiquait le degré de respect que les bons moines portaient eux-mêmes à leurs pensionnaires; dans les autres pays, on rit de la mort; eux riaient des morts : c'était un progrès.

En effet, il faut avouer que, dans cette collection de momies, celles qui ne sont pas hideuses sont risibles. Il est difficile à nous autres gens du Nord, avec notre culte sombre et poétique pour les trépassés, de comprendre qu'on se fasse un jeu de ces pauvres corps dont l'âme est partie, qu'on les habille, qu'on les coiffe, qu'on les farde comme des mannequins; que, lorsque quelque membre se déjette par trop, on casse ce membre, et on le raccommode avec du fil de fer, sans craindre, avec ce sentiment éternel qui réagit en nous contre le néant, que le cadavre n'éprouve une souffrance physique, ou que l'âme qui plane au-dessus de lui ne s'indigne aux transformations qu'on lui fait subir. J'essayai de faire part de toutes ces sensations à notre compagnon; mais Arami était Sicilien, habitué dès l'enfance à regarder comme un honneur rendu à la mémoire ce que nous regardons comme une profanation du tombeau. Il ne comprit pas plus notre susceptibilité, que nous son insouciance. Alors nous en prîmes notre parti; et comme la chose était curieuse au fond, convaincus que ce qui ne blessait pas les vivants ne devait pas blesser les morts, nous continuâmes notre visite.

Les momies sont disposées, tantôt sur deux et tantôt sur trois

rangs de hauteur, alignées côte à côte, sur des planches en saillie, de manière à ce que celles du premier rang servent de cariatides à celles du second, et celles du second au troisième. Sous les pieds des momies du premier rang sont trois étages de coffres en bois, plus ou moins précieux, décorés plus ou moins richement d'armoiries, de chiffres, de couronnes. Ils renferment les morts pour lesquels les parents ont consenti à faire la dépense d'une bierre; ces bierres ne se clouent pas comme les nôtres, pour l'éternité, mais elles ont une porte, et cette porte a une serrure dont les parents possèdent la clef. De temps en temps les héritiers viennent voir si ceux dont ils mangent la fortune sont toujours là : ils voient leur oncle, leur grand-père ou leur femme, qui leur fait la grimace, et cela les rassure.

Aussi feriez-vous le tour de la Sicile sans entendre raconter une seule de ces poétiques histoires de fantômes qui font la terreur des longues veillées septentrionales. Pour l'habitant du Midi, l'homme mort est bien mort; pas d'heure de minuit à laquelle il se lève, pas de chant du coq auquel il se recouche : le moyen de croire aux revenants, quand on tient les revenants sous clef, et qu'on a cette clef dans sa poche!

Parmi ces morts il y a des comtes, des marquis, des princes, des maréchaux de camp dans leurs cuirasses; le plus curieux de tous ceux qui composent cette société aristocratique est sans contredit un roi de Tunis qui, poussé à Palerme par un coup de vent, tomba malade au couvent des capucins et y mourut; mais avant de mourir, touché par la grâce, il se convertit et reçut le baptême. Cette conversion, comme on le pense bien, fit grand bruit, l'empereur d'Autriche lui-même ayant consenti à être son parrain. — Aussi les capucins, afin de perpétuer l'honneur qui en rejaillissait sur leur couvent, se sont-ils mis en frais pour le royal néophyte. Sa tête et ses deux mains sont posées sur une espèce de tablette surmontée d'un dais en calicot; la tête porte une couronne de papier, et la main gauche tient en guise de sceptre un bâton de chaise doré; au-dessous de cette singulière châsse on lit cette inscription, qui renferme toute l'histoire du roi de Tunis :

NACCUI, IN TUNISI RE, VENUTO A SORTE

IN PALERMO, ABBRACIAI LA SANTA FEDE.
LA FEDE E IL VIVER BENE SALVA MI IN MORTE.
DON FILIPPO D'AUSTRIA, RE DI TUNIZZI,
MORI A PALERMO — 20 SETTEMBRE 1622 (1).

Outre ces niches destinées au commun des martyrs, outre les caisses réservées à l'aristocratie, il y a encore un des bras de cette immense croix funéraire qui forme une espèce de caveau particulier : c'est celui des dames de la haute aristocratie palermitaine.

C'est là, peut-être, que la mort est la plus hideuse ; car c'est là qu'elle est la plus parée ; les cadavres, couchés sous des cloches de verre, y sont habillés de leurs plus riches habits : les femmes, en parures de bal ou de cour ; les jeunes filles, avec leurs robes blanches et avec leurs couronnes de vierges. On peut à peine supporter la vue de ces visages coiffés de bonnets enrubanés, de ces bras desséchés sortant d'une manche de satin bleu ou rose, pour allonger leurs doigts osseux dans des gants quatre fois trop larges, de ces pieds chaussés de souliers de taffetas et dont on aperçoit les nerfs et les os à travers des bas de soie à jour. L'un de ces cadavres, horrible à voir, tenait à la main une palme, et avait cette épitaphe écrite sur la plinthe de son lit mortuaire :

SAPER VUOI DICHI GIACCE, IL SENSO VERO : ANTONIA PEDOCHE FIOR PASSAGGIERO VISSE ANNI XX E MORI A XXV SETTEMBRE 1834.

Un autre cadavre non moins affreux à voir, enseveli avec une robe de crêpe, une couronne de roses et un oreiller de dentelles, est celui de la signora D. Maria Amaldi e Ventimi-

(1) « Je naquis roi à Tunis. Poussé par le sort à Palerme, j'embrassai la sainte foi. La sainte foi et la bonne vie me sauvèrent à l'heure de la mort.

» Don Philippe d'Autriche, roi de Tunis, mourut à Palerme le 20 septembre 1622. »

Il y a peut-être bien une petite faute de langue à la troisième ligne ; mais, en sa qualité de roi de Tunis, don Philippe d'Autriche est excusable de ne point parler le pur italien.

glia, marchesina di Spataro, morte le 7 août 1834, à l'âge de vingt-neuf ans. Ce cadavre était tout jonché de fleurs fraîches; le gardien des capucins, que nous interrogeâmes, nous dit que ces fleurs étaient renouvelées tous les jours, par le baron P... qui l'avait aimée. C'était un terrible amour que celui qui résistait depuis deux ans à une pareille vue.

Nous étions dans ces catacombes depuis deux heures à peu près, et nous pensions avoir tout vu, lorsque le gardien nous dit qu'il nous avait gardé pour la fin quelque chose de plus curieux encore. Nous lui demandâmes avec inquiétude ce que ce pouvait être, car nous croyions avoir atteint les bornes du hideux, et nous apprîmes qu'après avoir vu les cadavres arrivés à un état complet de dessiccation, il nous restait à voir ceux qui étaient en train de sécher. Nous étions allés trop loin déjà pour reculer en si beau chemin; nous lui dîmes de marcher devant nous, et que nous étions prêts à le suivre.

Il alluma alors une torche, et, après avoir fait une douzaine de pas dans un des corridors, il ouvrit un petit caveau entièrement privé de jour, et y entra le premier son flambeau à la main. Alors, à la lueur rougeâtre de ce flambeau, nous aperçûmes un des plus horribles spectacles qui se puissent voir : c'était un cadavre entièrement nu, attaché sur une espèce de gril de fer, ayant les pieds, les mains et les mâchoires liés, afin d'empêcher autant que possible les nerfs de ces différentes parties de se contracter; un ruisseau d'eau vive coulait au-dessous de lui, et opérait cette dessiccation, dont le terme est ordinairement de six mois : ces six mois écoulés, le défunt, passé à l'état de momie, est rhabillé et remis à sa place, où il restera jusqu'au jour du jugement dernier. Il y a quatre de ces caveaux qui peuvent contenir chacun trois ou quatre cadavres; on les appelle les *pourrissoirs*.

Les hôtes de cet ossuaire ont, comme les autres morts, leur jour de fête; alors on les habille avec leurs habits du dimanche, du linge blanc, des bouquets au côté, et l'on ouvre les portes des catacombes à leurs parents et à leurs amis. Quelques-uns cependant conservent leur robe de bure et leur air morne. Les parents, qui se doutent de ce qui les attriste, se hâtent de leur demander s'ils ont besoin de quelque chose, et si une messe ou deux peut leur être agréable. Les morts répondent par un signe

de tête, ou par un signe de main, que c'est cela qu'ils désirent. Les parents payent un certain nombre de messes au couvent, et, si ce nombre est suffisant, ils ont la satisfaction l'année suivante de voir les pauvres patients fleuris et endimanchés, en signe qu'ils sont sortis du purgatoire et jouissent de la béatitude éternelle.

Tout cela n'est-il pas une bien étrange profanation des choses les plus saintes? Et notre tombe, à nous, ne rend-elle pas bien plus religieusement à la poussière ce corps fait de poussière, et qui doit redevenir poussière?

J'avoue que je revis avec plaisir le jour, l'air, la lumière et les fleurs; il me semblait que je m'éveillais après un effroyable cauchemar, et, quoique je n'eusse touché à aucun des habitants de cette triste demeure, j'étais comme poursuivi par une odeur cadavéreuse dont je ne pouvais me débarrasser. En arrivant à la porte de la ville, notre cocher s'arrêta pour laisser passer une litière, précédée d'un homme tenant une sonnette et suivie de deux autres litières : c'était un mort qu'on portait aux Capucins. Cette manière de transporter les trépassés, assis, habillés et fardés, dans une chaise à porteurs, me parut digne du reste. Les deux litières qui suivaient la première étaient occupées, l'une par le curé, l'autre par son sacristain.

Je fis un des plus mauvais dîners de ma vie, non pas que celui de l'hôtel fût mauvais, mais j'étais poursuivi par l'image du mort que je venais de voir sécher sur le gril. Quant à Arami, il mangea comme si de rien n'était.

Après le dîner nous allâmes au théâtre ; deux des principaux seigneurs de Sicile s'étaient faits entrepreneurs et étaient parvenus à réunir une assez bonne troupe : on jouait *Norma*, ce chef-d'œuvre de Bellini.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de l'habitude qu'ont les Siciliens de dialoguer par gestes, d'un bout à l'autre d'une place, ou du haut en bas d'une salle; cette science, dont la langue des sourds-muets n'est que l'*a b c*, remonte, s'il faut en croire les traditions, à Denys le Tyran : il avait prohibé sous des peines très-sévères les réunions et les conversations, il en résulta que ses sujets cherchèrent un moyen de communications qui remplaçât la parole. Dans les entr'actes, je voyais des conversations très-animées s'établir entre l'orchestre et les

loges; Arami surtout avait reconnu dans une avant-scène un de ses amis qu'il n'avait pas vu depuis trois ans, et il lui faisait avec les yeux, et quelquefois avec les mains, des récits qui, à en juger par les gestes pressés de notre compagnon, devaient être du plus haut intérêt. Cette conversation terminée, je lui demandai si sans indiscrétion je pouvais connaître les événements qui avaient paru si fort l'émouvoir? — Oh, mon Dieu! oui, me répondit-il; celui avec qui je causais est un de mes bons amis. absent de Palerme depuis trois ans, et il m'a raconté qu'il s'était marié à Naples; puis, qu'il avait voyagé avec sa femme en Autriche et en France. Là, sa femme est accouchée d'une fille, que malheureusement il a perdue. Il est arrivé par le bateau à vapeur d'hier; mais comme sa femme a beaucoup souffert du mal de mer, elle est restée au lit, et lui seul est venu au spectacle.

— Mon cher, dis-je à Arami, si vous voulez bien que je vous croie, il faudra que vous me fassiez un plaisir.

— Lequel?

— C'est d'abord de ne pas me quitter de la soirée, pour que je sois sûr que vous n'irez pas faire la leçon à votre ami, et, quand nous le joindrons au foyer, de le prier de nous répéter tout haut ce qu'il vous a dit tout bas.

— Volontiers, dit Arami.

La toile se releva; on joua le second acte de *Norma,* puis, la toile baissée, les acteurs redemandés selon l'usage, nous allâmes au foyer, où nous rencontrâmes le voyageur.

— Mon cher, lui dit Arami, je n'ai pas parfaitement compris ce que tu voulais me dire, fais-moi le plaisir de me le répéter.

Le voyageur répéta son histoire mot pour mot, et sans changer une syllabe à la traduction qu'Arami m'avait faite de ses signes. C'était véritablement miraculeux.

Je vis six semaines après un second exemple de cette faculté de muette communication; c'était à Naples. Je me promenais avec un jeune homme de Syracuse, nous passâmes devant une sentinelle; ce soldat et mon compagnon échangèrent deux ou trois grimaces, que dans tout autre temps je n'eusse pas même remarquées, mais auxquelles les exemples que j'avais vus me firent donner quelque attention.

— Pauvre diable! murmura mon compagnon.

— Que vous a-t-il donc dit? lui demandai-je.

— Eh bien ! j'ai cru le reconnaître pour Sicilien, et je me suis informé en passant de quelle ville il était; il me dit qu'il était de Syracuse et qu'il me connaissait parfaitement. Alors je lui ai demandé comment il se trouvait du service napolitain, et il m'a dit qu'il s'en trouvait si mal, que, si ses chefs continuaient de le traiter comme ils le faisaient, il finirait certainement par déserter. Je lui ai fait signe alors que, si jamais il en était réduit à cette extrémité, il pouvait compter sur moi, et que je l'aiderais autant qu'il serait en mon pouvoir. Le pauvre diable m'a remercié de tout son cœur, et je ne doute pas qu'un jour ou l'autre je ne le voie arriver.

Trois jours après, j'étais chez mon Syracusain, lorsqu'on vint le prévenir qu'un homme qui n'avait pas voulu dire son nom le demandait; il sortit, et me laissa seul dix minutes à peu près.

— Eh bien ! fit-il en rentrant, quand je l'avais dit !

— Quoi ?

— Que le pauvre diable déserterait.

— Ah! ah! c'est votre soldat qui vient de vous faire demander?

— Lui-même; il y a une heure, son sergent a levé la main sur lui, et le soldat a passé son sabre au travers du corps de son sergent. Or, comme il ne se soucie pas d'être fusillé, il est venu me demander deux ou trois ducats : après-demain il sera dans les montagnes de la Calabre, et dans quinze jours en Sicile.

— Eh bien ! mais une fois en Sicile que fera-t-il ? demandai-je.

— Heu ! dit le Syracusain avec un geste impossible à rendre; il se fera bandit.

J'espère que le compatriote de mon ami n'a pas fait mentir la prédiction susdite, et qu'il exerce à cette heure honorablement son état entre Girgenti et Palerme.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite à un prochain numéro.)

Critique Littéraire.

Histoire d'Espagne, par M. Rosseew Saint-Hilaire. — Histoire d'Espagne, par M. Charles Romey. — Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile, par M. le baron Charles Dembowski.

Les questions sociales qui s'agitent de nos jours en Espagne sont à tel point emmêlées de traditions neuf ou dix fois séculaires, que l'on doit renoncer, nous ne disons pas à les résoudre, mais à les poser dans leurs premiers termes, si l'on ne cherche à bien connaître les longues vicissitudes qui, du roi Euric à la reine Isabelle, ont bouleversé, transformé ce noble et grand pays. Il ne faut donc pas être surpris que l'Espagne soit en ce moment le sujet d'une foule de publications historiques; jamais peut-être il ne s'en est produit un aussi grand nombre à Madrid, à Bacelone, à Valence, en Allemagne, en Angleterre, en France, en France surtout. Pour ne parler encore que des historiens nationaux anciens et modernes, nous pouvons affirmer, sans craindre que nos paroles soient taxées d'exagération, que la Péninsule entière en est remplie : chaque province à le sien, et non-seulement chaque province, mais chaque ville, chaque monastère, le plus petit chapitre, la plus obscure localité; écrivains étranges, dont les ouvrages, profondément oubliés, gisent enfouis dans la poussière des bibliothèques, et dont les noms pourtant vivent dans toutes les mémoires, de l'un à l'autre bout de l'Espagne, éclatants et sonores comme si la gloire les avait définitivement consacrés. En leur décernant ce beau titre d'historien, nous n'avons pas

voulu exprimer la portée réelle de leurs travaux, mais tout simplement celle qu'il a plu à leurs contemporains d'y attacher. Nous nous rappelons qu'en 1836, à l'époque où M. Rosseew Saint-Hilaire venait de publier le prospectus de son livre, un journal de Madrid s'efforçait de lui démontrer la parfaite inutilité de son œuvre par une interminable liste d'auteurs espagnols qui, à l'entendre, l'avaient accomplie déjà dans ses plus minutieux détails. Fastueux étalage qui s'écroule de lui-même quand on prend la peine de parcourir les plus renommés de ces chefs-d'œuvre dont on fait tant de bruit. Certes, l'Espagne est la nation d'Europe envers laquelle nous nous sentions le moins disposé à commettre une injustice ; nous ne ferons cependant qu'une concession à l'amour-propre de ses écrivains : c'est que leur pays est celui où foisonnent avec le plus d'abondance les chartes, les chroniques, les légendes, tous les éléments, en un mot, d'une histoire instructive et dramatique. Malheureusement l'Espagne n'a pas eu jusqu'ici un historien complet, un historien véritable ; nous croyons même qu'elle ne pouvait pas en avoir.

Nous n'aurons pas de peine à donner la raison de cette pénurie absolue de l'Espagne en fait d'historiens : de toutes les œuvres philosophiques, un bon livre d'histoire est la plus difficile, la plus éminente, et chacun sait que le fatalisme a tué en Espagne toute espèce de philosophie. Le fatalisme, si l'on nous permet de varier le mot de Pascal, est le seul roi de la Péninsule, roi absolu dont on n'essaie guère de secouer la sombre domination. On le retrouve dans les lois et dans les usages, dans les livres de poésie et dans les livres de morale, dans les rangs les plus élevés et dans les plus humbles classes, excuse péremptoire de tous les crimes et de toutes les faiblesses, mobile indestructible de toutes les témérités, morne impasse qui s'ouvre aux extrêmes confins de la vie humaine, dans les épaisses ténèbres de l'avenir. C'est comme une atmosphère qui enveloppe les âmes et les pénètre, et dont l'action persévérante, étreignant les moindres passions, les moindres sentiments, les moindres instincts, comprime les caractères jusqu'au dernier degré de l'abattement et du marasme, ou les exalte jusqu'aux plus fougueux transports de l'enthousiasme, jusqu'au plus douloureux paroxisme du désespoir. Nulle autre part, pas même

dans les écoles de la Grèce, quand elles se virent impuissantes à réorganiser le monde moral sur les ruines du dogme païen, le fatalisme n'a trouvé une aussi énergique formule : *Lo què ha de ser, no puède faltar* (1). Quelle est l'opinion indépendante dont une maxime pareille ne parvienne à décourager et à dompter l'essor? Pourquoi étudier la cause des événements, s'ils se produisent par la seule raison qu'ils doivent se produire? Si cette cause n'est autre chose que l'effet, à quoi bon la débattre? à quoi bon la sonder?

Il nous semble, du reste, que les Espagnols commencent à revenir, sous ce rapport, de leurs illusions séculaires, si nous en jugeons par le succès qu'obtiennent, depuis la pacification de Bergara, dans les principales villes de la Péninsule, les travaux consacrés à son histoire par quelques écrivains français, et notamment par MM. Rosseew Saint-Hilaire et Charles Romey.

M. Rosseew Saint-Hilaire divise l'histoire de la Péninsule en quatre grandes périodes : la période antique, la période visigothe, la période arabe, la période chrétienne. Il décrit trop minutieusement la première, aussi indifférente, selon nous, à l'Espagne proprement dite, que peut l'être à la France la civilisation galle ou kimrique. Il insiste beaucoup sur la seconde, et cette fois avec raison, car l'histoire des Goths d'Espagne, bien qu'en réalité elle se confonde avec celle de la décadence des sociétés antiques, touche néanmoins à l'histoire moderne par un côté fort saillant, l'influence des évêques et des nobles dans les assemblées nationales. Ne soyez pas surpris que les lois visigothes soient l'objet des prédilections de M. Rosseew Saint-Hilaire : tout le monde sait quelle influence exerce le code gothique sur les diverses parties de la législation espagnole, même à l'époque où nous vivons. Ce n'est pourtant qu'à la période arabe que naît, pour ne jamais s'affaiblir, l'intérêt dramatique de son livre. C'est l'influence arabe qui, se combinant avec le christianisme, en dépit d'une lutte de sept cents

(1) Il est impossible de rendre avec toute la précision désirable cet imposant proverbe, essentiellement espagnol, et dont voici la traduction à peu près littérale : *Ce qui est tenu d'être ou de se faire ne peut manquer de se réaliser.*

ans, a façonné l'Espagne moderne, langue, mœurs, croyances, institutions.

On nous pardonnera sans doute, six siècles après la bataille de Las-Navas, trois siècles et demi après la conquête de Grenade par les rois catholiques, de regretter que les Arabes n'aient pas pu se maintenir en Espagne, et que leur domination ne s'y soit pas fortement, inébranlablement constituée, des Pyrénées aux Alpuxarres, du rocher de Thareck au rocher de Roland. Quel prodigieux contingent ils auraient apporté à la civilisation générale ! Et comment s'en former une idée aujourd'hui, même à l'aspect des merveilles dont on est redevable à leur architecture dans toutes les contrées de la Péninsule? Par la disposition de ses plaines et de ses montagnes, par toutes les qualités de sa température, par l'air qu'on y respire, par les eaux qui baignent ses grèves et battent le pied de ses promontoires, l'Espagne revenait de droit à la race arabe, la seule race peut-être assez forte et assez ardente pour ne point s'amollir et se dégrader à la pénétrante influence de ce riche et délicieux climat. L'Espagne est évidemment destinée à subir les lois de l'Afrique, — ce qui s'est déjà vu dans le monde antique, — ou à lui imposer les siennes, — ce qui aura nécessairement lieu, si elle se développe jamais par delà ses frontières, comme il convient à l'étendue de son territoire et au génie de ses habitants. — Reléguée aux dernières marches du vieil occident romain, et pour ainsi dire repliée sur elle-même, elle ne compte parmi les nations de l'Europe que dans les livres de statistique et de géographie. Qu'est-ce donc que ces âpres échancrures qui, sous le nom de *ports* ou de *cols,* serpentent péniblement, de Perpignan à Bayonne, au flanc des pics ou dans la profondeur des précipices, si on les compare à ces cent cinquante lieues de côtes, partout unies, toujours commodes, qui s'étendent en face du pays more, et où pas une bouffée de vent ne se lève, entre les orangers de la Huerta ou les voiles de la caronade, qui ne souffle du continent africain? Plus on y réfléchit, et plus on se sent indigné que les rois catholiques aient gâté comme à plaisir la fortune de l'Espagne. Il leur importait bien, vraiment, de se mêler aux misérables petites guerres de la Lombardie et des Deux-Siciles, où se trouvaient à la fois engagés les plus brûlants intérêts et les plus détestables

convoitises de l'Europe au XVIe siècle ! Quel besoin de subordonner leurs royaumes à l'empire ! Quel besoin de les mettre, ces états si fiers et si libres, au-dessous des petits cercles féodaux de l'Allemagne ! A quoi bon se déshonorer dans les Flandres par la persécution la plus absurde, la plus gratuitement cruelle qu'un peuple ait exercée contre un autre peuple ? Pourquoi s'épuiser à exploiter l'Amérique, où, en raison de l'extrême distance, leurs colonies devaient tôt ou tard leur échapper ? Pourquoi fomenter des troubles en France, conjurations et révoltes, préjugés de corps, haine de classes, guerres de religion, guerres civiles, ligues et frondes, mécontentements princiers, querelles de régence ou de minorité ? Pourquoi Pizarre, Valverde, Pescaire, Ximenès, Los Arcos, d'Albe, Olivarès, Cellamare ? Tant de génie et de force dépensés pour aboutir à une si complète ruine ! Des prétentions si hautes pour tomber dans un si profond abaissement ! L'Espagne ne serait jamais déchue de son rang et de sa puissance, si elle avait sérieusement et résolument cherché au-delà du détroit un contre-poids indispensable à ses territoires. Elle aurait du moins inauguré toute une ère nouvelle par un progrès qui est aujourd'hui même le dernier mot des plus grandes questions internationales, nous voulons parler du commerce des Indes orientales avec les peuples de l'Occident, chaîne immense de relations, de transactions, d'échanges, établie par Alexandre, maintenue par les Ptolémées, que des aventuriers portugais et des trafiquants de Venise ont été sur le point de reconstruire, il y a trois cents ans, et dont l'Angleterre s'efforce en ce moment de renouer les anneaux par les plus révoltantes usurpations. Nous ne sommes point entrés dans toutes ces considérations, trop peu débattues, suivant nous, par les historiens et les publicistes, pour indiquer un but aux ambitions futures de l'Espagne, si occupée dans ce siècle à pacifier ses provinces et à conquérir l'unité politique. En constatant l'empreinte que les races africaines ont laissée dans ses mœurs, dans ses institutions et jusque dans le sang de ses habitants, nous tenions seulement à démasquer l'écueil où se sont brisés la plupart des historiens de la Péninsule, qui, dès l'instant où surgissent les guerres entre les Goths de Pélage et les Sarrasins, ne manquent jamais de sacrifier le principal à l'accessoire, et de faire gra-

viter autour de l'imperceptible comté de Covadunga, du petit royaume de Cangas, les vastes dominations musulmanes qui les entourent et les étouffent, du Xénil à l'Èbre, de l'Arga au Guadalquivir. Les écrivains qui présentent ces dominations comme un fait anormal et violent qu'il importe à la civilisation générale de contrarier et de détruire, prennent pour point de départ le contre-pied même de la vérité. Le moyen qu'ils comprennent la civilisation des Arabes ! le moyen qu'ils la décrivent dans ses splendides et gigantesques développements !

M. Rosseew Saint-Hilaire serait parvenu à tourner cet écueil, s'il ne s'était un peu trop tôt préoccupé de la renaissance des monarchies gothes dans les Asturies. A cela près, comme il a patiemment consulté les chroniques musulmanes et chrétiennes, les plus sèches et les plus diffuses, mine obscure et âpre qui enserre la vérité dans ses innombrables filons, il a rétabli d'une façon remarquable les parties essentielles de l'état religieux, politique, civil, militaire, commercial des Arabes. Nous admettons les principes qu'il formule à ce sujet et les conséquences qu'il tire de ces principes, ses opinions sur le Koran exceptées. M. Rosseew Saint-Hilaire impute le fatalisme à Mahomet : c'est là une erreur capitale, de quelque manière que l'on envisage la mission de Mahomet, du côté politique aussi bien que du côté philosophique et religieux.

Dès le quatrième volume de son livre, M. Rosseew Saint-Hilaire étudie scrupuleusement les institutions qui s'établirent dans toutes les contrées de l'Espagne, à mesure qu'elles échappaient au joug de l'islam. Ici commence la lutte entre l'esprit de morcellement, que l'on retrouve au fond de tous les instincts espagnols, et la tendance du pouvoir royal vers l'unité. La monarchie triompha dans l'ordre purement politique; en droit, sinon en fait, les priviléges municipaux demeurèrent intacts. C'est précisément au nom de ces priviléges que les *exaltés* ont abrogé, il y a déjà plus d'un an, la fameuse loi des *ayuntamientos*. Tout ceci explique le désordre qui s'est, de règne en règne, introduit dans le gouvernement et l'administration de l'Espagne. Il est évident que des principes si opposés, — l'autorité absolue dans l'ordre politique, et l'esprit d'indépendance tout aussi absolu dans l'ordre municipal, — ne pouvaient procéder à l'égard l'un de

l'autre que par voie de révolte et d'oppression. Ne vous étonnez donc pas que des juntes souveraines s'organisent à la moindre convulsion, à la moindre inquiétude : c'est l'esprit de municipalité qui réagit au XIXe siècle contre une humiliation de quatre cents ans.

L'appréciation que nous venons de faire du livre de M. Rosseew Saint-Hilaire nous dispense de l'examen détaillé du livre de M. Charles Romey. Les diverses opinions que nous avons exprimées au sujet du premier de ces ouvrages constituent une sorte de mesure à laquelle il est facile de rapporter le second. M. Romey a suivi le même plan et les mêmes divisions que M. Rosseew Saint-Hilaire ; mêmes aperçus sur le monde antique, mêmes préjugés en ce qui concerne le principe de la civilisation arabe, même soin minutieux à décrire la double organisation municipale et féodale des cinq ou six États chrétiens renaissants. Voilà en quoi ils se ressemblent ; examinons en quoi ils diffèrent. M. Romey possède l'intelligence spéciale et pratique des lois et des usages à un plus haut degré que M. Rosseew Saint-Hilaire, qui, de son côté, est de beaucoup supérieur à M. Charles Romey toutes les fois qu'il s'agit d'indiquer et de définir les conséquences générales d'une croyance religieuse, d'un principe social, d'une institution politique. Ce n'est pas qu'en vingt endroits de son livre M. Romey ne se donne pour philosophe. Malheureusement il l'est un peu trop à la façon du XVIIIe siècle, à la façon des Deleyre et des Damilaville; ce qui fait qu'en définitive il ne l'est pas du tout.

Les problèmes que l'on voit se former et grandir chez MM. Romey et Saint-Hilaire, on les retrouve tout vivants dans le livre de M. le baron Charles Dembowski. L'ouvrage de M. Dembowski n'est pas ce que l'on est convenu d'appeler un livre grave : ce sont des lettres familières adressées par l'auteur à ses amis de toutes les villes, de tous les grands chemins de l'Espagne ; c'est la vive et inépuisable causerie d'un homme de cœur et d'esprit, qui a voulu tout voir, tout entendre, tout décrire, tout raconter ; rien de plus net et de plus vrai que les rapides esquisses de M. Dembowski ; nous dirons que c'est la Péninsule entière saisie au daguerréotype, si le célèbre appareil reproduisait la couleur et la vie. Son livre est, sous ce rapport, un des plus sérieux que l'on ait jusqu'à ce jour publiés sur l'Es-

pagne : pour indiquer ce qu'elle peut devenir, qu'y a-t-il donc de mieux à faire que de la montrer franchement et naïvement comme elle est?

M. Dembowski peint, en passant et à la hâte, la mâle et ardente physionomie des personnages suscités par la révolution et par la guerre civile, ministres, *proceres*, *procuradores*, généraux, chefs politiques, chefs de bande; ses portraits sont d'une merveilleuse ressemblance, si nous en jugeons par le portrait de Zumalacarregui, cet impérieux et taciturne Mozarabe, aux cheveux crépus, aux grands yeux sombres, dont la carrière si courte et pourtant si brillante est remplie d'inexplicables contrastes, adoré de ses soldats, qu'il décimait pour la plus légère infraction à la discipline, pour la moindre hésitation devant l'ennemi, et qui, après avoir fêté les prisonniers de distinction sous sa tente, maréchaux de camp, brigadiers, membre de la grandesse, les faisait brusquement et froidement fusiller, à la dernière bouffée de sa cigarette, par ses terribles *chapelzurris* (1). Nous signalerons encore une page sur le fameux comte d'Espagne, l'homme le plus exécré qui ait pris part aux affaires de la Péninsule, la seule victime des dissensions civiles qui ne soit pas parvenue à désarmer la haine des populations par les horribles angoisses de son agonie. Nous sommes sûr que M. Dembowski a écrit cette page à Barcelone même, en face du Mont-Jouich et de sa formidable citadelle, tant on y sent bouillonner l'amertume des malédictions catalanes!

Le régime des exactions, des proscriptions, des massacres, est-il enfin passé pour l'Espagne? Nous l'espérons sans trop oser l'affirmer; ce qu'il y a de certain, du moins, c'est que, depuis 1808, l'histoire de la péninsule n'offre aucun exemple des circonstances dans lesquelles se sont réunies les dernières cortès; plus de troubles ni de guerres dont les excès nécessitent les mesures violentes et les expédients financiers; plus de *cabecilla* (2) dont les bandes déguenillées arrêtent les courriers, incendient les villages et détroussent les voyageurs;

(1) Bataillons carlistes coiffés de berrets blancs, qui avaient presque toujours en tête les *chapelgorris*, bataillons christinos coiffés de berrets rouges. Ces deux corps ne se faisaient jamais de quartier.

(2) Les bruits qui ont récemment circulé dans l'Europe entière au

plus de hardi partisan qui vienne jusqu'aux environs des résidences royales faire le coup d'escopette avec les soldats de la garde et les *urbanos* de Madrid ; plus de juntes à Barcelone, à Murcie, à Valence, qui rompent l'unité politique et s'arrogent l'autorité législative. Ce moment est solennel et décisif; on ne commettra pas une faute, une bévue, une simple imprudence dont le pays ne se ressente douloureusement et longtemps. Par bonheur, — et c'est là le principal avantage de la situation actuelle, — la voie des améliorations est nettement tracée pour les hommes qui gouvernent l'Espagne. La suppression récente, et cette fois définitive, des franchises vascongades indique avec précision les réformes que les cortès sont immédiatement tenues d'accomplir. Les pages intéressantes consacrées par M. le baron Dembowski à décrire le régime des *fueros* ayant paru déjà dans cette *Revue*, nous nous bornerons à constater le double fait qui en ressort, comme de tous les livres antérieurement publiés sur l'Espagne : d'un côté l'incompatibilité absolue de ce régime avec l'unité politique ; de l'autre, la nécessité, également absolue, de procéder à l'œuvre de la régénération, non plus par le sommet et avec des idées générales, mais par la base et par les détails, en réformant ou, pour mieux dire, en créant l'administration à ses moindres degrés et dans ses plus infimes parties. Sans doute, il est urgent que le pouvoir se constitue fortement au centre, sous l'empire d'une charte unique; mais, si l'on veut que cette charte soit respectée, reconnue de toutes les provinces, il n'est pas moins indispensable que du régime qu'elle doit fonder et maintenir il résulte pour la Péninsule entière, et par conséquent pour les provinces basques, autant de liberté, de bien-être, que ces dernières en pourraient avoir par leurs priviléges.

Nous ne nous proposons pas d'examiner si le duc de la Victoire est en état de trancher ce vaste problème; mais ne vous semble-t-il pas qu'avant de supprimer les franchises vascon-

sujet d'une conspiration christino-carliste n'ont excité en Espagne qu'une émotion passagère. Les crimes à main armée, commis depuis deux mois environ sur certaines grandes routes de la Péninsule, doivent être considérés comme de simples actes de brigandage. Ce n'est point à l'esprit de parti qu'il faut les imputer.

gades, il eût été convenable qu'il fût résolu, ou du moins en voie de l'être, dans ses plus graves complications? Pourquoi forcer des hommes qui ont combattu six ans pour un principe à reconnaître sans transition le principe opposé? C'est bien assez que ces hommes se soumettent : pourquoi ne pas laisser au temps, à la raison, à la prospérité publique le soin d'opérer des conversions durables et sincères? Abolir de prime abord, et sans consulter les provinces, les antiques priviléges pour lesquels les vasco-navarrois ont bravé les calamités de la plus terrible guerre, c'est humilier, c'est irriter en pure perte des populations dont il s'agit, au contraire, d'apaiser l'orgueil et de gagner les sympathies. On croit généralement que, dans les temps de guerre franchement déclarée entre les idées et les institutions qui s'excluent, un ordre de choses ne peut se détruire à demi, et que l'ordre de choses nouveau, se substituant à l'ancien, doit le bannir des mœurs et des lois. Cela ne s'est vu pourtant à aucune époque et dans aucun pays; le moyen que tout un peuple renonce en un jour à des habitudes invétérées! Ne perdez donc pas de vue la difficulté principale : l'Espagne a une constitution; rien de mieux, assurément; mais elle n'a point de législation civile, elle n'a point de lois administratives, de lois criminelles, de lois commerciales; tout chez elle, sous ce rapport, est incomplet et confus. Il n'en est point de même dans les provinces : lois politiques, lois civiles, lois administratives, lois criminelles, lois commerciales, tout est coordonné, cimenté, sanctionné par le temps, ce grand commissaire qui élabore si bien les institutions humaines et les promulgue pour la durée d'une ère. Entre les provinces basques et l'Espagne il n'y a pas seulement une question de constitution. Ce n'est pas tout que de fonder l'unité politique : il faut régler, affermir les relations entre l'État et les citoyens et des citoyens entre eux-mêmes, il faut administrer, il faut *codifier* enfin, s'il nous est permis d'employer un mot qui rappelle l'épuisant et immense labeur de notre conseil d'État sous l'empire. Nous ne citerons que deux exemples, mais deux exemples qu'il soit impossible de récuser. Nous connaissons, en Navarre, des familles qui, en vertu du droit d'aînesse, vivent depuis plus de mille ans, à la même place, dans le même petit manoir et, pour ainsi dire, à l'ombre du même bouquet de sapins ou de chênes. A Dieu ne plaise que nous nous portions le champion du

droit d'aînesse! Mais, si vous l'abolissez du premier coup sans vous donner la peine d'y substituer tout un régime de lois civiles, que deviendront ces familles? Que deviendront leurs propriétés? En fait d'impôts, nous ne contestons pas que les *dons volontaires au roi* ne doivent être convertis en contributions régulières; mais comment établirez-vous ces contributions? Par quels moyens et par quels agents entendez-vous qu'elles soient levées? Les provinces possèdent une méthode de perception qui unit à une admirable simplicité l'économie la plus rigoureuse: les forcerez-vous à subir vos odieux systèmes de tailles, si mal définis, si mal appliqués et qui, en dernier résultat, ne sont autre chose que l'exaction organisée? A quelle époque civilisée a-t-on vu que l'on ait enlevé à un peuple des institutions de dix siècles avant même que l'on fût en mesure de lui en donner de nouvelles?

Ce n'est donc pas, on le voit, une simple question de politique générale que le maintien provisoire ou la suppression immédiate des franchises, mais une question d'intérêt matériel, d'intérêt positif, où le bien-être des provinces se trouve complétement engagé. Nous devrions peut-être, à ce sujet, démontrer que les décrets du duc de la Victoire doivent avoir pour effet infaillible de ruiner le commerce basque; mais à quoi bon prouver ce qui est d'une évidence palpable? Transférer de l'Èbre aux Pyrénées la douane espagnole, la plus indolente, la plus immorale qu'il soit possible d'imaginer, c'est agrandir le champ où la contrebande anglaise exerce effrontément son hideux brigandage. A qui faut-il apprendre que les *ayuntamientos* des provinces ont de tout temps combattu ce lâche fléau avec plus d'énergie et de persévérance que le gouvernement de Madrid? Nous finirons, du reste, par nous émouvoir de l'anéantissement du commerce basque, le jour où nos départements du Midi commenceront à s'en ressentir. Il ne s'agit point ici du commerce qui se fait par les mers et les grandes routes, de Perpignan à Bayonne, mais du petit négoce qui se pratique à pied ou à dos de mulet, par les gorges et les défilés de la chaîne, de la république indépendante d'Andorre au territoire contesté des Aldudes, des avant-postes de Bellegarde aux avant-postes d'Irun, et qui unit si étroitement pendant la paix les populations des deux versants. Il y a déjà bien des

siècles qu'*il n'existe plus de Pyrénées* pour l'Espagne du nord et les provinces méridionales de la France. Le dernier mot de leur politique est le mot de Louis le Grand (1).

C'est une glorieuse tâche que de relever en Espagne l'agriculture, l'industrie, le commerce, sans lesquels il faut renoncer à former les classes moyennes, les seules classes qui fassent vivre et prospérer les idées constitutionnelles. Mais comment en venir à bout si d'abord on ne s'efforce de détruire la contrebande anglaise, la plus honteuse plaie qui ait jamais rongé le cœur et les entrailles d'une grande nation? M. le baron Dembowski a constaté l'existence du fléau à l'entrée de toutes les villes, sur tous les chemins, sur toutes les côtes. On ne peut se défendre d'un vif sentiment d'émotion à la lecture des passages où il raconte les incroyables traits de cynisme et d'audace des fraudeurs de Cadix, de Malaga, d'Alicante, et les inutiles efforts entrepris en 1826 contre ces flibustiers par Ferdinand VII, dans l'unique but d'augmenter les revenus du fisc. Nous avons également visité l'Espagne à l'époque où la guerre civile désolait ses provinces : ce ne sont pourtant pas les troubles, les séditions, les massacres, qui nous ont fait éprouver les impressions les plus pénibles, mais bien l'aspect de Gibraltar, cette aire crénelée d'où l'Angleterre, qui encourage et suscite la contrebande, par des moyens occultes, de l'un à l'autre bout de l'Espagne, la soutient ouvertement dans un espace dont

(1) Il est assez malaisé de concevoir que le gouvernement français se montre si médiocrement préoccupé de nos relations commerciales avec l'Espagne. En pareille matière, nous ne connaissons rien de plus concluant que les chiffres ; nous n'en mettrons qu'un très-petit nombre sous les yeux du lecteur, et encore espérons-nous qu'on nous dispensera d'y ajouter le moindre commentaire. L'Espagne nous expédie pour 1,250,000 francs d'objets naturels, pour 277,490 francs d'objets manufacturés. Voici maintenant le chapitre sommaire de nos exportations : nous expédions pour 18,365,000 francs d'objets naturels, et des objets manufacturés pour la somme de 57,461,000 francs environ. Comparez et concluez. Après les États-Unis, l'Espagne est le pays du monde avec lequel nous faisons les plus nombreuses et les meilleures affaires. Et que serait-ce si la contrebande anglaise ne nous enlevait les deux tiers au moins de nos débouchés !

l'étendue est circonscrite par la portée formidable de son artillerie. La population de Gibraltar, si vous exceptez la garnison anglaise et les agents consulaires, se compose exclusivement de contrebandiers. Dire que c'est là pour eux un asile et un repaire, ce ne serait point donner une idée juste de la vie brillante et fastueuse qu'ils y mènent; non, c'est leur quartier général, leur place forte, le boulevard imprenable de leur infâme trafic. Fiers de la scandaleuse impunité que leur assure la protection, parlons mieux, la complicité du pavillon britannique, aussi élégants que les plus riches *majos* de Séville ou de Grenade, aussi amoureux du plaisir et des bonnes fortunes, ils emplissent les rues et les voies publiques de l'éclat insolent de leurs fêtes et du bruit de leurs cavalcades. Gibraltar leur appartient, comme l'ancienne Malte appartenait aux chevaliers de Saint-Jean. Du pied de la colline qui surmonte la ville, et qu'une armée de singes intrépidement campée au sommet défend encore à coups de pierre contre l'invasion anglaise, abaissez vos regards par delà ces canons dont les gueules béantes menacent à toute heure les lignes dérisoires de douanes que l'Espagne entretient comme pour la forme à l'extrémité du territoire neutre: vous aurez au-dessous de vous, entre la mer et les Alpuxarres, les vastes *sierras* de l'Andalousie et de Grenade, leurs *vegas*, leurs plaines, leurs fleuves, perspective immense à laquelle s'ajoutent, en Afrique, les empires de Fez et de Maroc, la Barbarie entière, de la Méditerranée à l'Atlas. Nous doutons fort cependant que votre premier sentiment soit celui de l'admiration et de l'enthousiasme : l'âme se serre à la pensée que ces magnifiques Espagnes deviendraient d'elles-mêmes un des plus puissants royaume du monde, si l'Angleterre n'avait intérêt à rendre de jour en jour plus énervante et plus douloureuse la misère de ses habitants. Vous diriez d'un géant dont un vautour comprime à la fois la tête et le cœur.

A ceux qui voudraient avoir une idée complète des réformes qu'il est urgent d'opérer dans la Pénisule, il suffira de parcourir le long discours prononcé par le duc-régent à l'ouverture des cortès. L'Espagne a-t-elle en ce moment des hommes qui soient en état d'accomplir ces réformes et de doter leur pays, non-seulement d'une législation politique, mais d'une législation civile, d'un gouvernement régulier, d'une administration?

De même que tous les observateurs étrangers qui ont avant lui étudié l'Espagne, M. le baron Dembowski garde sur ce point un silence absolu. Les séances du congrès ne lui inspirent qu'un petit nombre de traits satiriques, tracés en passant d'un crayon spirituel et facile, et qui atteignent indistinctement les procerès et les procuradorès. On s'étonne de la pénurie que l'Espagne a jusqu'ici éprouvé en fait d'hommes politiques : c'est bien à tort, selon nous, car il nous semble que la cause de cette pénurie déplorable ressort d'elle-même des événements qui ont eu lieu depuis un demi-siècle de l'autre côté des Pyrénées.

Les hommes politiques de l'Espagne se rangent dans trois catégories fort distinctes que le temps lui-même s'est chargé d'établir : les vieux tribuns et les vieux généraux de 1808 et de 1812, — les procerès et les procuradorès qui ont atteint leur maturité de 1812 à 1823, — les jeunes gens élevés pendant l'émigration à Paris et à Londres, et qui se sont produits dans les deux chambres, dans le gouvernement civil, dans l'armée, immédiatement après la mort de Ferdinand VII. Les hommes de 1808 et de 1812 ont donné dans ces dernières années le scandale de toutes les palinodies et de toutes les faiblesses. Est-ce à dire, pour cela, qu'ils aient usurpé, il y a trente ans, leur réputation de courage et de patriotisme? Non, sans doute. Malheureusement, dans les temps qui ont suivi, la plupart ont essuyé des persécutions atroces exercées contre leur fortune, contre leur honneur, contre leur vie, par leurs anciens frères d'armes aussi bien que par leurs vieux adversaires ; et ces persécutions, qu'ils ont rendues avec usure quand ils en ont eu l'occasion, avaient presque toujours pour prétexte de futiles dissentiments dont personne en France ou en Angleterre n'aurait songé à s'émouvoir, et qui cependant font dresser encore en Espagne d'interminables listes de proscription. Il est évident qu'à la longue de pareilles vicissitudes ont dû plonger ces hommes dans le pire des scepticismes, le scepticisme politique, qui, dans un pays si peu avancé, aboutit en plein à la plus profonde démoralisation. Nous avons assisté en 1835 à une simple conversation qui eut lieu à Bagnères entre cinq ou six émigrés français de 1790, et deux Catalans, députés aux cortès de 1812 par leur province, qui leur conféra plus tard le même mandat pour les cortès de 1837. Les uns et les autres avaient vécu en

Espagne sur le pied de l'intimité la plus complète, avant et pendant les guerres de l'indépendance, et vous pensez bien que les premiers ne se firent point faute de questionner les seconds au sujet de leurs amis communs qu'ils avaient perdus de vue depuis plus de vingt ans. Or, sur trente Espagnols environ de tout rang et de toute classe dont les noms furent prononcés dans cet entretien, nous en comptâmes au moins vingt-cinq qui avaient misérablement péri, dans les guerres et les dissensions civiles, par les exécutions militaires, par la potence, par la colère de la soldatesque ou de la populace; et, à l'embarras que faisait éprouver à nos deux interlocuteurs le souvenir de ces catastrophes particulières, il nous fut aisé de comprendre qu'il éveillait en eux plus d'un regret et plus d'un remords.

Nous ne citerons que pour mémoire les hommes qui ont achevé leur éducation de 1812 à 1823. Ils forment dans les deux chambres le troupeau des auditeurs et des votants serviles, obéissant en silence à l'opinion qui domine, qu'elle vienne du ministère, des bancs de l'opposition, de l'armée ou des masses, peu importe, pourvu qu'elle se produise avec une certaine énergie. En parlant de leur éducation, nous craignons fort d'avoir employé un mot souverainement impropre : le seul trait caractéristique de leur éducation, c'est qu'ils n'en ont pas reçu du tout. Cela se conçoit sans peine si l'on tient compte des calamités et des troubles parmi lesquels ils ont grandi. Nous exceptons trois ou quatre personnages, hors d'état en ce moment de servir l'Espagne par la raison qu'ils vivent dans l'exil. Quant aux hommes nouveaux, élevés à Paris et à Londres, c'est bien autre chose, vraiment. Pour ceux-là, du moins, on ne peut pas dire que l'éducation leur ait manqué. Leurs ardentes natures méridionales se sont assimilé à leur aise les idées générales par lesquelles se développent et prospèrent les deux grandes sociétés constitutionnelles de l'Europe; tous ont repassé les monts la tête remplie d'une exagération facile à comprendre, mais du reste ayant dans le cœur les mobiles de désintéressement et de patriotisme qui, chez les nations moins agitées et dans des temps plus calmes, font les meilleurs et les plus utiles citoyens. Il est arrivé cependant qu'ils ont été les premiers à recourir aux moyens illégaux, aux expédients extrêmes, aux mesures violentes, quand les événements les ont

contraints de renoncer à leur bagage d'idées et de formules importé de Londres et de Paris. Pourquoi s'en étonner? N'est-ce pas là une réaction naturelle dans toutes les âmes humaines, et, en particulier, dans ces âmes fougueuses où sommeillaient les instincts et les ressentiments espagnols? Comment auraient-ils conservé leur sang-froid, ces gouverneurs fashionables qui, dès leur installation dans les villes qu'ils se proposaient d'administrer sur le patron d'une sous-préfecture française, se voyaient brutalement débusquer et traquer à coups d'escopette par quelque sale guérilla? Comment auraient-ils gardé le respect des traditions parlementaires, ces élégants discoureurs qui, à l'endroit le plus redondant, à la plus sonore période de leur harangue, et au moment peut-être où ils rêvaient de Camille Desmoulins et de Barnave, moins la Conciergerie et la place Louis XV, se sentaient réveillés en sursaut et jetés à bas de la tribune par le bras nerveux d'un Legendre valencien?

N'allez pas tirer de tout ce qui précède la moindre induction défavorable au caractère national. C'est un axiome vulgaire, que les événements font les hommes : quels hommes auraient-ils donc pu susciter en Espagne où, dans l'espace de quatre siècles, se sont amoncelés plus d'abus que dans le reste de l'Europe durant quinze cents ans? Quel travail aurait pu s'y opérer, sinon ce travail de décomposition et de ruine, ces déchirements profonds qui torturent les peuples vieillis, de la tête au cœur, du cœur aux entrailles, mais par lesquels s'enfantent les mœurs nouvelles et les nouvelles institutions? C'est d'hier seulement que l'heure de la réorganisation a sonné : pourquoi les terribles ouvriers qui ont déblayé le sol, se pénétrant de cette autre mission qui commence, sollicités à l'entreprendre par les vœux si douloureusement éprouvés et pourtant si opiniâtres de leurs concitoyens, ne deviendraient-ils pas capables de l'accomplir? Noble nation, réservée sans aucun doute pour toutes les gloires et pour toutes les fortunes! Plaise à Dieu que ses législateurs, abjurant leurs haines personnelles, se décident enfin à tirer parti des inappréciables ressources de son génie et de son territoire! Puisse-t-elle bientôt ne plus faire entendre ce cri émouvant que M. Dembowski a recueilli partout sur son passage : *Oh! si España tuviera su Napoléon!* — Oh! si l'Espagne avait son Napoléon!

Nous avons dit que le livre de M. Dembowski reproduit avec une scrupuleuse exactitude les mœurs et les usages de la Péninsule. Chaque page a sa piquante anecdote, sa curieuse légende, sa petite comédie, son petit drame. Le principal mérite, ou, si l'on veut, le plus grand charme des faits racontés par M. Dembowski, c'est qu'avant lui ils étaient complétement ignorés en France, à l'exception toutefois de l'inévitable combat de taureaux de Madrid ou de Tolède, des sérénades obligées de Grenade ou de Saragosse, et de trois ou quatre souvenirs historiques qui ont déjà trouvé place dans la plupart des livres publiés sur l'Espagne, à dater de 1800. Parmi les récits qui nous ont le plus frappé, nous citerons la description d'une mascarade politique parodiant, à la *puerta del Sol*, don Carlos et sa cour, généraux, ministres, moines et chapelains, au moment où Gomez menaçait Aranjuez et l'Escurial; d'une fête d'étudiants à Séville; d'une foire de *gitanos* aux environs de Ségovie; du *zortcico* guipuzcoan, espèce de ballet officiel gravement dansé, les jours de fêtes et de réjouissances publiques, par les plus respectables membres de l'*ayuntamiento*, et, avant tout, l'horrible prouesse du *posadero* d'Echarri-Arranaz, dans l'ingrate et sombre vallée de la Vorunda, lequel se vante à notre voyageur d'avoir fait fusiller, étant officier de Zumalacarregui, un *alfière* christino dont il avait été longtemps le camarade de pension à Vittoria. On n'imagine guère à l'étranger combien il s'est répandu de sang en Espagne pendant la dernière guerre de sept ans. Nous avouons, pour notre compte, que nous nous sommes souvent indigné des plaisanteries indécentes soulevées dans les petits journaux de Paris, de 1833 à 1840, par les proclamations de Valdès ou d'Espartero, les marches et contre-marches d'Alaix et de Gomez, les *bandos* de Nogueras ou de Cabrera. Nous avons encore devant les yeux le pâtre catalan qui, nous montrant sa vallée, une des plus pauvres de la province, et que les carlistes avaient pourtant envahie cinq fois, s'écriait dans le rude patois de ses montagnes : « Nos pères se plaignaient que cette *seü* fût stérile; il faudra bien qu'elle soit féconde, maintenant qu'elle a pour engrais les cadavres de leurs enfants ! »

Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de rapporter ici quelques-uns des usages observés par M. le baron

Dembowski, et qui, de l'un à l'autre bout de la Péninsule, impriment un cachet d'originalité ineffaçable aux moindres actions, aux moindres passions, aux moindres sentiments. Il n'est pas de terre en Europe qui soit aussi riche de poésie que l'Espagne, poésie vigoureuse qui est, à vrai dire, la vie même du peuple, immortelle comme l'âme humaine, dont elle est à la fois l'effusion la plus douce et le plus chaud rayonnement, rires et pleurs, bruits et lumières, transports et angoisses, joies ardentes, amères tristesses, chants d'amour et de guerre, drame incessant de Calderon ou de Lope, dont les beaux esprits castillans ne savent plus reproduire les sombres épisodes, comédie de Miguel Cervantès, sentencieuse et bouffonne comme à l'époque où l'écrivait le soldat mutilé de Lépante, mais qui, depuis deux siècles, court toute seule et à l'aventure les hôtelleries et les gentilhommières, les carrefours des forêts et ceux des grandes villes, des plateaux crayeux que surmontent les moulins à vent de la Manche aux plus vertes ravines de la Navarre et du haut Aragon. Voici des couplets chantés par les *chapelgorris* hâlés d'Espartero, la veille même des batailles décisives : on verra s'il est possible de mieux peindre l'admirable *sufrimiento* du soldat espagnol, mélange bizarre de résignation, de mélancolie et de gaieté, avec lequel il endure les privations et les misères d'une guerre d'extermination :

« Avec du riz et de la morue, — ils prétendent me nourrir. — Je mourrai donc de faim ! — Mais vive la liberté, — avec du riz et de la morue !

» Depuis huit mois point de paye, — pas même l'espoir de la toucher ! — Je mourrai donc de faim ! — Mais vive la liberté ! — Depuis huit mois point de paye !

» Si la diète prolonge la vie, — comme dit le proverbe, — les pauvres soldats qui font cette campagne, — quelle longue vie les attend, — si la diète prolonge la vie !

. . . . . .

» Avec les moustaches de Carlos, — nous ferons un pinceau, pour faire le portrait de Christine, — et de la reine Isabelle, — avec les moustaches de Carlos ! »

A la poésie abondante des mœurs et des légendes, nous ne voulons point comparer aujourd'hui la poésie des livres, qui se meurt, ou peu s'en faut, à Madrid, à Valence, à Léon. La

littérature espagnole aurait pourtant peu de peine à prendre rang parmi les plus vivaces, si elle pouvait se résoudre à s'inspirer franchement des fastes d'un pays où le bon et le beau n'ont qu'à se produire pour se développer et grandir. Pourquoi s'épuise-t-elle à travestir, sous prétexte de les traduire, les drames de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, d'Alexandre Dumas, et jusqu'à ceux de M. Joseph Bouchardy? Pourquoi mettre en pièces Byron, Alfred de Musset, Lamartine, et coudre ensemble des centons disparates parmi lesquels tout se mêle et se heurte, la passion qui blasphème, le caprice qui raille, la philosophie qui rêve, mais la passion d'un autre peuple, le caprice d'une autre langue, la philosophie d'une autre société? Qu'ont à démêler, je vous prie, les vaudevilles de M. Scribe avec les pompes latines et les splendeurs arabes de ce magnifique dialecte castillan dont les sonores ampleurs engloutissent les frêles élégances, les petites grâces boudeuses, les mesquines péripéties du Gymnase, ni plus ni moins que si les jeunes premiers du théâtre *del Principe*, chaussant les *aspargatas* sévillanes et se coiffant du *sombrero* madrilègne, s'enveloppaient tout entiers dans les immenses plis du manteau catalan? Mais voici la paix qui renaît, la paix féconde des peuples qui se régénèrent : il faudra bien que l'Espagne, grâce au libre épanouissement des facultés nationales, redevienne ce qu'elle était avant Charles IV, la patrie des grands poëtes et des grands romanciers. La littérature française elle-même, qui s'éprend chaque jour davantage de ses gloires et de ses infortunes, provoque déjà par des essais remarquables cette vaste restauration. Dieu veuille qu'une pareille initiative n'échoue point par les exagérations qui ont déconsidéré des efforts tout à fait semblables, de 1780 à 1830! Ne publiez que des études exactes et consciencieuses, vous n'aurez pas à craindre cet humiliant discrédit. Ne vous engagez pas à la hâte dans les provinces méridionales trop rapidement explorées jusqu'ici pour que l'on ait pu saisir leurs mœurs et leurs tendances. Il a paru, depuis 1830, d'innombrables volumes où il est question de l'Andalousie, de Murcie, de Grenade, de Jaën, des deux Castilles : si l'on excepte quelques récits de voyage, est-il un seul de ces volumes dont on poursuive jusqu'au bout la lecture?

Quel besoin de se tant presser ! quel besoin surtout d'aller si loin chercher la vieille poésie péninsulaire, au risque de la dénaturer, quand nous l'avons à nos portes, le long de nos frontières, dans ces belles provinces du Nord que les touristes vulgaires traversent à la course, les yeux au Midi, l'esprit et le cœur en avant sur le grand chemin de Madrid ; presbytes qui ne découvrent rien autour d'eux dont les lettres françaises puissent faire leur profit, tant que le *mayoral* n'a pas dételé ses mules à l'un des faubourgs de Tolède, et qui, de Barcelone *la Libre*, de Saragosse *la Noble*, de la féodale Pampelune ou de la sarrazine Calatayud, n'aperçoivent distinctement dans leurs rêves anticipés que ce qui est à Grenade ou à Cadix ! Notre littérature souffre plus qu'on ne pense de cette négligence inexcusable. Un exemple sur vingt répondra d'avance à toutes les objections : on a souvent entrepris l'histoire du midi de la France, et l'on a toujours échoué ; le moyen qu'il n'en fût pas ainsi ! Comment aurait-on l'intelligence de cette histoire, quand on ne se met pas en devoir de la relier étroitement à celle de l'Espagne du nord ? Gravissez le premier pic venu, en France ou en Espagne, et puis reportez vos regards à un passé de trois ou quatre siècles : vous verrez bien qu'il est impossible de scinder les annales des populations qui habitent les deux versants, et de tracer à travers leurs traditions et leurs chroniques la ligne de raison établie par la politique entre les deux royaumes, à travers les neiges et les sapins. Qu'est-ce donc qui séparait, il y a trois cents ans, la Navarre française de la Navarre espagnole, le Roussillon de la Catalogne, notre petit coin de Biscaye, entre Oléron et Bayonne, de la grande Biscaye, entre l'Èbre et la Bidassoa? Ici comme là, mêmes héros, mêmes races, mêmes mœurs, mêmes croyances ; ici comme là, les monuments ou les débris de l'occupation romaine, de l'invasion gothe, des *algarades* arabes, des invasions franques, des luttes féodales et des guerres de religion. Concevez-vous qu'on ne veuille pas se donner la peine d'écrire les drames qui se sont accomplis, des églises moresques du bas Aragon aux manoirs crénelés de la haute Guyenne, des tours de Foix aux tours de Ségorbe, des forêts noires de l'Armagnac aux sites sévères de la Vorunda? Nous prévoyons un grand étonnement pour l'Europe, si jamais un historien ou un romancier de génie, pre-

nant possession des montagnes pyrénéennes, comme Walter Scott des highlands, reconstruit leurs châteaux, leurs prieurés, leurs communes indépendantes, leurs hospices dans les neiges, leurs commanderies de Saint-Jean, leurs préceptoreries de bons chevaliers (1) ! Héias ! nous n'en sommes encore qu'à M. Frédéric Soulié et au *Comte de Toulouse*. Ne désespérons de rien, pourtant. Est-ce que la tragédie grecque n'a pas commencé à Thespis ?

(1) C'est le nom que la tradition a conservé aux templiers, parmi les montagnards des deux versants.

XAVIER DURRIEU.

HISTOIRE D'UN FRANC.

Peu d'années avant 1830 vivaient, et vivaient fort mal, à Belleville, deux jeunes gens venus à Paris pour faire leur chemin. C'est sans doute pour mieux prendre leur élan qu'ils s'étaient logés à la barrière, entre trois ou quatre cours et six ou huit jardins. Excepté Dieu, qui pouvait supposer que ces deux pauvres provinciaux s'occupaient, dans le fond d'un pavillon, de la grande pensée de parvenir? Après tout, Napoléon n'était guère mieux installé lorsqu'il vint à Paris pour la première fois. Ce n'est pas le pot qui fait la fleur; elle se fait où on la place, pourvu qu'elle ait en elle de quoi devenir grande et belle.

Cette comparaison est complétement fausse comme la plupart des comparaisons; on va le voir.

Qu'étaient spécialement venus faire à Paris nos deux jeunes gens, tous les deux du même âge, vingt-deux ans, tous les deux pauvres, tous les deux assez vifs, assez spirituels, pour ne pas démentir leur origine méridionale? Vous croyez l'avoir deviné. Ils venaient faire, supposez-vous, de la peinture, parce qu'on leur avait donné à chacun un rameau de laurier, le jour de la distribution des prix de dessin, au collége du chef-lieu. Vous vous trompez. Alors, direz-vous, ils accouraient à la voix de monsieur tel ou tel, grands distributeurs de brevets d'immortalité, pour faire des vers ou de la prose, faute de mieux. Ce n'est pas cela. Par extraordinaire, nos deux amis n'étaient ni poëtes ni peintres, et, s'ils étaient destinés à mourir à l'Hôtel-Dieu, ce n'est ni Gilbert, qui se nourrissait de clefs,

ni Chatterton, qui ne se nourrissait de rien du tout, qui devaient faire leur lit.

Marc et Marcelin étaient deux natures moins choisies, moins exceptionnelles. Nés dans une ville industrielle, ils en avaient sucé le gaz. Leur esprit s'était tourné vers la physique et la chimie, monde nouveau qui se lève à l'horizon et dont on a à peine aperçu la cime des montagnes. Penchés dès l'enfance sur les fourneaux de leurs pères, ils avaient d'abord admiré, avec la curiosité naïve du premier âge, les phénomènes de la fusion, le plomb coulant en ruisseaux d'or, l'argent frétillant au fond du creuset comme des poissons au fond d'un lac; ils avaient appris ensuite à connaître la valeur des métaux, devenus objets de commerce, soumis à toutes les applications de l'industrie. Plus tard ils découvrirent que la science pouvait tirer bien d'autres partis de ces choses dont leurs pères ne savaient extraire qu'un profit borné comme leur esprit, comme leurs pauvres connaissances de sous-préfecture.

C'est Marc qui dit le premier à Marcelin :

— Nos pères font de la physique et de la chimie sans le savoir. Les bonnes gens ignorent les bancs de diamants auprès desquels ils passent tous les jours.

— Tu es ambitieux, dit Marcelin à Marc.

— Et toi? répliqua Marc.

— Moi aussi, répondit Marcelin.

— Nous sommes bons chimistes tous les deux, reprit Marc, nous en savons plus dans le petit doigt que tous les industriels du département, dont nous sommes pourtant les très-humbles vassaux du côté de la fortune.

— Oui, cela est ainsi, reprit Marcelin en soupirant. Mais qu'y faire? As-tu découvert un agent chimique pour décomposer les ingrats, dissoudre les faquins et vaporiser les fripons?

— Non, répondit Marc; mais j'ai trouvé le moyen d'être aussi heureux, aussi riche, aussi puissant qu'eux sans être voleur.

— Mon ami, vends tout de suite ton secret au gouvernement. Mais tu plaisantes, et je plaisante comme toi.

— Je ne plaisante pas, et la preuve, c'est que je vais te confier ma recette. Allons à Paris, et livrons-nous à l'étude de la chimie et de la physique; tout est à faire dans ces deux

sciences, avec lesquelles l'empire n'a su fabriquer que de la poudre à canon et la restauration que du sucre de betterave. J'entrevois des merveilles derrière ce rideau de gaz, de vapeur, de fumée ; rideau léger, et qu'un souffle du génie peut emporter au loin. Nous le repousserons. Quel pauvre théâtre pour nous que cette ville où nous avons eu le bonheur de voir la lumière, ville où l'on fait du fer avec du fer, du plomb avec du plomb, du cuivre avec du cuivre ! Oh ! les illustres sorciers, les radieux magiciens ! Avec ces métaux, je ferai tout, moi ; nous ferons tout, nous autres ! car toi et moi, nous sommes inséparables. Je ne veux que voir le dôme de l'Institut.

— C'est donc à Paris que tu veux aller ?

— Et où donc ? Y a-t-il une autre ville au monde ?

— Mais nous n'avons pas cinq cents francs à nous deux.

— Sais-tu si Colomb avait deux piastres seulement lorsqu'il découvrit l'Amérique ?

— Mais il a découvert l'Amérique, et après lui....

— Il y a tous les jours des Amériques à découvrir. Ah ! tu crois que tout ce que Dieu a caché se borne à trois mille lieues de terre, commençant et finissant par une mer glacée ? Mais, après lui, songe à toutes les autres Amériques découvertes. La culture et la propagation de la pomme de terre, — Amérique ! La vapeur appliquée à la navigation, — Amérique ! Le gaz éclairant nos villes, le gaz qui dormait depuis le déluge sous une épaisse croûte de charbon, — Amérique ! En morale, en littérature, en sciences, que d'autres Amériques à révéler au monde !

— Je m'embarque avec toi, nouveau Colomb, s'écria Marcelin. A quand le voyage ?

— Tout de suite, répondit Marc. N'attendons pas que l'âge nous envoie le découragement, ou, qui pis est, une femme à épouser ; les femmes, ces gouffres de tant de beaux génies, sirènes qui commencent par séduire ceux qu'elles doivent dévorer. Je parle des femmes légitimes.

Les deux amis se dirent une foule d'autres choses, mais aucune ne put les détourner d'aller chercher fortune à Paris.

Enfin Marc aperçut le dôme de l'Institut.

— Il sera à nous ! s'écria-t-il en mettant le pied sur le pont des Arts.

— Messieurs, messieurs, leur cria l'invalide, c'est deux sous!

L'enthousiasme de Marc reçut un seau d'eau glacée.

— Toujours de l'argent! dit-il en payant l'invalide.

— Si jamais l'Institut est à nous, reprit Marcelin avec le calme d'un calculateur, je ferai construire des boutiques dans les pavillons latéraux, et, après avoir élevé de deux étages le corps principal, je le louerai à des Anglais qui payent bien.

— Profanation! s'écria Marc. Et la science n'aura plus de temple, plus d'asile! Je veux l'Institut pour y appeler tous les savants, tous les véritables savants, ceux auquels l'intrigue et l'ignorance ferment aujourd'hui les portes. L'Institut n'aura plus de portes.

— Tu éviteras par là les contributions.

Marchand, boutiquier, trafiquant! dit Marc. Tu seras donc toujours le même?

— C'est parce que je ne veux pas être toujours le même que je parle ainsi, répliqua Marcelin.

Rentrés dans leur petit pavillon de Belleville, les deux amis songèrent à s'installer. Avec le peu d'argent que leur avaient laissé le voyage, les commissionnaires et leur propriétaire, ils achetèrent des instruments de physique et de chimie. Leur laboratoire fut loin d'être complet, car il faut commencer par être excessivement riche pour devenir un peu riche avec l'aide de la chimie.

Cependant Marc commença à s'occuper des moyens de perfectionner les verres de lunettes avec lesquels les objets peuvent paraître visibles la nuit. Il savait que les lunettes de nuit sont encore à un état informe, malgré l'immense utilité que la navigation en tirerait si elle en possédait de bonnes. Il fondit, il lima, il combina jour et nuit, mangeant peu, ne dormant pas, ne sortant jamais.

De son côté, Marcelin travaillait aussi au même objet, mais avec une ardeur infiniment moins scientifique. Marc avait des élans, Marcelin des joies secrètes; Marc poussait des cris, Marcelin souriait finement à chaque progrès.

— Je n'arriverai donc jamais? disait Marc.

— Si jamais j'arrive! murmurait Marcelin.

— Je veux, ajoutait l'un, que ma découverte ravisse, étonne, soulève le monde savant.

— Je me contenterais d'un petit perfectionnement honnête, disait l'autre tout bas.

Si Marc ne sortait jamais, comme je l'ai dit, Marcelin s'infiltrait dans le monde le plus qu'il le pouvait, tantôt de biais, tantôt à plat ventre, toujours adroitement. Il fréquentait les théâtres, se contentant de l'obscurité du parterre et du simple voisinage d'un commis marchand ou d'un petit employé.

Ainsi, lorsque Marc ne connaissait encore que l'escalier de son pavillon, Marcelin possédait son Paris comme un corsaire africain connaît les côtes de la Méditerranée.

Au bout de trois mois de veilles, de sueur, — et le mot sueur est pris ici dans la pénible acception du mot, la sueur de l'ouvrier fondu par la chaleur de sa forge, — Marc, desséché, amaigri, triste, découragé, brisa ses verres en disant : Ma découverte n'est bonne qu'à un cinquième près; le cinquième restant est imposeible, du moins à mes forces. Trois mois dévorés par ce charbon, ces flammes, et par une espérance encore plus corrosive que ces flammes!

Brisé de douleur, il tomba sur son lit avec la fièvre.

Au même instant Marcelin rentrait; il revenait du spectacle.

— Qu'as-tu? dit-il à Marc.

— J'ai que nous sommes perdus, ruinés, à deux doigts de l'hôpital.

— Et l'Amérique? dit Marcelin.

— Il n'y a pas d'Amérique, répondit Marc les larmes au visage. Notre tentative est une erreur, notre essai une déception. Ce soir je me suis démontré que les lunettes de nuit telles que je les rêvais ne sont pas réalisables.

— Ah! dit Marcelin.

— Comment! tu ne te désoles pas? tu ne meurs pas de désespoir?

— Pas de cette fois, répondit Marcelin en sortant de sa poche plusieurs poignées d'écus au milieu desquels nageaient quelques gracieuses pièces d'or.

— De l'argent? s'écria Marc.

— De l'argent et de l'or, répondit Marcelin.

— Et comment?

— Voici comment. Tandis que tu t'occupais de faire des verres au moyen desquels on y verrait la nuit, moi je m'occupais de fabriquer, en imitant tes procédés, des verres avec lesquels on pût y voir le jour.

— Tu es fou.

— Le fou a la parole. Tu cherchais à confectionner des télescopes, et moi des lunettes de spectacle à bon marché. Ton télescope aurait coûté trois mille francs; ma lunette coûte six francs, six francs de moins que les lunettes ordinaires. Grâce à toi, la mienne, outre ces conditions de bon marché, a sur les lunettes dont on fait usage l'avantage de rapprocher de quelques toises de plus les objets qu'on regarde. Je travaillais sans te le dire à ce petit perfectionnement. Ce soir j'avais pris en sortant cinquante lunettes de mon invention. Pendant les entr'actes, je les ai toutes vendues au théâtre de l'Ambigu. Telle est la cause de mon indifférence pour ta douleur et de ma joie, que je prétends te faire partager.

— Malheureux! s'écria Marc dans un accès de colère, c'est ainsi que tu te conduis avec moi, avec la science! Tu la déchires, tu l'émiettes, tu la vends à des profanateurs tes semblables. Trois mois de veilles, et pourquoi? Pour arriver à vendre des lunettes de spectacle!

Marcelin ne trouva un adoucissement aux reproches de son ami qu'en s'endormant, la main étendue sur la pile d'argent qu'il avait gagnée avec la vente de ses lunettes.

Cette querelle se réduisit, quelques jours après, en un léger nuage flottant sur l'amitié des deux compatriotes. Le savant usa de générosité parce qu'il avait du cœur, l'homme habile employa la finesse parce qu'il avait du savoir-faire, en sorte que l'un, remis de la fièvre, retourna à ses fourneaux, et que l'autre, sans cesser de débiter ses lunettes, continua à travailler auprès de son ami.

On s'occupait beaucoup à cette époque des divers emplois affectables au gaz hydrogène. Paris et Londres s'éclairaient à cette lumière factice qui, d'égout en égout, monte jusqu'au sommet des monuments, et va au haut du ciel surprendre les secrets de la nuit, dernier coup porté aux dicrètes et vieilles amours de Diane et d'Endymion, si délicieusement

peintes, au salon de cette année 1842, par M. Nestor d'Andert.

Esprit infatigable, Marc se dit : Si cette lumière nouvelle, au lieu de ramper dans la terre et au bord des ruisseaux, toujours esclave du tuyau qui l'opprime, pouvait devenir portative comme le feu, comme l'eau, comme l'air, un problème des plus beaux serait résolu. Il faudrait que les vaisseaux, par exemple, pussent, sur mer, s'éclairer au gaz, comme le font nos maisons sur la terre. L'effort n'est pas au-dessus des moyens de la science. Tentons.

Il reprit ses cornues, ralluma son fourneau, et son courage monta, comme la flamme de sa forge, au-dessus de sa tête.

Le fidèle compagnon de Marc suivit de l'œil toutes ces opérations difficiles, qu'il analysa à sa manière, et dont il étudia les résultats avec des espérances beaucoup moins sublimes, ainsi qu'on va le voir.

Mille déceptions venaient se jeter en travers des expériences nombreuses essayées par Marc. Tantôt le gaz, soumis à une agitation trop peu ménagée, afin de pressentir les effets du roulis, brisait violemment l'appareil ; tantôt il s'enflammait dans le réservoir, se refusant à une émission lente. Alors le pauvre savant, les mains brûlées, les cheveux roussis, restait confondu d'anéantissement devant les débris de ses naufrages. Marcelin ne perdait pas si vite courage. « Mon Dieu ! disait-il, Rome ne s'est pas bâtie en un jour ; le fleuve est d'abord ruisseau ; tout vient à point à qui sait attendre, » et autres proverbes dont on vérifie la portée lorsqu'on a perdu les dents, les cheveux, et quelquefois l'intelligence. Il allait ensuite se remontrer dans les salons des amis qu'il s'était faits ; et là on le regardait déjà non-seulement comme un homme fort aimable, mais encore comme un des plus ingénieux physiciens, comme un des plus habiles chimistes de l'époque. Dans l'art de flatter, il n'avait pas besoin des conseils de Marc. De préférence il cotoyait les hommes ancrés et amarrés au port, les femmes mûres ; il ne critiquait rien, pas même le mal, de peur d'avoir à se rétracter un jour. Non-seulement il adorait le soleil levant, mais tout ce qui se levait à quelque point que ce fût de l'horizon, la grande ourse ou la croix du sud.

Un soir, selon son habitude, il était sorti pour aller trôner dans le monde, laissant son ami, qui mangeait un hareng sur

son enclume, pour tout dîner. Ce repas achevé, Marc sentit un petit frémissement dans un coin du cerveau ; c'était l'idée qui sonnait, la grande idée, celle qu'on cherche si longtemps, qu'on finit par aller la chercher dans le tombeau. Il tenait sa découverte ; il la saisit, l'étale sur le papier avec deux mots, quatre chiffres. Il traduit avec quelques corps chimiques ce langage inspiré, et le phénomène vient au monde; il est conçu, vivant, il est palpable. C'est une réalité. Marc a vaincu la difficulté. Le gaz, la lumière, voyagera sur les mers, où il ne fera plus nuit. Quel long soupir il exhala !

L'émotion l'asphyxiait, il avait besoin de prendre l'air, de se mêler à la vie des autres hommes pour ne pas mourir foudroyé. On ne touche pas impunément aux secrets de Dieu. Et, comme Archimède courant tout nu dans les rues après avoir résolu son fameux problème, comme Gibbon allant caresser ses chiens dans son jardin à une heure après minuit, quand il eut écrit la dernière ligne de son *Histoire de la chute de l'empire romain*, Marc quitta son cabinet et descendit comme un fou la montagne de Belleville. Sans avoir le sentiment des distances qu'il parcourut, il arriva au milieu de Paris, dont il voyait pour la première fois les merveilles après deux ans de séjour. Le bruit de la rue amortit le bruit de sa tête. Peu à peu il se calma. Fraîche et étoilée, la nuit adoucit entièrement l'ardeur de son sang. Marc prit alors plaisir à contempler, avec la curiosité d'un naturaliste descendu dans la cloche à plongeur au fond de la mer, les milliers d'objets étalés par l'industrie derrière les glaces transparentes des boutiques. Nous négligerons de dire toutes les satisfactions qu'il éprouva dans cette revue, pour arriver tout de suite à l'espèce de secousse dont il fut ébranlé en lisant sur un paquet recouvert d'un papier bleu : Bougies au gaz. Il était déjà dans la boutique du marchand. — Qu'est-ce que ces bougies au gaz? demanda-t-il. — C'est une nouvelle invention, lui répondit le commis. — De qui est cette invention? — Parbleu! lui dit le commis, vous revenez donc de la Chine, pour ignorer que les bougies au gaz et les chandelles au gaz sont de l'invention de M. Marcelin, le fameux chimiste. Lisez, monsieur, lisez! — En effet, Marc put lire sur l'étiquette de chaque paquet : *De l'invention de M. Marcelin, chimiste.*

Éperdu, furieux, Marc sortit de la boutique et franchit comme un lion la distance qui le séparait de Belleville. Quand il rentra dans le pavillon, Marcelin était déjà couché. — Misérable! lui dit-il, de mon invention tu as fait des bougies et des chandelles, — de mon invention, si grande et si hautement scientifique. Tu m'as avili, tu m'as volé, tu m'as traîné dans la boue du petit commerce. C'est pour des chandelles que j'ai ces trois rides au front, ces doigts brûlés, ces yeux éteints!

Marcelin lui répondit en balbutiant : — Je voyais que tu ne parvenais à rien avec tous tes travaux ; j'ai cherché à en tirer quelque utilité en les appliquant au commerce. Mes chandelles au gaz m'ont fait gagner trente mille francs. Je vais t'en compter quinze mille, et tu n'auras plus rien à dire.

— Plus rien à dire! mais ce n'est pas quinze mille francs que j'aurais gagnés avec ma découverte, c'est un grand nom, un nom immortel. Je voulais une couronne, et tu me donnes un pain! — Puisque je ne puis pas te tuer, poursuivit-il, je puis du moins tuer ma découverte, déshonorée d'avance par tes ignobles parodies. — Marc, d'un coup de pied, renversa ses cornues, et jeta au feu son problème. — Maintenant, sors d'ici, tu n'as plus rien à me voler.

— Voyons, lui dit Marcelin, apprécie mieux le sens de ma conduite envers toi. Si j'ai caché avec mystère la composition de mes bougies et de mes chandelles à gaz, c'est que je connaissais la fierté de ton caractère. Tu n'aurais j'amais consenti à t'associer à l'exploitation de mon procédé....

— Je le crois bien, murmura Marc.

— J'amais tu n'aurais voulu mettre le pied dans ma fabrique.

— Tu as donc une fabrique? demanda Marc avec étonnement.

— Mais oui..., une toute petite fabrique..., répondit Marcelin. Cela ne va pas mal. J'ai des commandes.., je marche... Si tu voulais renoncer à tes théories pour te livrer entièrement à la pratique, je n'aurais que du plaisir à te donner une part dans les intérêts de ma maison.

— Ah! tu me protèges, monsieur Marcelin!

— Non..., tu ne veux pas comprendre le côté sérieux de la vie ; écoute....

— Allons! le marchand de chandelles se fait philosophe et me moralise.

— Je ne te moralise pas; mais je voudrais que comme moi tu songeasses un peu plus à l'avenir. Tout se tient aujourd'hui : la politique et le commerce. Celui qui est riche est électeur. Soyons électeurs, et le député de notre pays nous courtisera. Il voudra nos voix, nous les lui donnerons; mais de son côté, il nous fera nommer fournisseurs de bougies à gaz de la maison du roi, des princes et des princesses. Services pour services.

— Tu as donc de l'ambition?

— Voilà, Marc, la question que je t'adressai, le jour où tu me proposas de t'accompagner à Paris; tu me répondis : Oui, et toi, en as-tu?

— Cette ambition que j'ai encore, reprit Marc, n'est pas d'être le boutiquier des grands et d'entrer en concurrence avec les épiciers de Paris; mais c'est l'ambition des Vauquelin, des Lavoisier, celle d'élever la France scientifique au premier rang des nations. C'est pour cela que, moi aussi, je veux devenir, non pas simple électeur vendant ma voix pour vendre des chandelles ou des lunettes de spectacle, mais député et pouvant dire à la France, sans l'intermédiaire des journaux, toujours si avares de justice, mes grandes, mes utiles découvertes. Car ne crois pas que je sois un rêve-creux, un alchimiste, un astrologue; je veux l'utile, mais je le veux immense, infini, faisant le bonheur de tous, comme Parmentier et Jenner le trouvèrent, et non l'utile comme tu le poursuis, propre à enrichir toi seul.

— Et pour t'enrichir, toi aussi, Marc.

— Moi! Encore une fois cesse de m'associer à tes calculs de droguiste. Ils ne m'inspirent que du dégoût. Je t'ai dit de sortir tantôt. J'ai été dur, j'étais en colère. Tout simplement séparons-nous. Tu es l'homme de la fabrique, va à la fabrique; moi je suis l'homme du laboratoire, je reste ici. Sans nous haïr, sans nous nuire, tâchons de vivre l'un sans l'autre.

— Puisque tu le veux, dit Marcelin, nous nous séparerons. Aussi bien nos goûts son différents, nos opinions ne se ressemblent pas, ajouta-t-il, voyant que tout espoir de rester auprès de Marc pour lui dérober d'autres secrets devenait impossible.

Mais, comme tu l'as dit, nous ne nous nuirons pas pour cela. Nous nous retrouverons dans les occasions difficiles où nous aurons besoin l'un de l'autre.

Le lendemain matin, Marc et Marcelin se firent leurs adieux.

Marcelin aurait depuis longtemps provoqué cette séparation s'il n'eût toujours été retenu par la pensée de dérober quelques étincelles au vaste foyer de connaissances de son ami, quelques miettes, quelque savant procédé, susceptible de devenir sous sa main une pommade, un onguent, un élixir, un cirage. Il s'établit dans sa fabrique, au milieu de l'élégant appartement qu'il s'était fait meubler. Du haut de son lit de palissandre, il put voir courir, travailler ses nombreux ouvriers, et lire, en attendant son déjeuner, son journal d'opposition.

En 1830, tout bon petit commerçant était dans l'opposition.

Ame généreuse et bonne autant qu'elle était parfois ardente, Marc regretta son ami Marcelin, son compatriote, son compagnon de misère, son complice d'indépendance, son frère dans les travaux du laboratoire, quand ils regardaient tous les deux au fond du creuset en fusion s'il allait en surgir une pierre brute ou une étoile étincelante. La grande science est comme les grandes pensées, elle se loge au cœur. Marc laissa tomber une larme en se voyant seul dans le pavillon.

A quelques jours d'intervalle, le volcan sur lequel on dansait éclata. Mais les danseurs ne furent pas brûlés. C'était la révolution de 1830. On en connaît l'histoire et le roman; on en connaît même la morale. Laissons donc les généralités. Pourquoi Marcelin avait-il appelé de tous ses vœux cette révolution? Dans quel intérêt avait-il jeté un pot de fleurs sur la tête d'un pauvre Suisse qui ne lui faisait rien?

De son côté, pourquoi Marc était-il sorti de son atelier pour aller croiser des balles avec un régiment de ligne dans le faubourg Saint-Antoine? Quel était son espoir en renversant le gouvernement et en recevant un coup de feu au genou, horrible blessure qui le coucha pendant deux mois sur un lit de l'hôpital Saint-Louis?

Voici pourquoi.

Marcelin, voulant devenir électeur et ne payant que deux cents francs de contributions, s'associait pour abattre une dy-

nastie qui n'acceptait que des électeurs à cent écus. Le pot de fleurs avec lequel il tua un Suisse signifiait ceci : Je veux être électeur à deux cents francs. Comme si le malheureux Suisse y pouvait quelque chose !

Ce que voulait Marc se devine : l'avénement de toutes les intelligences, leur entrée à la chambre à la faveur du libre choix de tous les citoyens. Puisque les marchands de draps, de toiles, de savon, de cuirs, de vermicelle, puisque les chapeliers, les carrossiers, les tailleurs, et tout ce qui vend et trafique a le droit, de par l'argent, d'être éligible, je veux me battre pour que le savant, dont les procédés perfectionnent le drap, rendent la toile plus blanche, le savon plus doux, soit aussi reconnu digne de s'asseoir à la chambre des députés entre un tanneur et un carrossier.

Marcelin obtint ce qu'il désirait : il fut électeur à deux cents francs.

Pour avoir écrit ce qu'il désirait, pour avoir exprimé dans une brochure, deux mois après la révolution de 1830, le motif pour lequel il s'était fait meurtrir le genou, Marc fut arrêté et traduit devant le jury.

Savez-vous quel était le chef de ce jury appelé à juger Marc pour délit de presse? C'était Marcelin, Marcelin lui-même!

Il est à peine besoin de vous dire que Marc, accusé d'avoir excité à la haine et au mépris du gouvernement du roi, fut condamné à trois mille francs d'amende et six mois de prison.

— Monsieur, lui dit le chef du jury après la condamnation, le jury, ayant égard à vos bons antécédents d'homme laborieux, a reconnu des circonstances atténuantes. Mais que l'avenir vous rende plus sage. Retournez à vos travaux.

Honorable marchand de chandelles!

Douloureusement affecté de la condamnation de son fils, le père de Marc mourut peu de temps après. Marc alla en prison. Il passa sous la voûte de l'antre de Sainte-Pélagie, tenant dans une main un traité de physique et ayant à l'autre main un bouquet de fleurs de la saison. Il était calme et serein comme Socrate la veille de sa mort.

Juré et électeur, Marcelin fut presque aussitôt nommé capi-

taine de la garde nationale. Il donna un grand dîner où l'on vit du champagne frappé.

Du malheur de Marc il sortit pour lui une satisfaction aussi grande que peu désirée. En mourant, son père lui laissait quelques petites portions de vigne, quelques morceaux de terre de quelque valeur, enfin, si ses calculs ne le trompaient pas, de quoi être électeur. — Ah ! si je suis électeur, se dit-il, je parlerai du moins dans les réunions et là je dirai tout ce que je ne puis ni écrire ni aller proclamer à la chambre, où pour entrer il faut payer cinq cents francs !

Sorti de Sainte-Pélagie, Marc supputa tous ses biens, les petits et les moyens, additionna les diverses sommes qu'il payait comme impôt direct à l'État, et il découvrit qu'il s'en fallait d'un franc pour qu'il eût le droit d'être électeur. Il payait cent quatre-vingt-dix-neuf francs, ni plus ni moins. Il revint sur ses calculs, les vérifia, les recommença de nouveau; toujours ce franc ne se trouvait pas, faisait défaut, restait en arrière. C'est qu'il ne payait pas ce franc sans lequel il ne pouvait être électeur ! Pour un franc ! Pauvre Marc ! posséder toutes les connaissances humaines, les avoir agrandies, pouvoir les élargir encore et demeurer dans la fatale impossibilité d'être électeur comme son ancien ami Marcelin, lui qui ne l'était devenu qu'en lui dérobant les fruits de son intelligence !

Il serait rentré de nouveau en prison s'il n'eût payé son amende de trois mille francs. Cette funeste diminution qu'il fut bien forcé d'infliger à ses biens, non-seulement l'empêcha encore plus qu'auparavant d'aspirer à la jouissance de ses droits électoraux, mais elle lui interdit le moyen qu'on lui avait conseillé d'abord : celui d'emprunter une somme avec laquelle il eût acheté le fragment de propriété qui lui eût servi à augmenter sa cote électorale. Il emprunta, mais ce fut pour payer son amende. Or, ses biens se trouvèrent hypothéqués, et, sans pouvoir trouver à emprunter davantage pour devenir plus grand propriétaire, il resta dans le même état, c'est-à-dire électeur à un franc près. Ce franc fut sa muraille de la Chine.

Il n'y avait pas de murailles pour Marcelin. Tout était plaine et plaine fertile. Électeur, juré, capitaine de la garde nationale, il fut créé fournisseur pour toutes les fêtes publi-

ques. On le nomma en outre chevalier de la Légion d'honneur.

Les deux anciens amis se virent un jour face à face à l'occasion d'un délit de garde nationale. Celui qui l'avait commis, c'était Marc; celui qui présidait le conseil de discipline où le délit allait être jugé, c'était Marcelin.

« Messieurs, dit Marc, je ne suis pas un mauvais citoyen, comme vient de l'avancer M. le capitaine rapporteur, mais je suis chimiste. Depuis trois jours je m'occupe d'une grande question qui touche de près à la santé publique; je m'occupe d'établir, par l'analyse, la quantité de poison qui entre dans les objets de consommation à l'usage du peuple. Ainsi le sel, le tabac, les bougies, recèlent une forte addition de substances vénéneuses, additions pratiquées par les vendeurs, fabricants... »

— Au fait! s'écria le président.

« — Le fait, le voici, répondit Marc. Pour arriver à une solution exacte, j'ai été obligé de soumettre à un feu continu certaines matières; précisément mon jour de garde est tombé le jour de mon expérience. Pouvais-je quitter mon fourneau? Si je l'eusse fait, l'expérience était perdue. »

— Assez, dit le président; la cause est entendue.

Après avoir recueilli les voix, le président Marcelin condamna Marc à trois jours de prison.

Irrité, le pauvre chimiste détruisit une seconde fois les magnifiques résultats de son expérience. Il eut tort; mais la colère, le ressentiment raisonnent-ils?

Le peuple continua et continue à s'empoisonner. De plus en plus indigné de tant de persécutions, d'injustices, d'humiliations, Marc renonça à l'étude de la chimie pour se jeter tête baissée dans le tourbillon de la politique. La conviction, chez lui, s'aigrit en haine, et l'adversaire devint un ennemi. Calme parce qu'il était heureux, Marcelin fut successivement nommé colonel de la garde nationale, officier de la Légion d'honneur, et enfin député de je ne sais plus quelle ville du Midi.

Riche à millions, Marcelin est aujourd'hui de tous les bals diplomatiques; on parle de le créer comte de Saint-Marcelin.

Il a fait un riche mariage; il a un neveu évêque.

Marc, pour avoir écrit des pamphlets au lieu de continuer à

faire de la chimie, est enfermé dans une prison politique où il mange du pain noir ; il souffre et il maudit.

Que lui a-t-il manqué pour être une des plus belles renommées de la France, un des plus utiles citoyens du monde?

Un franc.

LÉON GOZLAN.

MÉLANGES.

UNE SOUS-PRÉFECTURE.

Nous avons en France près de quatre cents sous-préfectures qui sont loin de suffire aux besoins de notre jeunesse. Tous les avocats mal venus, tous les commis-voyageurs sans emploi éprouvent depuis la révolution de juillet le besoin d'être sous-préfets, ce qui cause de très-grands embarras à M. le ministre de l'intérieur.

Il n'est pas un de nos quatre cent soixante honorables qui ne couve plus ou moins un petit sous-préfet sous son aile. Le député trouve profit et honneur à cette besogne, qui donne une haute idée de son influence et lui assure les voix de tous les sabotiers qui ont un enfant au collége; les fils de sabotiers étant aptes aux sous-préfectures comme les autres.

On ne peut vraiment expliquer ce goût prononcé de notre jeunesse pour les sous-préfectures que par l'amour de toutes les places en général, que nos Français ont toujours cultivé avec fanatisme.

Être sous-préfet n'est point du tout divertissant, et l'on ne fait point fortune à ce métier.

Il s'agit d'avoir toujours prêt son habit brodé pour aller assister aux feux de cheminées;

De faire passer aux maires les circulaires que le ministre envoie;

D'aller une fois l'an faire tirer au sort les jeunes gens de la conscription;

Et puis, de soigner sans relâche les électeurs qui nomment le député de l'arrondissement, si celui-ci est ministériel. Vous êtes libre de vous attacher ces honorables votants par tous les moyens que votre générosité vous suggère, vous pouvez donner des bals et de grands dîners ; seulement, le buget soldera très-peu vos dépenses, et le député dont vous soignez les intérêts encore moins.

Si donc vous êtes riche et que vous cherchiez un moyen de voir bientôt votre dernier écu, prenez une sous-préfecture.

Si, au contraire, vous êtes un avocat sans cause, un médecin sans malade, ou un commis sans ouvrage, et que vous réussissiez à vous faire nommer sous-préfet, cherchez en vous-même le moyen de résoudre ce problème :

Trois mille francs par an étant donnés, vivre honorablement, représenter dignement l'autorité, rendre aux gros bonnets de l'endroit les dîners auxquels ils vous auront invités, et ne faire de compte ni chez son épicier, ni chez son tailleur, etc.

Cette terrible solution, le plus grand nombre de sous-préfets de France la cherchent à l'heure qu'il est; beaucoup l'ont cherchée avant eux, d'autres la chercheront encore après eux; et sans vouloir décourager personne, nous croyons devoir dire cependant que nul ne la trouvera.

Après juillet, l'assaut général donné aux sous-préfectures fut des plus divertissants. Il serait difficile de trouver une profession qui ne fût pas alors représentée dans les sous-préfectures; tout le monde en mangeait. Il y a eu des sous-préfets qui se sont nommés eux-mêmes et se sont installés. Après avoir quelque temps gouverné de par leur autorité, ils ont bien voulu entrer en relation avec le gouvernement de Paris.

Un sous-préfet de cette époque qui s'était nommé à Paris, mais qui n'avait pas de quoi payer ses frais de voyage, quoiqu'il n'eût pas à faire plus de chemin que d'ici à Compiègne, imagina, pour se procurer quelques fonds, le moyen que voici :

Il fait apporter à son hôtel un repas splendide, un repas d'adieux auquel il invite le plus grand nombre possible de ses amis. Il cherche ces amis partout, les prie d'amener quelques personnes avec eux, car il lui importait d'avoir beaucoup de

convives ; et, la fête finie, quand tous les buveurs avaient la tête pesante et voyaient trouble, notre homme, qui y voyait fort clair, entasse dans une malle les couverts et les plats d'argent et déguerpit.

Il fit une entrée magnifique dans sa sous-préfecture, et donna à dîner à tout le conseil municipal. Seulement, le restaurateur de Paris s'étant mis à ses trousses, le sous-préfet trouva moyen d'emprunter à un de ses nouveaux administrés de quoi rembourser le prix des plats et des couverts que le Mont-de-Piété tenait en gage.

Voilà pourtant où peut conduire l'ambition de représenter grandement l'autorite ! La chambre des députés devrait y songer.

La première occupation du sous-préfet, aussitôt après qu'il a été nommé, c'est de demander une préfecture. Mais, ici, nous trouvons le démenti le plus complet donné aux paroles de l'Écriture : « Frappez, et on vous ouvrira ; demandez, et vous obtiendrez. » Le sous-préfet frappe beaucoup et demande encore davantage, mais il obtient encore moins.

Naturellement porté à exagérer son importance aussitôt qu'il voit son nom inscrit dans l'*Almanach royal*, il s'imagine volontiers que sa puissance n'a pas de bornes, et non content de demander pour son propre compte, il demande encore pour tous ceux de son arrondissement qui désirent des bureaux de tabac et des directions de postes. C'est seulement une année après le jour de son installation qu'il s'aperçoit enfin qu'un sous-prefet n'obtient rien, et qu'il vocifère contre le régime représentatif à qui nous devons les députés.

Le jour n'est pas loin, sans doute, où nous verrons paraître un pendant à la fameuse brochure de Sieyès : *Qu'est-ce que le tiers ?* qui aura pour titre : *Qu'est-ce qu'un député ? Tout. Qu'est-ce qu'un sous-préfet ? Rien.* L'auteur, certainement, sera un sous-préfet abreuvé d'amertume et de pétitions rentrées.

Nous avons eu beaucoup d'hommes de lettres sous-préfets, mais peu ont pu se faire à la vie administrative. Ils avaient le tort grave de ne pas porter dans leur cœur les populations qui leur étaient confiées, et de ne pas présider d'une façon assez sérieuse les conseils d'arrondissements ; aussi sont-ils presque

tous revenus à Paris, préférant la gueuserie d'ici à la gueuserie de là-bas. L'un d'eux avait si bien laissé voir aux respectables habitants de sa sous-préfecture combien il les trouvait ennuyeux et stupides, que ceux-ci tirèrent le canon sur le bord de la route, à son départ, en signe de réjouissance. Jamais séparation ne causa une joie plus vive, et sous-préfet et administrés se disaient de grand cœur : Au plaisir de ne pas vous revoir!

— Quand M. Humann mourut, on ne crut pas devoir priver un ministre des finances des honneurs de l'embaumement, et M. Gannal fut appelé.

Or, il y avait quelque chose d'aussi pressé que d'embaumer le ministre, c'était de le remplacer, et son successeur, M. Lacave-Laplagne, l'homme de France doué de la plus grosse tête, fut prié pour le bon ordre des affaires publiques, de venir s'installer au plus vite à l'hôtel des finances.

Dès le soir même, il coucha dans la chambre et dans le lit de M. Humann, dont le corps avait été déposé dans une pièce voisine.

Le lendemain matin, M. Gannal voulut venir vérifier les résultats de son opération faite la veille, et il alla tout droit au lit du ministre mort, dont la tête lui parut avoir acquis un volume extraordinaire.

Pour remédier à ce phénomène tout inattendu, M. Gannal se mit en devoir de pratiquer une incision, et déjà son scalpel effleurait le cou de M. Lacave-Laplagne quand celui-ci se leva tout à coup aux premières atteintes de l'acier, et cria à l'assassin.

Du reste, le nom de M. Gannal se trouve aujourd'hui mêlé à la nécrologie contemporaine,

Et il n'y a pas un épicier un peu huppé qui ne prétende, à l'aide de ces procédés devenus économiques, passer à la postérité, conservé comme un Sésostris.

— Puisque M. Delessert est préposé à la justice distributive des carrefours, il nous permettra de lui signaler une industrie naissante et dangereuse.

L'industrie des écrasés.

Depuis l'invention déjà perfectionnée du pavage en bois, il s'est formé une société anonyme pour l'exploitation des accidents en plein air.

Quelques douzaines de mauvais drôles parcourent les chaussées, dans le but de se heurter sans danger à quelque cheval mis au trot.

Il n'en faut pas davantage pour constater un délit de la part du cocher, lequel se trouve fort heureux de pouvoir transiger avec sa victime moyennant indemnité.

Ce métier a cela d'ingénieux, qu'il est très-lucratif et ne cause aucun mal à celui qui l'exploite.

L'écrasé passe son temps à se faire broyer sous toutes les voitures; il livre son corps aux mutilations de la roue, se fait tuer au besoin, et vit honorablement du produit de sa mort.

Que fait donc la police de son œil vigilant? ou, plutôt, que fait M. le préfet?

En vérité, si cet excellent M. Delessert n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer.

— Les journaux ont dit que les dames les mieux parées avaient été les premières à affronter le chemin de fer de la rive gauche le jour où il a repris son service.

Voici l'explication du fait :

Une petite circulaire engageait chaque actionnaire, dans l'intérêt de son dividende, à obtenir de sa femme et de ses filles qu'elles fissent un voyage à Versailles pour donner

l'exemple et l'impulsion... Il y a eu des scènes d'intérieur fort comiques pour décider ces dames ; enfin, on a fait une levée assez nombreuse, et tout ce qu'on a remarqué de dames ou demoiselles appartient à *la famille actionnaire.*

DANTAN ET LE DOCTEUR GANNAL.

Le mois d'avril s'est comporté cette année comme le plus empressé serviteur de M. Gannal ; jamais ce célèbre momificateur n'a eu une plus riche gerbe de gens illustres à rendre immortels, et sa seringue injectante a répandu dans ces derniers jours plus de liquide que le puits de Grenelle.

Nous devons confesser que nous ne partageons pas le moins du monde l'engouement général pour le docteur Gannal et ses injections. Pour peu que son système se répande en effet, il arrivera que la terre sera bientôt trop petite pour que les générations nouvelles trouvent à se loger au milieu des générations anciennes, et il y aura alors d'effroyables guerres entre les morts et les vivants qui se trouveront un jour tous embaumés instantanément et malgré leurs efforts pour échapper au fluide Gannal.

Le bon Dieu a voulu que nous retournassions en poussière, et sans doute il a eu de bonnes raisons pour cela. M. Gannal est venu qui s'est mis en hostilité ouverte avec le bon Dieu, qui, à ce qu'il paraît, ne doit pas jouer un brillant rôle dans son duel avec le médecin. Pourtant le Parthénon a disparu à peu près, les pyramides d'Égypte s'en vont par brin chaque jour, et nous chercherions vainement une bonne raison à donner pour l'immortalisation des jambes cagneuses et des faces extrâlaides des hommes de notre temps.

Nous aimerions beaucoup mieux pour M. Gannal et pour l'humanité, qu'il eût trouvé le moyen tant cherché, mais introuvable jusqu'à ce jour, de bien conserver les petits pois ou les pointes d'asperges ; mais notre docteur phénoménal ne

conserve que des beefsteaks peu ragoûtants et des gigots nauséabonds. Il faut en prendre son parti...

On pourrait objecter peut-être qu'il n'est pas sans agrément de pouvoir conserver les traits des hommes célèbres dont le pays s'honore, ce à quoi nous répondrons sans hésiter qu'il faut alors ouvrir incontinent un Panthéon-Gannal avec un suisse à la porte pour recevoir les cannes et les parapluies, et ceci, dans le cas où les traits des hommes illustres seraient véritablement conservés. Mais s'il était vrai, comme l'anecdote que nous allons raconter tend violemment à le faire croire, que l'injection Gannal ne conserve pas le moins du monde les véritables traits des morts, et qu'elle les dénature au contraire, ne devrait-elle pas être bientôt déchue de sa vogue passagère et imméritée?

Il faut bien que les grands hommes gannalisés servent à quelque chose; s'ils doivent tous ressembler à des noyés nouvellement sortis de l'eau ou à des vessies gonflées de vent, autant vaut priver la postérité d'un pareil spectacle, que de le lui préparer en lui demandant sa reconnaissance.

L'invention Gannal a eu d'autant plus de succès jusqu'à ce jour, que les vivants ont en général peu de goût pour les tête-à-tête avec les cadavres; c'est pourquoi chacun a cru sur parole aux merveilles de l'injection par les artères carotides, et M. Gannal est passé grand homme sans contestation. Les mourants recommandaient qu'on les gannalisât, persuadés, d'après la parole du docteur, qu'une fois injectés ils seraient plus beaux que jamais pour l'éternité des siècles; mais voici qui pourra faire revenir de leur enthousiasme bien des admirateurs du nouveau système, et les convaincre qu'en fait de conservation des morts, celui qui est employé depuis un temps immémorial à l'égard des perroquets est encore le meilleur.

Un des plus riches banquiers de la Chaussée-d'Antin étant mort il y a quelque temps, sa famille voulut faire embaumer son corps et faire mouler son masque. Dantan jeune fut appelé pour diriger l'opération du moulage du masque d'après lequel il devait exécuter un buste en marbre.

L'empreinte une fois prise, survient M. Gannal, qui, voyant encore quelques vestiges de l'opération, se met en grande colère de ce qu'on ait songé à mouler le visage avant que,

par l'injection de sa liqueur, il eût *rendu* la *vie* au cadavre.

Dantan, qui avait des doutes sur les merveilleux effets de l'injection, joue au docteur le mauvais tour de lui proposer de prendre une nouvelle empreinte du visage après que l'embaumement serait parachevé.

A L'heure qu'il est, les deux plâtres sont exposés dans l'atelier de Dantan. Le premier présente une tête amaigrie et osseuse, telle que doit être la tête d'un vieillard de soixante-dix ans qui vient de mourir après une maladie; le second est une boule, la vraie tête de Lepeintre jeune, avec un peu plus d'embonpoint, une vraie charge des plus bouffonnes et des plus exagérées.

Une foule de curieux se pressent dans l'atelier de Dantan pour bien considérer les magnifiques résultats de l'injection Gannal, qui ne se contente pas de conserver les morts, mais qui leur donne en outre une santé florissante, une santé à faire envie aux vivants.

Au fait, puisqu'il engraisse si bien et si rapidement ceux qui lui sont confiés, pourquoi M. Gannal ne chercherait-il pas les moyens de rendre sa liqueur susceptible d'être injectée dans les corps vivants.

La seringue serait alors le symbole de la santé, et le monde serait plein de joues rosées et rondelettes.

La poésie byronnienne, lymphatique et pleurarde serait tuée du coup.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Thérèse Dunoyer (*suite*) ; par M. Eugène Sue. 5
Le Spéronare (*suite*) ; par M. Alexandre Dumas. . . . 193
Critique littéraire ; par M. Xavier Durrieu. 236
Histoire d'un franc ; par M. Léon Gozlan. 237
Mélanges. 272

FIN DE LA TABLE.

LE FOND DU SAC DE TIMON.

— Un nouveau pamphlet de Timon-Cormenin, d'abord baron, puis vicomte de la Haye, vient de paraître. Celui-ci n'a pas, comme la plupart de ses devanciers, le mérite d'être amusant. Ce sont les chiffres du budget mis sous les yeux des contribuables. Or, si l'on a pu dire avec raison que les chiffres avaient de l'éloquence, on ne s'est jamais avisé de trouver qu'ils avaient de l'esprit.

Quelques personnes répandent que le farouche et vertueux Timon, qu'on avait cru jusqu'à ce jour membre de l'extrême opposition pour cause de refus (fort bête) à lui fait, en 1830, d'une place de conseiller d'État, n'a fait une si rude guerre à la dynastie régnante que parce que M. le duc d'Orléans, duc de Chartres et colonel à Joigny en 1829, n'avait pas voulu être parrain d'un de ses enfants.

Nous aimons mieux cette version que l'autre.

— On prête un mot bien profond dans sa naïveté à Mme Thiers, cette jeune femme si jolie et si incomprise : « Ne te laisse pas épouser de si bonne heure que moi, disait-elle à sa sœur cadette pour laquelle se présentait un parti fort avantageux cet hiver : quand on se marie si jeune, c'est comme si on ne se mariait pas du tout. »